



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

FF 20/1.13

The gift of

CHARLES SHEPARD LEE

HARVARD COLLEGE LIBRARY

340

Financière
1176-1897.
9576-8

CHRONIQUES

BARROISES

DU IV^e AU XIX^e SIECLE.

PAR B***,

ANCIEN ELÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Domestica facta.



BAR-LE-DUC.

TYPOGRAPHIE DE NUMA BOLLIN,
IMPRIMER DE LA PRÉFECTURE ET LITHOGRAPHE,
Rue de la Rochelle 21 (bis).

1847.

CHRONIQUES

BARROISES.

CHRONIQUES

BARROISES

DU IV^e AU XIX^e SIÈCLE.

PAR B***,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Domestica facta.



BAR-LE-DUC.
TYPOGRAPHIE DE NUMA ROLIN,
IMPRIMEUR DE LA PRÉFECTURE ET LITHOGRAPHE,
Rue de la Rochelle 21 (bis).

—
1847.

Fr 2071.15



524131

INTRODUCTION.

Les vingt Chroniques, Biographies ou Notices, que nous livrons à la réimpression, ont déjà été publiées isolément dans différents recueils périodiques, tels que la *Revue d'Austrasie*, l'*Echo de l'Est*, la *Revue de la Meuse* et celle de la *Marne*, depuis 1837 jusqu'en 1844. En les réunissant en un seul volume, nous avons voulu présenter, par ordre progressif de dates, la série de quelques faits principaux dans lesquels figurent d'illustres enfants de notre ancien duché de Bar, quelques monuments ou localités appartenant à ce duché. Ce petit pays, des limites duquel nous nous sommes astreint à ne point sortir, n'a pas encore été, que nous

sachions, exploité par les chroniqueurs (1) comme certaines autres provinces de la France. Il mérite cependant de l'être; et notre but a été de prouver qu'il y avait en lui les éléments de récits locaux à la portée du *Walter-Scott* barrois qui voudrait les mettre en œuvre : *Exoriare* ! Si ce recueil offre quelque intérêt à ceux de nos compatriotes qui le liront (et il ne peut guère intéresser que des enfants de notre ex-duché); s'il peut susciter un historien qui immortalise dignement la contrée d'où sortirent Jeanne-d'Arc et François de Guise, ces deux *affranchisseurs* du sol national; Richier, Errard et Thiriot, ces glorieux travailleurs plébéiens; s'il peut apporter quelques deniers à la caisse des pauvres de notre ville natale, notre but sera atteint et même dépassé.

B.....

(1) J'en excepte mon concitoyen et ami, Th. Coursiers, dont les *Chroniques lorraines* ont pour théâtre les deux duchés qui furent réunis sur la tête de René de Vaudémont.

L'ESCLAVE NUMIDE.

NOUVELLE GALLO-ROMAINE.

IV^e SIÈCLE.

A J. Prévost, de Grands.

Homines captivos qui catenis vincunt
Et qui fugitivis servis indunt compedes,
Nimis stulte faciunt, meâ quidem sententiâ.
Nam homini misero malum si accedit ad malum,
Major lubido est fugere et facere nequiter.
(PLAUTE, *les Ménécames*.)

I. — L'ORNAIN.

Chiare, fresche e dolci acque !
(PÉTRARQUE.)

C'était encore , dans les premières années de notre siècle, une limpide et délicieuse rivière que notre Ornain, depuis le lieu où elle prend son nom, par la réunion des deux ruisseaux qui la forment, jusqu'au point où elle le perd en mêlant ses eaux à celles de la Saulx, après avoir arrosé, côte à côte avec cette dernière, les riches campagnes du Perthois. C'était alors sans contredit le plus

frais et le plus pur cours d'eau de notre département . tantôt roulant ses flots paresseux et transparents dans quelques parties profondes tapissées par les limbes étalés des nénuphars et des persicaires ; tantôt brisant son onde rapide et gazouillante en flocons argentés , rompus par les galets jaunâtres des grèves et glissant sur les filaments allongés des myriophylles et des renoncules. Et si vous aviez vu ses rives embellies par les pourpres épis de la salicaire et de l'épilobe , par les thyrses dorés de la lysimaque qui semblait se pencher pour se mirer dans ce cristal diaphane ; alors vous auriez dit comme nous : Oh ! c'est vraiment une délicieuse rivière que notre Ornain !

Et pouvait-il en être autrement ? tous les ruisseaux , ses tributaires , celui de *Mandres* sortant du val verdoyant d'*Ormançon* , et la *Barboure* descendant des contreforts voisins du bassin de la Meuse , et le *Noitel* et le *Malval* paraissant fuir la vallée de l'Aire pour marier leurs flots à ceux de notre naïade , et le *Naveton* aux sinueux méandres , et tant d'autres affluents qui n'ont pas même l'honneur d'un nom topographique , tous ces courants d'eau semblaient disputer de pureté pour apporter à l'Ornain un tribut sans souillure et digne de la limpidité de ses ondes. Aussi étaient-elles peuplées de myriades d'habitants dont l'avidé pêcheur pouvait apercevoir les écailles chatoyantes et nacrées au travers de ce voile transparent. Et le voyageur ne quittait nos villes qu'emportant le souvenir de la truite à la chair orangée et délicate , orgueil de nos tables et de notre vallon.

Mais depuis que les Vulcains métallurgiques ont hérissé ses bords et ceux des ruisseaux qui l'alimentent , de leurs nombreux et bruyants bocards ; depuis qu'ils ont infecté ces eaux , jadis si pures , des excréments ocreux

de leurs minerais ; depuis qu'ils ont transformé notre Ornain en *quelque chose de jaune qui se meut*, comme dit Châteaubriand, en parlant du Jourdain, vous cherchiez vainement à voir les ébats de ses hôtes aux écailles embriquées ; vous feriez de vains efforts pour découvrir, au fond de son lit, la feuille luisante de la charagne ou la tige naissante du scirpe : les galets sont ensevelis sous une épaisse croûte limoneuse ; la truite à la robe tavelée, amante des eaux vives, a trouvé la mort dans cette fange délétère, ou bien elle a fui de nos bords et remonté jusqu'aux sources des ruisseaux, pour chercher un milieu moins pestilentiel. Aussi, l'enfant de notre *Ornois* qui aurait quitté ses pénates depuis un quart de siècle, et qui reviendrait aujourd'hui s'asseoir au foyer paternel, refuserait de reconnaître, dans ces flots opaques, la claire et verte rivière sur les bords de laquelle s'écoulèrent ses premières années, et s'écrierait, en détournant tristement ses regards : Non, ce n'est pas là ma limpide et délicieuse rivière ; ce n'est pas là mon Ornain d'autrefois !

C'était encore une plus belle vallée, celle arrosée par notre Ornain, lorsque des forêts presque vierges prolongeaient leurs massifs jusque près de ses bords, lorsque le patricien gallo-romain, qui parcourait en quadriges l'antique voie conduisant de Langres à Rheims, suivait constamment ses rives jusqu'à la station d'*Ariola*, traversant tantôt de vertes chenaies, tantôt de fertiles prairies ou des guérets aux blonds épis, ou de riantes villas ; alors que *Nasium*, l'opulente cité gauloise, étendait ses édifices sur la rive gauche, et voyait s'élever le *Castrum* qui la protégeait, au-delà de la rivière, sur la colline opposée dont la *Barboure* arrosait le pied. Dans ces temps qui, pour nous, sont presque devenus fabuleux, rien n'altérerait encore la fraîcheur et la limpi

dité de notre fleuve. Les bruyants marteaux des cyclopes ne troublaient point le calme de la vallée ; c'est à peine si quelques moulins clairsemés rompaient, par leurs digues, la placide uniformité du cours d'eau, et présentaient de loin en loin au voyageur l'abri de leur porche rustique et de leur toit enfariné.

II. — LA FAMILLE COELIA.

Rerum dominos gentemque togatam.
(VIRGIL.)

Alors aussi vivait, dans cette antique *Nasium*, une opulente famille sénatoriale, dont les ancêtres avaient été revêtus, dans Rome, des premières dignités de la république et de l'empire, et dont le chef actuel, Caius Coelius Calvus, était réputé l'un des plus sages, des plus riches de la première Belgique, et l'un des plus puissants par le nombre de ses clients. Jouissant d'un grand crédit auprès des successeurs de Constantin, Coelius avait obtenu, de ces empereurs, honneurs et richesses ; et possédait, dans le pays des Leuquois, de vastes propriétés, des palais somptueux, des villas magnifiques. La ville de Nasium se trouvant, à peu près, au centre de ses biens, il y avait, depuis nombre d'années, établi sa principale résidence : et son intimité avec le César Julien, qui gouvernait alors les Gaules, avait fait de Coelius le personnage le plus important de la province. Instruit dans les belles-lettres grecques et latines, il entretenait avec Julien un commerce épistolaire où se traitaient les questions les plus ardues de la morale et de la philosophie platoniciennes : car on sait que tel était le goût dominant du César, disciple de Libanius.

Malgré le grand nombre de prosélytes que comptait alors la nouvelle foi chrétienne, surtout dans les villes, depuis sa proclamation officielle par Constantin-le-Grand, plusieurs familles, et celle de Coelius était du nombre, restaient attachées aux dogmes de la mythologie. Et Julien César, bien qu'il professât extérieurement le christianisme, était demeuré païen dans le cœur, grâce aux leçons des sophistes d'Athènes et aux atrocités qu'il avait vu commettre, contre sa propre famille, par ses cousins, les fils de Constantin. Aussi, dans ses lettres, s'appliquait-il à nourrir dans l'âme de Coelius la persévérance dans les erreurs du paganisme : et celui-ci demeurait, dans la gaule romaine, un des plus zélés auteurs de l'ancienne religion. Sa femme Fausta, et leur famille, composée de quatre enfants et de nombreux esclaves, partageaient ses croyances, au moins ostensiblement; car déjà les semences de la foi nouvelle avaient pénétré et germé dans le cœur de plus d'un ses membres. Mais tels étaient la rigidité du père et son attachement connu et inébranlable au culte de ses aïeux que nul, en sa maison, n'eût osé professer une autre doctrine religieuse que la sienne.

C'était principalement parmi les esclaves que les nouvelles idées trouvaient un facile accès. Ces malheureux avaient entendu répéter tant de fois que le principe fondamental du christianisme était de ne tenir aucun compte de la différence de naissance et de condition, que tous les mortels, quelles que fussent leur extraction et leur position sociale, avaient un droit égal au bonheur futur, que, détournant, dans leur ignorance, le vrai sens de cette doctrine consolante, ils appliquaient à cette vie temporelle ce qu'elle entend de la vie éternelle, et se persuadaient que l'émancipation des esclaves, l'abolition de la servitude devaient être les conséquences

immédiates de l'adoption de la foi chrétienne dans l'empire. Telles étaient loin d'être les opinions de Cœlius. Conservant sur l'esclavage les idées de l'ancienne Rome païenne, non seulement il regardait ses esclaves comme propriétés mobilières, appartenant au maître, au même titre que ses bêtes de somme, mais il les croyait de nature inférieure à celle des hommes libres. A ses yeux, il fallait le laps de plusieurs générations, pour que le descendant d'un affranchi montât au même degré de l'échelle sociale que le citoyen. Aussi, sachant quelle sorte d'idées les maximes du christianisme faisaient éclore et entretenaient parmi les esclaves, il veillait avec soin pour en empêcher la propagation, non seulement dans sa maison, mais dans toutes celles qui pouvaient avoir quelques relations avec sa famille.

III. — LE NUMIDE.

Genus hominum salubri corpore, velox,
patiens laborum. (SALLUSTE.)

Au nombre des esclaves de Cœlius, était un Numide que, par une sorte de railleuse ironie, il avait nommé Jugurtha, comme aujourd'hui nos planteurs des colonies décorent leurs nègres des beaux noms de Pompée, de César, de Scipion, d'Annibal. Né aux confins de la Gétulie, le Numide avait été, très jeune, fait captif dans une *razzia* que le gouverneur de Cirtha avait poussée jusqu'au pied de l'Atlas, puis vendu comme esclave, transporté en Italie, et de là emmené en Gaule par Cœlius qui l'avait acheté de troisième main. Digne, par son caractère fourbe et dissimulé, du nom qui lui avait été imposé, Jugurtha s'appliqua d'abord, par les dehors d'un grand zèle, d'un dévouement sans bornes et

d'une ardeur infatigable aux divers travaux, à capter la bienveillance de ses surveillants et de son maître lui-même; si bien qu'en peu d'années il avait réussi à passer, à titre de récompense, de l'une des fermes de Coelius dans la maison que celui-ci habitait à Nasium, et avait fini par se rendre digne de la confiance du Romain, qui, dès-lors, ne l'employait plus qu'à des occupations non pénibles et même agréables, comme à l'embellissement de ses jardins et à suivre ses enfants dans leurs excursions aux environs de la cité et aux villas de leur père. Malgré cette notable amélioration dans sa condition, Jugurtha regrettait amèrement sa patrie, comparant sans cesse le froid et humide climat de la Gaule-Belgique avec le ciel ardent et les palmiers de l'Atlas, et ses occupations serviles et efféminées avec les jeux périlleux de son enfance, lorsque, sur un fougueux coursier Numide, il poursuivait, avec son père et ses frères, le lion et l'antilope jusqu'aux sables de la Gétulie. Aussi, le désir de récupérer sa liberté était-il devenu en lui une passion tellement exaltée, qu'eût-il fallu, pour atteindre ce but, se souiller des plus noirs forfaits, l'esclave n'eût pas hésité. Donc, un jour que Coelius l'avait envoyé seul, pour une mission de confiance, dans une ferme qu'il possédait près de la ville de *Gran* (1), le Numide, au lieu de rentrer à *Nasium* après s'être acquitté de son message, s'éloigna vers la frontière de la Gaule, espérant atteindre le Rhin sans obstacles, et, une fois au milieu des peuplades Suèves ou Allemandes, réussir à regagner son Afrique ou adopter pour sa nouvelle patrie la terre des Germains. Mais ses forces le trahirent : traversant pendant le jour des forêts humides

(1) Ville gallo-romaine importante, aujourd'hui village nommé *Grands*, près d'une des sources de l'Ornain. On y a découvert de beaux restes de constructions antiques.

et malsaines, s'y reposant pendant les nuits, faisant souvent fausse route, consumé par une fièvre ardente, il fut contraint, le quatrième jour de sa fuite, à demander asile dans une villa située au pied des Vosges. Et, poursuivi à la piste par les limiers de l'intendant de Cœlius, il fut retrouvé, ramené à Nasium, mis aux fers, relégué aux travaux les plus vils et les plus pénibles, et *décoré* d'une plaque de bronze, rivée à une sorte de carcan métallique, entourant le cou de l'esclave, et sur laquelle était gravée cette inscription :

TENE ME
QUIA FUGI ET
REVOCA ME AD
COELIUM IN
NASIUM. (1)

Longtemps Jugurtha plia sous la dure nécessité de sa destiné et se résigna aux conséquences du mauvais succès de sa tentative. Ensuite, recourant à la dissimulation qui formait le fond de son caractère, il s'appliqua, par son assiduité, à remplir ses pénibles devoirs, par les apparences d'un repentir sincère, à détruire dans l'esprit de ses maîtres l'impression produite par son évasion. Grâce à la persévérance de ses démonstrations, il y réussit; et deux ans après sa désertion, il se trouvait réintégré à Nasium, dans la maison de Cœlius, comme auparavant. Le Romain l'avait fait dépouiller de ses chaînes et semblait lui avoir rendu sa confiance. Mais l'inscription funeste restait toujours à son collier : stigmate indélébile que ne devait jamais quitter un esclave fugitif, garantie regardée comme certaine contre une nouvelle tentative d'évasion. Le Numide n'avait donc

(1) Arrêtez-moi, parce que j'ai pris la fuite, et ramenez-moi chez Cœlius, à Nasium.

plus d'espoir pour réussir à briser ses fers, que dans des événements imprévus; car comment penser désormais à traverser la Gaule, porteur de tels insignes, s'il voulait fuir une seconde fois.

Ce fut alors qu'ayant ouï parler, par un de ses compagnons de servitude, des doctrines consolantes de la nouvelle religion, déjà professée par un grand nombre de Gallo-Romains, Jugurtha profita de la demi-liberté dont il jouissait dans la maison de son maître pour se procurer des entretiens nocturnes avec un des confesseurs de la foi chrétienne. Après un long noviciat, il reçut le sceau du christianisme dans les eaux du baptême; mais il n'est pas besoin de dire que l'admission du néophyte dans l'église du Christ et les instructions préliminaires furent tenues secrètes; il connaissait trop Cœlius et son aversion pour la nouvelle croyance, pour oser la professer ouvertement. D'ailleurs, toujours Numide au fond du cœur, il n'avait vu, comme la plupart de ses ignorants compagnons, dans cette abjuration des erreurs de l'idolâtrie, qu'un acheminement vers un affranchissement temporel anticipé, et conservait toujours contre ses maîtres la même haine africaine et la même soif de vengeance, augmentées par la prolongation de sa servitude et par le désespoir où l'avaient jeté le non succès et les suites de sa désertion.

IV. — LES VACANCES.

Ludus animo debet aliquandò dari.
(PHÈDRE.)

On venait d'entrer dans le mois de septembre de l'an de grâce 358. C'était le temps où le riche citadin quittait ses demeures de la ville pour aller passer, dans ses

maisons de campagne, ce mois le plus beau de l'année, et présider aux récoltes des fruits de ses champs, de ses vergers et de ses vignes, dont l'empereur Probus avait introduit la culture dans nos contrées. C'était aussi l'époque de l'année où les écoles publiques se fermaient, où maîtres et disciples prenaient leurs vacances qui duraient jusqu'aux ides d'octobre. Nasium était alors renommée pour ses écoles que fréquentaient un grand nombre de jeunes Gallo-Romains, enfants des principales familles de cette cité et des villes environnantes. Parmi ces derniers, les fils d'un riche personnage de *Caturigis* (1), ami et client de Cœlius, étaient reçus dans la maison de celui-ci, qui les traitait à l'égal des siens; et à l'ouverture des vacances, ils retournaient passer ces semaines de repos dans leur propre famille.

Ce jour-là donc, les deux fils de Cœlius, accompagnés de Jugurtha, reconduisaient leurs condisciples caturigiens jusqu'à plusieurs stades de Nasium, et la troupe joyeuse suivait le cours de l'Ornain en se racontant leurs projets de délassements et de plaisirs pendant la durée des vacances, et se promettant grande joie de se revoir lors du retour aux écoles et de s'écrire d'ici à ce moment. Ils chantaient, en marquant la mesure par leurs pas cadencés, les strophes de circonstance que les écoliers avaient composées pour inaugurer ce temps de repos, et qu'ils nommaient *le Carmen des cinq voyelles*. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici cette espèce de chansonnette; elle donnera une idée de la décadence de la poésie latine dans les Gaules à cette époque :

A ! a ! a ! valete, studia !
Omnia nunc tœdia
Vertantur in gaudia
A ! a ! a ! valete, studia !

(1) *Caturigis* était vers l'emplacement actuel de Bar-le-Duc.

E! e! e! ite, miseria!

Baculos eripite,
Et libros abjicite.

E! e! e! ite, miseria.

I! i! i! valete, magistri:

Pauci nunc discipuli
Manent vobiscum domi.

I! i! i! valete, magistri.

O! o! o! summo cum gaudio

Penates nunc repeto,
Scholasque jam relinquo

O! o! o! summo cum gaudio.

U! u! u! alacri spiritu

Indefessaque manu

Bibamus pleno cornu.

U! u! u! alacri spiritu! (1)

Pendant que nos folâtres écoliers échappés répétaient en chœur les refrains de l'hymne des vacances, un d'entre eux, descendu sur la rive de l'Ornain, appela ses compagnons pour leur montrer l'entrée d'une voûte qu'il venait d'y découvrir au milieu des broussailles et que fermait une grille de fer déjà à demi-rongée par la rouille et la dent du temps, et dont il ignorait l'existence. Comme tous les enfants curieux, ils regardèrent cette issue, émettant chacun sa conjecture sur ce que pouvait

(1) Quoique ces stances, peu poétiques, perdent beaucoup à la traduction, nous croyons devoir les traduire du latin en langue vulgaire, ne fût-ce que pour les dames, s'il en est qui nous lisent, qui ne possèdent pas le latin. Nous savons cependant qu'aujourd'hui les dames latinistes ne sont plus une rareté, comme du temps de nos pères :

A! a! a! Adieu, études, adieu! que maintenant tous nos ennuis se changent en joyeux passe-temps.

E! e! e! Loin de nous, misères des écoles! enlevez les férules! jetez au loin les livres!

I! i! i! Adieu nos maîtres! adieu! bien peu d'écoliers restent maintenant dans les classes avec vous.

O! o! o! Avec quelle allégresse je quitte aujourd'hui les bancs de l'école pour retourner vers mes pénates!

U! u! u! Le cœur plein d'allégresse, que notre main ne se lasse point de nous verser à boire à pleine coupe!

être le conduit souterrain qui s'allongeait à sa suite, lorsque Publius, l'aîné des fils de Cœlius, descendu le dernier sur la berge, assura que cette voûte n'était rien autre chose que le débouché d'un égoût destiné à déverser dans la rivière les eaux qui avaient servi aux Thermes, ou bains publics, édifice somptueux occupant une partie du quartier où était la demeure de Cœlius (1). Cela dit, on ne s'occupa plus de la découverte; mais elle n'échappa point à l'esclave numide attentif à recueillir tout ce qui pouvait, même dans un avenir éloigné, favoriser ses projets de fuite ou de vengeance. Aussi, quand ses jeunes maîtres, après avoir mis leurs condisciples sur la voie de *Caturigis*, furent rentrés à Nasium, Jugurtha s'empressa de vérifier l'existence de l'aqueduc souterrain. Au moyen des renseignements que lui procura un esclave attaché au service des Thermes, il acquit la certitude de ce que Publius avait avancé à ce sujet. L'Africain nota cette circonstance dans les registres de sa mémoire haineuse; et peu de jours après, il accompagna la famille de Cœlius dans ses propriétés rurales où s'écoulèrent rapidement les semaines des récoltes, des vacances et les premiers temps de la chasse.

V. — LES GERMAINS.

Germania quos horrida parturit
Fœtus. (HORACE.)

Cependant le colosse de l'empire romain penchait vers sa ruine. Les nations germaniques, par des incursions fréquentes au-delà du Rhin, préludaient à la démolition

(1) Les vestiges de ce bel édifice ont été découverts lors des fouilles exécutées en 1818, sous la direction de M. Denis qui en a donné une description.

de ce gigantesque édifice. Rentrées depuis longtemps en possession du pays conquis par Drusus et Germanicus, elles vengeaient maintenant, par des empiétements sur les possessions de l'empire, les défaites dont ces deux illustres Romains avaient affligé les contemporains d'Arminius. Déjà, en 350, les Franks, ligne puissante de peuplades germaniques, s'étaient rendus maîtres d'une grande partie du pays compris entre la Meuse et le Rhin. Encouragés par ce succès, ils pensaient à étendre leurs possessions au midi, vers les sources de la Meuse et de la Saône. Ils crurent l'occasion favorable pour cette entreprise, lorsqu'au printemps de l'an 359, ils virent les parties méridionales de la première Belgique dé garnies de légions, les camps romains dissous par Constantin, dans la crainte des insurrections, les pays de Trèves et de Metz mal défendus, et le César Julien affectionnant le séjour de Lutèce, au lieu de fixer sa résidence dans la cité métropolitaine de Trèves, à portée de surveiller les manœuvres des barbares.

Ayant donc concerté tous les éléments de leur entreprise, et renforcés d'un grand nombre de leurs compatriotes, attirés de la rive droite du Rhin par l'espoir d'un riche et abondant butin, ils s'ébranlèrent en masses compactes, sous la conduite d'Arbogast, un de leurs chefs; et remontant la vallée de la Meuse et des cours d'eau parallèles, une grande partie de leurs forces déboucha dans le val d'Ornain, vers *Ariola* (1), qu'ils saccagèrent. De là, suivant la voie romaine de Rheims à Langres, ils atteignirent *Caturigis*, qu'ils ruinèrent pareillement; et continuant leur marche dévastatrice, ils s'avancèrent vers Nasium et Gran.

A l'approche de ce torrent, le Caturigien, ami de

(1) Emplacement actuel de la Maison-Duval.

Coelius, s'était hâté d'envoyer à celui-ci un courrier pour l'informer du mouvement des hordes germaniques ; et Coelius, de son côté, avait dépêché vers Julien, afin de l'en avertir. Le César, rassemblant à la hâte les cohortes stationnées sur la Marne et sur la Haute-Seine, se mit en marche, à leur tête, au travers du pays des Senonois, après avoir expédié à Coelius l'ordre de faire en sorte d'arrêter les barbares sous les murs de Nasium, où il espérait arriver assez à temps pour les exterminer. L'activité de Julien était grande, comme on le sait : il était homme de guerre au moins autant que philosophe ; mais, en cette circonstance, il fut devancé par ses ennemis. Son courrier, quelque diligence qu'il fit, ne put pénétrer dans Nasium, dont il trouva les abords inondés par les barbares.

Ceux-ci, en effet, s'étant heurtés à cette ville défendue par une enceinte de murailles, s'arrêtèrent tout d'abord : mais, dès le lendemain, tournant cette cité, ils continuèrent leur irruption vers Gran, laissant seulement sous Nasium une bonne partie de leurs forces pour contenir les Nasiens. Julien apprit, à Troyes, par le retour de son messager, que Nasium était investie par les Francks. Cette nouvelle le détermina à se porter sur Langres, par un mouvement à droite, afin de tomber de là sur ses ennemis, d'arrêter leur marche ascendante, et de les forcer à rétrograder. Mais ces manœuvres lui prirent du temps ; et ce temps malheureusement fut mis à profit par les Germains qui l'employèrent à la ruine des deux grandes cités de notre vallée.

VI. — CATASTROPHE ET CHATIMENT.

Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !
(Victor Hugo.)

Cœlius, digne de la confiance de Julien, et nommé par lui *Præfectus urbis*, avait fait dans Nasium toutes les dispositions que réclamait la mise en état de défense de cette cité, autant que le lui avait permis l'urgence : et le tribun qui commandait aux vétérans occupant le *Castrum*, avait de son côté, tout disposé pour que les barbares échouassent, s'ils tentaient d'attaquer cette position. Les Francks, redoutables en rase campagne, n'avaient aucune ressource matérielle, ni aucune idée des opérations nécessaires pour la prise d'une ville fermée. Aussi, quoique Nasium ne fût protégée que par une simple enceinte sans fossés, ceux qui la cernaient se contentèrent d'en dévaster les environs, d'en fermer les abords à tout ce qui chercherait à y introduire des secours, et d'attendre quelque occasion favorable pour y pénétrer, par escalade ou par trahison. Cœlius avait donc l'espoir fondé que Julien surviendrait avec ses cohortes disciplinées, avant que les bandes de la Germanie pussent surprendre la ville.

Mais le prince, quelque diligence qu'il fît, n'atteignit le plateau de Langres que quand déjà ses ennemis étaient sortis du val d'Ornain pour entrer dans celui de la Meuse, qu'ils voulaient remonter vers le sud. Le César résolut alors de prendre l'offensive, et, ayant encore reçu des renforts envoyés par les Séquanais, il commença son mouvement d'attaque. Dans leur passage destructeur, les barbares avaient incendié Gran, et

marchaient sur *Solimariaca* (1), lorsque l'avant-garde romaine les surprit au passage de la Meuse et les contraignit à rétrograder. Cette impulsion une fois imprimée, Julien, avec le gros de son armée, s'avança de Langres sur Toul, appuyant toujours sa gauche à la Meuse, balayant ainsi devant lui, sur une largeur de plusieurs milles, les hordes germaniques, et espérant que les Francks qui investissaient Nasium, seraient entraînés par la retraite de leurs compagnons. C'est ce qui eut lieu en effet, mais après une catastrophe dont les traces sont encore apparentes, de nos jours, sur l'emplacement de cette malheureuse cité.

Jugurtha, on ne l'a pas oublié, nourrissait dans son cœur l'espoir, et attendait, avec une dissimulation profonde, l'occasion de se venger de ce qu'il regardait comme un acte de tyrannie de son maître. Fourbe jusqu'à la fin, il montrait le plus grand zèle à seconder Coelius dans les dispositions que celui-ci prenait pour mettre Nasium en état de défense. Actif, vigilant, infatigable, le numide déployait toutes les qualités qu'il tenait de la nature et qu'il devait à son éducation. Aussi, son maître lui accordait-il une confiance sans bornes, et lui promit d'améliorer sa condition, aussitôt que le pays serait délivré de la présence des barbares qui l'inondaient. Sans doute, par cette promesse, Coelius entendait qu'il affranchirait l'Africain; mais, ou celui-ci ne comprit pas ainsi ces paroles, ou il ne voulut devoir sa liberté qu'à lui-même, ou il prétendit encore relever cette conquête par l'attrait de la vengeance aussi douce au cœur d'un numide que la liberté elle-même. Une nuit donc où tout reposait dans la maison de son maître, l'esclave, s'étant muni d'une lime, entra dans l'enceinte

(1) Aujourd'hui *Soulousse*, entre Toul et Neufchâteau.

des thermes , et s'étant introduit dans l'aqueduc dont il avait reconnu la sortie , il le suivit jusqu'à son débouché dans l'Ornain , enleva sans peine , avec son instrument , deux barreaux de la grille qui le fermait , et , après quelques pas dans la campagne , il tomba dans une troupe de Germains qui voulurent d'abord le mettre à mort : cependant il parvint , tant par signes que par des paroles que comprirent quelques-uns de ces barbares , à leur faire entendre qu'il désirait être conduit à un de leurs chefs pour lui rendre un service important. On lui fit alors traverser la rivière et il fut mené jusqu'au village de *Joviolla* (1) où se trouvait le lieutenant d'Arbogast , qui commandait aux Franks laissés devant Nasium par ce prince germain. Ce lieutenant , nommé Clodoat , avait précédemment eu de fréquentes relations avec les Gallo-romains de la Belgique : aussi , lorsque Jugurtha fut conduit devant lui , il put , sans interprète , lui révéler l'existence du passage souterrain par lequel il était sorti de Nasium , et par où il pouvait guider , jusqu'au cœur de cette ville , la totalité des Germains qui la tenaient investie. Pour prix de ce service éminent rendu aux barbares , le numide ne demandait que la liberté et les moyens de retourner dans sa patrie. L'exécution du complot ourdi par l'esclave fut remis à la nuit suivante , et le guerrier Frank , craignant quelque piège , voulut le faire garder à vue jusqu'à ce moment pour s'assurer de sa personne ; mais Jugurtha lui représenta que son absence pendant la journée du lendemain serait infailliblement remarquée par son maître , que des recherches seraient faites pour découvrir ses traces , et que peut-être elles mettraient sur sa voie , et indiqueraient à Cœlius le

(1) Boviolles.

passage fatal. Ces raisons l'emportèrent sur la méfiance soupçonneuse du Germain, et conduisant lui-même le numide jusqu'au débouché de l'égoût dont il reconnut la position, il le laissa rentrer dans cette voie souterraine, après de nouvelles promesses de la part de Jugurtha de revenir au camp aux premières heures de la nuit prochaine.

Le jour suivant, dernier jour qui devait luire pour une ville entière, Cœlius reçut un message de Julien, par un Gaulois qui réussit à s'introduire dans Nasium. César l'informait de l'échec qu'il venait de faire éprouver aux Germains, de leur mouvement de retraite et de la certitude de le délivrer dans quelques jours du blocus où le tenaient les Franks. Le Romain fit publier cette heureuse nouvelle dans tous les quartiers de la ville, où l'inquiétude fit en un instant place à l'allégresse la plus vive. Après avoir célébré par de joyeux festins la fête de leur prochaine délivrance, les malheureux Nasien s'endormirent dans l'attente trompeuse du lendemain. Mais la trahison veillait près d'eux : l'esclave africain, fidèle à sa promesse, rentra, à la deuxième heure de la nuit, dans sa voie ténébreuse, et se trouva, au sortir de l'aqueduc, en présence de Clodoald, qui l'attendait impatiemment à la tête de ses hommes armés ; car le Barbare avait appris aussi dans la journée la nouvelle du mouvement offensif de Julien. Voulant, avant de rétrograder, gorger ses gens du butin que leur promettait Nasium, il était résolu à pénétrer par le chemin que lui offrait la fortune, même si Jugurtha ne fût pas revenu pour lui servir de guide. Sans perdre de temps, il le fit donc marcher en tête, après l'avoir, par précaution, fait garotter et tenir en laisse par deux soldats, qui devaient le mettre à mort sur-le-champ, au moindre

soupçon d'embuscade. Ainsi chemina et sortit de l'étroite galerie, cette troupe avide de meurtres et de rapines, qui se répandit aussitôt dans Nasium, portant partout le fer et la flamme, et égorgeant, sans aucune distinction, les malheureux habitants, qui passèrent du sommeil à la mort.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les scènes de carnage, d'incendie, de pillage qui signalèrent cette horrible nuit. Depuis la ruine de Troie, ces sortes de descriptions sont devenues assez fréquentes pour que le lecteur puisse y suppléer. Qu'il nous suffise de dire que Nasium disparut de la surface de la Gaule, et que, le surlendemain, lorsque les cohortes de l'aile gauche de Julien arrivèrent sur le théâtre de ce désastre, elles ne trouvèrent plus que des ruines fumantes, des cadavres privés de sépulture, des blessés, des mourants de tout âge et de toutes conditions. Le reste de la population ou avait été emmené en esclavage par les Germains, ou s'était dispersé dans toutes les directions, allant demander aux autres contrées de la Gaule une patrie, au lieu de celle que venait de détruire la fureur des barbares. On sait, en effet, que Nasium ne se releva pas de ses ruines, et que le petit village de Naix, bâti sur son emplacement, rappelle seul, par son nom, l'ancienne ville gallo-romaine. Quant au *Castrum* échappé à ce désastre, il subsista longtemps encore; car, plus de deux siècles après, à la suite de l'établissement définitif des Francs dans les Gaules, Thierry, roi de Bourgogne, marchant contre son frère Théodebert, roi d'Austrasie, en 613, *Nasio, castrum capto, Tullum perrexit* (1). Et de nos jours, il n'en reste plus que le nom

(1) Après s'être rendu maître du château-fort de Nasium, il se dirigea sur Toul. (*Chronique de Frédégaire.*)

que porte encore le *Mont-chatel*, sur lequel il était construit.

Le sort de la famille de Coelius reste inconnu à partir de la catastrophe où périt Nasium. Quant à Jugurtha, on a appris quelle fut sa récompense. Clodoald qui, tout en profitant des avis d'un traître, avait la trahison en horreur, fut sollicité par l'esclave de tenir sa promesse et de le remettre en liberté. « Sois sans inquiétude, lui répondit le guerrier, demain tu ne seras plus esclave. » Le lendemain, en effet, lorsque l'armée germanique, chargée de butin, se remit en marche pour descendre la vallée, arrivé à six milles environ de la cité détruite, Clodoald remit le numide entre les mains de dix soldats auxquels des ordres secrets avaient été donnés. Ceux-ci conduisirent Jugurtha, étroitement garotté, sur la rive gauche de l'Ornain, en un lieu couvert et planté d'arbres. Là, ils creusèrent une fosse profonde, dépouillèrent l'Africain de ses vêtements, et celui qui semblait commander à cette petite troupe, détachant avec une lime le carcan qui embrassait le cou du traître, lui dit : « Le chef Clodoald t'a promis la liberté; en son nom et par son ordre, esclave, je t'affranchis ! » Puis il fit un signe à ses satellites qui saisirent le numide et le précipitèrent dans la fosse qu'ils se hâtèrent de combler sur son corps, malgré ses cris et ses imprécations. Avec lui furent enfouis sa plaque d'esclave fugitif et quelques monnaies romaines que, par une amère raillerie, Clodoald avait voulu qu'on lui laissât comme moyens de regagner sa patrie. Cette expédition terminée, les dix barbares rejoignirent leur chef auquel ils rendirent compte de l'exécution de ses ordres. Lorsque, plus de quatorze siècles écoulés, en déracinant des arbres séculaires qui appartenaient à l'ancien parc du château de Ligny, des ouvriers déterrèrent

les médailles , viatique dérisoire du traître numide , ils trouvèrent avec elles une plaque de bronze informe , percée de deux trous , et sur laquelle restaient encore ces caractères :

TEN M
QVIA FVG ET
REVOC M AD
COLLIVM IN
NASIV.

LE MEUNIER DE LINEY.

X.^e SIÈCLE.

A M. Théodore Coursiers, de Ligny.

Haud dubiè ostensum est quàm
Non sit vilipendenda pastorum
Nostrorum secundùm deum locedens
Constitutio ; imò , quàm per omnia
Sit observanda qualiscumque
Ecclesiastica traditio.

(ADON. *Histoire des premiers
évêques de Toul.*)

Le nombre des miracles diminue de jour en jour, ô mon cher compatriote ; la foi en ces prodiges s'en va s'éteignant ou s'affaiblissant. Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Après que les damnables écrivains du XVIII.^e siècle ont travaillé toute leur vie à battre en brèche la croyance aux faits surnaturels, et ont été réimprimés à des millions d'exemplaires ! après une révolution radicale qui, ayant renversé, pour un temps, trône et autels, a continué son œuvre délétère en produisant d'une part l'*indifférence*, le *tolérantisme*,

le *scepticisme* ; et d'autre part une foule de savants , philosophes , mathématiciens , géologues ; des Cuvier , des Fourier , des Monge , des Arago , lesquels nous ont dévoilé , par A plus B , les mystères de la formation de notre planète et les lois éternelles qui régissent l'univers. Aussi , depuis le passage sur terre de ces *ante-christs* (je ne crains pas de les qualifier ainsi) , à peine signale-t-on , de loin en loin , quelque pauvre petit miracle , tel que la croix de Migné , ou celui de M. Ratisbonne ; et encore est-il aussitôt discuté , disséqué , commenté par les analystes qui le réduisent aux mesquines proportions d'un fait tout naturel , les abominables incrédules ! Voilons-nous donc la face et écrivons-nous , au rebours de l'auteur d'*Athalie* :

Et quel temps fut jamais *moins* fertile en miracles !

Il n'en était pas de même , mon cher concitoyen aux beaux jours du x.^e siècle ; jours de foi robuste et sans examen. Et pour preuve , je veux seulement vous dire l'histoire d'un événement miraculeux au premier degré , advenu (vrai comme j'existe) sous les yeux et pour l'édification de nos ancêtres , à Liney-en-Barrois , sur la rivière d'Orney , *in villâ quæ dicitur Lineyrum supra fluvium Ornam*. Ah ! que n'en arrive-t-il de temps à autre , d'aussi bien conditionnés , pour corroborer notre foi !

C'était vers l'an de grâce 960. Le sol de la France commençait à être dépecé par cette multitude de souverains féodaux qui , sous les noms de ducs , de comtes , de marchis , de damoiseaux , s'appropriaient chacun une part plus ou moins large de l'héritage laissé par Charlemagne à ses faibles successeurs. Parmi ces seigneurs se distinguait Héribert de Vermandois , comte de Troyes et de

Vitry, qui s'adjugea l'abbaye de Montier-en-Dier, ainsi qu'une zone de territoire s'étendant entre la Marne et la Meuse, depuis ladite abbaye jusqu'à Vaucouleurs. Or, dans cette zone se trouvait compris un village (*villa*) nommé Liney, bâti sur la rive gauche de l'Ornain, et qui, par accroissements successifs, est devenu notre ville de Ligny-en-Barrois. Ce village de Liney, entre autres avantages locaux, possédait un moulin situé sur l'emplacement de l'usine appelée aujourd'hui *les Battants*. Et comme Héribert, en prenant le territoire, s'emparait aussi de ce que le territoire portait de bon et d'utile, il s'appropriâ les moulins que faisaient mouvoir les cours d'eau, et entr'autres ledit moulin de Liney. Nous devons dire cependant qu'il ne conserva pas la propriété de ces usines, mais qu'il fit don de la plupart d'entr'elles à ses fidèles. Et ce fut ainsi que le moulin susdit passa entre les mains d'un de ses compagnons, nommé Guy, ou *Guyot*, ainsi que tout le terrain adjacent, à la distance d'un jet d'arc.

Par cette donation, maître Guyot devint tout à coup un personnage important, un *nouveau riche*, comme on dit dans notre pays, catégorie qui s'est beaucoup accrue de nos jours. Bien que son usine ne fût qu'une sorte de *casse-noisette* à un seul tournant, comme elle était l'unique de ce genre à portée du village, son produit ne laissait pas d'être notable. Et c'était d'ailleurs alors, encore plus qu'aujourd'hui, une qualification fort recherchée que celle de possesseur d'un *bien-fonds*; quoique, dans ce temps là, cette qualité ne procurât pas l'inestimable avantage de voter aux élections et d'aspirer aux grades dans la garde urbaine. Le donataire était donc aussi joyeux d'entendre le tic-tac fructueux et incessant de son moulin que peut l'être, de nos jours, un honnête

et gras citadin rentrant dans ses foyers, revêtu, par le suffrage de ses pairs, des fonctions municipales ou de l'épaulette de la milice citoyenne. Et, pareil à ce curé qui disait, en parlant de ses cloches : *Tantum valent quantum sonant*, Guyot répétait tous les jours : *Tant plus qu'il bruit, tant plus qu'il produit*.

Notre meunier était arrivé à la quarantaine sans avoir pensé à associer une femme à son sort. Mais, se voyant possesseur d'une si belle source de revenus, il songea à se créer une famille à qui transmettre sa fortune. Et pour ce, il jeta les yeux sur une fraîche et jeune fille du village d'*Inval* (aujourd'hui *Velaines*), voisin de son usine. C'était Gotaine, *la belle fileuse*, renommée dans tout le val d'Ornain pour sa gentillesse, sa fraîcheur et ses beaux cheveux blonds. Le père de Gotaine, trouvant à peine, dans sa navette de tisserand, de quoi alimenter sa nombreuse lignée, reçut avec grande joie les propositions du *meunier de messire le comte*.

Ce n'est pas que Gotaine fût complètement de l'avis de son père. Outre que Guyot, avec sa face enluminée, son ventre déjà proéminent, ses sourcils épais et ses petits yeux fauves, n'était pas d'un physique fort attrayant, outre qu'il avait déjà franchi l'époque climatique de la fatale quarantaine, époque peu séante aux projets d'hymen, le cœur de la blonde fileuse avait déjà parlé en faveur d'un jeune pêcheur de *Petit-Nançois*, dont elle avait fait la connaissance aux longues veillées de l'hiver précédent. Didier venait de son village travailler à Inval, chez sa marraine, à ses lignes et à ses filets ; et Gotaine, en *teillant* et en filant son chanvre, se trouvait toujours, par hasard, placée auprès de Didier. Vous pouvez donc conclure que ce ne fut pas sans pleurs et sans grincements de dents que la jeune fille apprit de

son père la recherche que daignait faire d'elle le meunier Guyot, et qu'elle refusa tout d'abord l'insigne honneur qu'il lui voulait conférer, alléguant son inclination pour Didier et les serments réciproques donnés et reçus par elle et par le jeune pêcheur. Le père, après lui avoir en vain représenté que Didier l'avait sans doute ensorcelée, vu qu'il avait, comme la plupart des gens de son village, la réputation de sorcier, crut devoir informer son aspirant gendre de la répugnance de sa fille et de son penchant pour le jeune pêcheur, penchant que malheureusement il avait lui-même encouragé, ne comptant pas sur l'avantage de voir Gotaine recherchée par un personnage comme maître Guyot. Celui-ci était ce qu'on nommerait aujourd'hui un *homme peu délicat* : Alors, cela s'appelait un *cauteleux*, c'est-à-dire un homme à qui peu importait la non rectitude des moyens, pourvu qu'il arrivât à ses fins. Il traita d'enfantillage les scrupules que le père opposait à ses projets, disant que sa fille cesserait bientôt de penser à son Didier, dès qu'elle serait la meunière de messire le comte : que, d'ailleurs, il n'eût inquiétude sur le voisinage, et que le seigneur Héribert, à la recommandation de Guyot, se chargerait de le débarrasser d'un rival importun. Effectivement, à moins de quinze jours de là, le pêcheur de Petit-Nançois se vit, un beau matin, emmené par deux archers du comte, et fut transféré à Vitry-en-Perthois, où ses talents furent utilisés par l'emploi qu'on lui donna d'alimenter les viviers du château de monseigneur. C'était ainsi que, dans ce bon temps, on exécutait les *lettres de cachet* et les *mandats d'amener*. Cette transmigration fut si brusque qu'il ne fut pas loisible au pauvre Didier d'instruire la blonde Gotaine de ce cas malencontreux, et que la pauvre fille n'apprit que par les récits des commères du village la disparition de son fiancé.

Force fut donc à la pauvrete, seule qu'elle restait pour résister à son père, de condescendre aux volontés du tisserand, et de se laisser épouser par le meunier; mais ce ne fut pas sans protester *in petto* contre la violence faite à ses affections et sans se promettre de rechercher toutes les occasions de se libérer du joug odieux qui lui était imposé. Or, comme vous pourrez voir, si vous avez la persévérance de lire cet édifiant récit jusqu'à la fin, l'événement la rendit libre plus tôt qu'elle n'eût osé l'espérer.

Il y avait bientôt six mois que Guyot était en ménage, augmentant son pécule, grâce à son moulin. Gotaine, au lieu d'être fière de sa nouvelle condition, comme pourrait l'être, de nos jours, la fille d'un épicier devenue *sous-préfète*, conservait un fond de tristesse et de froideur pour son mari qui, parfois, en portait plainte à son beau-père; car Gotaine regrettait toujours son ex-fiancé dont elle avait, de proche en proche, appris la destinée par des amies officieuses. Mais une chose causait encore plus d'ennui au meunier que toutes ses tribulations conjugales; c'était le grand nombre de fêtes qui encombraient déjà le calendrier, fêtes qu'il fallait faire chômer à sa meule alors improductive. Guyot trouvait que c'était déjà bien suffisant de se reposer le septième jour, comme l'avait fait Dieu le père, après la création. On voit que l'honnête meunier était né huit siècles trop tôt et qu'il eût dû vivre dans notre âge matériel. L'intérêt en avait fait, pour son temps, une sorte d'*esprit fort*. Il était, à la vérité, catholique romain-orthodoxe, c'est-à-dire qu'il croyait, avec le concile de Nicée, que le Verbe est de même substance que le Père et non de substance semblable (*omoiosios*) et non (*omoiousios*), que l'Esprit saint procède du Père et du Fils (*ex patre filio que*) (1) et non

(1) Selon le concile d'Aix-la-Chapelle, en 809.

du Père seul (1). J'ignore, à vrai dire, s'il regardait la Sainte Vierge comme mère de Dieu (*Theotocos*), ou seulement comme mère du Christ (*Christotocos*) ; s'il croyait à deux natures et à deux volontés, ou à une seule, en Jésus-Christ. Je suis même porté, vu son caractère positif, à penser qu'il s'inquiétait fort peu de ces subtilités peu importantes, selon lui, et qu'il laissait aux lumières des conciles et de l'épiscopat à débrouiller ces points de doctrine scholastique. Comme il avait plus à cœur son bien-être temporel que son salut éternel, il nous est pénible d'avouer qu'il n'assistait pas régulièrement à la sainte messe et aux offices des dimanches et jours fériés : il se permettait, vu l'éloignement de son moulin de toute habitation, de travailler quelquefois, ces jours-là, à certaines menues réparations dont avait besoin son usine, pour pouvoir fonctionner le lendemain. Il lui était même arrivé parfois, en vidant quelques brocs dans les cabarets voisins, de se plaindre des nouvelles fêtes que le clergé instituait, presque chaque année ; fêtes qui portaient un notable préjudice aux *industriels* comme lui. L'imprudent !

Ces doléances étaient revenues aux oreilles de messire Gauthier, délégué alors par le chapitre de Toul pour avoir la *cure* des âmes des manants et habitants de Liney (2). Donc Guyot était fort mal noté dans les tablettes du pasteur ; et n'eût été la protection connue dont le

(1) Selon le premier concile général de Nicée, en 325.

(2) Messire Gauthier, natif de Resson, fut un des plus savants recteurs qui aient administré notre paroisse. C'était, disent les contemporains, un « *moult saige et moult docte prebste*, auteur de maintes controverses » moult prisées et notamment d'une *Dissertation sur le premier Evangile selon Monseigneur saint Jehan* : in principio erat verbum, etc., » écrite en latin. »

couvrait messire Héribert, le digne curé aurait tout fait pour purger son troupeau de cette brebis gangrenée. Le ciel lui accorda cette satisfaction.

Le siège épiscopal de Toul était alors rempli par l'évêque Ganzelin qui, aspirant sans doute à la canonisation, s'évertuait à faire observer aux fidèles de son diocèse les fêtes des saints prélats, ses prédécesseurs. Parmi ceux-ci, l'évêque Epvre (*Aper*), décédé vers l'an 507, ayant été promu au nombre des saints de la légende, Ganzelin ordonna par mandement que la fête de ce successeur des Mansuy et des Frothaire fut chômée et gardée comme solennelle, dans l'étendue du diocèse des Leuquois. On peut penser que le meunier de Liney rechigna quand il ouït à la messe du dimanche 11 septembre la lecture du mandement qui prescrivait ce nouveau jour de repos pour le jeudi suivant, 15 du même mois. Et il paraît qu'il ne fut pas le seul mécontent; car l'histoire des premiers évêques de Toul, par Adson, abbé de Moustier-en-Der, où nous avons puisé ce récit véridique, ajoute que, « si plusieurs s'y conformèrent avec une joie louable, d'autres dont on ne trouve, en tous lieux et avec douleur, qu'un trop grand nombre, s'y portèrent avec moins de dévotion. » (*Quorum dolenda ubique potest reperiri multitudo, minus devoto corde susceperunt.*) Rentré chez lui, Guyot se promit bien de ne point laisser chômer son moulin ce fatal jeudi; il avait de quoi moudre toute la semaine; et, nonobstant les remontrances de sa femme, il fut bien résolu de ne tenir compte du mandement.

Lundi et mardi se passèrent; mercredi s'avancait, et la vanne du bief était levée et la roue tournait, et le joyeux tictac égayait les abords du moulin. Mais voilà que, vers la neuvième heure du jour, vers deux heures après midi (selon notre manière actuelle de compter), comme son-

naient les vêpres de la veille de saint Epvre, la roue cesse de tourner, le tictac suspend son mélodieux clapotement, la meule demeure immobile, et cependant la vanne était toujours soulevée. Le meunier qui, par passe-temps, vidait un carafon avec la *pratique* dont le grain remplissait la trémie, étonné de ce *tacet* inattendu, et croyant que quelque accident imprévu avait rabattu sa vanne, y court en hâte, et.....! qui peindra sa stupeur en voyant la vantelle toujours levée, mais l'eau demeurant suspendue sans tomber dans le coursier, comme si elle se fût subitement congelée, ou comme si la verge de Moïse fût venue renouveler le miracle de la mer Rouge. Moins douloureusement étonné fut, par la suite, Sancho de famélique mémoire, en voyant disparaître, au moment de les déguster, les mets exquis servis sur sa table, à Barataria. Notre homme eut beau se démener, baisser et relever la vanne à plusieurs reprises, faire glisser le panneau dans les rainures de son encadrement, rien n'y fit. L'eau motrice se refusa toujours à tomber, tandis qu'elle coulait à pleins flots au-dessus de la digue de retenue du bief, et que les oies et les canards du meunier venaient nager en escadre jusqu'à l'empalement, comme pour lui montrer palpablement que l'Ornain était partout fluide, excepté pour faire mouvoir sa roue.

Qui blasphéma ? Ce fut maître Guyot, lequel appela sa femme et le paysan dont il expédiait la mouture, pour les rendre témoins de ce prodige. Puis, devenu humble et soumis à ses dépens, il leur confia que son projet était de ne pas chômer la fête du lendemain, mais qu'il craignait bien de le faire forcément, si la rivière continuait à refuser son eau à ce maudit pertuis : que cependant il allait toujours laisser la vanne levée et que le grain étant en place, il serait moulu quand il plairait à Dieu. Le soir

venu, le paysan retourna à son logis et raconta à qui voulut l'entendre l'événement miraculeux; si bien que le lendemain, ce fut une procession de toute la population de Liney et des villages circonvoisins pour voir le moulin, instrument du miracle. Guyot, qui n'avait pas dormi de la nuit, s'attendant à chaque heure à la cessation de ce chômage forcé, courut, dès le matin, accompagné de sa femme, conter le cas à son curé, et lui faire confession de l'intention répréhensible où il était la veille de ne pas observer la fête du bienheureux saint Epvre; intention dont il témoigna le plus sincère repentir, avec promesse de garder, à l'avenir, toutes solennités commandées par ses supérieurs spirituels. Après cet acte de contrition, il assista, avec componction, à la messe et aux autres offices de ce jour, et rentra chez lui, bien et dûment admonesté par messire Gauthier.

Le lendemain, vendredi matin, aucun changement n'était survenu dans l'état des choses qui durait depuis près de quarante heures. Et Guyot, au désespoir, ne vit d'autre recours à avoir qu'à M. le curé, qu'il alla supplier de venir avec étole et surplis, croix et eau bénite, pour exorciser son malencontreux moulin, ainsi que lui, sa femme, sa maison et dépendances; car, pensait-il, il ne se peut faire autrement que l'esprit malin se mêle maintenant de l'affaire. Messire Gauthier se rendit aux désirs du meunier; et, après messe dite, il se transporta sur le lieu du miracle où il fut suivi de tous ses paroissiens, la plupart portant cierges allumés, et chantant le *Salve Regina* et le *Miserere*. Là furent prononcées toutes les prières et formules, accomplies toutes les cérémonies de l'exorcisme; mais l'eau se comporta comme la veille, pas une goutte n'entra dans le canal, et force fut au digne prêtre de s'en

retourner avec son cortège (un peu dépité cependant), après avoir toutefois démontré au meunier qu'évidemment la volonté de Dieu seule, et non celle du démon, s'opposait à ce que sa roue tournât; l'exhortant en outre à demeurer en prières, ainsi que sa femme, et à attendre de cette volonté toute puissante la cessation du prodige. C'est ce que fit Guyot, et il fit bien, car, à la neuvième heure de ce jour, quarante-huit heures exactement après le commencement du miracle, les nombreux spectateurs, là présents, purent voir l'eau rentrer dans le chenal, la roue se mouvoir, et l'usine reprendre, comme devant, ses fonctions triturantes (1). Le meunier, fort satisfait de cette péripétie et d'en être quitte pour deux jours d'inaction forcée, se coucha donc et dormit d'un sommeil d'élus, pour reprendre, le samedi, sur nouveaux frais, l'exercice lucratif de sa profession.

Mais, hélas ! il n'était pas au terme de ses tribulations, et le passé n'était que roses au prix de ce que lui gardait l'avenir. En effet, messire Gauthier, tout glorieux d'avoir eu un miracle *perpétré* dans sa paroisse, bonheur déjà rare alors, à ce qu'il paraît, rendit au chapitre et à l'évêque de Toul un compte détaillé de ce qui venait d'arriver à Liney : et huit jours n'étaient pas écoulés, qu'un nouveau mandement du prélat fulmina contre le coupable Guyot les censures de l'église, l'obligation d'une pénitence publique pour rébellion aux injonctions de son pasteur légitime, ainsi que l'excommunication et l'exclusion du troupeau des fidèles,

(1) Ab horâ nonâ diei præcedentis, usque ad alteram nonam subsequentis videlicet ipsius festivitatis, nutu dei, nullo intercurrentis terreno obstaculo, ab opere otiosum et vacuum farinarium, præter molitionis voluntatem, sponte sua, permanait. (Adson. *Loco citato.*)

jusqu'à ce qu'il eût fait édifier, à ses frais et dépens, sur le territoire même du village de Liney, une chapelle expiatoire en l'honneur du bienheureux dont il avait tenté, par œuvre sacrilège et servile, de profaner la solennité : en laquelle chapelle, à l'avenir, serait célébré, tous les ans, l'office de ce grand saint, en mémoire du miracle sus-mentionné.

Aujourd'hui, mon cher compatriote, une excommunication ne tire pas à grande conséquence, toujours grâce à cette maudite *chose* qu'on appelle progrès des lumières. Sauf quelques âmes timorées, quelques cerveaux fanatiques ou ignorants, personne n'a horreur d'un excommunié : et nous en avons vu, oui, (Dieu nous pardonne !) nous avons vu de ces malheureux qui buvaient et mangeaient comme d'honnêtes chrétiens, qui étaient frais, vermeils et joyeux, se donnaient de bon temps, fréquentaient les sociétés et réunions publiques et particulières ; comme si, membres gangrenés, ils n'avaient pas été retranchés du corps des fidèles. Mais, au temps dont nous parlons, il n'en était pas ainsi ; l'excommunication n'était pas une vaine formalité. Un excommunié, fût-il roi, était maudit, ainsi que ses enfants, ses terres et ses troupeaux : sa femme, sa famille, ses serviteurs, devaient rompre tout commerce avec lui ; aucun chrétien ne le saluait en le rencontrant, aucune porte ne lui était ouverte, aucun prêtre ne pouvait dire la messe devant lui, ni le confesser, même à l'article de la mort. Tout ce qu'il avait touché devait passer par le feu pour être purifié ; il ne devait avoir d'autre sépulture que *celle des ânes*, afin d'être aux générations présentes et futures un exemple d'opprobre et de malédiction. (1)

(1) *Histoire de France*, par l'abbé MILLOT.

On peut donc se faire une idée de la consternation de notre meunier, quand lui fut signifiée cette terrible sentence. Dès-lors, il devint la *bête noire* de tout le pays : aucun ne voulut plus moudre à son usine ; sa femme, qui ne l'avait épousé qu'à contre-cœur, le quitta et retourna chez son père, protestant ne vouloir rentrer sous le toit conjugal avant la levée de l'excommunication. Aussi se mit-il en devoir de hâter ce moment, en faisant commencer sans délai la construction de la chapelle *St-Epvre*, laquelle fut fondée près de la rive de l'Ornain, à l'extrémité du village, sur l'emplacement où, plus de deux siècles après, la comtesse de Bar, Agnès de Champagne, établit la collégiale du château de Ligny. Guyot poussa le travail et besogna lui-même avec tant d'ardeur, qu'il en contracta une pleurésie dont il mourut en peu de jours. Le repentir qu'il avait témoigné de son indévotion, et le commencement d'exécution de son œuvre de pénitence furent cause que le curé l'inhuma en terre sainte, le regardant comme relevé de son interdiction, et les deniers qu'il laissa furent employés à l'achèvement de la chapelle.

L'histoire laisse ignorer à qui fut, après lui, dévolue son usine, qui a subsisté jusqu'à nos jours : elle se tait aussi sur la destinée de sa veuve. Mais nous aimons à croire (parce qu'il faut toujours croire le bien) que celle-ci retrouva son ami Didier ; que le pêcheur, réputé sorcier, n'eut aucune répugnance à épouser la jeune et belle veuve de l'excommunié ; qu'après avoir eu le bonheur d'être témoins d'un miracle, ils vécurent heureux jusqu'à une grande vieillesse, si toutefois c'est une félicité, et qu'ils répétèrent souvent à leurs nombreux enfants la maxime qui ouvre ce récit, savoir : « Qu'il ne » faut pas faire mépris des institutions établies par nos

» pasteurs , selon Dieu ; mais , qu'au contraire , on doit
» toujours et en tout observer les traditions ecclésias-
» tiques , quelles qu'elles soient. Ainsi soit-il. »

EUDES LE CHAMPENOIS.

XI^e SIÈCLE.

A M. Numa Rolin, de Commercy.

I. — L'HÉRITAGE DE BOURGOGNE.

Mil trente et plus quand advenra,
Bourgongne aultre roi treuvera,
Champaigne aultre conte prenra.
(*Vieil recueil de Prédications.*)

Près de la borne où chaque Etat commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
BÉRANGER.

Beaucoup de Barisiens, de ceux qui ont vécu avant 1789, peuvent se souvenir d'avoir vu une chapelle située sur la route de Bar à Ligny, près du ruisseau de *Resson*, et qu'on nommait la *Chapelle des Gros-Saints*. Notre génération et celle qui la suit appellent encore *Côte des Gros-Saints* la montée qui accidente, en cet endroit, la route royale, horizontale sur le reste de son parcours entre les deux villes susdites. Mais peu d'entre eux et

d'entre nous savent peut-être que la fondation de la chapelle fut causée, de proche en proche, par la radiation du royaume de Bourgogne de la carte de l'Europe, au ^xⁱ.^e siècle; royaume qui avait duré cent quarante-quatre ans, et dont le dernier roi, Rodolphe III, décéda à Lausanne le 6 septembre 1032; sans postérité, et avec le surnom de *Fainéant*, surnom qui lui fut donné, soit comme au dernier de sa dynastie (ainsi qu'on en avait déjà gratifié le dernier des Carlovingiens et les derniers Mérovingiens), soit qu'il le méritât par le peu d'actes mémorables de son règne.

Ce pauvre roi Rodolphe avait, en 993, recueilli l'héritage de son père, Conrad-le-Pacifique, héritage qui consistait non-seulement dans la *Bourgogne transjurane*, c'est-à-dire la Suisse actuelle et le Chablais, mais encore dans le royaume d'Arles, compris entre le Rhône, la Saône, les Alpes et la mer. Sa domination s'exerçait donc sur une vaste surface; et peu de princes, à cette époque, possédaient des domaines aussi étendus : car le roi de France lui-même, grâce au morcellement féodal, ne régnait guère que sur Paris, l'Ile-de-France et une partie de la Picardie. C'était un trop lourd fardeau pour Rodolphe, prince débile de corps et d'un esprit sans vigueur; aussi son règne fut-il une époque d'anarchie et de dissensions intestines entre le roi et ses grands vassaux. Comme deux mariages successifs n'avaient pas donné d'héritiers au faible monarque, les seigneurs bourguignons, déjà souverains de fait dans leurs comtés, se voyaient en perspective affranchis de la suzeraineté royale, et se créaient, par avance, des états indépendants. Aussi lorsque, en 1016, Rodolphe, dans une entrevue qu'il eut à Payerne avec l'empereur Henri II, eut fait avec ce prince une convention par laquelle il donnait la totalité de ses

possessions à l'empire, pour y être réunies après sa mort, ce fut de la part des grands du royaume une clameur universelle, une protestation unanime contre cette mesure qui coupait court à leurs visées ambitieuses. Ils contestèrent au roi le droit de disposer de ses États qui, ainsi que toute l'Europe d'alors, étaient régis féodalement. Le reste du règne du malheureux prince fut donc attristé par ses démêlés avec ses grands vassaux. La perspective du démembrement de son royaume, après sa mort, augmentait encore les ennuis de Rodolphe : et pour parer, autant qu'il était en lui, à ce futur désastre, il résolut, l'empereur Henri II étant décédé, de se choisir un autre héritier pris dans sa propre famille.

Rodolphe avait deux sœurs : l'aînée, Berthe (1), mère d'Eudes, dit *le Champenois*, comte de Tours, de Blois, de Chartres, de Troyes et de Meaux; la cadette, Gerberge, épouse d'Hermann de Franconie et mère de Gisèle, laquelle était femme de l'empereur Conrad *le Salique*, alors régnant. C'étaient donc là un neveu et un *beau-neveu* tout disposés à recueillir l'héritage du Bourguignon : et le comte Eudes avait pour lui un parti nombreux parmi les grands vassaux, outre le droit d'ainesse de sa mère. Mais, soit que Rodolphe préférât Gerberge à sa sœur aînée, soit qu'il persistât dans son projet de réunion de la Bourgogne à l'empire d'Allemagne auquel elle confinait, ses dispositions furent en faveur de Conrad. Néanmoins elles furent tenues secrètes jusqu'à sa mort, époque à laquelle l'empereur, en qualité de légataire universel, prit d'abord possession de la Bourgogne transjurane, composée d'États tout à fait à sa portée. Mais,

(1) Elle épousa, en secondes noces, le roi de France Robert, qui fut contraint de la répudier, pour cause de parenté.

avant qu'il pût s'emparer de la totalité du legs qui lui était dévolu , les seigneurs bourguignons s'étaient déjà fait leur part et avaient contracté entr'eux un traité pour se garantir mutuellement leur indépendance. Conrad , forcé par d'autres embarras plus pressants du côté de l'Allemagne, de se contenter de la *Transjurane*, les laissa donc fonder chacun sa petite souveraineté ; et c'est ainsi que prirent naissance les comtés d'Arles, de Provence, de Bourgogne (ou Franche-Comté), de Viennois (ou Dauphiné), de Maurienne (ou Savoie), et nombre d'autres.

On doit bien penser que le comte Eudes fut peu satisfait d'un dénouement qui le frustrait de l'héritage auquel il prétendait du chef de sa mère. C'était un seigneur remuant , peu endurant et ambitieux , possesseur déjà de beaux et vastes domaines qui s'étendaient depuis Tours jusqu'à la Meuse , et désirant ardemment les agrandir encore , et surtout joindre à ses autres titres celui de roi. Et certes , il n'était pas besoin de tous ces motifs pour le rendre sensible à la perte d'une si belle occasion d'accroître sa puissance. Il chercha donc par tous les moyens de s'emparer de quelques-uns des comtés du royaume d'Arles , afin de les réunir à ses domaines de Champagne et Brie ; mais après plus de quatre années inutilement consumées dans ces tentatives , il se vit forcé , par l'union de ses anciens adhérens , les ci-devant vassaux de Rodolphe , de porter ses vues d'un autre côté, et de revendiquer le contingent qui avait été saisi par Conrad , ou de lui arracher une autre portion de son empire. Sachant donc cet empereur alors occupé à guerroyer contre les princes de la maison de Saxe , ses anciens compétiteurs , le Champenois leva une puissante armée et, pendant l'été de l'an 1037, envahit

subitement les terres de l'empire d'Allemagne. Pour premier acte d'hostilité, il vint mettre le siège devant la ville épiscopale de Toul, par ressentiment contre l'évêque Brunon de Dasbourg (1), dont il savait que les conseils avaient eu grande influence sur le roi Rodolphe, pour le déterminer à instituer son héritier Conrad le Salique, parent du prélat.

L'enceinte de Toul, au XI.^e siècle, était beaucoup moins étendue que nous la voyons aujourd'hui. Outre les faubourgs bâtis autour des abbayes de Saint-Evre et de Saint-Mansuy, la partie méridionale de la ville, nommée le *bourg Saint-Amand*, et la partie occidentale ou *bourg Notre-Dame* se trouvaient hors des murs de la forteresse qui ne s'étendaient pas, de ce côté, au-delà de l'église Saint-Gengoult. Le comte Eudes, n'ayant donc aucune armée ennemie à redouter, vu l'éloignement de l'empereur, poussa le siège sans obstacles extérieurs, avec l'espoir d'emporter la ville avant qu'elle fût secourue. Et cependant, il dévasta tout le pays d'alentour, incendiant et détruisant les villages, châteaux, églises et monastères : il brûla les faubourgs de Toul et ses deux abbayes; il prit et saccagea, après quelques jours d'attaque, le château de Commercy, dont le seigneur (je ne sais s'il portait déjà le titre de *damoiseau*) était alors près de l'empereur, et avait confié la garde de son château-fort à son écuyer, nommé Udalric. Or, dans ce château était une ancienne chapelle en laquelle reposaient, religieusement conservées, plusieurs reliques précieuses, entre autres une partie des ossements de saint Pantaléon, martyr, transférés de Nicomédie à Cologne et à Commercy, vers le milieu du siècle précédent. C'est pourquoi

(1) Il fut pape, dans la suite, sous le nom de Léon IX.

l'abbé de Saint-Vannes, de Verdun, qui avait nom Richard, informé de l'attaque de Commercy par les troupes du Champenois, et craignant que, dans la prise du château, ces précieux restes ne fussent profanés ou anéantis, partit en hâte de son couvent, accompagné d'un de ses religieux nommé Gervinus, afin de soustraire, s'il était possible, les reliques sacrées des mains des gens d'armes. Il espérait être à Commercy avant la prise du château ; mais le digne abbé, quelque diligence qu'il pût faire, arriva trop tard. Il rencontra, vers Sampigny, Udalric et les siens qui faisaient retraite sur Saint-Mihiel, et dont ils apprirent que l'implacable Eudes n'avait voulu accéder à aucune composition, mais que ses gens incendiaient, pillaient et dévastaient sans exception, merci, ni rémission.

Néanmoins, les deux bénédictins poursuivirent leur voyage, et il était temps qu'ils parvinssent au but ; car au moment de leur entrée à Commercy, le toit de la chapelle était déjà en flammes. Gervinus y pénétra cependant, et tout à point fit rencontre d'un homme d'armes qui emportait, sous son manteau, le bras et le crâne du saint martyr, enveloppés dans une bande de cuir, et encore revêtus de la légende qui fit reconnaître ces ossements par le religieux. Le soudard, qui préférait de bons besans bien sonnans aux os de tous les saints du paradis, entra volontiers en accommodement avec l'abbé et son compagnon, et, moyennant une somme convenable, leur livra les reliques du bienheureux martyr. Nantis de cette précieuse conquête, les deux bénédictins revinrent donc à leur abbaye où ces restes furent reçus, enchâssés et religieusement gardés.

II. — LA CHAPELLE DES GROS-SAINTS.

Si magna parvis, parva quoque magnis.
(BOËCE. *Sentences.*)

On nomme *asymptote*, une ligne qui se rapproche continuellement d'une autre, mais qui ne la rencontre qu'à une distance infinie.

(*Définitions de géométrie.*)

Cependant, l'empereur Conrad fut informé de la prise d'armes de son cousin le comte Eudes, des hostilités qu'il exerçait sur les terres de l'empire et de l'extrémité où était réduite la ville de Toul, bien que ses habitants, animés par leur évêque, fissent une belle défense et ne parlassent pas de se rendre, malgré la destruction des dehors et la vigueur de l'attaque. Conrad laissa donc à un de ses lieutenants le soin de ses affaires d'Allemagne, se rendit en diligence sur le Rhin où il rassembla une nombreuse armée, et s'avança, à grandes journées, pour faire lever le siège de la ville épiscopale, et repousser le Champenois dans ses états. Voulant prendre son adversaire à revers, il se dirigea de Metz sur Saint-Mihiel où il vint s'établir avec toutes ses forces, prit ses quartiers à l'abbaye des Bénédictins de cette ville, et fit camper ses troupes sur la hauteur qui domine cette abbaye, sur l'emplacement où l'on voit encore les vestiges d'un camp romain. L'abbé, qui se nommait Nantérus, reçut le plus honorablement qu'il put son royal hôte, de la présence duquel, néanmoins, il se fût volontiers passé; car, pendant trois jours entiers que l'armée germanique demeura là campée, tout le pays fut ravagé et détruit par les gens d'armes, *qui mangerent tout sans qu'on y pût mettre ordre, parce que c'était alors le temps de la récolte* (1). Le

(1) Wassebourg. (*Antiquités de la Gaule Belgique, livre 4.*)

digne abbé se hasarda à faire à l'empereur des représentations à ce sujet , lui faisant remarquer que le territoire avoisinant Saint-Mihiel , appartenant soit à l'abbaye , soit aux comtes de Bar , n'était ni terre d'empire , ni terre de Champagne , et ne devait être traité comme pays ennemi. Sur quoi Conrad lui fit réponse que , sitôt qu'il aurait mené à bonne fin son entreprise contre Eudes , il lui donnerait telle indemnité qu'il en serait satisfait , et pour gage de sa promesse , il lui passa au doigt une bague d'un grand prix , qu'il tira de sa main.

Ce fut à Saint-Mihiel que l'empereur et le seigneur de Commercy trouvèrent Udalric , qui avait en vain défendu le château de ce dernier contre le champenois. Ce fidèle écuyer , présenté par son maître à Conrad , supplia ce prince de lui permettre de le suivre partout où il aurait à guerroyer contre Eudes , « auquel onques » ne pardonnerait sa violente et déloyale action en » l'attaque et prise dudit château , résolu qu'il était , » voire engagé par vœu , le poursuivre partout , jusqu'à » ce qu'il le joignît et payât sa félonie en cette occurrence. » L'empereur accueillit favorablement la requête de l'écuyer , et lui octroya de l'accompagner dans son expédition sur Toul , vers laquelle il s'achemina incontinent. Le comte de Champagne qui , depuis plusieurs jours , avait eu nouvelles de la marche de Conrad et de son armée , s'épuisait en vains efforts pour emporter la place avant l'arrivée de ce puissant secours , lorsqu'il apprit , par ses coureurs , que les forces de l'empereur étaient presque en vue ; et peu d'heures après , en effet , il en vit déboucher l'avant-garde dans la direction de *Savonnières* (1).

(1) Ancien château royal , sous les deux premières races , à la source du ruisseau d'*Ingressin*.

Le prince allemand s'établit aux environs de l'abbaye de Saint-Evre, et sans perdre de temps, il fit sommer le comte Eudes d'avoir à cesser toute attaque contre la cité de Toul, laquelle dépendait du saint empire romain, et de se retirer sans délai sur les terres de Champagne, s'il ne voulait y être réduit par force et bataille, dont mal lui adviendrait. Eudes, jugeant bien que la partie était inégale, et qu'il ne pourrait lutter, avec ses gens déjà fatigués, contre des troupes fraîches et supérieures en nombre, prit le parti d'entrer en accommodement. Il députa donc, dès le lendemain, vers l'empereur, deux hauts personnages qu'il savait être fort agréables à ce prince, pour être médiateurs entre Conrad et lui. Ces deux seigneurs étaient Gozelon d'Ardenne, duc bénéficiaire de la haute et basse Lorraine, et Théodoric de Luxembourg, évêque de Metz. L'empereur vit avec peine arriver vers lui ces deux envoyés, prévoyant ne pouvoir résister à leurs instances; et, en effet, malgré le parti contraire auquel le poussaient et sa propre inclination et les avis de plusieurs de ses capitaines, les deux plénipotentiaires du Champenois réussirent à obtenir un *appointement* entre Conrad et le comte. Le premier, néanmoins, ne voulut consentir à rien avant que son cousin fût venu, en personne, faire acte de soumission. Les deux médiateurs l'allèrent donc incontinent quérir, et le conduisirent vers son auguste parent, qui l'accueillit avec dignité, lui pardonna, et reçut son serment solennel de ne rien entreprendre, ni prendre armes à l'avenir contre l'empereur.

A cette entrevue, où se trouvaient tous les barons et chevaliers des deux partis, Conrad présenta au comte Eudes, et celui-ci à l'empereur, tous ces seigneurs et guerriers. Quand vint le tour du sire de Commercy, Conrad ne cèla point au Champenois l'animosité que ce sei-

gneur ressentait contre lui, à raison de la prise et dévastation récentes de son château et de ses domaines :

— Voire beau cousin, ajouta le Salique, vèci messire Udalric, l'escuyer, qui lors défendait le chastel qu'avez, ce dit-il, méchamment ars et brûlé, lequel vous en tient éternel grief; et Dieu garde votre personne de cheoir en sa puissance; ne sçavons ce qu'en adviendrait.

— Par la chappe de saint Martin de Tours, répondit le comte, aurons grand'liesse à nous trouver à l'encontre de messire Udalric, comme l'appelle votre gracieuse majesté: possible est que la présente paix ne dure à toujours; adoncques assignons messire l'escuyer à nous courir sus à armes égales, à la prime occasion qui, possible encore, ne lui faillira de si tost.

— Grand mercy, monseigneur le comte, dit alors l'escuyer en s'avançant vers Eudes : bien venu soit votre appel. Certes, j'auray cure de n'y faire deffaut, attendu que mon plus chaud desir est pouvoir vous payer ma dette plus tost que plus tard, et ne veux trépasser sans y faire raison.

— Touchez-donc là, sire escuyer, répliqua le Champenois; ce qui est dit vaut fait : nous nous accointerons, fut-ce dans l'éternité!

Après cette conférence, l'empereur entra dans Toul où il visita l'évêque, son cousin, dans le palais duquel il fut logé et hébergé; et dès le lendemain, pressé de retourner à ses affaires d'Allemagne, il reprit, avec son armée, la route de Metz, emmenant avec lui l'abbé de Saint-Mihiel, Nantérus, dont il goûtait fort l'entretien (1).

(1) Pour qui serait curieux de savoir si Conrad tint audit abbé la promesse qu'il lui avait faite de l'indemniser, nous renverrons à l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel*, par Dom Delisle, qui nous apprend que Sophie, comtesse de Bar, et sa sœur Béatrix, étant alors à la cour de l'impératrice,

Le comte de Champagne concentra ses forces dans son pays de Vaucouleurs, où il se tint en attendant que Conrad se fût éloigné de nouveau, car il avait d'autres desseins en tête.

Contraint de renoncer à s'indemniser, du côté de l'empire, de son désappointement au sujet de l'héritage de Rodolphe, il tourna ses vues sur le comté de Bar, qui confinait à ses domaines de Champagne et dont la conquête devait convenablement arrondir ses possessions. L'occasion était belle : le comte de Bar, Frédéric II, était mort peu d'années avant (en 1022), laissant deux filles mineures, Sophie et Béatrix, dont la première devait hériter du Barrois (1). La tutelle de ces deux jeunes orphelines avait été déferée, par l'empereur, à Gozelon d'Ardenne, qui pareillement avait succédé au comte de Bar dans le gouvernement de la Haute-Lorraine. Les deux jeunes princesses barroises résidaient alors près de l'impératrice, leur tante maternelle. Le comte de Champagne, après quelques jours de repos, se mit donc de nouveau en campagne, pour se jeter sur le Barrois : et d'abord, il surprit et réduisit en cendres le château de Void qui était du temporel de l'évêque de Toul ; car il ne pouvait pardonner à ce prélat qu'il regardait comme la cause première de son exhérédation. De là, il tira droit, par Saint-Aubin et Liney (2), sur le château de Stainville

l'abbé obtint d'elles, à la recommandation de l'empereur, la restitution de plusieurs terres situées dans le *Saintois*, dont les aïeux de ces jeunes comtesses s'étaient emparés sur ladite abbaye de laquelle ils étaient *voués*. Ainsi, le Salique tint sa parole aux dépens d'autrui et *sans bourse délier*.

(1) Béatrix eut le comté de Briey, outre Stenay et Mouzay, qu'elle porta en dot à Boniface, marquis de Toscane, et qui passèrent à leur fille, la fameuse comtesse Mathilde.

(2) Le premier de ces villages était de la seigneurie de Commercy, le second était du comté de Champagne.

qui défendait l'extrême frontière du Barrois , du côté de la Champagne. S'en étant aussi rendu maître , il se porta sur le château-fort de Bar , alors défendu par une faible garnison. Aussi , malgré l'avantage de son assiette et les murailles et tours dont l'avait fortifié le premier comte Frédéric , le Champenois fut , en quelques heures , en possession de cette forteresse ; et ainsi maître de la place principale du comté , il se regarda comme à la veille de réunir la totalité du Barrois à ses états.

Cette expédition avait été si rapide et si inattendue , que Gozelon , alors dans son comté d'Ardenne , n'avait pu en être informé à temps pour s'opposer aux entreprises du comte Eudes. Mais l'écuyer du sire de Commercy , Udalric , qui se trouvait à portée , dès qu'il sut la prise du château de Void , prit avec lui quelques gens d'armes et se mit en campagne sur la trace du Champenois. Malgré son désir de l'atteindre et de venger sa querelle , il ne put faire assez de diligence pour joindre son ennemi. Eudes avait quitté Stainville douze heures avant l'arrivée de l'écuyer ; et celui-ci se porta , sans prendre de repos , à la poursuite du comte dans la direction de Bar. Un nouveau désappointement l'attendait encore là ; car lorsqu'il parvint en vue de la forteresse barroise , à peine une heure s'était-elle écoulée depuis qu'elle avait ouvert ses portes au vainqueur. Furieux de ce contre-temps , Udalric résolut de ne pas perdre de vue le nid d'aigle qui protégeait son antagoniste , et de faire bonne garde autour du château jusqu'à ce qu'une occasion favorable le mit aux prises avec lui. Il comptait d'ailleurs sur la prochaine arrivée de Gozelon , qu'il savait ne pas devoir tarder.

Effectivement , ce guerrier ayant été instruit de l'invasion du Barrois , se mit en mesure de récupérer les domaines de sa pupille. Il rassembla donc en Lorraine une

armée avec laquelle il descendit dans la vallée d'Ornain, et parut, le 15 septembre, en vue du château de Bar. Il trouva là Udalric qui l'attendait avec ses gens; et voulant favoriser le désir qu'avait cet écuyer de se mesurer avec le comte de Champagne, ils prirent ensemble leur précautions pour arriver à ce dénouement. L'écuyer de Commercy fut laissé avec sa troupe et une partie des forces lorraines, à cheval, sur l'ancienne route romaine de Reims à *Nasium*, derrière le pli de terrain que fait naître le ravin où coule le ruisseau de *Rosson* : Gozelon, avec le reste de son armée, se déploya en avant de ce ravin, sur le plateau de *Pokey*, à la hauteur du village de *Savonnieres*. Delà, il envoya au comte de Champagne un cartel de défi, par lequel il lui reprochait sa félonie, déloyauté et foi-mentie, et l'appelait au jugement de Dieu par les armes, s'il ne voulait remettre en son pouvoir les terres du Barrois qu'il avait, contre tout droit et justice, traitreusement prises à leur dame et comtesse, Sophie, sa pupille. Eudes, ayant reconnu, du haut de son aire, la faiblesse numérique des troupes du Lorrain, et espérant l'écraser d'un seul coup et terminer cette querelle, sortit le lendemain avec toutes ses forces, et descendit dans la vallée pour répondre à l'appel de son ennemi.

C'était le 17 septembre, une des belles journées de ce mois plus beau, dans notre Barrois, que les mois de l'été et du printemps. Le soleil se montrait radieux au-dessus des coteaux boisés ou couverts de vignes qui dominent, à l'Est, la vallée; les hirondelles, se disposant à quitter nos climats, se réunissaient en groupes nombreux et tourbillonnaient au-dessus du miroir de l'Ornain qu'elles effleuraient de leurs ailes rapides; le cordon de brouillards qui suivait les sinuosités de la rivière disparaissait, et l'atmosphère, égayée par les chants de l'allouette,

était traversée par ces flocons argentés qui, sous le nom de *fil de la Vierge*, tapissent les buissons aux beaux jours de l'automne naissant; cette riante nature contrastait par sa suave harmonie avec l'œuvre de destruction qui allait s'accomplir. Tout, dans cette heureuse vallée, formait un délicieux concert de bonheur, lorsque l'armée champenoise, ayant le comte à sa tête, vint se heurter contre Gozelon qui résista d'abord au choc, mais qui céda ensuite graduellement et sans désordre. Le Lorrain recula ainsi jusqu'au-delà du ravin. Mais dès qu'il l'eut franchi, Udalric, ayant chargé la gauche du Champenois, les Lorrains firent volte-face; et force fut alors à leurs ennemis pris en tête et en flanc de reculer à leur tour et de céder le terrain qu'ils avaient gagné dans leur première charge. Dans ce mouvement de retraite, le comte de Champagne avait eu à supporter les plus vigoureux efforts des adversaires: rejeté vers la droite de son armée et poussé sur l'Ornain par le corps de troupes de l'écuyer, il fit franchir à son cheval le ravin de Resson qui barrait sa retraite. Son armure le faisait reconnaître de toutes parts; aussi Udalric se dirigea-t-il vers lui de toute la vitesse de son coursier: il l'atteignit au moment où le Champenois franchissait le ruisseau, et lui criant: « A moi, comte; souviens-toi de ta promesse devant Toul! » Il parvint à le démonter et, son cheval s'étant abattu, il tomba sur lui. La lutte ne fut pas longue, car au même moment une foule de gens d'armes des deux partis se portèrent sur ce point et formèrent une mêlée si compacte que lorsque le comte et l'écuyer furent retirés du milieu de ce cahos, ils étaient tous deux sans vie et percés de nombreuses blessures. On ignore toujours si les deux ennemis s'étaient mutuellement arraché la vie. Le fait est probable, car leurs cadavres furent trouvés couchés en croix

l'un sur l'autre, et leur sang mêlé en un seul ruisseau. Ainsi, l'écuyer qui, depuis tant de jours, gagnait du terrain sur le Champenois, ne put l'atteindre qu'au moment suprême; et, comme l'*asymptote* de l'hyperbole (veuillez nous passer cette comparaison *géométrico-pédantesque* tirée de notre épigraphe), après une diminution incessante de la distance qui les séparait, il ne le rejoignit que dans l'abîme infini de l'éternité.

La déroute complète de l'armée champenoise suivit la mort de son chef, et la reprise du château de Bar par Gozelon en fut la conséquence naturelle. On vit encore, dans cette occasion, se déployer la pitié du digne abbé Richard, de Saint-Vanne. Se trouvant alors dans le Barrois, avec un de ses bénédictins, il se transporta sur le lieu du combat pour y recueillir les blessés et ensevelir les morts. Parmi ceux-ci se trouva encore Manassès, comte de Dammartin, seigneur champenois, que les deux religieux firent transporter dans leur abbaye, où il fut enseveli honorablement. Quant au comte Eudes, la comtesse Ermengarde d'Auvergne, sa femme, s'étant transportée sur le champ de bataille, reconnut son corps mutilé à une verrue cachée d'ordinaire; car Gozelon avait envoyé à l'empereur Conrad la tête de son ennemi. Le prince avait alors cinquante-cinq ans. Ermengarde le fit inhumer avec son adversaire Udalric, dans la même tombe, en l'abbaye de Marmoutiers en Touraine, dont il avait été le bienfaiteur. La comtesse fit aussi de grands biens à l'abbaye de Saint-Vannes en considération de l'abbé Richard; et sur le lieu même où avait péri son époux, elle fit construire cette chapelle mortuaire dont nous avons parlé ci-dessus et qui fut longtemps connue, dans le pays, sous le nom de *Chapelle des Gros-Saints*.

RENAULT LE BORGNE.

XII^e SIÈCLE.

A M. Charles Jussy, de Verdun.

I. — LE VOÛÉ.

*Cœdibus, incendiis, rapinis
omnia misceretur.
(Laurent de Liège.)*

Le territoire qui forme aujourd'hui notre département de la Meuse faisait, aux XI^e et XII^e siècles, partie des domaines de nombreux seigneurs. Duché de Lorraine, comté de Bar, comté de Champagne, évêché de Verdun, seigneurie de Commercy, comté de Luxembourg, comté de Toul, seigneurie d'Apremont, etc., tous ces états, en contact l'un avec l'autre dans cet étroit espace, étaient la propriété de sires plus ou moins querelleurs, plus ou moins ambitieux. Dans ces siècles d'hommes de fer, toujours chevauchant la lance au poing

et le heaume en tête, qui vous envoyaient un cartel de défi pour tout protocole, la moindre étincelle allumait un violent incendie entre ces remuants voisins, et souvent la ruine de l'un d'eux n'était empêchée que par la crainte qu'avaient les autres de voir les états du vaincu devenir la proie du vainqueur et donner à celui-ci une extension qui l'eût rendu trop prépondérant. C'était donc une sorte de besoin d'équilibre qui maintenait dans ses limites cette aristocratie fédérative qu'on a nommée *féodalité*.

L'un des plus entreprenants de ces seigneurs était, sans contredit, Renault de Montbéliard, dit *le Borgne*, comte de Bar, petit-fils de Louis de Montbéliard, comte de Monçon et de Ferrette, et de Sophie, comtesse de Bar; il avait succédé en 1105, à son frère aîné, Thierry III, qui, chassé pour ses excès de ses états du Barrois, s'était retiré dans le comté de Montbéliard qu'il transmit à ses descendants. Renault possédait donc Bar et Monçon; son frère puîné, Frédéric, ayant eu en partage les comtés de Ferrette et d'Amance: ses domaines s'étendaient ainsi des frontières de la Champagne aux rives de la Moselle; et en l'an 1113 où commence cet épisode, il venait de consolider sa puissance par son mariage avec Gisèle, fille de Gérard, premier comte de Vaudémont et petite-fille de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine. Hardi, remuant, batailleur, il s'était déjà, du vivant de son père Thierry II, fait remarquer en diverses rencontres, dans l'une desquelles il avait reçu la blessure qui lui valut son surnom.

A ses titres héréditaires, Renault le Borgne joignait encore celui de vicomte ou de *voué* de l'évêché de Verdun, c'est-à-dire de protecteur et défenseur temporel des droits et des possessions de l'évêque qui était, comme on le sait, souverain seigneur et comte. Ces fonctions de voué

étaient loin d'être une sinécure : elles requéraient de fréquentes prises d'armes de la part de celui qui en était revêtu, soit pour soutenir l'évêque contre les seigneurs ses voisins, soit pour défendre ses privilèges contre les entreprises des bourgeois de la cité épiscopale, lesquels ne se faisaient faute de contrecarrer souvent ses prétentions, et même de l'assiéger parfois dans sa Ville-Haute.

Or, il advint, vers ce temps, que des gens du château fort de *Dieu-le-Ward* (1), appartenant à l'évêché de Verdun, prirent un citain de Metz qui passait par leur territoire et le retinrent en prison sans le vouloir relâcher, malgré les représentations des Messins. Ceux-ci, indignés de cette violence, envoyèrent une forte troupe qui, paraissant à l'improviste devant le château abandonné alors, comme l'indiquait son nom, à la Garde-de-Dieu, l'assiégea, s'en empara, le pilla et le ruina de fond en comble. Soit que le voué fût occupé ailleurs, soit qu'il ne pût être averti assez tôt, tant le siège avait peu duré, il ne prit aucune mesure pour empêcher Dieu-le-Ward de tomber entre les mains des Messins. Richard, évêque de Verdun, se vit donc obligé de leur faire satisfaction et de racheter d'eux la possession de son château-fort, qu'il releva de ses ruines. Mécontent de la conduite du comte Renault dans cette circonstance, il le fit assigner à comparaître par-devant l'official de son diocèse pour avoir à rendre compte de son inaction à laquelle il attribuait, à bon droit, *ce sinistre* (comme on dirait aujourd'hui en style d'assurances). Renault se garda bien d'obtempérer à

(1) *Dieu-le-Ward* ou *Dieulouard*, sur la rive gauche de la Moselle, une lieue en amont de Pont-à-Mousson, en face de l'ancienne cité gallo-romaine de *Searpona*.

l'assignation; en conséquence, l'évêque, après avoir convoqué les seigneurs et écuyers du Verdunois et des pays voisins, leur exposa ses griefs, leur déclara qu'il dépouillait le comte de Bar de la *vicomté ou vouerie* du diocèse de Verdun, et en revêtit Guillaume, comte de Luxembourg, qui lui parut le plus puissant entre ces seigneurs. Le comte Guillaume, en acceptant cette dignité, entendit très bien ne pas exercer gratuitement et uniquement pour le salut de son âme les fonctions de son protectorat : aussi demanda-t-il dès l'abord deux cents livres pour subvenir aux frais de la guerre qui allait s'en suivre indubitablement entre lui et Renault de Bar. Vu les malheurs du temps et les sommes que l'évêque Richard avait tirées du trésor épiscopal pour le rachat et la réédification de Dieule-Ward, le prélat ne put immédiatement faire droit à cette demande : mais il engagea à Guillaume les seigneuries de Stenay et de Monzey, que les évêques de Verdun avaient reçues en don de la célèbre comtesse Mathilde de Toscane, nièce de Sophie de Bar, et par conséquent cousine du comte Renault (1).

Ce dernier n'était pas d'humeur à accepter débonnairement la décision de l'évêque de Verdun ; il se prépara donc à soutenir, les armes à la main, ses prétentions à être maintenu dans la vouerie de l'évêché. Son compétiteur, appuyé par le prélat, était prêt à entrer en lice. Ce Guillaume était un prince d'une grande valeur et habileté : les historiens contemporains sont d'accord pour rendre justice à ses qualités. Persévérance, activité et opportunité d'action, telles étaient celles pour lesquelles il se faisait principalement remarquer : « Estimant autant,

(1) Ita sub eo verdunensis ecclesia *Satanacum* et *Mosacum* usque nunc amisit. (LAURENT DE LIÈGE. *Histoire des Evêques de Verdun*).

» dit un de ces écrivains, ne pouvoir perpétrer une em-
» prise que ne la pouvoir parfaire en temps utile et
» séant. »

Les premiers efforts des deux confédérés se portèrent sur le château-fort de Saint-Mihiel : c'était, en effet, la proie la plus à portée du Verdunois. Saint-Mihiel n'était encore qu'une bourgade (*vicus*) ; mais l'abbaye des Bénédictins qui existait depuis l'an 709, et le château que la comtesse Sophie de Bar avait construit, en 1090, en faisaient un des points les plus importants du Barrois. Ce château, bâti sur une hauteur qui dominait l'abbaye, était destiné, *en principe*, à protéger cette communauté contre les violences et déprédations des laïcs. Le gouverneur était un des principaux officiers du comte de Bar qui était voué de l'abbaye et qui entretenait, en partie, de ses deniers, la garnison du château. Mais, depuis quelques années, les gouverneurs et soudards de cette garnison, faussant le but de leur institution, rançonnaient, pillaient et malmenaient les religieux, au lieu de les sauvegarder. Si bien que l'abbé actuel Udalric, s'étant plaint au comte Renault de ces vexations, ce seigneur lui offrit de vendre à l'abbaye la propriété du château que l'abbé acheta, en effet, pour 200 marcs d'argent. Et, par acte passé à Commercy, en l'année 1106, Renault s'engagea, pour lui et pour ses successeurs, à ne construire aucune autre forteresse sur le territoire de Saint-Mihiel.

Le comte de Luxembourg ignorant, ou feignant d'ignorer cette clause de cession, se porta donc d'abord sur Saint-Mihiel, où le comte Renault avait négligé d'envoyer du secours, dans la persuasion que le voué de l'évêque n'attaquerait pas une possession d'église. Le château tomba d'emblée au pouvoir de Guillaume, qui le fit in-

cendrier et raser, ainsi que le bourg, ne laissant debout que le monastère. Après cet exploit, le Luxembourgeois se répandit sur le territoire du comté de Bar, évitant les châteaux et les rares localités fortifiées par la nature ou l'art, et défendues par des hommes d'armes. Il fit ainsi une guerre de dévastation, tandis que son adversaire se tenait renfermé dans son château de Bar, estimant que Guillaume ne pourrait le forcer dans cette retraite où il était appuyé par une garnison d'élite; et que, n'ayant ni la tête du comté, ni ses places fortes, son compétiteur ne pourrait se regarder comme vainqueur tant qu'il ne serait maître que de la rase campagne. Le comte de Luxembourg, en effet, jugeant qu'avec ses seules forces et celles de l'évêque, il ne pourrait réduire son ennemi, eut recours à l'assistance de l'empereur Henri V, dit *le jeune*, dont il était un des plus dévoués partisans. On sait que ce prince venait de ceindre la couronne impériale, après avoir fait déposer et emprisonner son père, Henri IV, si célèbre par ses querelles avec le Saint-Siège. Se regardant comme intéressé dans le différend au sujet de la vouerie de Verdun, qui faisait alors partie intégrante de l'empire, tranquille du côté de l'Allemagne et de l'Italie, l'empereur vint en personne à la tête d'une nombreuse armée, pour appuyer les prétentions de Guillaume et seconder ses armes déjà victorieuses. Il s'arrêta en route à faire le siège de Briey; mais cette place ne le retint pas longtemps. S'en étant rendu maître en quelques jours, il y laissa garnison allemande, opéra sa jonction avec son allié sous les murs de Verdun; et, après trois jours de repos dans la ville épiscopale, les deux confédérés s'acheminèrent sur Bar où Renault les attendait.

Outre que le château de Bar était fort par sa position, occupant le plateau extrême du contrefort où se voient

encore ses vestiges, l'art en avait augmenté l'importance. Défendu par une bonne enceinte de hautes et épaisses murailles, trois grosses et fortes tours (1) appuyaient cette enceinte du côté de l'*Isthme*, qui réunissait ce plateau à la pente de la *Ville-Haute*. D'autres tours bâties sur le reste du pourtour escarpé de l'enceinte, une seule entrée protégée par des tourelles et machicoulis, toutes ces défenses artificielles en faisaient une place difficile à forcer et capable d'arrêter longtemps une armée assiégeante. Le comte Renault, dans l'attente d'un siège, y avait réuni une garnison composée de l'élite de ses gens. La *Ville-Basse* n'occupait guères encore que le terrain à droite de l'Ornain, autour du prieuré de Notre-Dame (ce qu'on nomme encore *Bar-la-Ville*), et quelques parties sur la rive gauche vers le pont et l'extrémité du *Bourg*. Sous la comtesse Sophie et son fils Thiéry II, père de Renault, on avait commencé à bâtir autour du château, dans l'emplacement de la *Ville-Haute* et au pied de l'escarpement, depuis la porte de la *Couronne* jusqu'à la porte *Saint-Jean*. Une enceinte de murailles enveloppait ces nouvelles constructions, mais elle était loin d'être complète, malgré la vigueur avec laquelle le comte avait activé ces travaux.

Les deux princes alliés s'établirent donc sans peine dans la *Ville-Basse*, d'où ils se portèrent par la gorge de *Polval*, en amont de la *Ville-Haute*, pour la prendre à revers et s'en rendre maîtres avant d'assiéger le château. Malgré l'état d'imperfection de l'enceinte dans cette partie, ils furent retenus pendant plusieurs jours par la vigueur de la défense; et lorsqu'ils pénétrèrent dans la ville entre la porte *Vinchon* et la *Porte-aux-Bois*, cette

(1) L'une de ces tours, celle de l'*Horloge*, est encore debout.

conquête leur avait déjà coûté cher. Mais le château les arrêta bien plus longtemps, et ce ne fut qu'après une brèche considérable pratiquée à l'enceinte du côté de l'Isthme, et, après avoir détruit totalement une de ses tours qu'ils amenèrent l'assiégé à battre la chamade. Irrités de la durée du siège, des pertes qu'ils y avaient essuyées et de l'obstination du comte de Bar, les deux princes alliés ne voulurent écouter aucune proposition, qu'au préalable Renault et tous ses gens ne se fussent rendus à discrétion : puis, ayant en leur pouvoir ce seigneur et la plus grande partie des nobles hommes du Barrois qui s'étaient renfermés avec lui, ils saccagèrent et détruisirent le château et se dirigèrent sur les places fortes du comté qui tenaient encore pour Renault, emmenant avec eux leurs prisonniers à la suite de leur armée.

II. — MONÇON.

Parvulus natus est nobis... et factus est
principatus super humerum ejus.
(*Messe de Noël.*)

Le comte Renault de Bar, lorsqu'il se vit menacé d'un siège dans la capitale de ses domaines, ne voulant pas laisser la comtesse Gisèle, alors enceinte de son premier enfant, exposée aux chances d'une prise d'assaut, lui avait persuadé de se retirer chez son père, à Vaudémont, loin du théâtre de la guerre. La noble Dame avait obtempéré avec regret, et ce ne fut pas sans grande peine qu'elle se sépara de son mari ; il fallut la considération de sa position actuelle pour la déterminer à abandonner le comte dans de telles conjonctures. Elle laissa néanmoins un de ses fidèles serviteurs à *Longeville*, avec injonction

de lui venir rendre compte, sans délai, de l'issue du siège de Bar, afin d'y revenir immédiatement en cas de succès, ou de prendre, en cas de revers, tel parti qu'exigeraient les circonstances et la position de Renault. Gisèle de Vaudémont était une vraie chatelaine du moyen-âge, une femme comme il en fallait aux seigneurs de ce temps-là. Aux agréments du corps et de l'esprit elle joignait une âme courageuse, une énergie de volonté et un attachement à son mari, qui lui auraient fait partager avec lui tous les dangers, si telle eût été la volonté du comte. Aussitôt donc que son fidèle messenger l'eût informée de la prise du château de Bar et de la captivité de son seigneur, elle prit la résolution d'aller se réunir à lui pour alléger ses peines, ou de se jeter dans une des places qui restaient encore au comte Renault, pour partager les périls de ses défenseurs. En vain Gérard de Vaudémont voulut-il la détourner de prendre un tel parti, et lui remontrer les suites funestes que pourrait avoir cette démarche, elle n'écouta que son courage, et partit un matin du manoir paternel, accompagnée seulement de quelques hommes d'armes, écuyers et varlets.

La place barroise la plus voisine de Vaudémont était celle de Monçon (1) dont le gouverneur était le sire Hugues de Mussey, gentilhomme barisien des plus dévoués au comte Renault. Ce fut là que se dirigea Gisèle, en suivant la rive droite de la Moselle pour éviter *Dieulouard*. Le sire de Mussey fut grandement surpris de voir arriver, aux portes de son château-fort, la comtesse de Bar qui l'informa des événements qu'il ignorait encore,

(1) Aujourd'hui *Mousson*, ancien château-fort, maintenant village situé sur la colline qui domine *Pont-à-Mousson*.

et de son dessein arrêté de s'enfermer dans Monçon pour y partager sa fortune. Le gouverneur travailla donc sans relâche à accroître la force du château; et à peine la comtesse y était-elle depuis quatre jours, que l'on vit l'armée de l'empereur et du comte de Luxembourg apparaître sur les hauteurs de la rive opposée, descendre dans la vallée et faire toutes ses dispositions pour s'emparer de cette dernière forteresse du Barrois.

La situation de Monçon, sur un mamelon complètement isolé, rendait cette position remarquable par sa force et capable de soutenir un long siège. Le gouverneur était un homme vigoureux de corps et de cœur, encore dans la fleur de l'âge, *bien rablé*, solide et actif. L'arrivée de Gisèle et son énergique résolution avaient redoublé le courage de la garnison dont tous les hommes firent serment entre les mains de leur Dame, de périr plutôt que de livrer aux Allemands leur comtesse, et le château, son dernier refuge. L'occasion ne tarda pour eux de tenir leur promesse et de prouver leur dévouement. Dès le lendemain, l'armée ennemie, traînant à sa suite Renault et les principaux prisonniers du château de Bar, passa la Moselle en vue de Monçon, et vint s'établir au pied de la colline, l'empereur et le comte Guillaume ayant pris leurs logements au village d'Atton; ils n'étaient pas encore assis dans leurs nouveaux quartiers que, la nuit suivante, le gouverneur fit une sortie vigoureuse avec une grande partie de ses gens, tomba comme une avalanche du sommet de son aire, porta le désordre dans le camp des assiégeants, en jeta bon nombre dans la Moselle, et contraignit les deux princes alliés à se retirer précipitamment vers Scarponne et Dieulouard. Ils y laissèrent Renault de Bar sous bonne garde, car ils craignaient qu'une nouvelle tentative des assiégés ne fît échapper le

prisonnier de leurs mains. Cette délivrance de son seigneur était en effet le but des efforts du sire de Mussey; mais informé que le comte de Bar était gardé entre les murs de Dieulouard, il ne fit plus que de rares sorties dont le résultat fut néanmoins de détruire parfois les travaux des assiégeants, de ralentir leur marche ascendante et de leur tuer bon nombre de soudards.

Cependant les progrès de l'attaque, quoique graduels, étaient toujours sensibles, et quinze jours environ après leur arrivée dans le val de la Moselle, les Allemands étaient établis sur la crête du mamelon et serraient les murs de la forteresse. Alors craignant qu'un assaut ne leur coûtât cher et ne fut même repoussé par un assiégé de la trempe du sire de Mussey, ils lui expédièrent un parlementaire pour lui offrir une capitulation, et pour lui épargner, disaient-ils, les suites d'une prise d'assaut. Le gouverneur, après avoir pris conseil de la comtesse, fit réponse que le château de Monçon lui avait été commis par son seigneur le comte de Bar, et qu'à moins d'un ordre émané et signé dudit sire, il était résolu de ne le rendre volontairement, mais de ne remettre aux assiégeants que des ruines et les cadavres des défenseurs dudit château.

Henri et Guillaume, ayant reçu cette réponse, se rendirent immédiatement à Dieulouard, et sommèrent leur prisonnier de mander au gouverneur de son château de Monçon qu'il eût à le livrer en leur pouvoir, moyennant quoi lui et ses gens pourraient sortir, vies et bagues sauvées, et aller où bon leur semblerait. Le comte, ignorant la présence de sa femme dans l'intérieur de la forteresse, refusa péremptoirement, certain qu'il était de l'immuable résolution du sire de Mussey, et son sort à lui ne pouvant, par la prise d'assaut du château-fort, devenir

pire qu'il était. Voulant alors tenter d'autres moyens d'intimidation sur l'esprit du gouverneur, l'empereur fit conduire Renault au camp des assiégeants, fit dresser une potence de vingt coudées sur la hauteur en vue du château, et envoya, sur le soir, un nouveau parlementaire dans la place, pour intimor au sire de Mussey la remise immédiate de la forteresse aux mains des princes assiégeants, à peine de voir son seigneur, le comte de Bar, accroché haut et court, jusqu'à ce que mort s'en suivit, au gibet qu'il pouvait apercevoir de son donjon. Le gouverneur, fort perplexe à cette nouvelle sommation, vint, tout en émoi, consulter encore la comtesse, et la conjura, pour la première fois, d'accéder aux propositions de l'empereur, pour sauver les jours de son seigneur et noble époux.

Gisèle venait alors de ressentir les premières douleurs, précurseurs de la maternité. Espérant donc, sous peu d'heures, donner le jour à un fils qui dût continuer la lignée des seigneurs de Bar, elle fit demander par le gouverneur un répit jusqu'au lendemain pour donner une réponse définitive : ce qui fut octroyé. Avant minuit, en effet, les prévisions de la comtesse se réalisèrent, et elle donna naissance à un fils qui fut de suite ondoyé sur les fonds du baptême, et reçut de son parrain, le sire de Mussey, le nom de Hugues de Bar, comte de Monçon. Après cette cérémonie, le gouverneur convoqua les gens d'armes du château, leur annonça « que leur seigneur » et comte était au pouvoir des ennemis et près d'être » par eux méchamment mis à mort ; mais que le Tout- » Puissant venait de leur envoyer un autre sire, le fils de » leur noble comte et de la pieuse et courageuse dame » qui partageait leur fortune : qu'ils eussent donc à recon- » naître pour leur seigneur, maître et suzerain, messire » Hugues de Bar, fils du noble et puissant sire Renault

» de Bar, et de dame Gisèle de Vaudémont, sa légitime » épouse. » Puis il leur présenta ce nouveau rejeton de la maison de Bar, et tous jurèrent, entre ses mains, foi et hommage au comte Hugues.

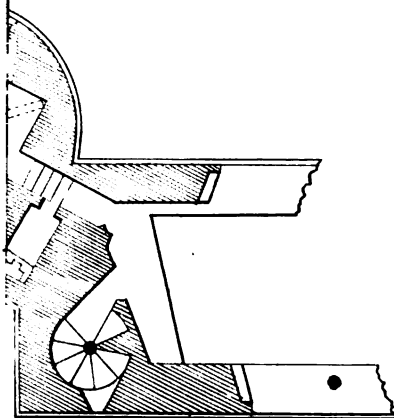
Le lendemain, à l'aurore, l'envoyé de l'empereur reparut aux portes du château. Le gouverneur le fit introduire, le conduisit dans la chambre de dame Gisèle, lui montra l'enfant dans son berceau, et lui dit de reporter à l'empereur et à ses alliés qu'il était né, cette nuit même, un nouveau comte au Barrois; que les gens du château lui avaient fait serment de fidélité et de défendre sa forteresse jusqu'à mort et destruction; que les seigneurs assiégeants fissent de l'autre comte selon leur bon plaisir; que néanmoins tout mauvais traitement qu'ils lui feraient subir retomberait sur eux et les rendrait haïssables et damnables à tout jamais. Après ce discours, Hugues de Mussey rassembla de nouveau les défenseurs de Monçon, et, sous les yeux du parlementaire, il leur fit renouveler leur serment de fidélité au jeune comte, puis mit hors de la forteresse l'envoyé de Henri V.

Celui-ci rapporta fidèlement aux princes confédérés ce dont il avait été témoin. Les deux seigneurs ignoraient, ainsi que le comte de Bar, que Gisèle fût enfermée dans Monçon. L'empereur voulait persister et réduire par force le château-fort; mais il y avait, dans l'armée assiégeante, un grand nombre de seigneurs parents ou alliés du comte et de la comtesse de Bar. L'héroïsme de cette dame et des défenseurs de Monçon les toucha d'admiration, et lorsque l'empereur les réunit en conseil pour leur communiquer la réponse du gouverneur et la détermination de la comtesse, ils montrèrent peu de dispositions à pousser les choses aux dernières extrémités. Guillaume de Luxembourg lui-même, partageant ces sentiments et es-

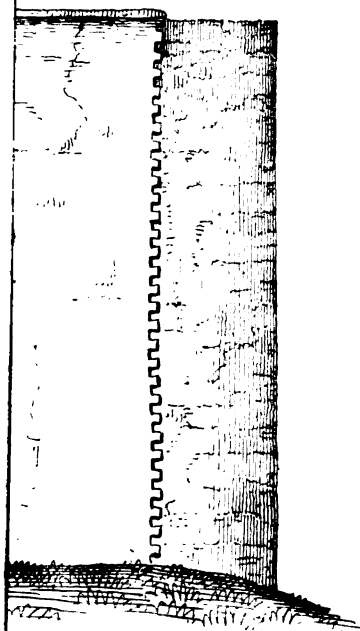
pérant que Renault était déjà suffisamment châtié en ses biens et sa personne , opina pour la levée du siège qui eut lieu le lendemain. Néanmoins, Henri et Guillaume ne quittèrent pas Monçon sans avoir sollicité et obtenu la faveur d'être admis dans ses murailles , pour témoigner à la comtesse de Bar leur respectueuse admiration de son héroïsme et de son noble dévouement.

Renault-le-Borgne ne demeura pas longtemps prisonnier des allemands. Conduit à Verdun par l'empereur et le comte Guillaume , il vit encore ce compétiteur se joindre à ses parents pour obtenir de Henri V sa mise en liberté. Alors ce prince ne voulant pas être en reste de générosité avec ses confédérés , non seulement libéra le comte de Bar , mais le traita comme son allié , le réintégra dans ses possessions et domaines , à la seule condition d'en recevoir foi et hommage pour ses comtés de Bar et de Monçon. On doit penser que Renault , dès qu'il fut libre , courut embrasser sa femme et son fils , auquel il confirma le titre de comte de Monçon , qui devint l'apanage des premiers nés de sa maison , et qui fut échangé contre celui de marquis de Pont , lorsqu'une nouvelle ville s'établit par la suite au pied de la colline. Renault fonda dans ce château un prieuré , où il choisit sa sépulture. Mais il vécut encore longues années avant d'y être inhumé ; car ce ne fut que l'an 1149 , après avoir fait le voyage de la terre sainte , qu'il mourut , non sans avoir vu sa lignée s'accroître de plusieurs fils et filles qui étendirent les rameaux et la puissance de cette illustre maison de Bar.

A B, de la chambre S^t-Pierre.



B



Lith. Numa Rolin, & Bar.

LA TOUR DE LIGNY.

ARCHITECTURE MILITAIRE DU XII.^e SIÈCLE.

A M. T. Oudet, de Bar-le-Duc.

Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis. (VIRGILE.)

« Ligny aux belles tours, aux belles filles », était un vieux dicton de notre pays. Certes, il y a encore de belles filles à Ligny; mais il n'y a plus qu'une belle tour. Or, celle-là mérite à tous égards son épithète, par la grâce et l'élégance de son port, par ses heureuses proportions, par la hardiesse avec laquelle elle présente au ciel sa couronne crénelée, comme autrefois Cybèle, l'antique mère des dieux. Donc, à en juger par ce précieux reste des temps féodaux, si toutes ses sœurs et collatérales étaient bâties sur ce modèle, Ligny méritait, sans con-

treddit, d'être nommée la ville aux belles tours. Pour vous en convaincre, lecteur, je veux vous en esquisser le portrait fidèle, et tâcher que ma description puisse suppléer à la vue, autant du moins qu'un froid récit peut suppléer à l'aspect d'un bel édifice; car je n'oublie pas le précepte du poète : *Segnius irritant animos*, etc. Puisse, au reste, ce croquis, s'il ne vous satisfait pas, vous inspirer le désir de juger par vos yeux de la beauté de l'œuvre décrite.

La tour dite de *Luxembourg* formait jadis l'angle nord du château de Ligny. Elle fut construite en 1191, sous la régence d'Agnès de Champagne, comtesse douairière de Bar, à qui cette châellenie avait été donnée en dot, l'an 1155; c'est ce qu'attestent les millésimes gravés sur les clefs des voûtes de ses étages supérieurs. Elle était une de celles qui défendaient la porte orientale de ce château : sa collatérale, qui portait le nom de *Tour des Canons*, fut démolie en 1747, lors de la destruction du manoir seigneurial des anciens comtes de Ligny. L'Ornain, qui maintenant coule à trois mètres de la base, baignait sans doute alors son pied. Néanmoins, malgré le léger exhaussement du terrain produit par la berge qui la sépare de la rivière, elle se présente encore avec une hauteur de 22 mètres, depuis le sol jusqu'au sommet de son machicoulis, sur un diamètre moyen de 7 mètres. Belle proportion, n'est-ce pas? presque exactement celle d'une énorme colonne égyptienne.

C'est de l'extrémité du point *des Tanneries* qu'elle s'offre à vous sous ce gracieux aspect : vous admirerez de là ce colossal cylindre coiffé de son chapiteau supporté par des corbeaux saillants, ceint à mi-corps par un cordon qui semble étreindre sa taille, et qui sert de démarcation entre sa partie inférieure légèrement talutée,

comme la toge d'une jeune vierge romaine, et ses étages supérieurs qui semblent un corsage svelte et dégagé. Cherchez donc à la voir de là, s'il est possible, par un beau soir d'été, lorsque le soleil couchant en dore les parois des tons chauds de ses rayons parallèles à l'horizon, et fait ressortir sur l'azur foncé de l'Orient, les profils des gargouilles fantastiques, qui versaient les eaux de la plate-forme. Ce point de vue aura pour vous l'avantage de vous dérober les parties encore délabrées de sa face opposée, et l'ignoble toiture conique en tuiles, si peu en harmonie avec le reste du monument, et qui semble un éteignoir posé sur sa tête.

Maintenant, que vous avez vu l'ensemble et l'aspect extérieur de notre édifice, voulez-vous que nous pénétrions dans ce vaste étui de maçonnerie, pour en explorer en détail toutes les parties? Quittons notre observatoire, et transportons-nous d'emblée au pied même de la tour, à l'angle rentrant qu'elle forme avec la courtine qui la réunissait jadis à sa collatérale, courtine encore conservée sur moitié de sa longueur et de sa hauteur. Là, dans cet angle, était, il y a peu de temps, un escalier extérieur fort laid, faisant terrasse, fermé d'un pauvre mur de clôture, et aboutissant à une mesquine porte moderne par laquelle on introduisait les prisonniers dans la tour. (Car j'aurais dû vous dire, en débutant, que cette partie de nos anciennes fortifications sert aujourd'hui de prison cantonale et de lieu de dépôt pour les prisonniers en voyage). Mais, depuis que des travaux de restauration et d'amélioration, dirigés par des hommes de goût (ou au moins par un homme de goût de ma connaissance), ont été appliqués à cet édifice, l'escalier extérieur, le mur de clôture, la porte moderne ont disparu, et l'entrée a été reportée où elle aurait toujours dû être, à l'extrémité de

la demi-courline, du côté de la rue *des Moulins*. Le massif de terre, sur lequel était assis l'escalier, a été déblayé, et on a mis à découvert environ trois mètres de hauteur de la paroi extérieure de la courline et de la tour qu'il tenait disgracieusement enterrés. Voyez, du lieu où nous sommes, ces longues et étroites barbicanes verticales, terminées à leur partie inférieure par une sorte de *patte-d'oie*, et ces embrasures, aujourd'hui murées, l'une ovale, l'autre rectangulaire, qui présentent leur gueule au-dessus des barbicanes. C'était par ces meurtrières que les assiégés lançaient autrefois à couvert les traits, les *garrots*, les *viretons*, sur l'ennemi qui les attaquait. Il est facile de voir, d'ailleurs, que les embrasures sont de construction évidemment postérieure à celle des barbicanes, et n'ont dû les remplacer que lors de l'introduction de l'artillerie, dans la défense des forteresses. D'ici, vous pouvez encore juger que le cordon qui sert de ceinture à l'édifice, le divise en deux parties de destinations tout à fait différentes. Car, au-dessous de lui, vous n'apercevez que deux étages de ces meurtrières dont nous venons de parler, tandis qu'au-dessus, vous distinguez à deux étages, des croisées qui indiquent, des parties habitables ; ce que confirment mieux encore deux constructions saillantes, établies sur un pan coupé et qui dégorgeaient inférieurement des matières totalement différentes des projectiles de guerre.

Suivons actuellement la ruelle étroite qui règne au pied de la demi-courline, et prions le concierge de la prison de nous ouvrir la porte nouvellement pratiquée à son extrémité. C'est un brave homme, fort complaisant, faisant parfaitement les honneurs du bâtiment commis à sa garde, et qui, si je n'étais avec vous, vous servirait de *cicerone* au moins aussi bien que moi. Après avoir franchi

cette porte et monté le long escalier qui y fait suite, nous voilà sur une partie terrassée, comprise entre deux murs parallèles, épais de quatre pieds. Ils sont percés en quinconce, de créneaux évasés vers l'intérieur, hauts de deux mètres, et dont le ciel est soutenu par trois élégants *quarts de rond* échelonnés. C'étaient là les deux parois de la courtine sous laquelle passait la porte du château; et vous pouvez voir, encore au-dessus de ces créneaux, un rang de corbeaux saillants en pierre, destinés à supporter les poutres sur lesquelles reposait le plafond de cette galerie défensive. Remarquez pareillement, au-dessus du cordon qui, de la tour, se prolonge sur les parois de la courtine, remarquez les restes de la partie supérieure de ces parois, qui ont été démolies jusqu'à ce cordon, et réduites à deux amorces terminées d'une manière abrupte, par les parements des deux jambages de croisées, où paraissent encore les scellements des barreaux qui les fermaient autrefois. Cette courtine a donc été jadis aussi élevée que la tour elle-même; le machicoulis crénelé qui couronne celle-ci régnait aussi sur les deux côtés de celle-là: et, comme la tour elle-même, sa partie inférieure, celle où nous sommes maintenant, jouait un rôle actif dans la défense; et la partie supérieure, dont il ne nous reste que ces pierres *d'attente*, était destinée à l'habitation. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'en déblayant le sol tout récemment, pour élever l'escalier qui nous a conduits ici, on a déterré une grande quantité de boulets en pierre, de divers calibres, restes sans doute d'un approvisionnement destiné à la défense de cette partie de l'enceinte.

Entrons maintenant sous l'arceau qui se présente devant nous au fond de notre courtine, et allons visiter, l'un après l'autre, les étages du monument. Pour commencer

par l'inférieur, tournons à gauche, et nous trouverons un escalier en vis, dont le noyau n'a pas plus de 25 centimètres de diamètre, et dont la largeur, qui n'excède pas un mètre, nous contraindra à descendre à la file : c'est pourquoi vous me permettrez de prendre la tête de la colonne pour vous guider. Arrivés au bas de cette hélice de pierre, nous nous trouvons en face d'un couloir étroit qui nous fera encore descendre par une dizaine de marches, dans une pièce centrale, circulaire, de dix pieds de diamètre, couverte d'une voûte hémisphérique, dont les murs ont six pieds d'épaisseur, et dont le plancher est ouvert, au milieu, par une trappe carrée recouvrant une fosse cylindrique plus étroite que la chambre elle-même, et profonde de quatre mètres et demi. C'était là un des *fonds de basse-fosse* du château de Ligny, dans lesquels nos seigneurs, hauts-justiciers, faisaient descendre les criminels au premier chef. Qui pourrait dire combien cet *in pace* a vu de malheureux condamnés, surtout sous les comtes Valeran III, Jean II de Luxembourg et le connétable Louis de Saint-Pol, tous sires peu miséricordieux ! Il est inutile de dire qu'aujourd'hui cet étage, du moins sa partie inférieure, est toujours inoculée ; avant de le quitter, remarquez les ébrasements de ces deux grandes meurtrières percées dans l'épaisseur des murs, et dont nous avons déjà reconnu les traces extérieures, lorsque nous étions au pied de la tour ; elles nous indiquent que, sauf la fosse judiciaire, cette partie était destinée à la défense, et c'est un rôle que nous reconnaitrons lui être commun avec la pièce de l'étage immédiatement supérieur.

Celui-ci, auquel nous remonterons par le chemin tournant déjà parcouru, nous offre aussi une salle cylindrique plus étroite encore que l'autre, car son diamètre n'atteint

pas neuf pieds; aussi, ses murs ont-ils une épaisseur de sept pieds environ : sa voûte hémisphérique est traversée par deux arcs-doubleaux qui se croisent à angle droit. Quatre grandes niches, voûtées en trompe et pratiquées entre les retombées des arcs, conduisaient aux barbacanes qui formaient la partie défensive de cet étage : je dis *conduisaient*, car ces niches sont actuellement murées, sur moitié de leur profondeur, au point de ne laisser pénétrer ni air, ni lumière dans cette pièce qui est aujourd'hui le *cachot*, c'est-à-dire le réduit où l'on incarcère les prisonniers récalcitrants, ceux de la part desquels on craint des tentatives d'évasion : et je vous assure que c'est une idée qui ne doit pas venir à ceux que l'on claquemure dans ce bouge obscur qui ne reçoit d'air que par deux étroites narines pratiquées sur la trompe de deux niches.

Quittons-le donc au plus tôt pour monter aux autres étages, ceux jadis destinés à être habités, et où sans doute nous pourrions jouir de la vue du ciel. Notre escalier nous amène, en effet, sur un palier à ciel ouvert, formant l'extrados de l'arc-boutant sous lequel nous nous sommes introduits dans la tour; et voici, à notre gauche, une porte qui, par un couloir descendant, nous donne entrée dans une pièce carrée, voûtée en *arc-de-cloître*, éclairée par deux croisées dont les embrasures sont côtoyées de bancs de pierre, et sur la voûte de laquelle vous pouvez lire le millénaire 1191. Découvrez-vous en entrant ici, et humiliez-vous, superbes ! car, c'est dans cette chambre aux froides dalles, aux murs nus, aux verrières étroites, que naquit, le 20 juillet 1369, une des gloires de l'épiscopat français, Pierre de Luxembourg, fils de Guy, comte de Ligny, et de Mahault de Chastillon-Saint-Pol, mort à Avignon, évêque de Metz et cardinal du titre de *Saint-Georges qu'il porte d'or*; après une vie bien courte, mais signalée par

toutes les vertus apostoliques, notre illustre compatriote fut béatifié, en 1527, par le pape Clément II : Avignon et Ligny, sa tombe et son berceau, célèbrent chaque année sa fête, le 5 juillet; et néanmoins, cette salle, où il vit le jour, sert encore à renfermer des malfaiteurs, des vagabonds, des condamnés ! Nous exprimons donc le vœu (et puisse-t-il être entendu !) que cette *chambre Saint-Pierre* cesse de recevoir cette destination carcéraire, et qu'à la place des inscriptions, plus que profanes, que les prisonniers ont à l'envi gravées sur ses murailles, soit substituée, sinon un autel, au moins une table de marbre rappelant, en lettres d'or, par quelle glorieuse naissance elle fut illustrée.

Sortons de ce lieu sacré, et continuons notre ascension tournante. Un corridor étroit, éclairé par un créneau, comme l'escalier l'est à diverses hauteurs, nous mènera à la porte d'une autre pièce tout à fait pareille à la chambre Saint-Pierre, et de mêmes dimensions. Celle-ci s'appelle la chambre *de madame*, et a pris son nom de madame Marguerite de Savoye, épouse du comte Antoine de Luxembourg, laquelle aimait à s'y *retraire* pour se livrer à des méditations, contemplations et lectures de piété. Ce nom nous pénètre encore d'un souvenir de gratitude envers cette bienfaitrice de notre ville qui lui doit, entre autres établissements utiles, son collège, son hôpital et nombre d'autres fondations. Rendons donc à sa mémoire, avant de sortir d'ici, le tribut de la reconnaissance, et gravissons, d'une dernière traite, sur la plate-forme qui couronne tout l'édifice. Si la disgracieuse toiture qui la couvre nous empêche de faire le tour de l'horizon et de contempler la belle vallée encadrée, jusqu'à Bar-le-Duc, par ses collines découpées en festons, nous pouvons au moins porter nos regards vers le midi, et voir l'Ornain

sinueux qui nous arrive de l'antique *Nasium*, le *Parc* dont les hauts peupliers et les épais maronniers font, sans contredit, la plus belle promenade du département. Nous pouvons toucher le machicoulis échancré de cinq embrasures, qui servait de parapet aux machines de guerre établies sur la plate-forme, pour lancer au loin, sur ses assiégeants, les projectiles meurtriers : nous pouvons voir à nos pieds les baies par lesquelles on projetait les pierres, les poutres, l'huile bouillante, sur l'ennemi qui osait s'aventurer à venir saper la base de la tour. Puis, avant de quitter ce vieux reste du moyen-âge, je vous dirai qu'après avoir protégé le manoir de nos comtes contre les attaques de leurs ennemis, naguères encore, en 1836, la tour et sa courtine garantirent toutes les maisons voisines d'un horrible incendie qui dévora le moulin et la filature adossés à leurs murs, et qu'opposant aux flammes leur masse imposante et incombustible, elles semblèrent dire à l'élément destructeur : tu n'iras pas plus loin ! Bénie soit-elle donc, la digne et vaillante contemporaine de nos vieux comtes ; car ce fut aux dépens de sa paroi extérieure et d'une partie de sa belle couronne qu'elle sauva les humbles demeures du vigneron et de l'artisan, bâties à l'ombre de ses créneaux. Heureusement, des fonds votés par le conseil municipal, par le conseil général et par le gouvernement ont permis de faire disparaître ces glorieuses plaies. Espérons qu'on n'en restera pas là ; qu'on substituera, à la toiture qui étouffe sa plate-forme, une chape en asphalte, en zinc ou en ciment, qu'on rejointoiera et consolidera les parties désunies et décimentées par la main du temps, à moins qu'on ne préfère laisser à l'édifice cette parure d'arbustes et de plantes pariétaires qui font le cachet des ruines, mais qui en abrègent la durée. Et si (mais nous n'osons nous bercer de cet espoir) si une

nouvelle subvention permettait de relever, à hauteur de la tour, les deux murs de la courtine, et de prolonger, sur le sommet de ces murs, le couronnement de créneaux; oh! alors, nous aurions un monument digne de soutenir la comparaison avec ce dont s'enorgueillissent les villes les mieux dotées sous ce rapport.

J'aurais voulu, lecteur indulgent, joindre à cette notice les plans, coupes et élévations des diverses parties de ce bel édifice. Mais, comme ces illustrations seraient peut-être un peu prétentieuses pour l'allure modeste de notre description, je préfère vous donner une vue d'ensemble de notre monument d'architecture militaire. Si cette courte notice vous inspire le désir de voir de près notre vieille tour, daignez aussi visiter l'intérieur de notre église paroissiale, nouvellement distribuée et décorée sous la direction d'un autre homme de goût de ma connaissance (sa modestie ne me permet pas de le désigner plus explicitement), le tombeau de nos anciens comtes, dans la chapelle du bienheureux Pierre, monument expiatoire dû aussi au même modeste compatriote; la châsse de *Notre-Dame-des-Vertus*, œuvre de peinture dont la légende est curieuse à entendre; la magnifique chaire en chêne sculpté, œuvre du ciseau de Jacquin de Neufchâteau, et que peuvent nous envier les métropoles diocésaines. Si vous allez ensuite parcourir les belles avenues de notre parc et que vous y fassiez rencontre de mesdemoiselles A. B. C. X. Y. Z., etc., alors vous direz que Ligny est toujours la ville aux belles tours et aux belles filles.

HENRI-LE-BLOND.

XIII. SIÈCLE.

A M. V. Servais, de Bar-le-Duc.

I. — LA JOURNÉE DE PRÉNY.

« Ils crient Prény ! Prény !
L'enseigne au riche duc Ferry,
Marchis entre les trois royaumes.
(*Vieille chron. lorr.*)

Aux XII.^e et XIII.^e siècles, lorsque l'ancien royaume d'Austrasie se trouvait morcelé entre une multitude de petits souverains, l'état de paix était, pour les populations soumises à leur puissance, un état exceptionnel. Il était rare, en effet, qu'en un temps quelconque, si court qu'il fût, deux ou trois de ces princes séculiers ou ecclésiastiques, n'eussent à guerroyer soit entre eux, soit

contre une partie de leurs sujets. Ainsi , en l'année 1266 , où se passèrent les événements que nous allons rappeler , la grosse cloche *Mande-guerre* retentit dans le donjon du château-fort de Prény , annonçant à tous les vasseaux du duc de Lorraine , Ferry III , qu'un nouveau discord venait d'éclater entre ce prince et l'un de ses puissants voisins. Or , ce voisin n'était autre que le nouvel évêque de Metz , Guillaume de Trainel , romain élevé sur le siège épiscopal , après l'abdication de Philippe de Florange. Le duc Ferry avait à cœur de voir occuper ce siège par un Lorrain et supportait avec peine ces étrangers que Rome envoyait en leur conférant l'anneau pastoral. Il refusa donc de reconnaître Guillaume en qualité d'évêque , lui suscita de nombreuses difficultés au sujet de son installation , et entra en armes sur son domaine temporel. L'évêque de Metz , fait prisonnier par Ferry , gémit plusieurs mois dans une étroite captivité ; et il ne fallut rien moins qu'un interdit jeté sur la Lorraine , par le pape Clément IV , pour contraindre le duc à relâcher le prélat. Mais celui-ci , ulcéré par sa captivité et avide de vengeance , désirant d'ailleurs s'appuyer contre le mauvais vouloir de Ferry , par un allié puissant , conclut un traité d'ailliance offensive et défensive avec Thibault II , comte de Bar. Par réciprocité , le duc de Lorraine s'était lié , le 14 août , par un pareil traité , avec son oncle maternel , Henri de Limbourg , dit *le Blond* , comte de Luxembourg et de la Roche , marquis d'Arlon et seigneur de Liney en Barrois. Par cet acte , dont le texte nous est resté , Henri de Luxembourg s'engageait à n'aider en aucune manière le comte Thibault contre le duc Ferry. Et quand même il adviendrait que le comte de Luxembourg et le duc de Lorraine auraient guerre ensemble , si le comte de Bar voulait en profiter pour attaquer Ferry , celui-ci et son oncle devaient faire

trève pour tourner leurs armes contre Thibault. Henri de Luxembourg s'obligeait en outre, au cas où il contreviendrait audit traité, à encourir sentence d'excommunication de la part des officiaux de Trèves, Metz et Toul, à ce qu'interdit fût mis sur les terres de son domaine, qui étaient de leur dépendance, et à payer 15,000 marcs d'argent au duc de Lorraine.

La teneur de cette charte dénote une grande animosité de la part de Henri-le-Blond contre Thibault de Bar. Leur mésintelligence, en effet, n'était pas de date récente : elle avait sa source dans une série de discussions et de différends remontant à l'époque du mariage de Henri avec Marguerite de Bar, sœur de Thibault. Par ce mariage, arrêté en 1231, et célébré en 1240, Henri II, comte de Bar, et Philippe de Dreux, faisaient don à leur fille Marguerite et à leur gendre Henri, « de toute la châtellenie » de Liney, *cum appenditiis hominiis et domaniis* ; ladite » terre était, par ce contrat, donnée audit comte Henri » de Lucembourg, librement, en propre alleu, sans servitude aucune, et ni lui, ni ses hoirs ne la peuvent » reprendre en fief de personne. Et au cas où Marguerite » de Bar décéderait sans héritiers de son corps, ou si » l'un de ses descendants venait à décéder sans hoirs, la » susdite châtellenie devait faire retour au comte de Bar » ou à ses héritiers. »

Lorsque, après la mort de son père, Thibault II fut investi du comté de Bar, ce fut avec un grand déplaisir qu'il vit une châtellenie aussi importante que celle de Liney (car, outre la ville, elle comprenait vingt-huit villages) distraite de ses domaines. Et, comme pour ne lui laisser aucune chance de rentrer en sa possession, sa sœur lui suscita un grand nombre de neveux et de nièces : car, au dire des chroniqueurs du temps, « ce fust une

» dame moult belle et avenante, moult féconde, unique-
» ment aymée du sire son mari, et moult aymant ly. »
Thibault joignait au génie et aux qualités de son père une
grande ambition et un grand désir d'étendre son terri-
toire. Henri de Luxembourg, non moins ambitieux que
son beau-frère, venait encore d'agrandir ses possessions
par celle du comté de Namur, du chef de sa mère Er-
mençon, héritière de ce domaine. Il était donc devenu un
prince puissant et redoutable, et n'était d'humeur à laisser
bénignement démembrer ses états.

Dès l'an 1245, Thibault, marry de voir la terre de Liney
séparée de son comté, voulait ne laisser à son beau-frère
que la possession de la ville seule. Mais Henri se récria et
le menaça de guerre ouverte, s'il ne se conformait aux
clauses de son contrat de mariage. La comtesse Ermençon
ménagea un accommodement entre les deux comtes, qui
convinrent que toute la châtellenie demeurerait à Henri,
lequel renonça à toutes prétentions ultérieures qu'il pour-
rait avoir du chef de sa femme.

Voyant leur lignée déjà nombreuse, et réservant le
comté de Luxembourg à leur fils aîné, Henri et Margue-
rite émancipèrent, par acte du 13 décembre 1262, leur
second fils Valeran, alors âgé de dix ans, et lui firent don
de Liney et de sa châtellenie, dont Marguerite se réserva
l'usufruit, toute sa vie durant. « Ledit Valeran devait
» recevoir cette terre de son oncle Thibault, comte de
» Bar, sauf quelques villages mouvants du comté de
» Champagne; et ledit Thibault, ou ses hoirs, devait
» tenir la dite terre et châtellenie des héritiers de sa
» sœur, qui seront comtes de Luxembourg, en accrois-
» sance des fiefs qu'il tenait déjà de son beau-frère et de
» sa sœur. Et, le cas arrivant où le comté de Luxem-
» bourg et la seigneurie de Liney seraient réunis sur la

» même tête, *par défaut d'hoirs mâles*, le comte de Bar
» tiendrait des seigneurs de Luxembourg Liney et sa
» châteltenie; et pour ce, le comte de Luxembourg dési-
» gnerait un *chevalier gentilhomme* représentant le sire
» de Liney, pour faire hommage au comte de Bar pour
» ladite châteltenie, jusqu'à ce qu'il y eût plusieurs héri-
» tiers mâles dont l'un serait seigneur de Liney et en
» ferait, en personne, hommage au comte de Bar. Et,
» par le même acte, Henri de Luxembourg et sa femme
» ont donné au comte Thibault la moitié du fief de Mar-
» ville et Arrancy, en accroissance de ceux qu'il tient
» déjà d'eux, pour lequel fief le comte de Bar et ses hoirs
» feront hommage à eux et à leurs héritiers *qui seront*
» *comtes de Luxembourg.* »

Ces dispositions qui rendaient le comte de Bar *homme* de son beau-frère et de ses descendants pour cette châteltenie distraite du Barrois, ne contribuèrent pas à calmer l'irritation de Thibault. Elle fut portée à son comble lorsque l'année suivante (1263), Henri de Luxembourg et sa femme se reconnurent vassaux du comte de Champagne pour leur terre de Liney (alléguant l'apport fait de cette terre, par leur bisaïeule Agnès de Champagne, à son mari Renault II de Bar), et reçurent dudit comte cette châteltenie *en fief jurable et rendable*, en lui payant 1000 livres comptant, et lui promettant une rente annuelle de 100 livres. Ils lui rendirent même leur hommage en conséquence, l'an 1265. C'est alors que Thibault de Bar, après avoir en vain voulu les faire revenir sur cet acte, comme contraire aux clauses de leur contrat de mariage, mit une armée sur pied et déclara la guerre à son beau-frère.

Telles étaient les causes qui venaient d'allumer, entre quatre puissants seigneurs, une conflagration dont notre pays était le théâtre, et qui, par l'ardeur guerrière des

parties et l'animosité dont elles étaient enflammées, semblait ne devoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une d'elles. Ces causes ont peut-être été trop longuement déduites : mais notre excuse est dans le désir de montrer combien, dans ces temps si loin de nos mœurs, au milieu de toutes ces formalités d'hommages, de suzeraineté, de reprises et de retours de fiefs, il était fréquent de voir surgir des motifs de querelles et de récriminations.

Henri de Luxembourg était dans son marquisat d'Arlon, lorsqu'il y reçut en même temps la nouvelle de la prise d'armes de son beau-frère et les dépêches du duc de Lorraine. Celui-ci lui annonçait que l'évêque de Metz étant sur le point d'envahir les terres du duché, il avait fait renforcer la garnison de Prény, et se disposait à se jeter lui-même dans ce château-fort, afin de tenir de là son ennemi en bride, et de l'inquiéter dans ses tentatives ultérieures. On était alors aux derniers jours d'août 1266. Henri avait laissé, dans son château de Liney, sa femme avec ses deux fils aînés. Il se hâta de leur expédier un de ses fidèles varlets, Nicolas Chrétien, dit *Courte-Cuisse*, pour leur recommander de tenir ferme dans ce château, contre les attaques probables du comte de Bar, tandis que lui-même se porterait au secours de son neveu et allié le duc Ferry, qui réclamait l'exécution de leur récent traité d'alliance. Il réunit donc à la hâte, dans ses domaines de Luxembourg et d'Arlon, le plus grand nombre de gens d'armes qu'il put lever, et que lui amenèrent plusieurs gentilshommes du pays, entre autres, Philippe, comte de Vianden, messires Arnoul de Rodemach, Wauthier de Meysenbourg, Godefroy d'Esch, Sohier de Bourscheid, etc. Il marcha à leur tête vers Prény, en passant par Longuyon, Estain et Thiaucourt, et faisant le dégât sur toutes ces terres du comté de Bar.

Lorsque, le 14 septembre, il déboucha du bois de *la Haie* dans la plaine qui sépare cette forêt du château de Prény, il vit la bannière aux trois alérions déployée sur le donjon de cette forteresse, qu'investissaient de toutes parts les gens de l'évêque de Metz. Ce fut pour lui un dur mécompte : il espérait pouvoir entrer sans obstacle dans le château, s'y réunir au duc Ferry, et de là harceler leurs ennemis communs. Car il avait appris par Nicolas Chrétien qui l'avait rejoint la veille, que son beau-frère arrivait en hâte sur ses derrières, brûlant d'en venir aux mains avec lui, et laissant Marguerite et ses fils tranquilles dans leur manoir de Liney.

Henri-le-Blond eût bien désiré, avant d'avoir Thibault sur les bras, forcer les lignes des Messins et pénétrer dans Prény en leur passant sur le corps; mais ses gens rassemblés à la hâte étaient loin d'être une troupe d'élite. Mal armés pour la plupart, encore plus mal disciplinés, fatigués d'une longue route en pays ennemi, leur chef ne put, quelque élan qu'il cherchât à leur imprimer, parvenir aux portes du château et rompre les obstacles que lui opposèrent les bonnes troupes de Guillaume de Trainel. Deux jours entiers, le comte de Luxembourg renouvela ses tentatives, autant de fois il échoua, et pour comble de mésaventure, il sut, le 16 septembre au soir, que Thibault de Bar arrivait à marches forcées. Celui-ci, en effet, à la nouvelle des dévastations commises par son beau-frère, était parti de son manoir, appuyé par une nombreuse et bonne armée, jurant par la châsse de *saint Maxe* de ne point manger pain sur sa table avant d'en avoir fini avec le Luxembourgeois. Ayant franchi la Meuse à Saint-Mihiel, puis traversé Apremont et Beaumont, il entra, le soir du 16 septembre, dans sa forteresse de Mousson, d'où il fit informer l'évêque de Metz de son arrivée, et

dans la nuit même il poussa ses chevaucheurs jusqu'à Vandières et Pagny-sous-Prény, donnant ainsi la main à son allié.

Le 17 septembre, au matin, un épais brouillard couvrant la vallée de la Moselle, déroba au comte Henri les mouvements de son beau-frère qui, ayant encore renforcé son armée d'une partie de la garnison de Mousson, s'avança rapidement jusque sous Prény et opéra sa jonction complète avec Guillaume de Trainel. Il se porta ensuite dans la direction des bois auxquels était adossé le Luxembourg; et, à l'heure où le soleil dissipait le rideau de vapeurs qui l'avait masqué jusqu'alors, les Barisiens se ruèrent sur les gens de Henri-le-Blond, qui soutinrent le choc vertement, sans plier et sans perdre un pouce de terrain. On combattit là longtemps avec acharnement. Le duc de Lorraine, voyant son allié aux prises avec Thibault, tenta une sortie pour prendre celui-ci à revers; mais il fut empêché par les Messins qui le continrent. Force lui fut donc de rester acculé aux murs de sa forteresse, arrêté par la digue vivante que lui opposaient les gens de l'évêque. Il y avait ainsi deux batailles distinctes sur cet étroit plateau. On n'entendait que le cliquetis du fer mêlé aux cris de guerre des Lorrains : *Prény! Prény!* et à celui des Barisiens : *Monçon! Monçon!* Les viretons, les garrots des archers se croisaient dans les airs avec les projectiles que lançaient les balistes de la forteresse, tandis que les lances et les glaives des hommes d'armes abattaient chevaux, cavaliers et piétons. Là, périrent un grand nombre de preux des divers partis; là, tombèrent Arnoul de Rodemach et Godfroy d'Esch, Jacques de Stainville et Philibert du Châtelet, Regnault de Gerbéviller et Antoine de Lignéville.

Mais le succès demeura longtemps encore douteux,

tant les combattants faisaient bien de part et d'autre ; lorsque, vers *none*, l'évêque de Metz, après avoir réussi à repousser dans l'enceinte de Prény le prince lorrain qui faillit tomber en son pouvoir, se porta avec une partie de ses gens, pour soutenir le comte de Bar. Ce renfort inespéré ranima l'ardeur des Barisiens qui, redoublant de fureur, eurent bientôt renversé les Luxembourgeois. Ceux-ci, néanmoins, animés par l'exemple de leur seigneur, se maintenaient vaillamment autour de lui. Thibault, désireux avant tout de finir d'un seul coup cette lutte acharnée, poussait de toutes ses forces vers le groupe où Henri tenait tête à ses adversaires. *Au comte ! au comte !* criait d'une voix éclatante le sire de Bar. Son beau-frère portait autour de lui des coups mortels ; tout blessé qu'il était et perdant son sang par plusieurs plaies, sa valeur rendait encore sur ce point la victoire indécise : il fauchait tous ceux qu'atteignait sa vaillante épée, lorsque Thibault arriva de toute la vitesse de son cheval, abattit celui de Henri, et se rendit maître de son ennemi harassé de fatigue et épuisé par ses blessures. Le Luxembourgeois perdit connaissance dès qu'il fut à terre : le comte de Bar s'empara de son épée, et le fit immédiatement placer sur un char qu'il dirigea et escorta en personne vers sa forteresse de Mousson (1).

On entra vers la fin du jour dans cette place barroise qui, du sommet de la colline où elle était assise, semblait défilier du regard sa rivale, la forteresse lorraine de Prény, et qui déjà voyait à ses pieds s'élever les premiers

(1) L'an 1266, fut desconfit le cuens de Lucembourg et le cuens de Vienne (Vianden) dessoubz Priney, et si les desconfirent li évesque de Metz, Guillaume de Traignel, et li cuens de Bar ; et fust mené à Mouçon en prison li jour de sainte Croix, l'an dessus dict.

(*Chronique de Saint-Thibault.*)

édifices de la ville que le comte régnant, Thibault, faisait commencer sur les deux rives de la Moselle. Henri de Luxembourg n'avait pas encore repris ses sens lorsqu'il fut reçu dans Mousson, ainsi que le comte de Vianden, son compagnon de guerre et d'infortune. Le premier soin du vainqueur fut de lui envoyer son *mire*, afin qu'il lui prodiguât les secours de son art. Ce ne fut néanmoins que fort avant dans la nuit que le *physicien* put rappeler à la vie le malheureux captif; et le lendemain, quand plusieurs heures de repos eurent un peu ranimé le blessé, le comte de Bar lui fit demander une entrevue, et s'étant approché du chevet du prisonnier :

— A la male heure, lui dit-il, chier beau-frère, fûtes-vous induit à guerroyer contre nous et à nous aliéner l'hommage que nous devez pour votre chastellenie de Liney. Car vécy que vous êtes chu en nos mains, et tenu cy es notre bon chastel de Monçon d'où ne cuidons que vous puissent libérer votre allié et vos féaux serviteurs. Mais ne sommes-nous venus céans pour récriminer; ains pour vous faire, bien que vainqueur, propos séans à celle fin de votre rachapt et de la paix que désirons revoir stable et à toujours entre nous. Adoncques, désistez-vous de l'hommage au comte de Champagne; devenez notre homme pour ladite terre et chastellenie : octroyez nous solder vingt mille florins pour dommaiges, coût de guerre et rançon : et d'ores en avant, serez relaxé et libre d'issir de céans, sitôt votre parfaicte cure et guérison.

— Comte, lui répondit le prisonnier, besoin n'est que me remémoriez ma piteuse position. Nous avons joué à ce grand jeu des batailles et ay perdu la partie. Mais je ne suis à fin de mes ressources et moyens, beau-frère. Ayez souvenance que les armes sont journalières, et qu'il nous reste des fils et des sujets, lesquels pourront venger ma

desconfiture. Possible est, tandis que me tenez cy prisonnier, ils sont à vous afférir pertes et dommaiges en d'autres parts de vos domaines. Quant à vos propositions, elles ne me sont séantes. Doncques, qu'il n'en soit meshui parlé. Nous attendrons qu'en apportiez de plus octroyables pour y répondre comme désirez.

Et ce disant, le comte de Luxembourg se tourna dans sa couche vers la muraille, en signe qu'il souhaitait que l'entretien n'allât pas au-delà. Les deux seigneurs se séparèrent donc sur ce point; et Thibault craignant, d'après les paroles de Henri, que ses neveux ne lui taillassent d'autre besogne désagréable, partit sur l'heure pour Liney, laissant son captif sous bonne garde dans sa redoutable forteresse de Mousson, dont il confia le commandement à messire Guillaume de Nettancourt.

II. — LA SENTENCE.

Tàm pietate gravem ac meritis sì fortè virum quem
Conspexère, silent.

(*Virgile.*)

Pendant le combat acharné que s'étaient livré sous les murs de Prény le comte de Bar et celui de Luxembourg, Nicolas *Courte-Cuisse* n'avait cessé de partager les périls de son seigneur. Il le vit tomber épuisé entre les mains de son beau-frère. Jugeant dès-lors qu'il ne pourrait lui être d'une grande utilité en partageant son sort, obéissant d'ailleurs aux instructions qu'il avait reçues du comte, il se fit jour à grand'peine au travers des Barisiens, et ne cessa de marcher que lorsqu'il fut arrivé aux portes du château de Liney. Il se fit admettre incontinent en présence de la comtesse qui, le voyant seul, harassé de fati-

gue, couvert de poussière et de sueur et son armure en pièces, soupçonna aussitôt l'issue du conflit, et craignant un malheur plus grand encore que celui qui était arrivé :

— Ah ! Chrétien, s'écria-t-elle, tout est-il perdu ? que vas-tu m'annoncer ? monseigneur est-il trépassé ?

— Voirement non, noble dame, répondit le vassal, du moins cuido-je qu'il n'en est ainsi et que monseigneur votre noble époux est vivant à cette heure, encore que je l'aie vu, couvert de blessures et n'ayant connaissance, emmené captif vers Monçon par le comte votre frère. De lui avais-je reçu avant la bataille, injonction de venir céans en cas de meschef, vous prier de n'entrer mie en désespoir ; ains, au contraire, de défendre, avec l'ayde de Dieu et de messeigneurs ses fils, et leur conserver les domaines et châellenie qui sont leur héritaige. Ce pourquoi, monseigneur m'a flé cet anneau que vous baille et remets ès-mains, à cette fin que fassiez du scel y attendant, tel usage comme ferait lui, en son lieu et place.

Grand deuil mena la dame de Liney jusqu'à ce qu'elle eût appris, par nouvelles ultérieures, que son époux était en vie et convalescent dans sa forte prison de Mousson. Elle informa du sort de leur père ses deux fils aînés Henri et Valeran qui pour lors guerroyaient sur les terres du comte de Bar et y faisaient le dégât. Ils étaient l'un vers Louppy-le-Châtel et l'autre vers Etain, quand ils reçurent les dépêches de leur mère, et se mirent de suite en devoir d'accourir à son aide, et de s'aller jeter avec leurs gens dans Liney, pensant bien que cette ville serait le premier but vers lequel leur oncle tournerait ses efforts. Mais ils arrivèrent trop tard. Lorsqu'ils parurent en vue de leur manoir natal, la ville et le château étaient investis par l'armée du comte de Bar, et les opérations du siège étaient commencées.

En effet, Thibault, comme nous l'avons dit, en quittant son beau-frère à Mousson, s'était dirigé sans délai sur Liney, et la comtesse Marguerite s'était vue assiégée dans son château et sommée de le remettre aux mains de son frère, avant que ses deux fils eussent eu le temps d'arriver pour défendre cette place. L'âme de la comtesse était émergiquement trempée; c'était une châtelaine digne de son père et de son époux. Aussi refusa-t-elle péremptoirement de livrer sa châtellenie à Thibault, et le retour de ses fils qui, peu après, parurent sur les derrières des Barisiens, la confirma dans la résolution de soutenir le siège dans les murs de son château. Si la garnison en eût été nombreuse et aguerrie, si les fortifications en eussent été respectables, le comte de Bar se fût peut-être trouvé dans une position critique, ayant à dos ses deux neveux avec leurs forces réunies et devant lui la place assiégée et ses défenseurs. Mais Liney ne comptait guère qu'une cinquantaine de soldats valides, les deux jeunes princes ayant emmené avec eux tout ce qui pouvait tenir la campagne; d'un autre côté, la ville et le château n'étaient fortifiés qu'imparfaitement. Les portes seules étaient défendues par de bonnes tours construites sur la fin du siècle précédent. Henri-le-Blond, en prenant possession de Liney, avait commencé à en bâtir de nouvelles, et notamment la *Grosse-Tour* et celle de la *Vierge*; mais rien n'était achevé, ni en état de tenir contre une attaque vigoureuse. Aussi, moins d'une semaine après son apparition devant Liney, le comte de Bar donna l'assaut au milieu d'une nuit fort noire, s'empara d'abord de la ville qu'il fit incendier, puis pénétra dans le château dont la faible garnison fut passée au fil de l'épée, et dont il livra pareillement aux flammes les principaux édifices.

Dans cet extrême désarroi, Marguerite préférant toute

autre destinée à la chance de tomber alors entre les mains de son frère, résolut de partager la captivité de son mari. Ayant donc endossé des vêtements d'un serf de la plus basse condition, toujours accompagnée du fidèle *Courte-Cuisse*, elle sortit furtivement de Liney par une poterne hors de laquelle l'attendaient deux chevaux de labour, et, grâce à l'obscurité et à la connaissance des localités, échappant aux bandes ennemies répandues autour de la ville, elle parvint à gagner *Morlaincourt* et *Saint-Aubin*, d'où elle se dirigea vers la forteresse où le comte Henri était captif. Toutes les recherches du comte de Bar pour trouver dame Marguerite furent donc vaines : il fit cesser le pillage et l'incendie, et ses deux jeunes neveux, voyant leur manoir de Liney au pouvoir de leur oncle, tournèrent vers les états héréditaires de leur père et regagnèrent le Luxembourg pour y attendre des temps meilleurs. Thibault de Bar prit donc possession de la châtellenie de Liney qu'il administra dès-lors comme domaine à lui propre, annulant toutes clauses précédentes d'hommage aux comtes de Champagne, et de donation en faveur de sa sœur par le feu comte son père

Cependant la comtesse de Luxembourg et son fidèle compagnon arrivèrent, non sans périls, le deuxième jour après leur départ, devant le château de Mousson, et le lendemain, après avoir repris les habits de son sexe, Marguerite se présenta aux portes de la forteresse, demandant à parler au gouverneur, au nom du comte de Bar, pour affaires importantes et qui n'admettaient nul délai. Messire Guillaume de Nettancourt donna ordre d'introduire près de lui la personne qui désirait l'entretenir, et ne fut pas médiocrement étonné de reconnaître en elle la sœur de son suzerain, la noble Marguerite, comtesse de Luxembourg.

— Messire, lui dit cette dame, éprouvée par la desconfiture et prison de notre amé seigneur et époux, ainsy que par la perte de tous nos domaines et possessions, nous venons céans de notre pleine volonté, nous remettre en vos mains, à celle fin de partager la captivité de notredit seigneur. Car il est dit que l'homme ne divisera sur terre ce que Dieu a uni dans le ciel. Pourquoi vous prions nous conduire incontinent proche luy, pour que lui rendions les soins et devoirs séant à une femme dévouée corps et âme, envers son mary.

Guillaume de Nettancourt crut devoir accéder sans délai à cette prière; les instructions que lui avait laissées le comte de Bar n'ayant pas prévu le cas qui se présentait, et le dévouement de Marguerite l'ayant d'ailleurs ému d'admiration et de pitié, il se fit donc ouvrir les portes de la tour dans laquelle gisait le captif; et après l'avoir fait instruire de l'arrivée et des intentions de la comtesse, il introduisit Marguerite. Elle trouva son mari encore alité et très faible par suite de ses blessures qui, bien que graves, n'étaient cependant pas dangereuses. Dès qu'il l'eut aperçue :

— Ah! madame, s'écria-t-il en lui tendant les bras, certes, faites œuvre moult loyale et chrétienne, en venant céans partager ma mésaventure. Mais j'eusse mieux aimé que fussiez partout ailleurs qu'en ce triste donjon, car votre venue m'est preuve trop certaine que tout est perdu pour nous, et que le comte, votre frère, vous a dépossédée de votre châtellenie; autrement, y seriez demeurée pour gouverner et édifier nos féaux sujets et conserver ces domaines à nos enfants.

La comtesse, après les premières effusions de larmes et de tendresse, apprit alors à son mari les circonstances de la prise de son château en l'absence de ses fils, de sa

fuite pendant l'incendie, et de l'espoir où elle était que ses deux fils auraient pu se réfugier dans ses domaines du Luxembourg. Elle finit par lui déclarer sa résolution immuable de ne point se séparer de lui, tant que durerait sa captivité, si toutefois le comte de Bar n'y mettait opposition. Ce seigneur, instruit à quelque temps de là du dévouement de sa sœur, permit en effet qu'elle demeurât avec son mari, agissant plus encore par politique que par compassion; car la séquestration de la comtesse le délivrait ainsi de toutes réclamations qu'elle eût pu faire au sujet de la prise de possession, par Thibault, des fiefs à elle concédés par son père. Aussi voulant éviter toutes plaintes de sa part, il laissa sa sœur et son beau-frère dans leur prison, sans avoir avec eux nulle entrevue ou correspondance, et effectant même de ne pas s'approcher du château où ils étaient détenus.

Cet état de choses dura plus d'une année, pendant laquelle le dévouement et l'affection de Marguerite ne se démentirent pas. Les murs de sa prison virent naître sa deuxième fille qui fut tenue par messire de Nettancourt, sur les fonts de baptême où elle reçut le prénom de sa mère. Cette enfant comptait à peine deux mois d'existence, lorsque le duc de Lorraine, le comte de Vaudémont, le duc de Brabant, celui de Bourgogne, l'empereur Richard lui-même, désirant voir la fin de ce différend entre les deux beaux-frères, et alarmés d'ailleurs de l'accroissement de puissance du comte de Bar, s'entremirent pour accommoder les deux contendants. Ils obtinrent d'abord, non sans peine, du comte Thibault, l'élargissement de Henri. Mais la plus grande difficulté consistait à faire droit aux prétentions nombreuses et exagérées des deux seigneurs. Leurs griefs respectifs n'avaient fait que s'accroître par la dernière levée de boucliers, par les dom-

mages matériels qui en étaient résultés et par la longue captivité du sire de Luxembourg. Tous ces princes s'entendaient parfaitement à guerroyer, à batailler, à faire le dégât sur les terres de leurs voisins : mais ils n'avaient aucune des qualités qui conviennent à des arbitres pacificateurs. Ils désespéraient donc de parvenir à concilier les deux rivaux, lorsque l'un d'eux, heureusement inspiré, proposa de s'en remettre à l'arbitrage d'un roi qui, par sa haute sagesse, ses vertus et ses lumières, avait acquis un tel renom de droiture et de sainteté, que les plus humbles de ses sujets, comme les plus puissants de ses vassaux, invoquaient sa justice dans leurs démêlés. Il jugeait les uns sous les chênes de Vincennes; et faisait notifier aux autres ses décisions par les principaux officiers de sa couronne, et tous recevaient, avec le même respect, les sentences qu'il prononçait. Nous avons nommé saint Louis.

Ce prince convoqua, par lettres-patentes, les deux comtes ainsi que celui de Champagne, Thibault V, à comparaître l'avant-veille de l'assomption de Notre-Dame de cette année 1268, en la grande salle du château de Bar, pour y exposer leurs griefs et réclamations, en personne ou par délégués. Il commit, pour les entendre, messire Péron, un de ses chambellans, homme d'un grand savoir et d'une piété profonde, et qui jouissait de toute la confiance de son royal maître. (1) »

(1) Après cette guerre que le roy apaisa, revint un autre grant guerre, entre le comte Thybault de Bar et le comte Henri de Lucembourc qui avait sa seur à femme. Et avint qu'ils se combattirent l'un à l'autre des-soubz Princy, et prist le comte Thybault de Bar, le comte Henri de Lucembourc : et prist le chastel de Liney qui estait au comte de Lucembourc de par sa femme. Pour icelle guerre apaisier, envoya le roy monseigneur Peron le chamberlain, l'omme du monde que il créoit le plus, et aux despens du roy. Et tant fist le roy que ils furent apaisiés.

(Joinville. *Hist. de St-Louis.*)

L'assemblée étant réunie, et messire Péron ayant donné lecture des lettres scellées par lesquelles le roi le déléguait pour ouïr les parties, Henri de Luxembourg, après un exposé détaillé des causes et des événements de la dernière guerre, objecta que « Liney et ses dépendances » appartenaient en propre à sa femme Marguerite de Bar, » dont elles étaient la dot, et qui dès lors en pouvait disposer à son gré. Qu'à la vérité, Marguerite avait cédé » ce fief à son fils Valeran; mais que ce jeune prince, né » en 1252, n'étant point alors majeur et ne pouvant être » émancipé avant l'âge de quinze ans, la propriété en » appartenait toujours à sa mère. Qu'en secourant le duc » de Lorraine, son allié, il n'avait commis aucun dommage au comte de Bar; et qu'en voulant faire lever le » siège de Prény assiégé par l'évêque de Metz, il agissait » conformément aux clauses de son traité d'alliance avec » Ferry, sans que le comte de Bar fût en droit de s'y opposer. Pourquoi il suppliait le roi d'ordonner que ledit » comte de Bar fût tenu de lui payer 40000 livres de » tournois pour les *domaiges, pertes et coûtanges* qu'il » avait soufferts par le fait du sac et incendie de Liney, » et de relaxer tous les prisonniers ses vassaux faits » dans icelle guerre. »

Thibault de Bar exposa à son tour, que « le comte de » Luxembourg avait, le premier, fait la guerre en entrant » dans le Barrois à main armée; ce pourquoi il avait » marché contre lui et l'avait fait prisonnier devant Prény: » qu'après et pendant ce, ses deux fils avaient, de leur » côté, de rechef, ravagé les terres du Barrois, et lui » avaient causé dommages pour 4000 marcs d'argent dont » il demandait la restitution. Que, contrairement à son » contrat de mariage, le comte de Luxembourg avait » fait hommage au comte de Champagne, pour la terre

» de Liney, laquelle était un fief inaliénable : qu'il sup-
» pliait donc le roi de déclarer cet hommage annulé et
» que Liney et sa châteltenie devaient relever les comtes
» de Bar ; *item*, que Henri de Luxembourg et son fils
» Waleran fussent dépouillés de la jouissance de ladite
» terre, et que ce fief fût restitué à lui Thibault de Bar
» comme à son seigneur direct. »

Thibault de Champagne (1), roi de Navarre, intervint
aussi en exposant « que la châteltenie de Liney était un
» fief originaire du comté de Champagne et non dépen-
» dant du Barrois ; que son bisaïeul Thibault III.^e du nom,
» en avait fait don et octroi à sa fille Agnès de Champa-
» gne, en la mariant, l'an 1155, à Renault II de Bar,
» bisaïeul du comte actuel ; et que pour ce il n'avait pas
» été stipulé que cette terre détachée de la Champagne,
» dût relever des comtes de Bar. Que Henri de Luxem-
» bourg et Marguerite sa femme, en faisant relever leur
» fils Waleran de lui, roi de Navarre, n'avaient fait que
» rétablir un hommage tombé en désuétude et conforme
» à tous droits à lui transmis par ses ancêtres. »

Messire Perron, après avoir bien et dûment entendu les
parties contendantes en leurs dires et prétentions, re-
tourna à Paris pour en référer au roi de France. Et le 8
septembre suivant, fête de la nativité de Notre-Dame,
sentence fut rendue par ce prince, laquelle « annu-
» lait l'inféodation de la terre de Liney au comte de
» Champagne, ainsi que tout ce qui s'en était suivi ; or-
» donnait que le comte et la comtesse de Luxembourg
» restituassent audit Roi de Navarre ce qu'ils en avaient
» reçu pour ladite inféodation ; que celui-ci relevât les

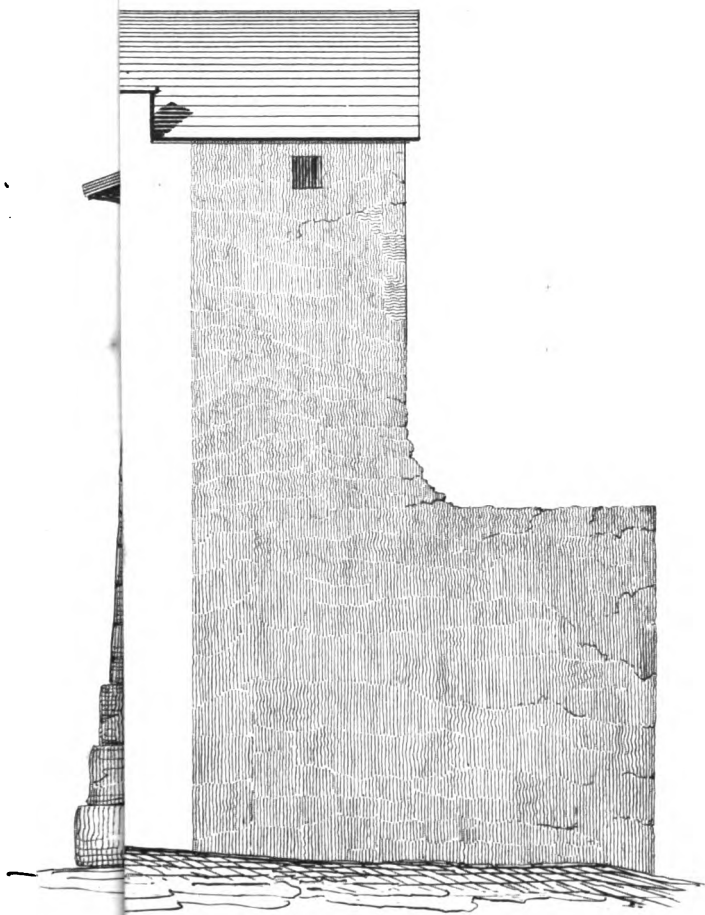
(1) Fils de Thibault IV, le *Troubadour* ; il suivit saint Louis à sa
deuxième croisade et mourut en revenant à Trapani, en Sicile, en 1270.

» vassaux de la châtellenie de Liney de leur serment,
» sauf l'hommage que les seigneurs de Liney lui devaient
» pour d'anciens fiefs qu'eux ou leurs ancêtres tenaient
» du père dudit roi ; que l'hommage rendu par Waleran
» de Luxembourg au comte de Bar serait nul , ainsi que
» celui s'ensuivant du comte de Bar à celui de Luxem-
» bourg ; que si ledit Waleran ne voulait demeurer en
» l'hommage du comte de Bar , ses père et mère rem-
» bourseraient à celui-ci une somme de 4000 livres de
» tournois ; que s'il demeurerait en cet hommage , aucun
» remboursement ne serait effectué de part ni d'autre.
» Que le château et la châtellenie de Liney seraient res-
» titués au comte et à la comtesse de Luxembourg , pour
» en jouir paisiblement sans troubles ni recherches ; qu'il
» ne serait permis à personne d'en faire une nouvelle
» inféodation , sinon au comte de Bar ou à son héritier.
» Déboutait de plus le comte de Champagne de toute
» prétention à ce sujet. Faisait en outre défense aux
» parties de se faire la guerre, soit pour la contestation
» présente, soit pour autres non déterminées.

Cette sentence arbitrale fut reçue avec respect par les deux comtes qui jurèrent de s'y conformer. Celui de Bar déclara, par acte du mois de novembre suivant, annuler toutes conventions faites entre lui , sa sœur, son beau-frère et son neveu Valeran ; au sujet de la terre de Liney. L'hommage au comte de Bar, pour cette terre, ne fut pas racheté par les parents de Valeran ; car, en juillet 1271 et postérieurement, en 1274, le 8 septembre, ce jeune seigneur rendit hommage-lige à son oncle et déclara que, s'il mourait sans héritier de son corps, et que la seigneurie de Liney vint au comte de Luxembourg ou à ses hoirs, celui-ci choisirait un gentilhomme pour entrer en l'hommage du comte de Bar pour la châtellenie de Liney. Enfin,

la même année 1274, le comte de Champagne, Henri III, frère et successeur de Thibault V, pour terminer toutes difficultés, vendit au comte de Bar l'hommage de la terre de Liney, pour la somme de 4000 livres. Depuis lors, les seigneurs de Liney-en-Barrois ont toujours relevé des comtes et ducs de Bar; et, en 1301, lors du traité de Bruges entre le comte Henri III de Bar et le roi Philippe-le-Bel, traité dont une des clauses principales fut l'hommage à rendre au roi par le comte pour la partie de son comté sise à gauche de la Meuse, le fief, la ville et chàtellenie de Liney furent dénombrés parmi les domaines composant ce *Barrois mouvant*.

igny-en-Barrois.



Lith. Ramez, H. Bar.

ROBERT DE BAR.

CHRONIQUE BARRO-MESSINE.

XIV^e SIÈCLE.

A M. Emmanuel baron d'Huart.

LA JOURNÉE DE LINEY.

A Metz fust le prince amené,
Dont grand deuil en fust demené;
Si Barisiens furent en trouble,
Les Messains estoient en joie double.
(*Chronique Messine en vers.*)

Par une belle matinée, le dimanche 2 avril 1368, les joyeux manants du village de Montigny-lès-Metz regardaient de tous leurs yeux défilér dans la principale rue une troupe de cavaliers élégamment accoutrés, chevauchant sur des destriers richement caparaçonnés et suivis d'une multitude de pages qui se distinguaient de leurs seigneurs par leur équipement plus modeste, moins encore

que par leur visage juvénile et riant. Cette cohorte, composée de *six vingts glaives* et d'autant de varlets, paraissait se donner le passe-temps d'une promenade matinale à laquelle conviaient la gaie saison du renouveau et le beau soleil d'avril, qui se levait radieux au-dessus des collines de l'*Ormeché*. Un seul de ces cavaliers était armé comme pour un tournoi, sauf que son heaume pendait à l'arçon de la selle de son page, et que sa tête était couverte de la toque de *chevetain* de l'impériale cité de Metz, dont l'écusson, *argent et sable*, était brodé sur la bannière. Ce seigneur n'était autre, en effet, que Robert d'Hervilliers, sire de Gravelley, noble messin, lequel, accompagné d'une centaine de ses parents, amis ou ayant-cause, se rendait en droiture au château de Liney, en Barrois, pour y combattre à outrance et à fer émonlu, contre Messire Jehan de Mars, gentilhomme du duché de Bar.

Car, il faut savoir que, deux mois environ avant le jour susdit, Jehan de Mars, excité, croyait-on, sous main par son seigneur Robert, duc de Bar (1), avait, dans une fête d'un village devers Pont-à-Mousson, pris querelle avec quelques Messins, entre autres Robert d'Hervilliers, querelle à la suite de laquelle il leur avait jeté son gant, les traitant de couards et Robert d'Hervilliers de brigand, et les menaçant du ressentiment de son seigneur suzerain que les Messins connaissaient mal intentionné à leur égard. Cette rixe en resta là pour le moment; mais, de retour à Metz, d'Hervilliers et ses compagnons rendirent compte de cet incident aux *Sept de la guerre*; et ceux-ci firent incontinent choix de Robert, qu'ils mirent à la tête d'une troupe bien armée avec laquelle il fit le dégât sur

(1) Successeur de son frère, le comte Edouard II, en 1352; Robert prit, en 1354, le titre de duc qu'il transmitt à ses descendants.

les terres du Barrois, vers Gorze et Thiaucourt. Son antagoniste ne demeura non plus coi ni couvert, mais se mit en campagne avec gens du Barrois. Il y eut plusieurs rencontres sans autre résultat bien prononcé que de ruiner quelques villages et hameaux qui ne pouvaient mais de la querelle. Enfin, pour vider définitivement ce différend, les deux chefs se défièrent à un combat singulier qui fut fixé au mardi 4 avril, jour de saint Ambroise, et ils choisirent pour champ clos la cour du château de Guy de Luxembourg, comte de Saint-Pol et de Liney. (1)

C'était donc à ce duel que le sire de Gravelley, sorti de Metz par la porte Serpenoise, se rendait avec ses compagnons qui, seulement pour lui faire honneur et cortège, et croyant devoir être simples spectateurs du combat, n'avaient vêtu ni hauberts, ni casques, ni cotes de mailles, dont Robert seul s'était accoutré. Ainsi cheminant et devisant, nos gais Messins allaient sortir de Montigny, lorsque l'un d'eux, Messire Pierre de Lançon, fut accosté par un berger qui, dès son plus bas âge, était affecté d'une sorte d'idiotisme et que, pour cette raison même, le peuple regardait comme doué de *seconde vue*. Ce prétendu sorcier, s'approchant du sire de Lançon, lui psalmodia, sur un air monotone, les quatre versets suivants :

Mon ami prends garde à toy,
Prends tes armes, ton harnoys,
Revêts ta cote de maille,
Car il y aura bataille.

Lançon, ayant considéré attentivement ce singulier donneur d'avis, et informé par les paysans du privilège

(1) Quand ce vint à prouver la chose,
En avril, jour de saint Ambrose,
Celuy de Metz s'y trouva
Et l'autre très faux se prouva.

(Chronique Messine.)

de sorcellerie qu'on lui attribuait, piqua des deux et alla faire part à Robert d'Hervilliers de la prédiction du berger. D'Hervilliers, après réflexion, jugeant qu'il était prudent de se prémunir contre une trahison possible, conseilla à ses compagnons de rentrer à Metz, afin d'y prendre leurs armes; et lui-même attendit leur retour dans une des dernières maisons du village.

Lorsqu'ils l'eurent tous rejoint, la troupe messine se remit en marche, remontant la riante vallée de la Moselle; passa sous l'aqueduc romain de Jouy, et côtoyant la rive droite du fleuve chanté par Ausonne, arriva, vers le milieu du jour, à Pont-à-Mousson, ville qui commençait à s'étendre sur les deux bords de la rivière, au pied de la colline que couronnait le château-fort de Mousson. On se trouvait là sur les terres du duc de Bar, et par conséquent en pays ennemi; mais, Robert d'Hervilliers ayant un sauf-conduit du duc, les Messins résolurent d'y passer cette première nuit. Néanmoins, le froid accueil qu'ils reçurent des Mussipontains, le ton ricaneur avec lequel on leur parla de l'issue probable de leur voyage, commencèrent à leur faire présager qu'ils n'auraient pas affaire à *armes courtoises*, et ils s'applaudirent de n'avoir pas méprisé les conseils du berger de Montigny.

Le lendemain donc, résolus de ne pas gîter sur les domaines du duc de Bar, les Messins partirent bien avant l'aube, gravirent la colline de Montoville, du sommet de laquelle ils jetèrent un regard d'adieu sur la Moselle dont le cours était alors jalonné par une ligne sinueuse de brouillards; et faisant diligence, ils descendirent avant la nuit sur les terres du sire de Saarbruck, à Vignot-sur-Meuse, alors ville close de murs, aujourd'hui devenue un village aux dépens duquel s'est agrandie la cité des damoiseaux de Commercy. De là, Robert d'Hervilliers

envoya un des siens demander à Messire Jean de Saarbruck, le passage par ses domaines pour lui et tout son monde : ce qui fut gracieusement octroyé par le damoiseau qui même eut l'attention délicate de faire porter à Vignot force gibier de ses chasses et des vins de ses celliers pour festoyer les nobles Messins. Ainsi le 4 avril, la troupe de sire Robert ayant, de très grand matin, franchi la Meuse et la forêt de Commercy, parut deux heures avant midi en vue de la porte orientale du château de Liney. Grand fut leur étonnement de trouver cette porte fermée, les ponts levés, et, lorsqu'ils eurent hélé l'homme d'armes préposé à la garde, d'apprendre qu'on n'avait nulle nouvelle de Jehan de Mars, que le comte de Saint-Pol était alors absent de son manoir de Liney, et qu'il avait, avant de partir, fait défense expresse de laisser pénétrer gens armés dans l'intérieur du château.

Pendant ce colloque, un des Messins s'étant porté à la découverte, sur le chemin de Bar, revint, à toute bride, annoncer qu'on apercevait au loin, vers le Petit-Nançois, une troupe à cheval qui paraissait nombreuse, s'avancant en bon ordre, et dont les cuirasses, heaumes et écus étincelaient aux rayons du soleil. Robert d'Hervilliers, sans perdre de temps, se plaça en embuscade avec ses gens derrière un massif d'arbres bordant le ruisseau qui reçut depuis le nom de *Mordesson*. Ils mirent pied à terre et confièrent leurs chevaux aux pages auxquels il fut enjoint de s'enfuir à l'approche des Barisiens. La troupe qui s'avavançait vers Liney était en effet commandée par Robert, duc de Bar, et comptait cent quarante hommes d'armes de la meilleure noblesse du duché, parmi lesquels se distinguaient Robert des Hermoises, Guillaume de Stainville, le comte de Salm, Jehan de Watronville, Jehan du Châtelet et Jehan de Mars, l'auteur principal de la querelle.

Arrivés à quelques centaines de pas du ruisseau, les gens du duc de Bar aperçurent les pages qui s'enfuyaient à bride abattue, comme ils en avaient reçu l'ordre. Estimant que ces fuyards étaient d'Hervilliers et ses compagnons, ils piquèrent des deux et les poursuivirent en désordre en poussant de grands cris. Le comte de Salm (1) surtout criait aux Messins : *Parmentiers! Parmentiers!* et se montrait des plus acharnés à la poursuite. Mais à peine avaient-ils dépassé le ruisseau, que voilà Robert d'Hervilliers qui se lève avec tous ses hommes et tombe sur les derrières des Barisiens. Ceux-ci, faisant volte-face pour résister à si forte partie, se trouvèrent dans un désarroi inconcevable, resserrés entre la colline et la rivière d'Ornain, au point que les Messins n'eurent que la peine de les tuer ou de les faire prisonniers. Les gens du comte de Liney furent, du haut de leurs murailles, spectateurs de ce combat sans y prendre part, tinrent leurs portes fermées, et n'admirent dans leur forteresse aucun champion des deux partis.

Le comte de Salm tomba des premiers percé de coups, Hubert de Bulgnéville, Rudolphe de la Tour, Jehan de Mars, Jehan de Sorbey et cinq ou six autres partagèrent son sort et demeurèrent sur la place. Le duc Robert fut renversé de cheval et allait être foulé aux pieds quand il eut la douleur de rendre son épée au sire d'Hervilliers lui-même, et paya ainsi sa félonie et trahison. Avec lui furent pris environ soixante gentilshommes, parmi lesquels Jehan de Watronville, Robert des Hermoises, Perrin de Noviant, Huairt de Billey, Guillaume de Stainville, Jehan et Richard de Chardonne, Jehan Balthazard de Liney, Thomas de Longueville, Jehan du Châtelet, Jacques d'Espinal, etc.

(1) Jean III.^e du nom, comte de Salm en Vosges.

En toute hâte, ne voulant demeurer sur les domaines du duc et à portée de sa capitale avec si riche proie, les gentilshommes messins reprirent la route qu'ils avaient parcourue le matin, et vinrent gîter à Commercy où le damoiseau qui, par le passé, avait eu maille à partir avec le duc Robert, ne parut pas trop marry de sa déconvenue. Néanmoins lui fit-il un accueil cordial et convenable; mais il ne put si bien céler ses sentiments qu'on ne devinât qu'il n'aurait pas fait de neuvaine pour que l'événement de la journée fût différent. Parmi les Barisiens, les uns paraissaient fort contrits de voir que leur guet-apens eût tourné à leur dommage; d'autres, et c'était le plus grand nombre, parmi lesquels le duc lui-même, semblèrent se résigner, sinon gaîment, du moins sans trop de peine à leur sort.

Voulant rentrer à Metz dans la journée du lendemain, le sire d'Hervilliers fit partir sa troupe de très bonne heure; Jehan de Saarbruck accompagna les preux Messins jusqu'à la limite de sa châtellenie, et, pour éviter Pont-à-Mousson où le passage du duc prisonnier eût pu éprouver de l'opposition de la part de ses féaux sujets de la ville et de la forteresse, on se dirigea par Thiaucourt et Gorze et l'on regagna le val de la Moselle à Ancy, chacun des prisonniers cheminant entre deux cavaliers messins, le duc Robert ouvrant la marche entre d'Hervilliers et Pierre de Lançon. Le cortège entra dans Metz par le Pont-des-Morts, une heure avant la nuit, au son des cloches, et au milieu de toute la bourgeoisie et de l'aristocratie messine qui fit éclater grande liesse, quand fut connu le résultat du champ clos de messire d'Hervilliers. On se pressait dans les rues sur le passage des champions et de leurs prisonniers, en criant *Noël!* au sire de Graville, et ce fut entre une double haie de ses citoyens qu'il arriva

au palais où le maître-échevin Nicolas Noiron et les treize jurés de la cité, instruits de son retour triomphant, l'attendaient pour lui faire accueil. Il présenta lui-même son prisonnier aux magistrats qui, après l'éloge de sa bravoure et de celle de ses compagnons, répartirent les Bariens en logement chez divers bourgeois de la cité. Le duc fut d'abord placé chez Jehan Jallée, au Champassaille; mais il n'y demeura que quelques semaines, après lesquelles on lui assigna la maison d'un riche citain, nommé Jehan Génier, en la rue Taison. Le comte de la Petite-Pierre, Huairt de Billey et Richard de Chardonne y furent aussi logés avec lui.

Pendant les premiers temps de leur captivité, nos nobles prisonniers affectèrent de ne laisser paraître aucun déplaisir de leur position, et de faire, suivant le proverbe, bonne mine à mauvais jeu. Leur prison d'ailleurs n'était pas très dure. Ils ne pouvaient à la vérité sortir de la ville; mais on leur avait accordé la faculté, depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure du *couvre-feu*, de se promener librement *intrà muros*, escortés par un estafier ou sergent de ville. Il leur était enjoint de rentrer et de coucher dans les maisons qui leur avaient été désignées pour logis, et tous les soirs, après la cloche, un quartier venait dans chacun de ces logements s'assurer de leur présence par une sorte de *contr'appel*. Cependant cette captivité dont rien n'annonçait la fin comme prochaine, commença, après trois mois, à peser aux Bariens et surtout à leur duc. Ses fils étant encore en bas-âge, la duchesse Marie (1) avait, depuis son absence, pris

(1) Marie de France, fille du roi Jean, duchesse de Bar en 1364. C'est pour cette princesse que Jean d'Arras, secrétaire du duc de Berri, composa le roman-féerie de *Mélusine*.

l'administration de ses états en qualité de régent. Robert se plaignait de ce que la duchesse n'intéressât pas à sa délivrance les princes souverains ses voisins, et même son frère le roi Charles V. Ces plaintes étaient injustes. Marie avait invoqué la médiation du roi de France; mais ce sage monarque, informé des circonstances qui avaient amené la captivité de son beau-frère, refusa positivement de s'interposer dans un différend où tous les torts étaient du côté de celui-ci. Le duc de Lorraine, le comte de Vaudémont, le duc de Luxembourg, le comte de Liney, voyant le refus du roi de France, et peu désireux peut-être de tirer de sa prison un voisin aussi remuant que Robert, se tinrent tranquilles et n'offrirent pas leur intervention.

Aigri par tous ces contre-temps, le duc résolut de ne devoir sa liberté qu'à lui seul, et ourdit, avec ses compagnons de logis, un expédient pour leur évasion. La fille de leur hôte, Catherine Génier, était chargée par son père du soin de faire la chambre et les lits où couchaient les seigneurs barisiens. Catherine était une petite brune de dix-huit ans, assez avenante, à laquelle on ne pouvait reprocher au physique que des extrémités un peu trop développées pour sa stature (c'est ce qu'on nomme encore, je crois, *le pied messin*), et au moral qu'une grande légèreté et une présomption peu convenable à sa modeste condition. Pour la mettre dans ses intérêts, Robert, qui avait deviné son faible, l'amadouait par ces présents d'objets de parure ou de friandises qui allèchent ordinairement les jeunes filles. Tantôt c'était un *hennin* ou *escoffion* orné de dentelles de Flandres; tantôt un collier ou des bracelets, un anneau ou des pendants d'oreilles; tantôt des dragées de *Saint-Roch*, des pâtes sucrées, des *pignolats*, des fruits confits et autres douceurs. La jeune bourgeoise,

en recevant ces cadeaux, avait été jusqu'à croire que son prisonnier (ainsi le nommait-elle), était disposé à lui parler d'amour, et la vérité nous contraint d'ajouter que, préparée par les attentions du duc, elle était toute accessible aux doux propos de ce seigneur. Or, un soir, veille de saint Pierre, qu'assise sur un escabeau, elle récapitulait intérieurement toutes les probabilités qu'elle avait établies à ce sujet, son père, la surprenant dans cette attitude pensive :

— Eh bien ! *Cathinette*, lui dit-il, n'as-tu rien à ouvrir aujourd'hui ? tu restes là plantée comme la croix du Pont-Thieffroy ? te cuides-tu transmuée en damoiselle, pour demeurer céans sans faire œuvre de tes dix doigts ? Certes, c'est grand pitié, et ce n'est la leçon ni l'exemple que tu reçus de ta mère, la digne femme ! Dieu l'ait dans son saint paradis ! Parle, voyons, au lieu de *béser* ainsi, que ne vas-tu faire les lits de nos seigneurs les étrangers ? il est passé l'heure de vêpres, et tu n'as meshuy mis le pied en leur chambre.

— Cher père, répondit Catherine, volontiers ferais-je : mais voicy tantôt trois grands jours que monseigneur le duc m'a enjoint de ne lui faire son lit ni à ses compagnons, jusqu'à ce que vienne la sainte Ruffine. C'est, dit-il, par vœu de pénitence et pour se mortifier la chair que ces sires se veulent coucher sans linceuls et sans se dévestir. Je n'ai dû aller à l'encontre de leur vouloir.

— Ouais ; pensa Génier, ils me semblent trop peu enclins à pénitence et par trop gaillards aimant leur peau, pour se géhenner de la sorte. M'est avis qu'il y a quelque rubrique là-dessous.

Et, poursuivi par cette pensée, le bourgeois mit sa cape et s'en fut prévenir du cas et avertir de ses soupçons les *Sept de la guerre*. Ceux-ci se transportèrent incontinent

chez Génier, firent ouvrir par force l'huis de la chambre des Barisiens, alors sortis du logis, et y firent une visite et perquisition scrupuleuse. Cette chambre, au premier étage, n'avait de jour que par une croisée munie de forts barreaux grillés, ouvrant sur une cour intérieure. Pour sortir de la maison, il fallait passer devant la chambre du bourgeois qui, toutes les nuits, fermait lui-même la porte extérieure et en mettait la clé, sous son chevet, depuis qu'il était constitué gardien des quatre seigneurs barrois. Le mur auquel étaient adossés les lits des hôtes de Génier formait un des côtés d'une autre cour basse donnant sur *Jurue*. La défense de toucher à ces lits, enjointe à Catherine, appela les soupçons du Messin de ce côté. Ayant donc éloigné du mur le lit du duc Robert, ils trouvèrent, derrière le chevet, un pertuis assez large pour livrer passage à un homme de médiocre corpulence, plus un instrument en fer, dit *pied-de-chèvre*, sorte de pince qui avait servi à démolir la maçonnerie dont les décombres étaient amoncelés sous le chalit, plus une demi-douzaine de dagues bien affilées et émoulues, plus un grand nombre de bouts de corde de plusieurs brasses pour *s'avaller* dans la basse-cour, et de là gagner *Jurue* et sans doute la pleine campagne.

L'un des sept se hâta d'aller quérir main-forte : on plaça ce renfort de gardes dans les maisons voisines, et à la tombée de la nuit, quand nos quatre Barrois furent rentrés chez leur hôte, d'où sans doute ils comptaient s'évader cette nuit même sans prendre congé, on leur signifia que leur projet était éventé, et qu'on allait sur l'heure les mettre en lieu plus sûr et d'où ils ne pourraient prendre leur volée. Les pauvres déconfits furent, en effet, transférés dans un édifice dépendant du palais, où on les logea au deuxième étage, chacun dans une pièce séparée

dont les murs, outre leur hauteur, avaient une épaisseur respectable. Là, ils furent surveillés plus sévèrement et ne purent se procurer les moyens d'évasion qui avaient pensé leur réussir chez leur hôte de la rue Taison. Cette tentative de fuite de la part de Robert rendit les Messins plus difficiles sur les articles d'un accommodement, et quand il fit faire quelques ouvertures à ce sujet, on lui imposa de si dures conditions qu'il les rejeta et préféra tout attendre du temps. Les Messins ne demandaient pas moins de 80,000 florins pour la rançon personnelle du duc; et pour celle de ses compagnons de captivité, ils exigeaient la cession de tout le territoire qu'il possédait dans le val de Metz et entre Seille et Moselle. Robert jura par les reliques de saint Maxe (serment équivalent à celui des dieux de la Fable, par le Styx), que dût-il finir ses jours en prison, il ne consentirait jamais à rien aliéner de ses domaines, et l'affaire en resta là.

Les Messins continuèrent donc leurs incursions sur le Barrois pendant le reste de cette année 1368 et pendant la suivante. Ainsi, avec l'assistance du comte de Liney, ils assiégèrent et prirent une forte tour près de Gondrecourt-en-Woëvre, en firent périr les défenseurs par le gibet et trancher la tête au sire Colair des Hermoises qui y commandait (1). Ils prirent et ruinèrent le bourg de Belleville-sur-Moselle, entre Pont-à-Mousson et Nancy; ils assiégèrent le château de Pierrefort, chef-lieu d'un fief d'une branche cadette de la maison de Bar; n'ayant pu s'en rendre maîtres, ils dévastèrent tous les environs.

(1) Le sire Collart des Hermoises
Ne but plus ni vin, ni cervoise;
Renonça aux armes et à espée,
Puis il eust la teste coupée.

(Chronique Messine.)

Ils brûlèrent le bourg neuf de Briey et le *bourg sous Mousson*, s'emparèrent de Sorcey, et commirent mille dévastations en diverses autres parties du duché de Bar. Robert affecta de rester impassible en apprenant tous ces excès et de ne s'occuper désormais que du salut de son âme en faisant force aumônes et fondations pieuses. Ainsi, en cette année 1369, il donna les fonds pour la construction de l'église des Carmes, au bas de la rue qui a pris le nom de ces religieux; il dédia cette église à la Vierge, comme l'atteste ce passage de la chronique déjà citée :

Cetuy duc fit faire les Carmes
En l'honneur de Notre-Dame;
Et puis, par succession de temps,
Y furent mis moynes et faict couvent.

Il en suivit lui-même la construction avec zèle et assiduité, et trompa par cette distraction les ennuis de sa captivité qui dura longtemps encore; car ce ne fut que le 9 août 1370 que, par la médiation de Jean, duc de Lorraine, et de Guy de Luxembourg, comte de Linéy, fut conclu un traité pour sa mise en liberté: les Messins se relâchant de leurs prétentions, ne demandèrent que 60,000 florins pour sa rançon, et le duc de Lorraine s'étant rendu caution du paiement de cette somme, le traité de cautionnement fut passé, ledit jour, en l'église Sainte-Croix de Pont-à-Mousson. Le lendemain 10 août, entre le maître-échevin, Jean Bandoche et les jurés de la cité et le duc de Bar, fut conclu à Metz un autre traité confirmatif du premier, et dont les autres clauses furent amnistie et remise pour tous dommages et faits d'hostilité commis de part et d'autre, avant et depuis *la journée de Linéy*, et spécialement aux sièges et prises de Pierrefort, Gondrecourt, Belleville; octroi par le duc de Bar du libre transit, par ses domaines, de toutes marchandises, den-

rées, rentes et cens destinés pour Metz. Philippe de France, duc de Bourgogne, beau-frère de Robert, Wenceslas, duc de Luxembourg, son oncle, Guy de Luxembourg-Liney, comte de Saint-Pol, Thiébault, comte de Blamont, et Jean, sire d'Apremont, se portèrent garants de l'exécution de ce traité, pour sûreté de laquelle les Messins voulurent en outre un gage matériel et obtinrent pour *hypothèque* la ville et le château de Foug (1).

Robert fut donc *relaxé*; mais, peu après sa délivrance, il se vit encore harcelé par ceux de Metz qui ne voulurent libérer les gentilshommes, ses compagnons d'infortune; « car, disaient les *seigneurs treize*, l'appointement des » jour et veille de saint Laurent n'est que pour messire » de Bar, et nulle clause n'y mentionne les nobles hommes » pris avec et quand lui. » Ces gentilshommes, de leur côté, lui faisaient représenter qu'ils avaient succombé pour sa cause et qu'ils ne devaient en pâtir en leurs biens et personnes. Bref, le duc fut obligé de transiger et de faire un nouvel accord garanti par les mêmes seigneurs, par lequel il promettait payer 140 mille florins, tant pour sa rançon que pour celle de ses compagnons de captivité. Et dès le mois de septembre, il en délivra 25,000 à-compte, en bonnes espèces bien sonnantes.

Mais les conditions qui restaient à remplir lui paraissant très onéreuses, il s'occupa de trouver le moyen de s'en libérer; et pour cet effet, il s'adressa directement au pape, Pierre Roger, limousin qui venait d'être élevé à la tiare sous le nom de Grégoire XI. On sait que, dans ce siècle, le souverain pontife était regardé comme ayant

(1) Bourg à une lieue de Toul. C'est dans ce château (que Richelieu fit démolir) que René d'Anjou, héritier de Bar, épousa, en 1419, Isabelle, héritière de Lorraine.

pouvoir de lier et de délier, même pour ce qui regardait les choses temporelles. Le Saint-Père, sur les représentations du duc, le délia donc lui et ses cautions du serment par lequel ils s'étaient engagés envers les Messins; estima que sa rançon et celle de ses gentilshommes était suffisamment soldée par la somme déjà perçue. Et le duc Robert, ne professant pas sans doute la même opinion que le feu roi Jean, son beau-père : « Que si la bonne foi » et la vérité étaient bannies du reste de la terre, on » devrait au moins les trouver dans le cœur et la bouche » des princes », le duc Robert se tint pour bien et dûment libéré envers la cité de Metz, et mérita que la *Chronique de Saint-Thiébault* dit, en parlant de sa rançon, qu'il ne la payât oncques, et ne tint oncques convent entièrement de ce qu'il ot convenu de tenir par son salairement.

PIERRE DE LUXEMBOURG.

BIOGRAPHIE BARROISE.

XIV^e SIÈCLE.

A M. l'abbé Comus, de Ligny.

I. — LA CHAMBRE SAINT-PIERRE.

Dum plaudit Avenio,
Accinat hæc regio
Sui civis glorio.
Nascentem suscepit,
Grescentemque fovit
Suis hæc urbs mœnibus.

(Prose de l'office du B. P. de Luxembourg.)

Ligny était entré depuis cent trente-six années dans l'auguste maison de Luxembourg, par le mariage de Henri avec Marguerite de Bar, quand Charles V, roi de France, l'érigea en comté (1367) en faveur de Guy de Luxembourg, marié à Mahault de Châtillon, héritière du comté de Saint-Pol. Déjà trois fils étaient nés de leur union, et Mahault allait donner le jour à un quatrième, lorsqu'un

incendie, causé, dit-on, par le feu du ciel, consuma le château de Ligny, vaste manoir adossé à des tours du XII.^e siècle, qui défendaient la porte orientale de la cité. Ce fut au troisième étage de l'une de ces tours, en une chambre sombre et humide, qui n'avait pour tapis que des dalles froides, pour plafond qu'une lourde voûte, pour fermeture qu'une porte brute, pour jour que deux étroites verrières à petit plomb, et pour mobilier que le grabat du sergent d'armes, gardien du lieu, que Mahault de Châtillon, suzeraine de deux comtés, compagne d'un prince de la maison impériale, se réfugia, fut prise des douleurs de l'enfantement (20 juillet 1369), et mit au monde un fils, qui, présenté le lendemain aux fonts baptismaux, reçut le nom de Pierre.

Il est probable que le château de Ligny fut promptement réédifié, et qu'à la naissance d'André, la comtesse accoucha, en *confortable appartement*, de son cinquième fils.

Peu après cette naissance, Guy de Luxembourg périt au combat de Baëswiler ou Weisweiler, près de Juliers. Il mourut en preux, laissant sa veuve chargée d'éduquer sa noble lignée. Mahault sut dignement remplir sa tâche. Elle fit de sa fille Jeanne un modèle de piété compâtissante, de son fils aîné Valeran III, comte de Ligny et de Saint-Pol, un chevalier de haut renom, et de ses puînés, Robert et Jean, comte de Conversan, de brillants damoiseaux; mais il ne lui fut point donné de présider à l'éducation de Pierre : il avait à peine cinq années, quand Dieu réunit sa noble mère au vaillant époux qu'elle avait perdu. Sa belle-sœur, Jeanne, douairière de Châtillon, l'ayant remplacée dans ce devoir pieux, emmena son neveu au château de Saint-Pol, et le fit étudier à l'université de Paris, célèbre dans toute la chrétienté par les lumières de ses professeurs, le nombre de ses écoliers et

ses vastes privilèges. Le jeune élève, d'une grâce et d'une beauté admirables, fut confié à Hugues Chaudrenier et à Nicolas Claquin, ancien aumônier de la comtesse Mahault, et depuis chanoine de Cambrai. Ces deux hommes, de vertus et de mœurs austères, s'adjoignirent Michel Alant en qualité de précepteur. La mort seule les sépara de Pierre de Luxembourg, qui, sous eux, fit de rapides progrès dans les lettres, et parvint à un degré de piété et de modestie si éminent, qu'il eut du retentissement jusqu'à la cour d'Avignon, où régnait alors (1379) Clément VII, l'antipape, compétiteur d'Urbain VI. La catholicité était dans les déchirements d'un schisme dont la mort de Grégoire XI avait donné le signal. La *ville éternelle*, veuve depuis quelques années du vicaire de Jésus-Christ, avait impérieusement réclamé son retour, et contraint le conclave d'élire le napolitain Barthélemy Prignano, intronisé au Capitole sous le titre d'Urbain VI. Mais ce pontife ayant, dès l'année suivante, mécontenté les cardinaux, le sacré collège annula son élection, la proclama œuvre de violence, et éleva aux honneurs de la tiare Robert de Genève, qui, sous le nom de Clément VII, fut sacré à Avignon, où il releva le trône pontifical de Grégoire XI. La chrétienté se partagea dès-lors entre les deux compétiteurs : Naples et la France reconnurent Clément VII ; l'Allemagne, le Nord et une partie de l'Italie se déclarèrent en faveur d'Urbain. Ce fut une lutte d'interdits, d'excommunications et d'intrigues de tout genre. Le pape d'Avignon, comme celui de Rome, n'était occupé qu'à se créer des partisans et à capter ceux de son adversaire. Instruit du mérite de Pierre de Luxembourg et de la prépondérance de sa famille, Clément s'empressa de l'accaparer, et de lui conférer, *proprio motu*, un canonicat de l'Église de Paris, quoiqu'il fût à peine âgé de

dix ans ! Loïnt de considérer sa promotion comme une récompense méritée, le nouveau chanoine n'y vit qu'une obligation de redoubler de zèle et d'humilité. Son assiduité aux offices était exemplaire ; il ne se dispensait d'aucun des emplois dédaignés par ses confrères ; et ne pouvant, à cause de son jeune âge, porter seul aux processions la lourde croix qui dépendait de leur matériel, il se faisait aider par un clerc ; mais sa légende assure que, tant que durait la cérémonie, sa pieuse main ne quittait jamais la hampe du signe de rédemption.

En 1380, Pierre fut arraché à ses paisibles études et à ses exercices de piété par un incident qu'il nous faut rapporter. Son frère aîné, Valeran, comte de Saint-Pol et de Ligny, s'était rendu en pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, et avait conséquemment traversé la France, alors en guerre avec les Anglais, qui, maîtres de Calais, désolaient les provinces avoisinantes. Leurs pilleries réveillèrent l'ardeur martiale de Valeran, et il se laissa persuader par le grand-maître des arbalétriers de prendre le commandement de cent lances destinées à repouler les coureurs ennemis : mais Valeran donna dans une embuscade, fut pris et mené en Angleterre, où il tint prison sous Edouard III et Richard II. Mis à rançon de 120,000 livres, il eut remise de la moitié, à la sollicitation de Mahaut de Roëulx, sœur utérine de Richard à laquelle il avait su plaire ; il lui fut même permis de revoir la France, en livrant en otage son frère Pierre, chanoine de Paris. Pierre, sur l'injonction du comte de Ligny, son seigneur temporel, quitta sans murmurer son église, ses chères études, partit pour Calais et y séjourna dix mois, temps que Valeran mit à profit pour solder sa rançon. De retour à Paris, sa réputation de sainteté s'accrut au point que les insignes métropoles de Chartres et de Cambrai lui

conférèrent spontanément les archidiaconats de Dreux et de Bruxelles, sans l'astreindre à résidence. Les émoluments de ces dignités lui permirent d'étendre ses charités, car toujours il distribua aux pauvres les revenus de ses bénéfices, et instruisit par des exemples, plus encore que par des préceptes, son jeune frère André, élevé près de lui, et qui, par la suite, occupa le siège épiscopal de Cambrai.

II. — METZ ET AVIGNON.

Vix erat major merito vel annis,
Infulus quando meruit remenses
Qui jugo Christi dedit alta regis
Colla sicambri.

Tuque Metensis, tibi gratulare,
Civitas : qualls venit ecce pompa
Pastor : hâc Christus solymas triumphans
Scandit ad arces.

(*Hymne du B. Pierre de Luxembourg.*)

Les éminents mérites du jeune chanoine-archidiacre ne tardèrent pas à recevoir une récompense encore plus éclatante : l'Église de Metz avait reconnu l'autorité de Clément VII ; mais son prélat, Thierry de Boppart, était le secret partisan d'Urbain, qui comptait, parmi les fidèles de ce puissant diocèse, un grand nombre d'adhérents. Thierry étant venu à mourir dans les premiers jours de janvier 1384, Clément se hâta de lui donner un successeur, et fit choix de Pierre de Luxembourg, alors âgé de quinze années. Il lui accorda dispense canonique et pour donner plus de poids à sa nomination, sollicité d'ailleurs par Charles VI de France et son oncle le duc de Berry, il le créa cardinal de *Saint-George au voile d'or*.

A la nouvelle de la mort de Thierry de Boppart, son suffragant, Bertrand, évêque de Thessalie, que les *clémentins* avaient expulsé l'année précédente à titre de

fauteur d'*urbainisme*, rentra à main armée dans l'évêché de Metz, menant à sa suite deux légats du pape de Rome : il s'empara de Moyen-Vic, de Marsal et de Nomeny, et y fit reconnaître le pouvoir d'Urbain.

Cependant le jeune évêque de Metz se disposait à prendre possession de son diocèse ; et comme les abords étaient occupés par les *urbainistes*, il fut décidé que le comte de Ligny l'escorterait à la tête de quinze cents cavaliers, qui avaient mission de proclamer, à la pointe de leurs lances, non seulement Pierre de Luxembourg évêque de Metz, mais Clément VII pontife suprême de toute la chrétienté ; car, dans ces temps de piété peu éclairée, on regardait comme valable une adhésion ainsi extorquée par ces sortes de *dragonnades*. Tandis que Valeran rassemblait ses hommes d'armes, Pierre était à Ligny, près de sa sœur Jeanne, qui y vivait en odeur de sainteté. Jeanne profita du séjour de son frère pour le fortifier dans ses sentiments de piété, et le maintenir dans sa résolution de se consacrer à Dieu.

Ce fut le jour de Pentecôte de l'an 1384 que le jeune cardinal fit son entrée dans l'impériale cité de Metz : il y fut reçu sans pompe, remettant à des jours plus heureux son installation *officielle* ; et se rendit en hâte à l'armée de son frère, pressé d'adoucir, par sa présence, les maux d'une guerre entreprise en son nom.

Les prisonniers faits par son frère étaient surtout l'objet de ses soins et de sa charité inépuisables. Tout l'été fut consacré au recouvrement des diverses places de l'évêché : et lorsqu'elles furent toutes soumises, Pierre traita avec Valeran, dans le château de Vic, des indemnités que celui-ci exigeait pour cet armement. Le comte prétendait à 44,000 livres, somme exorbitante pour ce temps-là : aussi, le chapitre de Metz la refusa-t-il tout d'une voix.

La difficulté subsista jusqu'au retour des deux frères à Ligny, vers la fin de septembre. Alors Valeran demanda à l'évêque deux places de son diocèse en dépôt, comme sûreté du remboursement : mais Pierre, ne se regardant que comme gardien des places de son évêché, et ne se croyant pas autorisé à se dessaisir de la moindre partie; même temporairement, refusa péremptoirement et préféra abandonner au comte de Ligny la totalité de son patrimoine, qui s'élevait à 1200 livres de rente.

Le saint prélat ayant liquidé le temporel de son église, et réuni ses ouailles sous l'autorité de Clément VII, vint retrouver sa sœur à Ligny : il passait près d'elle la plus grande partie de ses journées, se livrant à des lectures pieuses, soit dans l'église collégiale du château, soit dans le parc du manoir, au pied d'arbres séculaires. Toujours levé avant l'aube du jour, le soleil le surprenait tantôt agenouillé sur les bords de l'Ornain, tantôt priant sur le sommet des coteaux qui encadrent la vallée, plus souvent encore dans la demeure des pauvres vassaux de son frère, soulageant leur infortune, soignant les malades et consolant les affligés. Le souvenir de son inépuisable charité s'est longtemps conservé dans la mémoire des sujets des comtes de Ligny. Au dernier siècle encore, ils citaient toujours deux Luxembourg : l'un avec reconnaissance, c'était le bon cardinal Pierre; l'autre avec orgueil, c'était l'immortel bossu, le maréchal François de Luxembourg, le vainqueur de Steinkerque et de Fleurus,

« Malheureux à la cour, invincible à la guerre. »

Après quatre mois passés en la demeure de ses pères, le cardinal-évêque revint à Paris, en février 1385, et y redoubla d'austérités. Il couchait sur la dure, se macérait la chair, et prenait à peine assez de nourriture pour se

sustenter. Sa sœur, dit la légende, lui avait enseigné un secret pour s'exempter de manger sans que ses convives s'en aperçussent; et quand ses domestiques lui remontraient qu'il détruisait sa santé et abrégeait sa vie par ses mortifications, il leur répondait, en leur montrant son corps : *Curez-vous de cette charogne ?* Ses études absorbaient le temps qu'il ne donnait pas aux pratiques religieuses : il se livrait principalement à la lecture des saintes Écritures, à celle de la vie des saints évêques et des matières canoniques.

En cette année 1385, il fit à Metz son entrée solennelle : il parut escorté de son frère Valeran et des principaux seigneurs de son illustre famille, qui avait déjà donné deux empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême, maints ducs et maints comtes à l'Allemagne et à la France. Au milieu de ces hauts barons chevauchait le saint évêque, pieds nus, monté sur un âne. Le lendemain il ordonna une procession de la cathédrale à l'abbaye de Saint-Vincent, à laquelle il assista pareillement pieds nus et revêtu de ses ornements pontificaux.

Il était depuis plusieurs mois l'édification de sa métropole ; y donnant l'exemple de toutes les vertus, lorsque Clément VII le manda à Avignon. Ce fut avec profonde douleur que le troupeau et le pasteur se séparèrent. Pierre passa par Paris, où il prit congé du roi Charles VI, qui professait pour lui une haute estime et une vive affection. Le monarque le gratifia d'une somme de deux mille livres, tant pour l'indemniser des dépenses qu'il avait faites dans son évêché, que pour l'aider à soutenir dignement son rang à la cour pontificale, où il fut reçu avec tendresse par le pape et le sacré collège. Il eut pouvoir y demeurer sans scrupule, en vertu de la bulle de Grégoire XI qui dispensait les cardinaux évêques de la résidence diocésaine.

Son séjour à Avignon fut marqué par d'amers chagrins. C'étaient les citains de Metz qui, prétextant que Pierre de Luxembourg n'était qu'administrateur, et non prélat canonique de son évêché, puisqu'il n'avait point encore la consécration épiscopale, refusaient de soumettre à sa sanction le choix de magistrats qu'ils devaient nommer de concert. Valeran de Saint-Pol épousa la querelle de son frère, se rua sur le val de Metz la lance au poing, incendia trois maisons fortes, et emmena à Ligny quatre-vingt-dix prisonniers. Il repartit l'année suivante, prit Gorze d'assaut, se logea à Woippy, et commit de grands dégâts dans un rayon de plusieurs lieues. Pierre, déjà atteint de la maladie qui mit fin à ses jours, gémissait, loin de ses ouailles, des maux qui pesaient sur elles. Vainement il suppliait son frère de les épargner, mais Valeran exigeait 12,000 livres de frais de guerre, que Metz se refusait à compter.

La conscience du saint évêque s'alarmait aussi du grand nombre de bénéfices qu'il possédait, contrairement aux statuts de l'Eglise, et cependant il hésitait à s'en démettre, dans la crainte de formuler une censure tacite contre l'autorité qui les lui avait conférés. Le schisme qui déchirait la chrétienté ne navrait pas moins son âme pieuse. Il avait formé le projet de se rendre près de l'empereur d'Allemagne, des rois de France et d'Angleterre, accompagné des plus habiles docteurs en théologie et en droit canon; il comptait sur leur éloquence pour réconcilier les trois monarques, et pensait que, fort de leur royal appui, il déterminerait Clément et Urbain à abdiquer la tiare, et à donner le repos à la catholicité. S'il avait réussi, il eût épargné à nos pères ces longues années de cabales, d'intrigues et d'excommunications qu'ils ont si péniblement subies; sa gloire égalerait au-

jourd'hui celle des Ambroise, des Augustin, des Thomas d'Aquin, etc.; et nous, Linéiens, nous aurions l'honneur de compter parmi nos compatriotes l'un des pacificateurs de l'Église. Mais, vers la fin de décembre 1386, le saint évêque fut atteint d'une phtisie pulmonaire, occasionnée par ses macérations que le pape lui avait en vain ordonné de modérer. Les médecins lui conseillèrent de quitter Avignon, et le firent transporter à Villeneuve, au-delà du Rhône, dont l'air pur convenait mieux à sa faible constitution. Le développement de sa maladie fut pour Pierre de Luxembourg une occasion de manifester sa patience et sa résignation. Le 29 juin 1387, il fit son testament. Il disposa de ses biens héréditaires en faveur de sa sœur Jeanne, de ses frères André et Jean, comte de Conversan; il alloua à Valeran, son aîné, une somme d'argent en indemnité de son armement de l'année précédente; il fit plusieurs legs pieux à l'église de Metz, d'autres au profit de ses parents et de ses domestiques, et institua légataires du surplus de sa fortune mobilière *les pauvres de J.-C.* existant dans la résidence d'Avignon. Il ordonna que la plus grande simplicité présidât à ses funérailles; demanda d'être enseveli dans le cimetière de Saint-Michel d'Avignon, sans aucune distinction, et voulut que son cercueil, au lieu du drap d'or affecté aux cardinaux, fût recouvert d'un drap de bure grise.

Le 2 juillet, sentant sa fin approcher, il reçut les derniers sacrements, et exhorta son frère André, qui ne l'avait pas quitté depuis son enfance, à prendre les ordres sacrés: cette dernière volonté du saint fut religieusement accomplie. Vers le soir, Pierre de Luxembourg s'endormit dans le Seigneur, âgé seulement de dix-huit ans moins dix-huit jours. Son corps resta exposé pendant trois jours à la vénération des fidèles, et fut inhumé, selon son

désir, dans le cimetière public d'Avignon. La légende rapporte plusieurs miracles opérés par son intercession durant ses funérailles. Des goutteux furent, dit-on, guéris, des malades soulagés, et en tel nombre que, dès le surlendemain de son enterrement, deux notaires apostoliques reçurent l'ordre d'en tenir note pour servir à sa canonisation. Madame Dunoyer, dans ses *Lettres historiques*, cite la cure merveilleuse d'un petit garçon « qui, en 1432, étant monté sur l'une des tours du château d'Avignon, nommée la *tour de Trouillas*, pour dénicher des moineaux, se laissa choir et fut mis en *marmelade*. Sa mère, sans s'amuser aux cris ni aux larmes, rassembla hâtivement dans un sac les membres fracassés de son fils, et les porta sur le tombeau du saint. Pendant qu'elle était en prières, le sac se prit à *gouiller*, et l'enfant en sortit, demandant où était son moineau, et comme celui de Molière, *s'en fut jouer à la fossette*. À vous parler franchement, continue madame Dunoyer, je crois que l'on peut être sauvé sans croire à celui-là. »

Dans notre siècle de *lumières*, d'incrédulité, d'asphalte et de chemins de fer, où l'on n'ajoute confiance qu'aux faits matériellement possibles, qu'aux vérités démontrées comme le carré de l'hypoténuse, on ne croit plus aux miracles; en revanche, nous avons les saint-simoniens et l'abbé Châtel, le magnétisme, la presse périodique à bon marché et le télégraphe électrique. Mais en 1387, à cette époque de foi et de poésie, une canonisation était la grande affaire du monde chrétien. Charles VI, l'université de Paris et le chapitre de Notre-Dame avaient tellement à cœur celle du bienheureux Pierre, qu'ils députèrent Pierre d'Ailly vers le pape d'Avignon. Admis à l'audience pontificale, l'aumônier du roi prononça, devant le sacré collège, une savante harangue, remit ses lettres closes,

et conclut en demandant la béatification de Pierre de Luxembourg. Le roi de France vint même la solliciter en personne au mois d'octobre 1389 ; mais les affaires du schisme absorbaient tellement le compétiteur d'Urbain , qu'il ne put donner suite à la royale requête, et mourut avant que droit lui eût été fait. Vainement, dans le siècle suivant, Jean, comte de Ligny, Louis de Luxembourg, évêque de Téronane, neveux du cardinal, et Louis, comte de Saint-Pol, son petit-neveu, intercédèrent-ils pontife et cardinaux. Ce ne fut qu'au XVI.^e siècle, longtemps après l'extinction du schisme d'Occident, que Jules de Médicis, pape sous le nom de Clément VII, rendit la bulle de béatification, datée du 9 avril 1527 : elle ordonnait que les reliques du bienheureux seraient exhumées, mises en chasse et exposées à la vénération des fidèles. Cette exhumation eut lieu le 23 juillet de la même année. Les ossements du saint furent donnés aux célestins d'Avignon ; et continuèrent les miracles qu'opérait son tombeau. Son manteau, couleur *rose sèche*, échut aux célestins de Paris, et leur valut aussi maintes cures miraculeuses.

L'an 1639, à la sollicitation des consuls et des célestins d'Avignon, le pape Urbain VIII établit un office en l'honneur du B. Pierre de Luxembourg, et fixa sa fête au 3 juillet. Avignon et Ligny la célèbrent religieusement.

Le 2 juin 1671, madame de Luxembourg, comtesse de Ligny, fonda, dans l'église collégiale du château, une chapelle dédiée à son bienheureux parent. Un siècle après, le chapelain, alors titulaire, présenta requête au chapitre et aux officiers de l'hôtel-de-ville, tendant à obtenir que l'on chômât à Ligny le 3 juillet, la fête du saint cardinal. Cette requête fut suivie d'un décret qui y fit droit. Lors de la suppression de la collégiale, la chapelle Saint-

Pierre de Luxembourg fut transférée dans l'église paroissiale. Dans cette chapelle furent transportés, le 9 septembre 1839, les restes des anciens seigneurs de Ligny, enlevés de l'église collégiale lors de la tourmente révolutionnaire. C'est principalement aux soins pieux de M. l'abbé Comus qu'est due cette translation expiatoire.

La tour et la chambre *Saint-Pierre*, où naquit le bienheureux, subsistent encore; elles servent de gîte aux prisonniers de passage. C'est sans doute à cette destination *carcéraire* que Ligny doit la conservation de ce dernier reste de ses fortifications du moyen-âge. (1)

Pierre de Luxembourg a laissé plusieurs écrits, entre autres, *le Livre de Clergie*, imprimé à Paris, sans date, 1 vol. in-4.°, caractères gothiques; et *la Diète du salut*, Paris, 1 vol. in-4.°, 1506 : c'est un recueil de conseils adressés à sa sœur Jeanne sur la vie à mener et la conduite à tenir pour arriver à la béatitude éternelle, imprimé par Michel Lenoir.

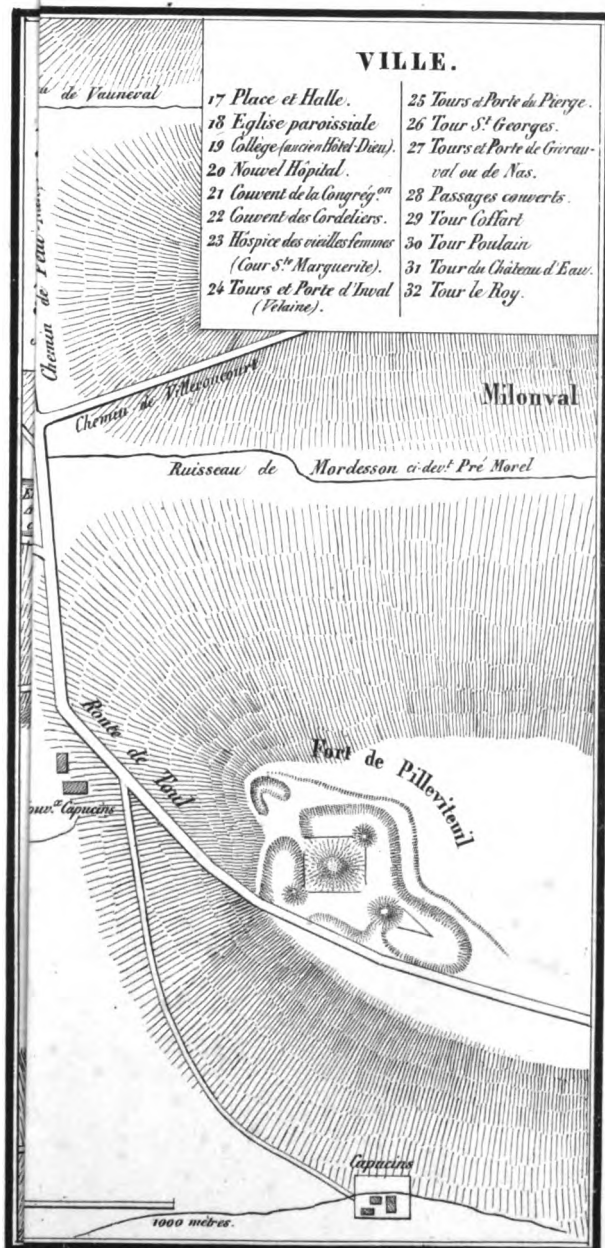
On regarde aussi comme une de ses œuvres un écrit intitulé : *Très dévot traité, ou épître très utile à la personne vivant au monde, soit voulant garder des périls qui sont au monde, soit en mariage ou hors mariage.*

(1) Nous l'avons décrite ci-dessus.

e Ligny,

VILLE.

- | | |
|---|---------------------------------|
| 17 Place et Halle. | 25 Tours d'Orte de Pierre. |
| 18 Eglise paroissiale | 26 Tour S ^t Georges. |
| 19 Collège (ancien Hôid Dieu). | 27 Tours et Porte de Givrau- |
| 20 Nouvel Hôpital. | val ou de Nas. |
| 21 Couvent de la Congrég. ^{on} | 28 Passages couverts. |
| 22 Couvent des Cordeliers. | 29 Tour Colffart |
| 23 Hôpital des évêques femmes | 30 Tour Poulain |
| (Cour S ^{te} Marguerite). | 31 Tour du Château d'Eau. |
| 24 Tours et Porte d'Inval | 32 Tour le Roy. |
| (l'Écluse). | |



MOURTHOUME ET MORDESSON.

XV^e SIÈCLE.

A M. M. Laguerre, de Ligny, D. M. P.

Antoûs d'elôria teûkhe kunessin
Oïônolsi te pasi..... (1)
(*Illiade*, Chant Ier.)

C'est une vérité incontestable et passée en axiôme, que nulle période de l'histoire d'un pays n'offre plus d'épisodes au romancier et au chroniqueur, que celles où ce pays est déchiré par les guerres civiles. L'histoire de France, plus qu'aucune autre, vient à l'appui de cette assertion, aux trois grandes époques de nos troubles domestiques, politiques et religieux, aux XV^e, XVI^e et XVIII^e siècles. C'est à la première de ces époques que se passent, dans le Barrois, les événements qui font le sujet de ce récit.

(1) Et les laisse en proie aux chiens et aux oiseaux du ciel.

Dans le milieu de l'année 1433, qui commençait alors aux fêtes de Pâques, le pouvoir des Anglais en France déclinait de son apogée, grâce à l'impulsion donnée par l'héroïque vierge de Domremy, que secondèrent puissamment les preux du parti de Charles VII. Le léopard était presque réduit à la possession des provinces maritimes; et quoiqu'il tint encore Paris dans ses serres, cette capitale était sur le point de lui échapper. C'étaient néanmoins de beaux fleurons arrachés à la couronne royale, et qu'il fallait recouvrer pour mériter le surnom de *victorieux*.

Une autre plaie profonde dévorait encore l'état : c'était l'hostilité du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, hostilité qui, bien que moins acharnée et tirant à sa fin, partageait la France en deux factions rivales, des *Bourguignons* et des *Armagnacs*, dont la scission funeste se faisait ressentir jusque dans les contrées que n'avait pas affligées la présence des bannières britanniques. C'est ainsi que notre duché de Bar éprouvait l'influence de ces fatales divisions. Ce domaine avait été cédé, en 1419, à René d'Anjou, comte de Guise, qui, en 1431, y avait réuni le duché de Lorraine, du chef de sa femme Isabelle, fille aînée du duc Charles II. Mais Antoine de Vaudémont, neveu du feu duc, avait disputé la Lorraine à René, comme fief masculin, et avait eu recours à l'appui de la Bourgogne. Avec ce secours, il avait battu et fait prisonnier son cousin, à la bataille de Bulgnéville; et, depuis lors, René languissait dans sa prison, à Dijon, dans la tour dite *de Bar*, où son goût pour la *gaie science* était son unique consolation.

Pendant l'absence de leur duc, la Lorraine et le Barrois étaient divisés entre les deux factions ennemies. Lorrains, Barisiens, Commerciens, Linéiens se faisaient une guerre

à outrance. C'est ainsi que le comte de Ligny, Jean II de de Luxembourg, chaud bourguignon, le même qui, à Compiègne, avait pris et vendu aux Anglais l'amazone barroise, dévastait le territoire de son voisin, le damoiseau de Commercy, Robert de Saarbruck, qui était du parti d'Armagnac. Or, depuis quelques semaines, les armes du comte n'avaient pas été heureuses. Battu, en plusieurs rencontres, par le damoiseau, il avait été contraint de se renfermer dans son château de Ligny, avec une forte garnison composée de soudards dévoués et déterminés, et renforcée par les bourgeois de la ville, qui, stylés par leur seigneur, formaient une milice non méprisable.

Robert de Sarrebruck avait alors pour confident, pour ami (si les princes ont des amis), un vassal nommé Pantaléon Lambert, qui nourrissait contre Jean de Luxembourg une haine mortelle et bien motivée. Dix à douze ans s'étaient écoulés depuis que l'écuyer avait épousé Alix de Vignot, jeune, belle et naïve fille, dont l'affection devait semer de fleurs sa carrière et lui faire trouver paradis sur terre. Après trois années, qui leur avaient semblé trois jours, Jean de Luxembourg vint, par aventure, à Commercy. C'était un sire *aspre et peu enclin à mercy*, mais beau diseur, devisant bien, et sachant, quand il voulait s'en donner le passe-temps, se faire bien venir des dames et damoiselles. Voir Alix, lui offrir son hommage, fut l'affaire de peu de jours. Soit légèreté naturelle, soit vanité satisfaite, la jeune femme écouta messire Jean, abandonna son mari, et suivit le comte dans son manoir. Malheureusement, ce seigneur n'était pas de caractère à soupirer longtemps pour les mêmes yeux. Peu de mois lui suffirent pour en être à ne plus témoigner à dame Alix que froideur et dédain : et la seule ressource

qui resta à la pauvre abandonnée fut de se jeter dans un cloître où, depuis lors, elle expia, dans les larmes et la pénitence, les erreurs de son jeune âge. Maintenant vous comprenez à merveille avec quel zèle Lambert devait exciter son seigneur à poursuivre sans miséricorde le sire de Luxembourg, et à l'assiéger dans son château, pour lui porter les derniers coups.

Donc, un beau jour de septembre, le damoiseau paraît sur les hauteurs, et descend dans la vallée de l'Ornain, avec tous ses gens d'armes, traînant à sa suite force engins de siège, à l'aide desquels il espérait ruiner les murailles et fortes tours du château de Ligny. Mais le comte avait fait mettre son manoir dans un bel état de défense. L'enceinte de la ville offrait bien quelques points vulnérables; mais Luxembourg ne tenait pas à la conserver : il n'avait même laissé, pour la garder, que quelques compagnies bourgeoises, et s'était renfermé, avec ses soudarts et l'élite de la milice urbaine, dans le château, forte citadelle défendue par sept belles tours qui flanquaient une muraille épaisse et haute, précédées d'ailleurs par la rivière d'Ornain et par un large fossé rempli d'eau.

Informé de la faiblesse de la garnison et des défenses de la ville, le sire de Saarbruck résolut de s'en rendre maître d'abord, afin d'assaillir ensuite le château avec chances de succès. En conséquence, dès le surlendemain de son arrivée et vers minuit, une troupe choisie parmi ses hommes les plus alertes et les plus braves franchit le fossé, entre la tour *le Roi* et la tour du *Château-d'eau*, appliqua les échelles à la muraille; et, sans éprouver beaucoup de résistance de la part des bourgeois qui gardaient cette partie de l'enceinte, pénétra dans la ville portant partout le fer et la flamme. Pantaléon Lambert, qui dirigeait cette attaque, suivi de quelques hommes dévoués,

et espérant surprendre le château à la faveur de l'effroi et du trouble occasionés par le sac de la ville, marcha droit à la porte d'*Entre-deux-Ponts*. Le capitaine de garde, Guiot, par une négligence impardonnable, ou peut-être par humanité, afin de procurer un refuge aux bourgeois, avait laissé le pont-levis baissé et la herse levée. Cette circonstance faillit être funeste au comte de Ligny. Lambert pénétra sans peine avec sa petite troupe; et, s'il eût été suivi du reste des assaillants, Jean de Luxembourg aurait eu un terrible compte à rendre de ses méfaits. Mais presque tous les Commerciens s'étant répandus dans la ville pour la piller, à peine eut-il été enfourné dans l'étroit passage d'*Entre-deux-Ponts*, que le capitaine Guiot, voulant réparer sa faute, fit lever le pont, baisser la herse; et une partie de la garnison du château étant accourue, les imprudents furent pris comme en une ratière. Force leur fut de céder et de se rendre, au nombre de vingt-neuf, qui furent désarmés, garottés et descendus dans les basses-fosses des tours du château, jusqu'à ce que le comte de Ligny eût prononcé sur leur sort.

La décision ne se fit pas attendre. Jean de Luxembourg, qui avait passé la nuit à voir *ardre et brûler* les maisons de sa ville, et dont le naturel était peu porté à la mansuétude, fit comparoir le lendemain, 14 septembre, jour de Sainte-Croix, Pantaléon Lambert, dans la salle où il prenait sa réfection du matin, en compagnie de son neveu, pupille et héritier présomptif, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, fort jeune alors, mais endurci déjà par son oncle aux fatigues de la guerre. Dans la même salle se trouvaient encore quelques féaux gentilshommes; et dans un coin obscur, un homme gros, grand, chevelu, taillé en hercule, vêtu d'une casaque rouge, Allemand d'origine, et ayant nom Jacques Scherr.

Lambert, chargé de chaînes, placé entre quatre archers, montrait une contenance noble et ferme, et semblait résigné d'avance à toutes les conséquences de sa position, comme un homme qui, depuis longtemps, a fait divorce avec le bonheur.

— Messire Lambert, lui dit le comte, je suis vraiment marry de la situation où vous voy-là, et ce par votre coulpe. Mais j'en veux user en bon sire, et comme sans doute vous eussiez fait cette nuit, si, au lieu d'être mon captif, vous m'eussiez tenu en votre puissance : Ça donc, répondez en toute franchise, car vos paroles dicteront les nôtres. En quelle façon m'eussiez-vous traicté, vous ou votre seigneur, si mon chastel fût venu en votre possession ?

— Il ne m'est séant, monseigneur, de préjuger ce qu'eût déterminé messire Robert, dont Dieu bénisse les armes et emprises ! Pourtant dois-je supposer, connoissant que je suis de sa noblesse d'âme, qu'il vous eût reçu à rançon, nonobstant ses griefs contre votre personne. Quant à moi, à vray dire, si monseigneur eût daigné s'enquérir de mon conseil en cette occurrence, je ne vous dois céler que je ne l'eusse incliné à clémence, non plus qu'envers un larroneur, ravisseur, félon et foi-mentie.

— Par l'âme de mon père, voici un coq qui chante bien hault, encore qu'il soit en cage. Je ne sais qui me tient!....

En cet instant précis, un homme d'armes annonça, de la part du capitaine Garnier, nouvellement préposé à la garde de la porte d'*Entre-deux-Ponts*, qu'un religieux, sur l'autre bord du fossé, demandait entrée au château, à cette fin de remettre au sire de Luxembourg un cartel du damoiseau.

— Qu'on le fasse entrer, dit le comte, mais par la

poterne ; oncques ne veux que le pont soit baissé que ces damoiseaux n'aient vidé mes domaines. Quant à vous , messire le bien-intentionné , continua-t-il en se tournant vers Lambert , vous qu'on renomme comme expert en la gaie science et tant soit peu négromant , que vous révèle sur tout ceci votre don de prophétie ?

— Jehan de Luxembourg , répondit fièrement le prisonnier , aujourd'hui ton parti triomphe ; mais le temps n'est pas loin où tu maudiras le jour qui t'a vu , rebelle à ton suzerain , tendre la main aux ennemis de la France , et trahir les lys pour la croix de Bourgogne. Certes , tu ne mourras sans voir ces deux bannières flotter unies pour chasser l'Anglais du royaume , et ton légitime souverain rétabli dans sa toute-puissance. De ce jour , la longue lignée de tes successeurs deviendra le plus ferme appui des rois de France , pour racheter ta félonie par un entier dévouement.

— Par saint Jehan ! ce ne sera du moins tant que le fils de mon père pourra tenir un glaive , prophète de malheur ! Et voicy mon beau neveu Louis qui maintefois me jura sur la vraie croix de n'être oncques l'ami de tes damnés Valois et Armagnacs. Peu me chaut ce que feront mes arrières-neveux ! mais si monseigneur de Bourgogne saigne du nez , Jehan de Luxembourg s'en lave les mains : et , comme dit notre savant frère l'évêque de Théroüane : *Etiam si omnes , ego non*. Et maintenant , encore une fois , Pantaléon Lambert de Commercy , que crois-tu qu'il adienne de toi qui es chu en mon pouvoir.

— Je suis préparé à tout , répondit l'écuyer sans s'émouvoir : mon cœur est à mon seigneur , mon âme est à Dieu , mon corps est ès-mains des méchants : qu'il soit fait à la volonté du Tout-Puissant !

Alors fut introduit l'envoyé du damoiseau , dom Antoine

Aubry, bénédictin, chapelain de Robert de Saarbruck, lequel, après les saluts d'usage, remit, sans parler, son parchemin au comte Jean. Celui-ci ne sachant lire, en sa qualité de gentilhomme, le passa à un clerc qui se trouvait là, avec injonction d'en faire lecture à haute voix. Le tonsuré déploya le cartel et lut ce qui suit :

« A toi, Jehan de Luxembourg, comte de Ligny, moi,
» Robert de Saarbruck, chevalier, damoiseau, seigneur
» de Commercy, Braine et aultres lieux, fais assavoir
» que, ta ville et ses fauxbourgs étant jà en mon pouvoir, et ton chastel serré par mes hommes d'armes
» et engins de guerre, tu ayes à me livrer, d'huy à trois
» jours, ledit chastel ès quel traitreusement as prins aucuns de mes hommes, et pommément Pantaléon Lambert, mon amé et féal escuyer. Que si tu octroyes me
» remettre amiablement lesdicts hommes et chastel, licence sera à toy et à tes vassaux d'en issir, vies et
» bagues sauves. Sinon, comte Jehan de Luxembourg,
» et les tiens, répondrez corps pour corps de mes serveurs, comme aussi des suites qui pourront advenir de
» de ladicte prise et assault. »

Le damoiseau voulait sans doute agir par intimidation sur l'esprit de son ennemi ; mais il avait mal choisi son homme : car le sire de Ligny, avec un rire sardonique :

— « Il appert, dit-il, que ces gens de Commercy sont tous doués de prophétie. Il ne peuvent ouvrir la bouche, ni mettre la main à la plume, sans parler en nécromants. Mais, par le saint chef de mon patron, besoin est de rétorquer pareille outrecuidance. Or ça, frocard, retourne vers ton seigneur, et luy reporte que, n'eût été son insolent cartel, j'aurais pu renvoyer avec ou sans rançon, ses gens chus en mes mains ; mais que, si demain il veut se lever avant tierce, il pourra se donner le passetemps

de les voir accrochés par Jacques Scherr, mon bourrel cy présent, aux créneaux des tours d'*Entre-deux-Ponts*. Quant à la prinse de mon chastel, qu'il sache que ce sera seulement quand il aura passé sur mon cadavre, et ce n'est encore, je crois, pour d'huy à trois jours. Va, moine, et rends grâce à ta robe et à ta qualité d'envoyé, sans lesquelles tu figurerais, la hart au col, avec tes pénitents. »

C'était un rude chrétien que Jehan de Luxembourg!

Dom Antoine, en se retournant pour sortir, aperçut messire Lambert, qui était resté muet témoin de cette scène : il se jeta dans ses bras.

— Adieu, lui dit-il, féal et digne escuyer du plus noble maître : adieu ! la palme du martyr t'attend. Prie pour nous qui demeurons dans cette vallée de larmes. Reçois ma bénédiction et porte-là' à tes compagnons de trépas. Et pour que la mort ne te soit trop amère, remémore-toi la Passion et les mérites de notre divin Rédempteur.

Il dit, et les deux Commerciens se séparèrent pour retourner, l'un à son cachot, l'autre vers son seigneur.

Le lendemain, avant l'aube, Jacques Scherr pendit haut et court les vingt-neuf patients aux créneaux des tours, en compagnie du négligent capitaine Guiot. Le jeune comte de Saint-Pol voulut assister à cette œuvre de déloyauté, criant même au bourreau :

— Accroche, Jacques, accroche. Voicy céans belle besogne : m'est avis que tu ne te douloiras mie aujourd'huy que la *penderie* ne va pas. Certes, monseigneur mon bel oncle ne doit laisser chômer ton rare talent !

Robert de Saarbruck, en sortant de son logis, eut la douleur de voir ses gens pendus et strangulés, et au milieu d'eux son favori Pantaléon. Alors il jura par les plaies du Sauveur qu'il tirerait vengeance d'un tel méfait, et qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre du château de

Ligny, après en avoir occis le seigneur et tous les soudards, bourgeois et manants. Il commença, dès ce jour, à faire avancer ses engins contre le château; mais c'était un morceau plus difficile à prendre que n'avait été la ville. Aussi, quoique le damoiseau, en habile *engeigneur*, eût choisi pour point d'attaque la partie la plus faible, en amont de la tour *de la Vierge*, après sept jours et sept nuits consumés en vains efforts, il n'était guère plus avancé que le premier jour, tant les assiégés faisaient belle défense. Et il commençait à délibérer, à part soi, comment il pourrait, sans entacher son blason, abandonner si difficile entreprise.

La fortune lui en fournit un motif plausible. Le 23 septembre, au matin, il reçut un message de dame Jeanne de Roucy, son épouse, lui annonçant qu'un fort parti de Bourguignons s'est approché de ses domaines, jusques vers Void et Sorcy, dévastant tout sur son passage, et paraissant vouloir profiter de son absence pour s'emparer de Commercy: qu'il eût donc à faire diligence, pour s'y trouver au plus tôt, et dès cette nuit même, si faire se pouvait; sans quoi ses fidèles vassaux renfermés dans la ville ne comptaient pas pouvoir la lui conserver. Pour sûreté du message, la dame de Commercy en avait chargé son fils aîné, Michel, qui fit à son père un tableau alarmant de la terreur répandue par les Bourguignons.

Malgré ces nouvelles, le damoiseau ne pouvait se résoudre à lever le siège. Il regardait son honneur comme engagé à se rendre maître du château et à venger ses amés et vassaux si indignement mis à mort. Cependant, la crainte de tout perdre l'emporta, et il fut résolu qu'on partirait la nuit suivante, le plus secrètement possible, en laissant même devant la place les machines de siège, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, et pour ne pas

embarrasser la retraite par ces *impédiments*. Sur le minuit donc, dans le but de regagner Commercy en droite ligne, Robert et ses gens sortirent de Ligny par la porte d'*Inval*, puis tournèrent à droite, pour passer l'Ornain en aval du château, au-dessous de la *Chiennerie*. Ils espéraient dérober leur retraite aux assiégés, jusqu'au jour; mais un incident, sur lequel ils ne devaient pas compter, vint déjouer leurs prévisions.

Il se trouvait alors à Ligny un individu, jadis voleur de grands chemins, la terreur du pays, lequel, après avoir longtemps, grâce à une bonne paire de jambes, échappé aux mains de la justice, avait fini par tomber dans celles de Jean de Luxembourg. Ce prince, grand justicier, lui avait fait scier les deux tibias par son maître bourreau et l'avait banni du territoire de la ville. Mais depuis environ deux ans, le *Sans-pattes* (c'est le nom sous lequel on le désigna après sa mutilation) s'était construit une petite chaumière sur le chemin du *Petit-Nançois*, vers l'embouchure du ruisseau de *Vaunéval*. Il vivait là, à peu près solitaire; car, quoiqu'il ne fût plus redoutable aux gens du pays, aucun cependant ne se hasardait à l'aller visiter dans son repaire. Jacques Scherr seul lui faisait quelques visites et vivait avec lui dans une sorte de familiarité.

Les chroniqueurs et les romanciers ne manquent jamais, quand ils ont à décrire une scène de nuit, de faire intervenir la lune dans son plein, si le ciel est serein; ou bien, dans le cas contraire, d'appeler à leur aide la pluie, le tonnerre, la tempête, et autres météores lugubres. Notre respect pour la vérité nous contraint à ne pas les imiter en cette occurrence; car, si quelque curieux veut calculer les lunaisons, en rétrogradant jusqu'au 23 septembre 1433, il pourra s'assurer que la lune, alors nouvelle,

cachait sa face à notre hémisphère ; et les sources où nous avons puisé ce très véridique récit nous confirment que cette nuit, du 23 au 24 septembre, fut éclatante de sérénité. Maître *Sans-pattes*, qui ne dormait guère, rôdait, comme d'habitude, autour de son manoir. Ayant aperçu, à la clarté des étoiles, beaucoup de gens qui passaient la rivière et qui prenaient la direction du chemin de *Wille-roncourt*, et ne doutant pas que ce ne fussent les Commerciens, il courut aussi vite que lui permirent ses genouillères, sa béquille et ses deux fémurs, vers la porte du château qui débouchait sur la rivière. Arrivé là, au bout du pont dormant, il héla, en se faisant un porte-voix de ses deux mains, la sentinelle placée sur la tour *Saint-Pierre*. Ce factionnaire était justement Eustache -Petit-Jean, un de ses cousins, qui, l'ayant reconnu, lui demanda quelle lubie le faisait courir ainsi à pareille heure.

— Fais-moi de suite parler à Jacques Scherr, répondit le banni ; il y va du salut de monseigneur et du chastel que vous gardez.

Petit-Jean fit mander aussitôt Scherr, qui avait son domicile dans la tour même.

— *Deuh !* (interjection indigène) ma pratique ! quel démon te fait promener si matin ? dit le bourreau en voyant son ancien patient. Viens-tu céans pour voir la Mélusine (1) sur la tourelle ? que me veux-tu, mon vieil rac-courci ? Est-ce pour me redemander tes deux *quilles* ? Je t'avertis que tu n'en trouveras tantôt plus que les os ; car, pour la chair, les vers du parc, où je les ai enfouies, doivent depuis longtemps en avoir fait curée.

(1) La famille de Luxembourg, comme celle de Lusignan, avait pour protectrice une fée, moitié femme et moitié poisson, dont l'effigie se voyait, en girouette, sur les tourelles du château seigneurial, se baignant dans un cuvier et peignant sa longue chevelure.

— Je sçais bien, Jacquot, que tu es toujours un plaisant bourrel et moult gentil gausseur; mais ce n'est le temps de deviser. Prends plutôt cure de faire assavoir à monseigneur que les damoiseaux passent la rivière auprès de ma baraque, et qu'à leur silence et précaution, m'est avis qu'ils veulent s'en aller sans payer. Ils tirent vers Willeroncourt, si j'ai bonne vue; et plusieurs sont déjà enfilés dans le chemin, en attendant que le reste ait passé l'eau.

Scherr ne se le fit pas répéter, et courant à toutes jambes au manoir seigneurial, il avisa d'abord messire Pierre de Mordesson, écuyer, prévôt, gouverneur et lieutenant du comte, sur lequel celui-ci se déchargeait d'une partie de son autorité et qui commandait au château, quand le seigneur était absent. Dès que l'écuyer fut instruit de ce qui se passait, estimant qu'il fallait, avant tout, user de célérité, il ne jugea pas à propos de faire éveiller Jean de Luxembourg; mais, rassemblant au plus vite tous les hommes qui étaient sur pied, il se fit ouvrir la porte, s'engagea dans le vallon de *Milonval*, tourna à gauche dans la gorge de *Binval*, et parvint, avant l'aurore, au chemin de Willeroncourt, au point culminant d'où le plateau domine et découvre la vallée de l'Ornain.

Le *Sans-pattes*, après l'avis donné à Scherr, était retourné à la rencontre des gens du damoiseau. Ceux-ci, étonnés de voir cet abrégé d'homme, se faisaient raconter par lui la cause de sa mutilation; et le malin narrateur, qui ne manquait pas d'un certain esprit d'à-propos, les amusait par ce récit qu'il entrelardait de maudissons en l'honneur de messire Jehan; si bien qu'un grand cercle d'auditeurs s'attardait autour de lui, lorsque Robert de Saarbruck, qui des derniers avait passé la rivière, trouva presque tous ses gens écoutant notre homme comme un

prédicateur. Il les gourmanda vertèment de perdre ainsi un temps précieux : Et quant à toi, dit-il au mutilé, garde que deux brasses de corde et une bonne lanière de cuir ne te payent tes sermons ce qu'ils valent. Allons, sus ! En avant ! et *layons-là* ce bout d'homme !

— Bout d'homme, ouidéa, grommela entre ses dents l'interpellé ; possible est que le bout d'homme soit tout-à-l'heure cause de ta déconfiture, damné damoiseil.

Ralentis par ce retard et par les précautions nécessaires pour ne point donner l'éveil à leur ennemi, les Commerciens enfilèrent alors, comme l'avait dénoncé le *Sans-pattes*, le chemin montant à Willeroncourt. Ils marchaient sans bruit et sans précipitation : aussi Pierre de Mordesson les gagna de vitesse, et s'établit de manière à leur couper toute retraite. A cet effet, il plaça la moitié de ses gens, sous les ordres du capitaine Bertrand, en travers du chemin, faisant face à Ligny ; et lui-même, avec le reste, se jeta en embuscade dans de petits bois taillis qui bordaient la route, sur la gauche en tirant vers le nord.

Déjà, apparaissant au sommet de la côte, la colonne commerciale voyait se dessiner devant elle, sur un ciel nuancé par l'aurore, les crêtes des collines qui la séparaient de Willeroncourt ; tandis que, derrière elle, dans la vallée, le cours de l'Ornain serpentait en une longue ligne de flocons brumeux, depuis Bar-le-Duc jusqu'aux lieux où fut *Nasium*. Le damoiseau et son fils marchaient alors en tête. Pressé d'arriver aux bords de la Meuse, Robert excitait ses hommes à accélérer leur marche, pour sortir des domaines du comte de Ligny, lorsque ses regards découvrirent la petite troupe commandée par Bertrand. Ne doutant pas que ce ne fussent les ennemis, mais confiant dans le nombre et la valeur de son escorte :

— Compaigns, cria-t-il à ses gens, c'est ici qu'il faut laisser nos os, ou passer sur le ventre à ces Malandrins. En avant donc! à Commercy! Saarbruck à la rescousse! Main basse sur les Bourguignons!

Le choc fut terrible et soutenu vigoureusement par les gens de Ligny, qui fléchirent cependant peu à peu, pour amener leur ennemi à la hauteur de l'embuscade. A peine y furent-ils arrivés que, de la gauche du damoiseau, s'élevèrent les cris : Luxembourg et Saint-Pol! Vive Bourgogne, et mort aux Armagnacs! En même temps paraît la bannière au lion rouge de Luxembourg, et Pierre de Mordesson tombe, comme une avalanche, sur le flanc des Commerciens. Ceux-ci, heurtés à l'improviste par ce torrent, cèdent à leur tour le terrain; et poussés en tête et en flanc, commencent à *dévaler* vers la gorge de *Binval*. C'était ce que voulait leur adversaire. Le désavantage de la position, l'acharnement de leurs ennemis, les fatigues des nuits précédentes, achevèrent de les démoraliser. Ils se débandèrent bientôt, et ce fut un *saute qui peut* général, au milieu duquel les gens de Mordesson les tuèrent drus comme mouches et jonchèrent la terre de leurs morts.

Le sire de Commercy et son fils, jugeant la retraite impossible par la voie directe, gagnèrent, escortés de quelques cavaliers, le vallon des *Grèves* et le *Val-des-Chats*, se dirigeant vers la route de St-Aubin. Mordesson les voyant s'échapper, se lança à leur poursuite avec l'élite de ses hommes d'armes, et les atteignit sur cette route, au point où elle commence à descendre vers Ligny :

— Eh! sire damoiseau, cria-t-il, voulez-vous doncques nous dire adieu sans m'avoir octroyé l'heur d'une passe à fer émoulu? N'ayez soucy pour votre blason, messire; j'ai nom Pierre de Mordesson, et suis, Dieu mercy, escuyer et bon gentilhomme.

Robert qui, avant toutes choses, avait hâte d'arriver, crut ne devoir tenir compte de cet appel : mais le jeune Michel, que ses dix-neuf ans rendaient plus susceptible sur le point d'honneur, s'arrêta au défi proféré par Pierre. Faisant volte-face et courant sur lui, il lui porta un terrible coup d'estoc qui ébranla l'autre sur ses arçons. Furieux d'être arrêté par si jeune barbe, le Bourguignon saisit à deux mains sa redoutable hache d'armes, et tomba sur Michel si rudement, qu'il lui pourfendit le crâne et l'abattit à ses pieds. Le damoiseau, que le bruit du combat avait arrêté dans sa fuite, accourait au secours de son fils; mais il n'arriva que pour le voir moissonné par la hache de Mordesson. Alors, terrible comme la lionne à qui le chasseur a ravi son faon, et déterminé à mourir ou à le venger, il s'élança de toute sa vitesse sur le meurtrier, le saisit de ses bras robustes, et tous deux, arrachés de leurs coursiers, roulèrent bientôt sur la poussière du chemin. La lutte fut longue : les cavaliers des deux partis, voyant leurs chefs aux prises, s'arrêtèrent spontanément, pour être spectateurs de ce duel à mort. Enfin, Robert, ayant réussi à placer son ennemi sous ses genoux, saisit sa dague, et la plongea, à plusieurs reprises, dans la gorge de l'écuyer, s'enivrant de vengeance et s'abreuvant de sang.

Les hommes de Ligny, voyant leur capitaine occis, tournèrent bride et laissèrent le damoiseau et ses gens. Le malheureux père courut à son fils, dont il délaça le heaume; mais, hélas! le jeune preux avait cessé de vivre.

— Malheur! malheur sur moi! s'écria alors le pauvre père. Ah! beau fils, pourquoi vintes-vous dans cette malencontre? Comment me présenter aux regards de votre mère, qui vous manda vers moi, plein de jeunesse et de santé, et à qui je ne ramènerai rien qu'un cadavre? Mais,

aussi vray que j'espère en Dieu , je reviendray céans pour suivre ma vengeance , et détruiray ce nid de vautours et ses hôtes maudits.

Ayant recueilli ces déplorables restes , le damoiseau les fit transporter , jusqu'à Saint-Aubin , sur un cheval de son escorte. Là , on plaça le corps dans une charette couverte ; et le triste cortège arriva , au nombre de cinquante hommes environ , aux portes de Commercy. Grande fut la consternation des vassaux de sire Robert , mais plus grande encore fut la douleur de la malheureuse mère , douleur qu'il faut renoncer à dépeindre.

Les cadavres des Commerciens restèrent sur place sans sépulture , par ordre du comte de Ligny , et furent abandonnés en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Cette contrée , engraisée de leur sang , a conservé le nom de *Mort-homme* , ou en patois local , *Mourt-houme*.

Jean de Luxembourg fit enterrer pompeusement son fidèle écuyer sur le lieu même du combat , et lui érigea une tombe colossale sur laquelle un chapelain de la collégiale fit inscrire ces vers :

†

D. O. M.

Enterré gist soubz cette pierre
Ung valeureux escuyer , nommé Pierre
De Mordesson , dou comté de Linay.
Icel , pourchassant l'ennemy ,
Treuva trespas en cestuy lieu précis.
Diex ly pardoint et ly doint paradis.
Ains mourust il chiers à son seigneur
Sires Jehan de Luxembour sans peur ;
Qui , moult marry de son trépasement ,
Fist à son loz bastir ce moniment.

Le xxiv^e jour de septembre , l'an de grace M. et ccccxxxiii.

PIEZ RIEX POR LY.

Une pierre énorme de ce mausolée , connue sous le nom de *la grosse pierre* , était encore debout , il y a peu

d'années. Afin de perpétuer le souvenir de son serviteur, mieux que par un monument périssable, le comte Jehan ordonna que le vallon par lequel son lieutenant avait gagné de vitesse le damoiseau de Commercy, ainsi que le ruisseau qui l'arrose, prendraient désormais le nom de *Mordesson*. Depuis lors, les Linéiens se qualifient *enfants de Mordesson*, et s'accueillent par cette dénomination, quand ils se rencontrent loin de leur ville natale.

Robert de Saarbruck fut distrait de ses projets de vengeance par ses guerres à outrance contre les Bourguignons; car, disent les mémoires contemporains, *ce fust en son temps ung moult rude chevaucheur et batailleur, s'il en fust oncques.*

La conduite du *Sans-pattes* lui valut d'être réhabilité et réadmis parmi les habitants de la ville où il demeura jusqu'à sa mort, advenue vers l'an 1445; après laquelle il fut inhumé près de la chapelle de *Saint-Jean-de-froide-entrée*, que le feu duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, alors tuteur de son neveu, Philippe de Brabant, comte de Ligny, avait fait construire, en 1419, sur le chemin d'Inval.

Quant au comte Jean, on sait qu'il demeura fidèle à son serment de haine à la maison royale de France; qu'il refusa d'adhérer au traité d'Arras, en 1435, et qu'il affecta une indépendance que Charles VII s'apprêtait à réprimer, lorsque Jean mourut *opportunément* le 5 janvier 1441. Le comté de Ligny passa à son neveu Louis, comte de Saint-Pol, cité dans la présente chronique, et qui fut, à l'exemple de son oncle, le constant ennemi de ses suzerains. Devenu connétable de France, après la *guerre du bien public*, il termina sa vie orageuse par une mort tragique, comme nous aurons peut-être occasion de le raconter plus tard.

LE CONNÉTABLE.

LÉGENDE DU VAL D'ORNAIN.

XV.^e SIÈCLE.

A M. Alphonse Collignon, de Saint-Mihiel.

I. — LE SOTTRAIT.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas.
Nocturnos lemures, portentaque.

(HORACE.)

Fantômes, lutins, noirs esprits,
Sorcières, malignes influences,
A tout craindre on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés :
L'âge a soufflé sur mes croyances !

(BÉRANGER.)

Hélas ! oui. C'est avec une sorte de regret que nous nous rappelons, lorsque l'âge a fait grisonner nos têtes, cet autre âge, déjà si loin de nous, où, n'ayant pour tout souci (car quelle époque de la vie n'a les siens ?) que la contrainte de passer quatre heures de la journée sur les bancs des écoles, et une heure du dimanche au catéchisme,

nous écoutions, avec toute croyance et avec une terreur qui n'était pas sans charmes, les contes populaires et les récits merveilleux des vieilles femmes, des nourrices et des bonnes d'enfants, sur les revenants, la mélusine, les sorciers, et autres fantômes dont nous peuplions notre vallée! C'était avec un frissonnement involontaire que nous nous hasardions, sur le tard, l'œil et l'oreille au guet, à nous approcher des *roises* sur lesquelles dansaient les feux follets, des granges et des écuries où rumaient les bestiaux; croyant à chaque frémissement des feuilles, au moindre craquement d'une cloison, à chaque bêlement d'un agneau, voir apparaître le redoutable *sottrait*, ce farfadet de nos campagnes, ce démon familier de l'espèce chevaline, que nous craignions de troubler dans ses fonctions favorites.

Si vous êtes habitants de notre vallée d'Ornain, digne et bienveillant lecteur, vous n'êtes pas sans savoir que le *sottrait* est un petit *homme habillé d'écarlate, bossu, louche et roux* (comme celui dont parle notre chansonnier), lequel a pris en affection spéciale les animaux domestiques et principalement les chevaux de nos campagnes; qu'il s'attache de préférence à un de ces quadrupèdes dans certaines écuries, qu'il en prend le même soin qu'un bon et vigilant palefrenier, le pansant, l'étrillant toutes les nuits, veillant à ce que ne lui manquent ni litière, ni foin, ni avoine, au détriment de ses voisins : si bien que le paysan, le fermier ou le valet d'écurie, en voyant un de ses chevaux peigné et lustré tous les matins, devenant à vue d'œil gras, poli, lisse et brillant, tandis que ses compagnons, demeurent négligés et décharnés, croit fermement que ce privilégié solipède est le favori du *sottrait*, et se garde bien d'intervenir pour épier ou pour contrecarrer dans ses soins nocturnes, ce génie domes-

tique des bêtes de somme. Telle était la croyance admise, de temps immémorial, parmi nos cultivateurs, il y a moins d'un demi-siècle. Aujourd'hui que les savants nous ont appris que les feux follets sont des émanations d'*hydrogène carboné*, sans doute le progrès des lumières a fort affaibli, sinon déraciné la foi en cette tradition populaire :

Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés. (1)

Mais vous devez penser qu'en l'an de grâce 1469, où je veux vous reporter, cette croyance était dans toute la plénitude de son influence sur le populaire de notre bon pays d'*Ornois*.

On était alors aux premiers jours d'octobre. Ce jour-là, vers quatre heures de l'après-midi, deux hommes, montés sur de vigoureux palefrois, cheminaient dans l'étroite gorge qui, débouchant dans notre vallée, sépare le bois de *Guinval* des vignes qui lui font face. Nous passerons sous silence la description du costume de ces deux cavaliers, dans la persuasion que le lecteur est, ainsi que nous, blasé sur les détails déjà si ressasés de l'équipement masculin et féminin de cette époque (voyez *Quentin*, *Durwad*, *Notre-Dame de Paris* etc. etc). Nous dirons seulement que celui qui marchait le dernier paraissait de condition inférieure à son chef de file, et portait, sur le poing gauche revêtu d'un gant rembourré, un noble gersaut chaperonné, aux serres aigües, aux tarses ornés de grelots d'argent; et que, dans une gibecière passée en baudrier, gisait sans doute le gibier emplumé que le hardi faucon avait descendu des régions supérieures.

Le lion de gueules, à la queue fourchée en sautoir, qui

(1) Béranger.

brillait en broderies sur les housses du cheval et sur le pourpoint de l'écuyer, le faisait reconnaître comme faisant partie des varlets attachés à la puissante maison de Luxembourg-Ligny, devenue l'ainée de cette illustre famille, depuis l'extinction de la branche ducale et impériale. En effet, le chasseur qui chevauchait le premier n'était autre que Louis de Luxembourg, comte de St-Pol et de Ligny, connétable de France, et l'un des seigneurs de cette époque les plus puissants, par ses nombreux et riches domaines, sa haute dignité militaire, sa faveur auprès du roi de France et ses alliances avec les principales maisons souveraines; son suivant était Albert Hannel, son premier fauconnier, qui jouissait d'un grand crédit près de son seigneur et maître. Parlons un peu de ces deux personnages.

Louis de Luxembourg était alors à l'apogée de sa puissance et de sa fortune. Nommé connétable après la *guerre du bien public*, époux en secondes noces de Marie de Savoye, sœur de la reine de France, également bien venu de Louis XI et du duc Charles de Bourgogne, ces deux puissants adversaires entre lesquels il se maintenait encore en équilibre, l'un des premiers chevaliers de l'ordre de St-Michel, nouvellement institué; certes, si quelque gentilhomme devait alors inspirer l'envie, c'était le comte de St-Pol qui réunissait sur sa tête tous les fiefs qu'avait possédés son illustre famille, en France, en Barrois, en Lorraine et dans les Pays-Bas. Mettant à profit un de ces intervalles de paix, si rares à cette époque, d'où date l'agonie du pouvoir féodal, le connétable avait laissé à Paris la comtesse et sa jeune famille, pour venir se livrer au plaisir de la chasse en son manoir de Ligny qu'il n'avait pas revu depuis qu'il en avait hérité de son oncle, Jean II, de terrible mémoire. Malgré ses cinquante-un

ans, ce seigneur était encore, au dire d'un chroniqueur du temps, *des plus renommés joûteurs, moult sage et bien adressé, beau corps et droit.*

Quant à Albert Hannel, c'était un jeune garçon d'une trentaine d'années, né en Cambrésis, sur une des terres du comte, excellente pâte d'homme, bon naturel flamand dans toute sa pureté, accessible à toutes les superstitions alors en vigueur, facile à s'emporter, mais revenant au calme aussi promptement qu'il se laissait aller à la fougue; fidèle par instinct comme le chien du berger, et ne voyant rien dans l'univers au-dessus de son maître, sinon Dieu et notre saint père le Pape : car, pour le roi de France et les autres souverains temporels, à peine les jugeait-il dignes d'être comparés à *Monseigneur le Connétable*. Son goût pour la chasse à l'oiseau, son aptitude à dresser les instruments emplumés de cet agréable exercice l'avaient fait remarquer de bonne heure par ce seigneur, dont il était devenu, depuis quelque temps, premier fauconnier. Et nous devons dire qu'après messire de Luxembourg, Hannel n'affectionnait rien tant que ses élèves chéris, les faucons, les gerfauts et les laniers de sa meute ailée.

A l'heure où nous trouvons nos deux chasseurs, le soleil déjà très bas, mais près de clore une belle journée, descendait vers les futaies de la forêt de Ligny, et dorait de ses rayons presque horizontaux les collines qui, au-delà de l'Ornain, encaissaient le cours sinueux du *Noitel*. Les grappes pendaient encore aux ceps qu'elles diapraient de leurs globules noirs recouverts de pollen bleuâtre. Les grives, affriandées par cet appât offert à leur sensualité, établissaient un convoi non interrompu de la forêt aux vignes et des vignes à la forêt; des milliers d'autres petits oiseaux, saluant cette fin d'un beau jour d'automne, vo-

letaient en gazouillant sur les haies décorées des fruits rouges de l'églantier, de l'aubépine et des baies noires du troène. Dans la vallée, le paysan se hâtait de mettre à profit cette phase de soleil, déjà rare à cette époque de l'année, pour ameubler avec le soc et ensemençer le sol des guérets, tandis que le bois côtoyé par nos cavaliers montrait déjà, au milieu des massifs encore verts des chênes et des charmes, quelques nuances jaunes ou rougâtres des cimes du cerisier, du hêtre et de l'alisier. Comme il contemplait ce paysage rempli de calme et d'harmonie, le connétable sentit son coursier fléchir sous son poids, accident qu'il avait déjà eu l'occasion de remarquer pendant la durée de la chasse.

— Hanniche, dit-il à son fauconnier, je ne sais ce qui peut être advenu à ce brave *Bijou* : c'était jusqu'ici un des meilleurs destriers de mes écuries ; et voilà que, depuis quelques jours, il n'a plus ni jambes, ni jarrets ; il butte et plie sous moi, comme si je fusse acru en poids d'un quintal de livres cambrésiennes.

— Ah ! monseigneur, répartit l'écuyer, possible est que ce soit là quelque méchant tour du sottrait dont m'a parlé Jacques le palfrenier, et qui lui aurait rogné sa pitance ; du moins j'en ai soupçon depuis plusieurs nuits, en voyant mon cheval, tous les matins, étrillé, luisant et à pleine peau ; ce, pendant que *Bijou* paraît jeûner et venir à rien, ni plus ni moins qu'un anachorète.

— C'est ce qu'il sera séant de vérifier tantôt et m'en rendre compte, si sottrait il y a, puisque tu crois que le sottrait s'en mêle.

Puis, passant soudain à une autre sensation : Vois donc, Hanniche, continua le comte, le plaisant coup-d'œil, et que cette soirée embellit le val. Par l'âme de mon grand-oncle, le saint cardinal, je ne crois pas qu'il y ait, dans

notre Flandre, plus avenant point de vue que celui offert à cette heure par ce récréant coin de terre dont, jusqu'au jour présent, je n'avais si bien admiré le gracieux aspect.

En effet, les deux chasseurs sortaient alors de l'étroit vallon de *Guinval* et entraient dans le val d'Ornain. A leur gauche, les hautes et belles tours de la ville et du château de Ligny; à leur droite, les tourelles et les pignons du manoir de *Renoy*, dorés par les derniers rayons du jour; en face, le coteau de *Biône* et ses rians vignobles; autour d'eux, les derniers murmures d'une campagne que commençait à ensevelir l'ombre portée par les collines occidentales; tout présentait un ensemble délicieux de bien-être et de sérénité qui eût agi sur les cœurs les moins sensibles aux charmes d'une paisible et heureuse nature. Aussi le comte de Saint-Pol ne put se défendre, malgré sa rude éducation, son caractère peu accessible aux douces émotions et son âme desséchée par l'ambition et la soif du pouvoir, d'éprouver quelque peu l'influence de sensations plus tendres, influence qui fut bientôt accrue par l'incident que nous allons rapporter.

Comme ils atteignaient la route de Gondrecourt, ils entendirent des accents mélodieux et mélancoliques qui, partant d'un espace clos de murs, situé à quelques toises à leur droite, semblaient exprimer la souffrance et les regrets. Curieux de connaître de qui pouvait être cette douce voix, Louis de Luxembourg fit avancer avec précaution son palefroi jusqu'à la muraille de l'enclos, et pouvant alors, de sa position élevée, découvrir l'espace qu'elle enfermait, il vit, au pied d'une tombe qui paraissait récente et qui touchait à une modeste chapelle, une femme vêtue de deuil, ayant près d'elle une petite fille de six ou sept ans, et qui, sur un rythme triste et plaintif, psalmodiait des versets exprimant la douleur.

Nous donnons ici une traduction, sinon littérale, du moins reproduisant le sens de ces strophes :

Dors-tu bien, mon enfant, sous cette pierre humide
Que l'ange du trépas a scellée à ton corps ?
Du chantre des tombeaux la voix grave et timide
Vient-elle près de toi soupirer ses accords ?

Depuis que tu dors là, dans cette froide couche,
As-tu déjà senti, dans ton calme sommeil,
Quelque chose passer doucement sur ta bouche,
Comme un baiser de mère à l'heure du réveil ?

As-tu vu, dans le ciel, un ange te sourire
Avec autant d'amour que le faisait ta sœur ?
Un autre ange à l'oreille est-il venu te dire
Des mots aussi remplis de grâce et de douceur ?

Dis-moi, mon cher enfant, depuis que tu reposes
Dans ton linceul de lin, sous les saules pleureurs,
As-tu toujours au front la couronne de roses
Que j'y plaçai moi-même en la baignant de pleurs ?

Rêves-tu quelquefois, sous la terre glacée,
Des fleurs de nos jardins, des parfums de nos bois,
Des lys de nos vallons à la tige élancée
Et des petits oiseaux abrités sous nos toits ?

Rêves-tu des flots bleus de nos fontaines claires,
Du soleil réfléchi dans leur calme miroir,
Des rameaux protecteurs, des chênes séculaires,
De la verte pelouse où tu jouais le soir ?

Dans ta mort, mon enfant, rêves-tu de la vie ?
Conserve-tu de nous un tendre souvenir ?
Lorsque je vois au ciel une trace suivie,
Petit ange, est-ce toi qui viens pour me bénir ?

Lorsque de mes rideaux je vois trembler la frange,
Lorsque, dans mon sommeil, j'entends un léger bruit,
Est-ce ta voix, mon fils, est-ce ton aile d'ange
Qui vibrent doucement dans l'ombre de la nuit ?

Quand je verse des pleurs qu'une main blanche essue,
Est-ce encore ta main qui vient me caresser ?
Est-ce toi sur mon sein qu'avec orgueil j'appuie ?
Est-ce toi qu'en dormant je crois toujours bercer ?

Lorsque ta jeune sœur le matin vient me dire :

« J'ai vu mon petit frère à genoux dans les cieux ! »

Est-ce toi qu'elle a vu , mon ange , lui sourire ,

Et poser sur son front ton baiser gracieux ?

Lorsque je viens , le soir , en sortant du saint temple ,

Apporter ma douleur et ma prière ici ,

Es-tu l'ange aux yeux bleus et doux qui me contemple ?

Est-ce toi , mon enfant ?..... oui , c'est toi , te voici . (1)

Après avoir ainsi exhalé sa douleur , la malheureuse mère baisa avec désespoir le tertre qui recouvrait l'objet de ses regrets , pressa contre son cœur l'enfant qui lui restait et s'achemina lentement , les yeux voilés par ses pleurs , vers la porte de l'enceinte que séparaient seulement quelques centaines de pas du castel de Renoy . Le connétable , mettant pied à terre , s'avança vers cette porte , et quand la dame l'aperçut devant elle , il l'aborda avec un salut courtois et un regard compatissant :

— Pardonnez , noble dame , lui dit-il , si j'apparais aussi brusquement à vos yeux , sans que vous m'en ayez octroyé le congé : car je dois penser que je vois la dame de Renoy , et devant vous est le comte de Saint-Pol , depuis longtemps désireux d'avoir l'heur de vous connaître , mais n'ayant osé le tenter ; car je savais que vous étiez dans l'affliction et le deuil si légitime causé par la perte douloureuse de l'héritier de votre nom . Néanmoins , puisqu'un hasard imprévu me procure l'honneur de votre rencontre , puis-je solliciter de vous celui de vous accompagner jusqu'en votre manoir , où nous avons tous regret que si cruelle infortune vous tienne ensevelie .

Malgré la contrariété qu'elle éprouvait évidemment de

(1) Hâtons-nous , pauvre prosateur , de rendre au poète ce qui appartient au poète , et de dire que ces stances , si vraies de mélancolie et de douleur maternelle , sont dues à M. Alphonse Collignon , de Saint-Mihiel , à qui nous dédions cette légende .

voir sa solitude envahie, la dame de Renoy, dont le mari était un des vassaux immédiats du comte de Ligny, ne pouvait, sans manquer aux lois de la courtoisie, repousser les avances de ce puissant et redouté suzerain. Aussi ne put-elle que répondre par un signe de consentement tacite à la demande que lui faisait ce seigneur de l'accompagner en sa demeure; et se résignant à ce qu'elle ne pouvait éviter, elle s'achemina, à ses côtés, vers la *Maison-forte* de Renoy, donnant la main à sa fille qui regardait de tous ses yeux le chevalier dont l'intervention dans l'intérieur de cette famille était pour l'enfant un sujet de joyeux étonnement. — Mais puisque de nouveaux acteurs vont se trouver introduits sur la scène, nous demandons à nos lecteurs la permission d'entrer dans quelques détails sur ces personnages, et, par induction, sur l'état de la société à cette époque de nos annales.

Le manoir, ou *Maison-forte* de Renoy, situé entre Ligny et Givrauval, était la propriété d'une famille originaire de Champagne, dont le chef actuel, Albéric, avait épousé Christine de Reynel, d'une noble maison du Bassigny. A tous les dons extérieurs, Christine joignait les avantages d'une éducation supérieure à celle que recevaient alors les damoiselles du plus haut rang. Douée d'une exquise sensibilité et d'une nature éminemment poétique, elle était devenue poète, pour ainsi dire, par instinct. Les strophes, dont nous avons donné ci-dessus une imitation, avaient été l'expression de son amour maternel et de la trop juste douleur que lui causait la perte de son fils, jeune enfant enlevé à sa tendresse par une catastrophe aussi cruelle qu'imprévue, lorsque déjà ses douces et intelligentes caresses légitimaient l'affection profonde que lui portait sa mère, jusque-là si heureuse! Car il semblerait que, par une fatale préférence ou par un terrible

châtiment du ciel (et puissiez-vous, qui que vous soyez, n'en faire jamais l'épreuve!), c'est toujours l'enfant que chérissent le plus ses parents, celui qui sait le mieux les aimer, qui leur est ravi par une mort prématurée, quand ils se plaisaient à fonder, sur son avenir, les projets les plus rians. C'est ainsi que la dame de Renoy restait seule avec sa fille, son mari accomplissant alors un vœu qu'il avait fait, un pèlerinage à Saint-Jacques-en-Galice. Elle employait ses journées en visites au tombeau de son fils et en œuvres de charité, qui avaient principalement pour objet les pauvres mères et les pauvres enfants des villages avoisinant son manoir.

Albéric de Renoy était, ainsi que nous l'avons dit, vassal immédiat du comte de Ligny, dont il tenait son fief, et dont il avait, en cette qualité, obtenu l'agrément pour son lointain pèlerinage. Car il régnait alors, entre les membres de la société féodale, une hiérarchie dont nous ne pourrions nous faire une idée par ce qui existe aujourd'hui. La population était divisée en trois castes bien distinctes : les seigneurs, nobles ou gentilshommes, les bourgeois des villes, affranchis et jouissant, par suite de cet affranchissement, de certains privilèges locaux; et les paysans des campagnes, dont la plupart étaient encore à l'état de serfs; car l'affranchissement par rachat avait à peine pénétré dans les villages de nos provinces Austrasiennes. Le clergé, qui formait une quatrième classe, recrutait son personnel dans les deux premières indistinctement, et possédait une grande partie du sol et un grand nombre de droits et de privilèges. C'était bien différent de ce qui existe à présent, n'est-ce pas? A présent qu'il n'est pas un *bourgeois* qui ne compte un oncle ou un cousin officier-général, ou tout au moins colonel; à présent que le clergé ne se recrute plus guère que dans les

campagnes ou dans les familles des artisans. Et il est surtout une catégorie spéciale à notre période de transition, dont l'existence n'était pas même alors soupçonnée possible : je veux parler de cette classe *hybride* que l'on pourrait nommer *les paysans des villes* et *les bourgeois des villages*, classe issue de nos dernières révolutions et composée de ces gros hères à gros écus que le défaut à peu près complet d'éducation maintient au-dessous du bourgeois d'autrefois, comme leurs coffres-fort les relèvent au-dessus des paysans de nos jours : classe, hâtons-nous de le dire, qui tend continuellement à s'effacer, à mesure que ses membres descendent chez les morts : car ils ont eu au moins le bon sens de sentir où le bât les blessait, et de faire donner à leurs riches héritiers l'instruction dont ils manquaient eux-mêmes, et dont ils ont éprouvé plus d'une fois le besoin dans leurs relations sociales ou leurs transactions d'intérêt.

La noblesse se composait elle-même de sires ou seigneurs tenant leurs fiefs les uns des autres et soumis envers celui dont ils relevaient ainsi, à des obligations plus ou moins strictes, plus ou moins assujettissantes. Ainsi, le duc de Bar rendait, depuis près de deux siècles, hommage au roi de France pour une partie de son Barrois ; les comtes de Ligny relevaient des ducs de Bar, pour leur comté, où se trouvaient quelques fiefs dont les possesseurs étaient *hommes* des comtes de Ligny. Si bien que les petits seigneurs étaient eux-mêmes, par deux ou trois *châteaux*, vassaux indirects de la couronne de France, couronne alors portée par un monarque dont le grand œuvre était d'abattre tout cet échafaudage de reprises, de foi, d'hommages qui le gênaient fort. Mais cette digression, si je ne me trompe, est devenue par trop proluxe : hâtons-nous donc de rentrer dans notre sujet.

En arrivant au castel de Renoy, Madame Christine donna ordre à son intendant de veiller à ce que les montures de ses deux hôtes fussent mises à couvert ; puis, acceptant la main que lui offrait le sire de Luxembourg, elle entra avec lui et sa fille dans l'intérieur du manoir. L'intendant, conformément aux recommandations de sa maîtresse, remit le fauconnier Albert aux mains d'un subalterne qui le fit entrer honnêtement à l'office, et lui-même confia les deux chevaux à un palfrenier qui les conduisit à leur gîte temporaire. Cet intendant, dont nous aurons à parler aussi, se nommait Anselme Vyart ; il était d'une famille dès longtemps au service des barons de Reynel, et par attachement pour sa jeune maîtresse, il l'avait suivie lorsqu'elle devint dame de Renoy. Le châtelain Albéric avait remis aux mains d'Anselme, dont la rare fidélité lui était connue, la gestion de son fief, et avait confié à sa garde les têtes si chères qu'il laissait en son manoir. Besoin n'est de dire que le digne Vyart justifiait pleinement cette confiance de son maître par son respectueux dévouement à la famille de celui-ci, et par la plus scrupuleuse probité dans l'administration de ses domaines.

Après moins d'une heure passée dans la demeure de dame Christine, le connétable pensa qu'il serait indiscret de rester plus longtemps, malgré le plaisir qu'il goûtait dans l'entretien de la belle châtelaine. Et comme le soleil avait déjà disparu derrière les coteaux de Givrauval, il prit congé, et trouva, hors de la porte d'honneur, Hannel qui l'attendait avec les deux coursiers. Mais grand fut l'étonnement du comte lorsque, voulant mettre le pied à l'étrier, il vit son fauconnier lui amener sa propre monture, en lui disant précipitamment et à voix basse :

— Montez sur mon cheval, Monseigneur, je vous suivrai en conduisant le vôtre en laisse ; il ne pourrait vous

porter ; Dieu veuille seulement qu'il arrive jusqu'à Ligny, car je le tiens pour ensorcelé.

Le comte jeta sur son valet un regard de surprise ; mais le jugeant inébranlable dans sa détermination, il se laissa mettre en selle, et ils sortirent ainsi de Renoy, l'un suivant l'autre. Dès qu'ils eurent gagné la grande route : — Or ça, maître Albert, approchez, dit le connétable, et veuillez me dire quelle est cette lubie ; pourquoi m'avez-vous fait changer de monture, et que signifie ce mystérieux avertissement que m'avez donné ?

— Monseigneur va en juger lui-même. Pendant que monseigneur était avec la dame de Renoy, et lorsque le sommelier du château (un brave compagnon, sur mon âme !) m'eut fait rafraîchir d'une bonne chopine de vin clair et d'un fin quartier de porc salé, je descendis aux écuries pour m'assurer que nos deux bêtes avaient aussi de quoi mettre sous la dent. Il faisait là fort brun ; cependant je n'eus pas grand'peine à voir ce pauvre Bijou privé de toute pitance, et, à quelques pas de lui, mon porteur plongeant son museau à même d'une crèche pleine de double ration d'avoine et de son qu'avait, sans doute, dérobée à votre coursier un maudit sottrait que j'aperçus là tout à point : il me regardait avec des yeux flamboyants et me défendait, d'un geste menaçant, d'approximer nos deux montures. J'avais déjà dit à monseigneur que je me doutais de l'affaire. Non, quand je devrais vivre cent ans, je n'oublierai ce diabolique farfadet, avec sa casaque rouge, son toquet de même couleur, ses cheveux roux et son regard de travers ! Je crus prudent de sortir ; et quand, à l'heure du départ, j'allais reprendre nos chevaux, il n'y avait plus ni sottrait, ni follet, mais pas plus d'avoine dans les crèches que dans mon œil : le mien avait tout râlé, et Bijou était à jeun, comme en entrant dans cette

étable ensorcelée. Monseigneur, ou je ne m'y connais point, ou ceci ne présage rien de bon !

— Quelles sottes billevesées viens-tu me corner aux oreilles ? N'aurais-tu pas mieux fait, couard, de reprendre à ta bête une portion de sa pitance, pour la donner à ce pauvre animal qui, grâce à ta peur, a fait abstinence forcée ?

— Oui dà ! pour me faire rompre les os par le maudit lutin ! Non, certes ; je tiens trop à la peau dans laquelle je suis né. J'ai doncques préféré vous faire changer de porteur et achever, sur mes semelles, notre course, plutôt que d'épuiser à l'extrême ce pauvre Bijou dont vous aviez déjà remarqué la fatigue et faiblesse pendant notre chasse ; le pauvre animal sera moins las de porter seulement mon gerfaut.

En conversant ainsi, les deux compagnons de route ne tardèrent pas à atteindre la porte de la ville ; où ils rentrèrent lorsqu'il faisait déjà nuit noire ; nuit qui fut, pour Albert Hannel, tourmentée par des songes peu rassurants de fantômes, de spectres et de sorcières.

II. — LE PETIT JEAN.

*Ambilio quæ vestibalis foribusque potentum
Excubat.*
(CLAUDIEN.)

Il était très sage et vaillant chevalier, qui avait beaucoup vu : Et après cela, se trouver en ce danger, destiné de cœur et de tous remèdes.
(*Commines. Liv. IV^e.*)

Dans sa première entrevue avec la dame de Renoy, le comte de St-Pol s'était borné à lui parler de l'absence de messire Albéric, de la solitude de la châtelaine, et de la cause récente de ses larmes. Ayant appris d'elle que son mari était attendu avant la fin d'octobre, il résolut, de

son côté , de différer son départ jusqu'après le retour d'Albéric. Chaque jour , le connétable dirigeait ses promenades et ses chasses de manière à prendre quelques heures de repos au castel de Renoy. Hannel l'accompagnait ordinairement dans ces excursions, bien qu'à contre-cœur , car le fidèle fauconnier ne pouvait chasser de son imagination l'idée du sottrait et des esprits qu'il croyait habitants de ce manoir. Il fut donc tout heureux de saisir l'occasion du temps des vendanges qu'il passa dans *les vignes de monseigneur* , pour se dispenser des visites quotidiennes à la maison-forte. Mais quand on eût *tué le chien* (selon l'expression pittoresque de nos vignerons) , il lui fallut reprendre ses pérégrinations à la maison maudite qu'il se persuada d'autant plus être frappée d'un sort fatal , que , moins de trois semaines après leur première apparition à Renoy , dame Christine reçut un message annonçant que messire Albéric avait péri de mort violente, en franchissant les Pyrénées, assassiné par une bande de routiers. Foudroyée par cette nouvelle funeste et inattendue , la châtelaine se sentit succomber et vit que son courage ne pourrait la soutenir contre des coups si douloureux et réitérés. Effectivement , le chagrin triompha de ses forces ; et , peu de temps après avoir appris la mort de son mari , elle descendit au tombeau , le désespoir dans le cœur ; car elle laissait après elle son unique enfant , seule , privée de l'appui et des conseils qui ne devraient manquer à une fille en aucun temps de la vie ! Par son testament , la dame de Renoy avait , à la vérité , confié la tutelle de sa petite Mathilde à son fidèle serviteur et ami dévoué , Anselme Vyart. Le comte de St-Pol avait , comme suzerain , réclamé la *garde noble* de l'héritière sur laquelle , dès ce jour , il eut des vues pour l'avenir. Mais ces dispositions qui pourvoaient aux inté-

rêts de l'enfant n'étaient pas suffisantes pour rassurer la malheureuse mère sur le sort de sa fille. Ce fut donc, quoiqu'avec une résignation apparente, dans les sentiments d'une pénible sollicitude que la désolée châtelaine vit arriver sa dernière heure.

Après les premiers jours donnés à la douleur et aux dispositions que nécessitaient les dernières volontés de Christine, le connétable quitta son manoir de Ligny pour retourner près de Louis XI, et il emmena avec lui Mathilde de Renoy qu'il confia aux soins de la comtesse de St-Pol, afin qu'elle fût élevée avec ses propres enfants. Anselme fut laissé à Renoy pour gérer les biens et veiller aux intérêts de sa pupille : et le bon intendant se sépara d'elle bien à regret et avec larmes ; car une répulsion instinctive qu'il ressentait pour le comte lui faisait envisager en noir l'avenir de l'orpheline confiée à la garde de son suzerain.

Mathilde se trouvait, par la mort de ses parents, unique héritière de nombreux domaines, tant en Barrois qu'en Champagne. Et le connétable, qui désirait accroître les possessions de sa famille dans ces provinces, avait déjà en vue l'union de cette riche héritière avec son jeune fils Louis, auquel devaient revenir, aux termes de son contrat de mariage avec Marie de Savoye, le comté de Ligny et autres terres possédées en Barrois par le comte de St-Pol. C'est dans ces prévisions qu'il avait voulu que l'orpheline fût nourrie et élevée dans sa famille, afin qu'elle s'accoutumât à la considérer comme sienne, et que le mariage pût se consommer, dès que les deux enfants auraient atteint l'âge compétent. Mais ces projets si bien concertés furent déjoués par l'enchaînement des événements, comme vous verrez, si vous avez le loisir de poursuivre ce récit.

Le comte de St-Pol, rendu à la vie politique, se livra de nouveau au système qui devait lui être funeste et qui seul pouvait alors accroître encore son influence et sa grandeur; c'est-à-dire qu'il travailla, de tout son pouvoir, à rallumer et entretenir la discorde entre le roi et le duc de Bourgogne. Car sur cette discorde, qui le rendait nécessaire à l'un et à l'autre, *étaient fondée son autorité et grand état; et il y avait peu à faire*, dit Commynes, *pour entretenir cette division; car les complexions de ces deux princes étaient très diverses*. Louis de Luxembourg sentait bien d'ailleurs que, si le roi de France n'était pas distrait par des embarras extérieurs, il fallait qu'il eût débat contre les principaux officiers de sa couronne, son esprit ne pouvant demeurer en repos. Le connétable persuada donc au monarque de rompre la trêve qui existait entre lui et son constant antagoniste; et pour premier acte d'hostilité, il s'empara de St-Quentin (place cédée naguères à Charles-le-Téméraire), pendant que le Bourguignon était occupé en Hollande. On peut juger du mortel ressentiment que l'ambitieux duc en éprouva: et cependant le roi n'en sut aucun gré à son connétable, car celui-ci fut assez mal inspiré ou conseillé pour garder en propriété cette place importante à sa puissance, à cause de sa proximité des nombreux domaines qu'il possédait en Picardie, Artois et Cambresis. Cette usurpation, dont il ne voulut jamais se désister, indisposa donc contre lui le vindicatif Louis XI, non moins que le fongueux Charles; et cette haine commune ayant rapproché et mis d'accord ces deux rivaux, *qui oncques ne s'accordèrent qu'en cela en leur vie*, ils firent entre eux un traité dont la principale clause fut le sacrifice du connétable que le Bourguignon se chargea de livrer aux mains du roi, sous l'expresse condition que Ham et Bohain, deux villes du

comté de St-Pol, seraient, ainsi que St-Quentin, remises au pouvoir du duc, après la mort du comte.

Informé sommairement de ces dispositions, messire de Luxembourg se tenait soigneusement sur ses gardes, enfermé et fortifié dans sa nouvelle conquête et dans son château de Ham, et un assez long temps s'écoula sans que la clause fatale du traité pût être mise à exécution. Enfin, le roi très chrétien, résolu d'abattre encore cette branche puissante de l'arbre de la féodalité, envoya sommer son cousin de Bourgogne de mettre et livrer *ès-mains de ses gens et ambassadeurs ledit connestable de France, monseigneur Louis de Luxembourg*. Charles-le-Téméraire était alors occupé au siège de Nancy, car on était au mois de novembre 1475; et en même temps qu'il recevait du roi de France la sommation dont nous venons de parler, le comte de Saint-Pol lui adressait, de son côté, une missive par laquelle il l'informait que « plus confiant » en sa loyauté et amitié qu'en celle du roi, et sachant » que ce dernier voulait sa perte et sa ruine, il s'était » décidé à se remettre entre les mains du duc, et que de » ce pas il se portait à Mons en Hainaut, où commandait, » pour ledit seigneur duc, le sire d'Aimery, grand-bailli, » le plus spécial ami qu'il eût parmi les officiers de Bour- » gogne. »

Ce prince se trouva fort perplexe entre ces deux requêtes; mais ayant su peu après que Louis XI, à la nouvelle du départ du connétable, s'était dirigé sur Saint-Quentin, où il avait fait son entrée, et n'espérant dès-lors récupérer cette ville qu'en exécutant le traité de point en point, Charles-le-Téméraire manda au seigneur d'Aimery de livrer le comte de Saint-Pol au chancelier Guillaume Hugonnet et au sire d'Hymbercourt, qu'il savait être ennemis jurés du connétable, afin que ces deux officiers

le conduisissent et le remissent aux gens du roi très chrétien. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, et, aux portes même de Péronne, Louis de Luxembourg fut livré à l'amiral de France, Louis de Bourbon, gendre du roi, aux sieurs de Saint-Pierre et de Boucage, à maître Guillaume de Cerisay et *autres plusieurs*. Le fidèle fauconnier du comte de Saint-Pol ne l'avait pas abandonné dans cette conjoncture critique; il se trouvait aux côtés de son maître lors de l'extradition de celui-ci. Le connétable montait un petit cheval à *courts crins fort velu*, qui bronchait et buttait fréquemment, ce que le cavalier interprétait à mauvais présage. Aussi, lorsqu'il en fit part à Hannel, celui-ci, qui avait son idée fixe, répondit :

— Oui dà, monseigneur, et ce n'est sans cause; car, aussi vrai que j'ai reçu le saint baptême, je viens de signaler, sauf grande erreur de ma vue, dans un des gens d'armes de notre escorte, la face et les regards de ce sottrait de Renoy. Je pensé que votre seigneurie peut s'en souvenir encore à l'heure qu'il est.

Messire de Luxembourg fit peu d'attention à cette reminiscence de son serviteur, estimant que, l'esprit frappé de cette apparition (que, depuis six ans, il prétendait avoir maintes fois revue), il se persuadait encore être aujourd'hui poursuivi par le même fantôme.

Le cortège arriva à Paris le 27 novembre, et le connétable fut, par ordre exprès de Sa Majesté, déposé avec son fidèle Albert dans la Bastille Saint-Antoine. Il était, dit le chroniqueur Jean de Troyes, vêtu d'une cape de camelot doublée de velours noir, dans laquelle il était fort *embrunché*, et monté sur son petit cheval à *courts crins*. Immédiatement après son arrivée, il fut reçu par messire Pierre Doriole, chancelier de France, par messire Denis Hesselin, maître d'hôtel du roi, par les présidents et plu-

sieurs conseillers de la cour du parlement, lesquels avaient ordre de Sa Majesté d'instruire incontinent son procès et de le *diligenter*. Ces magistrats, après l'avoir *écroué* et *embastillé*, lui firent donc subir, dès le lendemain, un long interrogatoire, qui fut continué sans désemparer les jours suivants. En ce bienheureux temps, sous le bénin roi Louis XI, il ne fallait pas le quart des méfaits attribués au connétable pour encourir peine de mort et confiscation de ses biens et domaines. Aussi nos seigneurs du parlement déclarèrent-ils unanimement « Le » dit messire Louis de Luxembourg, chevalier, comte » de Saint-Pol, Liney, Conversan et Brienne, seigneur » d'Enghien et connestable de France, *criminel* du » crime de lèse-majesté, et comme tel, privé dudit office » de connestable et de tous ses autres offices, honneurs » et dignités; et pour punition desdits cas, condamné à » souffrir mort et être décapité en place de Grève à » Paris; et tous et chacuns de ses biens, meubles et » immeubles confisqués et appartenir au roy. Et quoique, » vu l'énormité des grands et exécrables crimes par lui » commis, ledit messire dût être écartelé, ses membres » pendus en voie publique, et le corps au gibet; néanmoins, pour diverses considérations, même son dernier » mariage dont sont issus enfants (1), et autres causes, la » cour a ordonné qu'après l'exécution de sa personne » son corps sera inhumé en terre sainte, *s'il le requiert* : » ce qui a été agréé par *sa très gracieuse majesté*. » .

Le mardi, 19 décembre, au matin, le connétable qui n'était point encore levé, et qui n'avait point connaissance de l'arrêt prononcé contre lui, eut la visite de messire de St-Pierre qui, l'apostrophant à haute voix, lui dit :

(1) Marie de Savoye, épouse du connétable, était décédée quelques mois auparavant.

— Monseigneur, que faites-vous ? dormez-vous ?

— Nenny dà ! longtemps y a que n'ai dormi ; mais je suis icy où vous voyez, pensant et *fantaisiant*.

Alors le visiteur lui enjoignit de se lever pour venir en la cour du parlement, afin d'ouïr *diverses choses* touchant son procès, qui lui devaient être dites par les seigneurs de cette cour. S'étant promptement vêtu, il monta donc à cheval, escorté des sieurs de St-Pierre et d'Estouville (ce dernier prévôt de Paris), et suivi de son valet, Albert Hannel, qui ne le voulut point abandonner en cette extrémité, car le fidèle fauconnier prévoyait que la journée finirait mal. Descendu au palais, et introduit en la tour criminelle du parlement, le connétable trouva là le chancelier de France qui lui signifia d'abord de se dépouiller du collier de l'ordre du Roi, ce que fit le condamné, et le remit au chancelier. Celui-ci lui enjoignit ensuite d'avoir à lui rendre l'épée de connétable : mais il répondit qu'elle lui avait été retirée lors de son arrestation à Péronne. Le chancelier étant alors sorti, fut remplacé par un président, qui signifia au comte la teneur du jugement rendu contre lui, et l'avertit que l'exécution en devait avoir lieu, ce jour même, devant l'hôtel-de-ville. Messire de Luxembourg, fort douloureusement surpris de cet arrêt, s'écria :

— Dieu soit loué ! voicy bien dure sentence ; je le supplie qu'il me donne la grâce de le bien connaître aujourd'hui. Ah ! M. de St-Pierre, ce n'est pas là ce que m'aviez toujours dit.

Le comte, après la signification de son jugement, fut remis entre les mains de quatre docteurs en théologie, auxquels il demanda qu'on lui donnât le viatique. Cette requête lui ayant été refusée, par ordre du chancelier, il obtint seulement qu'on célébrât la messe devant lui

et dut se contenter de cette grâce. Après cette messe ouïe, le condamné resta avec ses confesseurs jusque vers deux heures après-midi, qu'il sortit du palais de justice et remonta à cheval pour se rendre à l'hôtel-de-ville. Arrivé là, et introduit dans un bureau, il dicta à messire Denis Hesselin un codicille à ajouter à son testament qu'il avait fait par précaution, à Péronne, avant son extradition. Ce codicille rédigé et signé, il attendit jusqu'à trois heures, moment fixé pour l'exécution : sortant alors de l'hôtel-de-ville, il passa sur un échafaud dressé sur la place, où, s'étant agenouillé, la face tournée vers les tours de Notre-Dame, il demeura en oraison longtemps, *en douloureux pleurs et grande contrition*.

Albert Hannel n'avait pas quitté plus que son ombre son malheureux maître en ce dernier désarroi. Il lui fut permis de l'accompagner sur l'échafaud, afin de lui être en aide au besoin. Et, lorsqu'après sa prière, le patient fut accosté par le petit Jean, fils de Henriet Cousin, maître exécuteur des hautes-œuvres, Albert jettant les yeux sur le minstre de la justice des hommes, crut encore reconnaître dans ce *fonctionnaire*, affublé d'une casaque rouge, le fatal sottrait de Renoy.

— Eh ! quoi, s'écria-t-il, toujours ce maudit sorcier, quand il nous arrive méchef !

Jean Cousin lia d'une cordelette les deux mains du connétable, ce que celui-ci souffrit bénignement, résigné qu'il était à tout endurer avec patience. Puis il fut conduit à l'extrémité occidentale de l'échafaud où, s'étant agenouillé sur un carreau de laine aux armes de la ville, ses yeux furent bandés par l'exécuteur, lequel reçut alors des mains du maître des hautes-œuvres une large et tranchante épée dont il fit voler, d'un seul coup, la tête de dessus ses épaules, *sitôt et si transièvement que la corps*

chut à terre aussitôt que la tête. Alors Jean, remettant le glaive aux mains de son père, sauta de l'échafaud sur la place et disparut au sein de la foule attirée par le spectacle de ce drame lugubre, et qui s'élevait à plus de deux cent mille personnes, au dire de notre chroniqueur. Le maître bourrel, privé de l'assistance de son aide, fut contraint de relever lui-même la tête du supplicié, qu'il lava dans un seau d'eau fraîche préparé à cet effet; puis il l'exposa, sur la barre d'appui de l'échafaud, aux regards de la multitude. Après quoi, tête et corps furent réunis en un cercueil et emportés par les cordeliers de Paris qui les inhumèrent en leur église : et de la dite exécution, dit le chroniqueur Jean de Troyes, *fut fait un petit épitaphe, tel qu'il s'en suit :*

Mil quatre cent de l'année de grâce
Soixante et quinze, en la grand'place
A Paris que l'on nomme Grève,
L'an qu'il fut fait aux Anglois trêve,
De décembre le dix et neuf,
Sur un échafaud fait de neuf,
Fut amené le connestable
A compagnie grande et notable,
Comme le veult Dieu et raison,
Pour sa très grande trahison;
Et là il fut décapité
En cette très noble cité.

Anselme Vyart, dès qu'il fut informé de la fin du connestable, se hâta de venir réclamer sa jeune maîtresse qu'il ramena au manoir de Renoy, où il demeura lui-même, après que sa pupille fut devenue l'épouse d'un baron qui l'emmena en Bourgogne. A la génération suivante, la maison-forte de Renoy fut en partie démolie et transformée en usine dont on désigne encore l'emplacement sous le nom de *la Vieille-Forge*; car cette usine a aussi disparu.

Alors les descendants de Vyart se fixèrent à Ligny, où leur famille fut anoblie par un duc de Lorraine, et parvinrent aux premières charges de la prévôté et de l'échevinage (1); mais leur nom s'est éteint depuis peu avec le dernier de ces descendants mâles.

Quant à Hannel, après la fin tragique de son seigneur, il retourna d'abord en Cambrésis et habita Elincourt, village où les comtes de Saint-Pol avaient leur atelier monétaire; il y demeura tout le temps que les domaines de la maison de Luxembourg restèrent frappés de confiscation; mais, après la mort de Louis XI, ces domaines, et entr'autres celui de Ligny, ayant été rendus par Charles VIII à Louis, fils du connétable et de Marié de Savoye, Albert rentra au service de ce seigneur qui l'établit dans son comté de Ligny où il se maria et fit souche d'honnêtes bourgeois. Nous avons encore vu les deux derniers descendants directs de l'ex-fauconnier : l'un, le vénérable abbé Jean Hannel, vicaire de la paroisse et notre confesseur à nous tous écoliers qui redoutions trop M. le curé pour aller lui révéler nos peccadilles; l'autre (que la terre lui soit légère!) Albert Hannel, surnommé *Croûtotte*, qui nous pourchassait et nous tirait les oreilles, quand nous l'apostrophions par ce sobriquet dont j'ignore l'étymologie, mais dont les syllabes produisaient sur son tympan l'effet de l'eau sur un hydrophobe.

(1) Les gens de la génération qui nous a précédés parlaient souvent avec enthousiasme du grand-prévôt Vyart et du grand Vyart, son fils, poète anacréontique, dont les œuvres sont restées inédites.

LE PREMIER DES MARIGNAN.

XV^e ET XVI^e SIÈCLES.



A M. Mailliard, d'Allevard en Dauphiné, D. M. P.

D'une chose veux adviser tous lisant cette
histoire, que de la nourriture de ce gentil
seigneur de Ligny sont sortis cinquante
gentilshommes, dont les trente ont été
tous vaillants et vertueux capitaines.

(*Histoire du Chevalier sans peur
et sans reproche.*)

Il arrive presque toujours que le contact des âmes élevées et des natures supérieures fait sortir de leur sphère les hommes les plus vulgaires en apparence, et met en relief leurs qualités qui seraient demeurées occultes, sans ce commerce, dû souvent à des circonstances fortuites. C'est ainsi qu'il advint pour celui de nos compatriotes dont nous allons esquisser la simple et véridique histoire.

La journée du vendredi, 14 septembre 1515, était près de finir. Le nouveau roi de France, François I^{er}, venait d'inaugurer, par une brillante victoire, l'aurore d'un règne qui fut si fertile en succès et en revers. Dans ce

combat de géants qui dura deux jours entiers, il avait anéanti l'armée des Suisses qui, excités par le fameux cardinal Mathieu Skinner, évêque de Sion, voulaient lui fermer l'entrée du Milanez. En vain le fougueux prélat, revêtu de ses ornements pontificaux et la croix à la main, anima-t-il, pendant ces deux journées, les hommes des treize cantons par la promesse de l'assistance divine et par ses propres exhortations. La valeur française fut triomphante, et les preux de François I.^{er} se signalèrent à l'envi dans cette glorieuse étreinte de la couronne. Entouré de ses vaillants capitaines, du duc Antoine de Lorraine, de son frère Claude de Guise, du connétable de Bourbon, du comte de St-Pol, du maréchal de Trivulce, le jeune roi, qui les avait égalés en intrépidité pendant l'action, voulut honorer le plus méritant de ces héros, en recevant de sa main l'ordre de chevalerie, sur le champ de bataille.

— Ce sera doncques, dit le monarque, de la main de Bayard que serai fait chevalier. Nul ne lui en doit porter envie, puisque nul n'a eu l'heur de se trouver en tant de batailles, assauts et rencontres, et n'a donné plus de preuves de sa vaillance, prud'hommie et bonne conduite.

Un assentiment général témoigna que le jugement de chacun des vainqueurs était conforme à celui du roi; et ce dut être un beau et touchant spectacle lorsque François I.^{er}, au milieu de la vraie noblesse française, s'agenouilla devant le modeste chevalier dauphinois et reçut de lui l'accolade fraternelle. L'histoire nous a conservé les naïves paroles que prononça, en cette occasion, le loyal guerrier :

— Sire, autant vaille que si c'était Roland ou Olivier, Godefroy de Bouillon ou Baudoin, son frère! Certes, êtes le premier prince que oncques fit chevalier. Et toi, ma

bonne épée, glorieuse dois-tu être entre toutes, pour avoir armé chevalier le plus grand roi de la terre. Certes, ma bonne épée, toujours serez comme relique gardée, et sur toutes autres honorée; et jamais ne vous emploierai, sinon contre Turcs, Sarazins ou Maures.

Puis il remit ce glorieux glaive aux mains d'un de ses varlets qui l'assistait dans ce moment solennel. Alors le roi se relevant :

— Bayard, mon ami, dit-il, quel est près de vous ce jeune gars auquel remettez votre épée? M'est avis que l'avons vu, cejourd'huy, vous accompagner partout, faire de son mieux, et se montrer digne varlet de tel maître.

— Sire, c'est un mien fidèle compagnon et cejourd'huy mon connestable. Il est sujet de votre noble cousin, monseigneur le comte de Ligny, et a nom Jacques Facdouel.

— Eh bien! à son nom qu'il en adjoigne un autre qui lui remémore à toujours ce fait d'armes ès quel il s'est si bien porté. Ecoute, Jacques Facdouel, de Ligny-en-Barrois, souviens-toi d'ores en avant d'accoler à ton nom celui de *Marignan* : c'est le roy de France qui te l'octroye.

Les acclamations des nombreux témoins de cette scène consacrèrent, pour l'écuyer de Bayard, ce glorieux surnom : et Jacques Facdouel, dit *Marignan*, s'agenouilla devant le prince et baisa sa main royale, plein de reconnaissance pour le monarque qui savait à propos récompenser la vaillance chez le plus humble des varlets comme chez le plus puissant des barons.

Or, il faut que je vous dise par quelle suite d'événements l'obscur enfant d'un artisan de Ligny-en-Barrois se trouva à telle assemblée et reçut tel honneur de la noblesse française.

Vous savez sans nul doute (vous surtout, mon cher docteur, qui êtes du pays de Bayard) que le vaillant Pierre

du Terrail, issu d'une noble famille du Dauphiné, comença sa carrière, à l'âge de treize ans, par être page du duc de Savoye; que ce prince ayant eu à Lyon, en 1489, une entrevue avec le roi Charles VIII, celui-ci fut tellement satisfait de la bonne mine du jeune page et de son adresse à manier un cheval, qu'il fit au duc la demande de ce *gentil serviteur*; et ce seigneur, voyant dans cette circonstance une occasion de fortune et d'honneur pour le jeune du Terrail qu'il affectionnait beaucoup, le céda au roi de France, lequel incontinent le donna en garde à son cousin, Louis de Luxembourg, comte de Ligny (1), l'un des gentilshommes de sa suite qu'il aimait le plus.

Bayard demeura là trois ans, comme page; puis, vers l'âge de dix-sept ans, le comte le fit entrer dans sa compagnie, comme homme d'armes, sans toutefois le distraire du nombre des gentilshommes de sa maison, aux gages de trois cents livres et *trois chevaux à livrés*. Vers cette époque, le roi Charles VIII, qui méditait son expédition au-delà des Alpes, se trouvait encore à Lyon avec le comte de Ligny, que Bayard accompagnait toujours. Ce fut alors que ce seigneur résolut d'envoyer son page à Aire, en Picardie, où sa compagnie tenait garnison, sous le commandement de Louis d'Ars (2), son lieutenant. Il conduisit donc Bayard devant le roi pour prendre son congé, et avant de se séparer de lui, il lui recommanda de passer par sa ville de Ligny, d'y accomplir, à son intention, une neuvaine dans l'église collégiale du château, devant l'image de *Notre-Dame-des-Vertus*, à laquelle il

(1) Fils du connétable Louis, comte de St-Pol, de Marie de Savoye, sœur de la mère de Charles VIII.

(2) Mort en 1525, à la bataille de Pavie.

avait une dévotion particulière, et qui avait été apportée d'Italie par messire de la Salle, ancien gouverneur de ses frères; et que, ce faisant, Notre-Dame le protégerait en toutes ses entreprises.

Le bon chevalier suivit, de point en point, les injonctions de son seigneur, et voyagea à petites journées, parce qu'il *faisait mener grands chevaux*, tant et si bien qu'il arriva au château de Ligny dont était capitaine et gouverneur, en l'absence du comte, messire Richard de Saint-Blaise, prévôt du comté. Le premier soin de Bayard fut d'accomplir sa neuvaine, pendant la durée de laquelle il advint que le chapitre de la collégiale ayant fait fondre une nouvelle cloche pour son église, la dame de Saint-Blaise convia notre voyageur à en être le parrain avec elle; ce qu'il accepta courtoisement. La bénédiction fut donnée au bronze sacré par vénérable homme messire Jehan de Tréverey, doyen du chapitre. Et depuis, cette cloche (qui, en 1793, fut débitée en gros sous) fut toujours désignée sous le nom de *Bayarde*, à cause de son illustre parrain; et la rue adjacente à l'église collégiale prit et conserve encore le nom de *rue Bayard*.

Ainsi notre ville peut se glorifier d'avoir eu pour hôte, à l'orient de sa carrière, ce modèle de valeur et de loyauté. Plus d'une fois, sans doute, en accomplissant sa neuvaine, Bayard pria la reine des cieux de le rendre un des plus parfaits chevaliers de son siècle, et de lui obtenir l'honneur de mourir pour son pays.

Avant de quitter Ligny, pour continuer sa route, le preux chevalier eut à remplacer un de ses varlets qui était resté dangereusement malade à Langres: il pria le sire de Saint-Blaise de lui désigner, parmi les sujets du comte, un jeune homme qui voulût et pût suppléer celui qu'il avait été contraint de congédier. Le gouverneur

avait, tout à point, sous la main un honnête garçon de dix-huit ans, fils d'un cordier de Ligny, et nommé Jacques Facdonel, lequel s'ennuyant de tordre chanvre et étoupes chez son père, désirait ardemment courir le monde et chercher fortune. La proposition du chevalier plut fort au jeune artisan dont la physionomie franche et ouverte disposa favorablement Bayard en sa faveur. Donc, après avoir reçu la bénédiction paternelle, bien recommandé par messire le prévôt, il s'achemina gaiement avec son nouveau maître, vers la Picardie où ils trouvèrent, à Aire, la compagnie du comte de Ligny.

Ils restèrent là deux ans, pendant lesquels Facdonel gagna, par sa bonne conduite, sa droiture et sa fidélité, la bienveillance de Bayard. Et maintenant, vous savez, aussi bien que nous, quel était *ce jeune gars* que nous avons vu sur le champ de bataille de Marignan. En effet, depuis son départ de la maison paternelle, le loyal garçon n'avait pas quitté son maître. Ils suivirent ensemble, en 1494, la bannière du comte de Ligny, lors de la conquête du royaume de Naples par Charles VIII qui maria son cousin à une noble dame de ce pays (1). Ils se trouvèrent aux côtés du roi à la bataille de Fornoue, où l'on sait que dix mille Français passèrent sur le corps à soixante mille Milanais, Romains et Vénitiens. Dans toutes les actions de vigueur de cette courte et glorieuse campagne, notre linéien acheva de conquérir, par son courage et son activité, l'affection de son maître que déjà ses autres qualités lui avaient gagnée.

En quittant les états de Naples, le comte de Ligny avait été contraint d'y laisser sa nouvelle épouse. La noble dame décéda peu après le départ de son mari, lui léguant néan-

(1) Eléonore de Guévara, comtesse d'Altamura, Canosa, etc,

moins toutes les terres qu'elle lui avait apportées en dot , telles que Canosa , Minervino , Venouse *et autres lieux*. Le roi Charles , prévenu par la mort , n'ayant pu mettre à exécution son dessein de reconquérir Naples , son successeur Louis XII , après s'être rendu maître du duché de Milan , crut pouvoir , au moyen d'un traité avec Ferdinand-le-Fourbe , roi d'Arragon , rentrer en possession de cet ancien domaine de la maison d'Anjou. Louis de Luxembourg , qui avait eu un commandement important lors de la conquête du Milanais , et auquel le roi de France avait concédé plusieurs villes de ce duché , Tortone , Voghera , et autres , Louis de Luxembourg espérait se signaler aussi dans l'expédition de Naples ; mais , sans que le motif en eût transpiré , *par deux fois lui fut le visage rompu* , et Stuart d'Aubigny fut choisi par Louis XII pour son lieutenant-général. Le comte en conçut un tel déplaisir que sa vie en fut abrégée. Néanmoins sa compagnie , sous la conduite de Louis d'Ars , fit partie de cette expédition , après le succès de laquelle elle prit ses quartiers dans les possessions que le comte avait dans la Pouille. Besoin n'est de dire que Bayard et son écuyer ne quittèrent pas leurs compagnons d'armes dans ces deux campagnes. Dans une rencontre avec les Milanais , le chevalier eut le bonheur de sauver la vie à son fidèle varlet dont le cheval était tombé sur la poussière , et qui déjà était emmené , sanglant et demi-mort , lorsque Bayard tomba sur les italiens comme un fléau sur les épis , et leur arracha le pauvre Facdonel qui déjà se regardait comme fini , et avait fait mentalement ses adieux au preux dauphinois. Dès-lors , l'écuyer fit vœu de consacrer tout entière à son maître une vie que celui-ci venait de lui conserver , et de ne le quitter , ni dans la bonne , ni dans la mauvaise fortune , avant que le trépas les séparât.

Nous n'entrerons pas dans les détails des hauts faits qui signalèrent, en Italie, pendant le règne du *Père du peuple*, la carrière du chevalier sans peur et sans reproche : ce serait empiéter sur le domaine de l'histoire. Nous passerons sous silence et la défense du pont du Garigliano, et la bataille d'Agnadel, et la journée de la Bastide si glorieuse pour Bayard. Facdouel était à ses côtés, à la prise de Brescia, où le héros fut si grièvement blessé ; il fut un des deux guerriers qui le retirèrent du milieu de la mêlée, couvert de sang, et qui lui portèrent les premiers secours ; il fut son fidèle garde-malade dans cette maison de Brescia, où la générosité et la *prudhomie* du chevalier brillèrent d'un tel éclat envers son hôtesse et ses deux filles. Après la bataille de Ravenne, ce fut Facdouel que Bayard chargea de porter à son oncle, l'évêque de Grenoble, la lettre, devenue historique, dans laquelle il fait au prélat le récit de ce glorieux fait d'armes, où lui-même avait été l'un des plus vaillants acteurs,

Mais un autre théâtre vit bientôt notre compatriote aux côtés de son maître que, fidèle à son vœu, il ne quittait non plus que son ombre. Après avoir guerroyé en pays étranger, il leur fallut combattre pour la défense de notre territoire. La fameuse journée *des éperons*, si fatale à la gloire française, avait encore été pour Bayard une nouvelle occasion de déployer sa valeur, son sang-froid et les ressources de son esprit. On sait comment, conduit en présence de l'empereur et du roi d'Angleterre, il sut se faire rendre la liberté par ces deux princes déjà *moult joyeux de tenir en leurs mains la fleur de la chevalerie française*. Bientôt la mort de Louis XII et l'avènement de François I.^{er}, qui fit revivre sur le Milanais les prétentions de son prédécesseur, ramenèrent les armes françaises au-delà des Alpes. Nous avons vu, au commencement de ce

récit, comment notre Facdouel fut glorifié, ainsi que son maître, après la victoire de Marignan, dont le nom désormais demeura accolé au sien, et qui remit le duché aux mains du roi de France.

Bientôt commença cette lutte acharnée entre François I^{er} et Charles-Quint, dont le premier acte fut la prise de Mouzon et le siège de Mézières. La défense de cette place fut confiée au chevalier Bayard, qui sut justifier, par le succès, le choix de son souverain. Là, comme dans les précédentes occasions, Jacques *Marignan* se montra digne de l'honneur qu'il avait reçu du roi de France; pendant ce siège qui dura trois semaines, et dont on connaît l'issue, nul des défenseurs de la forteresse ne montra plus de vigilance, d'activité, de dévouement et de calme courage. Aussi, lorsqu'après la levée du siège, Bayard présenta au roi ceux qui s'étaient signalés par leur conduite dans cette belle défense, Marignan ne fut pas oublié, et François I.^{er} l'honora encore personnellement de son approbation. Ce prince créa Bayard chevalier de son ordre, et lui donna cent hommes d'armes à commander; et le chevalier donna à son fidèle Marignan l'emploi de maître-d'hôtel auprès de sa personne, lui octroya d'aller à Ligny embrasser son vieux père, et lui enjoignit de le venir retrouver à Compiègne, où il accompagna le roi.

Grande liesse régna chez le pauvre cordier de Ligny, pendant les quelques jours qu'y passa le maître-d'hôtel de messire de Bayard. Plus d'un broc de vin de *Mordesson* y fut vidé à la gloire du chevalier sans peur; plus d'une offrande fut appendue devant la châsse de Notre-Dame, pour demander à la mère du Sauveur sa constante protection en faveur de si loyal seigneur. Après quoi, Jacques Facdouel rejoignit son maître, ainsi qu'il lui avait été ordonné.

Les années suivantes furent signalées par la perte presque totale du Milanais, la ligue de tous les princes d'Italie, de l'empereur et du roi d'Angleterre contre la France, la défection du connétable et l'envoi malencontreux du favori Bonnivet pour rétablir nos affaires au-delà des monts. Cet amiral était, au commencement de l'an 1524, campé, avec son armée, à Biagrasso, à quelques lieues de Milan. Tous les jours, les maladies et la disette décimaient tellement ses forces qu'il fut résolu qu'on évacuerait cette position désavantageuse. La retraite devant s'effectuer en présence de l'ennemi, le commandement de l'arrière-garde, le poste du péril et de l'honneur fut confié au plus brave, à Bayard. Ce fut en soutenant cette funeste retraite, en faisant face aux Espagnols qui le harcelaient, et en les contraignant toujours à rebrousser, que le va-leureux guerrier fut atteint d'une pierre décochée par une arquebuse, qui lui brisa la colonne vertébrale. Contraint de s'arrêter, il fut recueilli par son maître-d'hôtel qui l'aïda à mettre pied à terre et l'assit sous un arbre, la face tournée vers l'ennemi. Il n'est personne qui ne connaisse les détails des derniers moments de ce preux, les paroles que lui adressa le marquis de Pescaire, la réponse sublime de Bayard au connétable, et sa confession à son fidèle Jacques, *faute de prestre*, et les phrases de consolation qu'il dit à ce dévoué serviteur, et sa mort au milieu de ses ennemis éplorés, entre les bras de son fidèle compagnon qui tint la promesse de ne le quitter qu'au trépas. Encore conduisit-il ses glorieuses reliques jusqu'à Grenoble, où elles furent inhumées dans un couvent fondé par son oncle l'évêque. Puis, ne voulant plus servir personne, après avoir servi un tel maître, le bon Marignan revint à Ligny, où son vieux père semblait attendre son retour pour rendre l'âme et lui laisser sa corderie et sa modeste demeure.

Résolu de finir ses jours dans la maison paternelle, Jacques Marignan ne crut pas déroger en cordelant du chanvre, de la même main qui avait porté le glaive de Bayard (1). Par une tradition qu'on ne retrouve que chez les anciens égyptiens, tous ses descendants exercèrent la même profession ; et de nos jours encore (c'est-à-dire au commencement de ce siècle, car nous ne sommes plus *jeune France*), nous avons vu deux générations de *Facdouel-Marignan* tordre leurs cordes, au pied de la côte de *Morlaincourt*, sur le chemin de *Queue-de-Serpent* ; et le dernier de ces honnêtes cordiers portant, à sa boutonnière, le ~~ruban rouge~~ de la Légion-d'Honneur. C'est que lui aussi, comme son aïeul, avait combattu en Italie pour reconquérir le Milanais ; et, simple caporal de grenadiers, il s'était tellement comporté aux champs de *Marengo*, cette autre bataille de géants, que le premier consul le gratifia d'un sabre d'honneur, décoration remplacée ensuite par l'étoile aux cinq rayons, et qui alors était une distinction sérieuse et réelle, car elle ne se gagnait ni derrière un comptoir, ni dans les paperasses d'un bureau, et n'avait pas été prodiguée par hectolitres, comme elle le fut depuis 1814 jusqu'à nos jours *inclusivement*.

(1) Quelques bibliographes de notre pays ont eu l'opinion que la *très joyeuse, plaisante et récréative histoire composée par le loyal serviteur du bon chevalier sans peur et sans reproche*, dont est extraite notre épigraphe, était l'œuvre de Jacques Facdouel. Mais nous sommes certain, par des documents inattaquables, que ledit Facdouel, qui savait dignement combattre et servir son noble maître, savait à peine lire et signer son nom, ce qui était merveille pour ce temps-là et pour un homme de sa condition.



Lith. Thomas Nelson, à Paris.

NOTRE-DAME-DES-VERTUS.

XVI. SIECLE.

A M. J. Maujean, de Dagonville.

I. — LIGIER RICHIER ET ERRARD, DE BAR-LE-DUC.

Neque enim novimus faciem Mariæ Virginis.
(St. AUGUSTIN, *de Trinitate*, c. VIII.)

*Lettre de Philippe Errard à Ligier Richier, tailleur d'images
à Saint-Mihiel.*

De Bar-le-Duc, le 29 juillet 1544.

Au reçu de la présente, ami Ligier, tu es requis de quitter Saint-Mihiel, son abbaye et ton œuvre sépulcrale, pour venir sans délai en cette ville de Bar-le-Duc, où tu auras à travailler aussi dans le genre funèbre; c'est madame Anne de Lorraine, sœur de notre très gracieux duc, qui me commande de t'appeler céans. Son noble époux,

messire René de Nassau, prince d'Orange, ayant été occis, le 17.^e du présent mois, au siège de Saint-Dizier, elle a fait transférer son corps à Bar, pour y être inhumé; de sorte que la digne dame se trouve ici entre deux cadavres: celui de son père, le feu duc Anthoine, décédé il y a six semaines, et celui de son mari. Elle désire que ton ciseau, dont elle connaît déjà de si belles créations, érige à celui-ci un monument de son amour conjugal. Elle a donc ferme confiance que tu seras ici dans peu de jours; je l'espère comme elle et m'en applaudis, puisque ce sera une occasion de resserrer les liens de notre amitié.

Tu te demandes, je pense, en lisant ces lignes, comment il se fait que je me trouve aujourd'hui à Bar-le-Duc, avec la princesse d'Orange, lorsque tu m'as laissé à Ligny, auprès de messire Anthoine de Luxembourg. C'est toute une histoire qu'il faut te conter au long: aussi bien en ai-je le loisir.

La renommée a dû t'apprendre les circonstances principales du siège et de la prise de Ligny-en-Barrois. J'étais dans cette ville, au nombre des féaux du comte Anthoine, lorsque ce damné empereur Charles-Quint (*que Dieu puisse confondre!*) vint l'investir avec ses mécréants de reîtres et lansquenets. Le roi François I.^{er} y avait envoyé une garnison de 1500 hommes, sous les ordres du sire de Bertheville; et notre bon duc de Lorraine, son filleul, qui se trouva comme entre enclume et marteau (étant vassal de France par son duché de Bar, et de l'Empire par ses états de Lorraine), avait recommandé au comte Anthoine de faire de son mieux pour conserver sa ville et son château au roi.

Voilà donc que, le jour de la fête du bienheureux-St-Jean-Baptiste, nous signalons du haut des tours l'armée impériale arrivant de Commercy, descendant la colline,

passant l'Ornain au gué de la *Gravière* et s'établissant au-delà du parc, vers *Givrauval*. Tu peux bien penser que, ce soir là, on ne songea guères à allumer, suivant l'usage, les *Bures* de Saint-Jean, sur les hauteurs et hors des portes. Le sire de Bertheville maugréait dans le fond de l'âme et se plaignait au comte de Ligny de ce qu'on n'avait pas eu l'idée d'établir sur la colline de Pilleviteuil, un fort qui eût barré la route, tenu en bride l'armée ennemie, et l'eût empêchée de venir, sans coup férir, camper à notre barbe. Les capitaine d'Eschénay et de Gonzoles voulaient qu'on abattît les beaux tilleuls, ormeaux et taillis du parc; croyant déjà voir, à l'aide de leurs couverts, les Allemands arriver jusqu'au bord du fossé. Le comte Anthoine ne voulait pas ouïr parler de mettre la cognée à ces beaux arbres séculaires qui, disait-il, avaient couvert de leur ombre le chevalier sans peur et sans reproche, et son grand-oncle, le saint prélat Pierre de Luxembourg. Mais la personne la plus désespérée dans cet effroi général était madame Marguerite de Savoye, la digne comtesse de Ligny. Voyant tous ces vaillants guerriers en tel discord, elle n'avait plus d'espoir que dans l'assistance de *Notre-Dame-des-Vertus*, et passait en prières, devant sa châsse, presque toutes les heures du jour, voire même de la nuit.

L'événement prouva trop que messire de Gonzoles et d'Eschénay jugeaient vrai. Dès le surlendemain, 26.^e de juin, les impériaux ayant forcé, sans grande peine, l'enceinte du parc, s'avancèrent d'arbre en arbre, de couvert en couvert, jusque sur le bord du fossé, et s'établirent, pour faire brèche, entre la *grosse Tour* (1) et les *buttes*, en

(1) Cette tour terrassée avait des dimensions extraordinaires, 40 mètres de diamètre : c'était un vrai bastion circulaire avec réduit intérieur. Un notable du lieu acquit, en 1839, ce qui restait de sa maçonnerie qu'il fit démolir. Vandatisme utilitaire!

s'épaulant à droite et à gauche. On retarda bien quelque peu leur approche en faisant chanter les fauconneaux de la grosse Tour; mais ils tinrent bon, et le 29 au matin, ils commencèrent d'ouvrir la muraille sur une longueur de plus de soixante pieds. Les deux jours suivants, ils agrandirent la brèche. Enfin, le dimanche 2.^e de juillet, désespérant de pouvoir résister plus longtemps, et voulant au moins éviter les suites d'une prise d'assaut, monseigneur le comte demanda une suspension d'armes, et envoya en parlementaire, au camp de l'empereur, le sire de Bertheville pour traiter de la reddition. Et nous, pendant cette parlementation, nous assistions tous à la messe en l'église du château; quand, pendant la préface, nous ouïmes de grandes clameurs de détresse du côté des remparts; et à peine avions-nous eu le temps de nous signer, que voici une troupe de soldats furieux qui entrent par la grande porte, renversant sur leur passage hommes, femmes et enfants: ils courent aux autels, aux chasses, aux tabernacles, pillent et profanent les vases sacrés, les Saintes Reliques, les tableaux de prix, les bas-reliefs, œuvres de ton ciseau, mon pauvre Ligier; ils se saisissent du comte et de la comtesse et leur déclarent qu'ils sont prisonniers et qu'ils aient à les suivre au quartier de dom Fernand de Gonzague, lieutenant de l'empereur. Autant en font-ils de messires de Roussy, de Gonzoles, d'Eschnay et autres principaux. Nous autres, *le fretin*, nous fûmes laissés comme gens non rançonnables, et demeurâmes témoins du sac, incendie et dévastation de la ville et du château, qui durèrent le reste de la journée et la nuit suivante.

Pour moi, voyant mes seigneurs enlevés aussi brutalement de leurs domaines, je m'acheminai le lendemain vers Bar-le-Duc, où mon oncle le greffier me reçut à

grande liesse, car il me croyait occis dans la bagarre. Depuis, il me recommanda à madame la princesse d'Orange qui était céans, gardant le corps de son père et attendant l'issue du siège de Saint-Dizier, issue funeste pour elle. Je t'ai narré ce qui précède, pensant que, comme tu connais les lieux et les personnages, ces détails ne seront pas sans intérêt pour toi.

Ce n'est que depuis quelques jours que j'ai eu nouvelles du sort du comte et de la comtesse de Ligny par un de mes compagnons de fuite, venu, comme moi, chercher fortune à Bar. Il paraît que, par une perfidie diabolique, les impériaux avaient aposté des troupes à portée de la brèche, pour donner l'assaut durant l'entrevue du sire Bertheville avec dom Fernand, voulant se venger sans doute, sur le comte de Ligny, de sa fidélité au roi de France, son suzerain (1); de là cette irruption pendant l'armistice, ce pillage et cette violation des droits les plus sacrés. La preuve que cet attentat était concerté, c'est que le sire de Bertheville, quoique parlementaire, fut aussi retenu prisonnier et dirigé le lendemain, avec monseigneur Anthoine, madame Marguerite et les autres, vers la ville de Bruges en Flandre, qui doit être leur prison. Des témoins de leur triste départ m'ont assuré que la digne dame gémissait bien moins de son déplorable et non mérité destin que de la profanation des Saintes Reliques et surtout de l'enlèvement fait sous ses yeux par un de ces malandrins, de l'image miraculeuse de Notre-Dame-des-Vertus, peinture, comme tu le sais, du bienheureux évangeliste saint

(1) « Et depuis, à Ligny-en-Barrois, où le comte de Brienne commandait, l'empereur l'ayant assiégé, et Bertheville, lieutenant du comte, » étant sorti pour parlementer, pendant le parlement, la ville se trouva » saisie. »

(MONTAIGNE. *Essais*, liv. I., chap. VI.)

Luc, et à laquelle la comtesse avait une si exemplaire dévotion. Pour ma part, je regretterai toujours aussi ce précieux tableau, moins à cause de la riche chasse qui l'encadrerait que comme l'œuvre de l'un des glorieux disciples de notre Seigneur, et comme la fidèle image de sa très sainte Mère.

Voilà de bien tristes détails, mon cher Ligier. J'en serai consolé si tu te hâtes d'arriver céans. Pour ce, je t'envoie, de la part du duc de Lorraine, un sauf-conduit qui protégera toi, tes compagnons et ton bagage contre les Allemands qui infestent le pays. Fais donc diligence, et tu feras chose agréable à la princesse et plus encore à ton ami.

ERRARD.

Ligier-Richier à Philippe Errard.

De Saint-Mihiel, le 31 juillet 1544.

Je réponds à ta lettre, mon cher Errard, par le messager même qui me l'a apportée, et je suivrai ma réponse dans quelques jours, ne voulant pas quitter Saint-Mihiel avant d'avoir mis la dernière main au Christ de mon sépulchre et terminé cette image pendant que je me sens en verve et en haleine. Je craindrais, si je différais, de ne pas être plus tard disposé comme je me sens aujourd'hui.

C'est avec angoisse que j'ai appris, par ta lettre, les détails de la dévastation du château de Ligny. J'en savais déjà la prise, mais j'ignorais à quels excès ces maudits lansquenets s'étaient portés. Je leur voue donc, ainsi que toi, haine éternelle pour leur brutalité digne de Vandales et non de chrétiens. Les infâmes ! avoir lacéré mes bas-reliefs sculptés avec tant d'amour et que je croyais sous la sauve-garde d'un asile inviolable ! Avoir ravi cette image de la mère du Sauveur que je regrette

plus encore que mes œuvres ; non pas cependant par le même motif que toi , Errard , non comme l'ouvrage du saint évangéliste , mais comme un morceau de peinture vénérable par son ancienneté : car il date au moins du ix^e ou du x^e siècle. Ici , cher ami , je te vois froncer le sourcil et me soupçonner entaché des erreurs des huguenots. Tranquillise-toi ; je suis toujours et serai , Dieu merci , vrai catholique. Mais en retour de ton histoire du siège de Ligny , écoute une partie de la mienne.

Tu sais que , né au village de Dagonville , entre Ligny et Saint-Mihiel , et privé fort jeune de mes père et mère , je fus recueilli chez un mien oncle qui me commit à la garde de ses bestiaux. Or , dans cette vie de contemplateur oisif , je passais mes heures à modeler en terre de petites images de bergers , de brebis , de vaches , de chiens , de tous les objets qui m'étaient familiers. Je faisais présent de mes œuvres à tous les habitants de notre village , et plusieurs de ces petites figures furent portées jusqu'à Saint-Mihiel et y furent remarquées. Voilà qu'un jour , un beau laquais tout bariolé d'or vient de cette ville me chercher , avec mon oncle , de la part d'un seigneur étranger qui désirait me voir. Fort ébahi de cette visite , je me laissai cependant conduire ; et arrivés à Saint-Mihiel , nous fûmes introduits près d'un homme à figure imposante et vêtu comme un duc , qui me parla de mon goût pour la sculpture , et me demanda si je voulais le suivre en Italie pour étudier cet art. Je consultai mon oncle du regard , et répondis que j'y consentais , supposé que mon oncle y fût consentant. Le brave homme était pauvre , avait famille nombreuse ; j'étais entré chez lui à peu près nu , je lui étais donc plus à charge qu'à profit : aussi je ne puis lui faire reproche de ce qu'il ne fallut pas le presser pour répondre oui. Nous

fûmes bientôt d'accord, et le grand seigneur m'emmena dès le lendemain. Je te fais grâce des détails de mon voyage, pendant lequel j'appris que mon nouveau protecteur était le célèbre Michel-Ange Buonarrotti, la gloire de la Toscane et de l'Italie; le peintre, le statuaire, l'architecte par excellence. En quelles mains j'étais tombé! Juge de mon enthousiasme en parcourant avec ce grand homme ces belles cités d'Italie remplies de palais, ornées de chefs-d'œuvre, sous le plus beau ciel du monde, au milieu d'hommes parlant une langue douce et harmonieuse! Juge de mon bonheur, à moi, pauvre paysan qui n'avais vu jusque-là que nos tristes villages de Lorraine, nos chaumières décorées, pour tous ornements, de leurs draperies de *pois de Rome* (1), notre ciel brumeux, nos enluminures barbares, et qui n'avais entendu et parlé que le rude patois de Dagonville!

Or, en passant à Bologne, nous visitâmes une église où je vis une image de la Sainte-Vierge absolument pareille à celle de Notre-Dame-des-Vertus dont nous déplorons la perte : et mon maître m'apprit, non sans une sorte d'orgueil, qu'elle était l'œuvre d'un de ses compatriotes, d'un peintre florentin nommé Luca et surnommé *il Santo*, parce qu'il avait embrassé la vie religieuse, et s'était voué à peindre les images des Saints et principalement de Notre-Dame. « Ce peintre, me disait-il, qui vivait vers » le x.^e siècle, a un grand nombre de ses Madones placées dans les églises et couvents d'Italie; et l'analogie » de son nom avec celui de saint Luc, l'évangéliste, » l'amour du merveilleux, ont fait attribuer à ce dernier » les œuvres du Florentin; erreur que le bon sens seul

(1) On nomme dans les villages du Barrois, *pois de rame*, et par corruption *pois de Rome*, les haricots que l'on suspend et qu'on laisse sécher à des rateliers aux façades des maisons, sous la saillie du toit.

» suffit pour réfuter, puisque saint Luc était médecin et
» non pas peintre, profession prohibée chez les hébreux.
» Cependant le vulgaire et les peintres eux-mêmes croient
» que saint Luc a fait le portrait de la Sainte-Vierge ;
» ces derniers l'ont même adopté pour patron (1). »

J'ajouterai que mon illustre maître se proposait d'écrire une histoire des peintres florentins, et que *Luca il Santo* devait figurer en tête de cette biographie, comme ayant été, me disait-il, le précurseur de Cimabué, du restaurateur de la peinture, et comme ayant devancé son siècle par le naturel et le dessin de ses figures. Je ne sais s'il a exécuté son projet ; mais juge de mon étonnement quand, de retour dans notre pays, je vis dans l'église collégiale de Ligny une image en tout pareille à celle de Bologne et à une autre du même peintre que j'avais vue à Rome, à Sainte-Marie-Majeure ; et persuade-toi bien qu'il n'est pas nécessaire que je la croie l'œuvre de saint Luc pour en déplorer la perte : car, quoique de beaucoup inférieure aux Madones du divin Raphaël pour le coloris et la perfection des traits, elle est, aux yeux d'un artiste, bien regrettable comme époque dans l'histoire de l'art.

Je pense que tu garderas pour toi seul cette épitre qui pourrait paraître peu orthodoxe ; car, au temps qui court, je n'aurais nul désir d'être suspecté d'opinions hérétiques : il n'en faudrait pas plus pour me faire réputer huguenot et novateur.

RICHIER.

(1) En 1839, M. Ziegler a exposé au salon un tableau représentant saint Luc peignant la Sainte-Vierge. Voyez les ouvrages intitulés : *Del Vero pittore Luca Santo*, et *Dell' Errore che persiste nell' attribuir al S. Luca evangelista* ; par D. M. Manni, de Florence.

« Quant aux talents de saint Luc pour la peinture et aux nombreux
» portraits de la Vierge que d'anciennes traditions lui attribuent, per-
» sonne n'ignore que les écrivains les plus religieux ont relégué ces pieuses
» croyances au rang des fables. »

(*Biographie classique*, article saint Luc, page 1769.)

II. — EN ITALIE.

Esse te mundi dominam sciamus,
Esse te cœli : manibus remulce
Quem sinu gestas, puerumque nobis
Flecte Tonantem.
(*Hymne de N.-D.-des-Vertus.*)

C'était en effet d'Italie qu'avait été apporté en France, par une série d'événements que nous allons raconter succinctement, le tableau de Notre-Dame-des-Vertus dont il est question dans les deux lettres qui précèdent.

En 1435, Louis III, duc d'Anjou et comte de Provence, était mort en Calabre où il guerroyait, afin de contraindre la reine de Naples, Jeanne II.^e, à le reconnaître pour son successeur. Sa mort avait transmis ses domaines et prétentions à son frère René d'Anjou qui, à son duché de Bar, avait réuni celui de Lorraine, par son mariage avec Isabelle, héritière de ce duché. Or, le bon René, non content de ses états d'Anjou, de Lorraine, de Bar et de Provence, voulut encore ajouter la couronne royale à ses couronnes duciales. A peine sorti d'une longue captivité où l'avait retenu son cousin Antoine de Vaudémont, il ne fut pas plus tôt informé de la mort de Jeanne de Naples, qu'il leva des troupes, équipa une flotte et se disposa à passer en Italie pour disputer le trône à Alphonse d'Aragon que cette princesse versatile avait adopté, mais dont elle avait révoqué l'adoption *in extremis*, en lui substituant René. Ce dernier s'étant fait couronner à Avignon, par l'anti-pape Félix V, voulut, avant de se mettre en mer, s'assurer des chances que pourraient avoir ses armes dans son nouveau royaume, et de la force de ses adhérents. Il envoya donc secrètement à Naples un gentilhomme provençal, nommé Anthoine de La Salle, écuyer,

alors gouverneur de son neveu Charles d'Anjou. Après une traversée périlleuse, l'écuyer provençal fut jeté par la tempête sur les côtes du royaume de Naples, près de la petite ville de Capri, dans l'île de ce nom, l'ancienne et fameuse Caprée de Tibère.

En cette ville était alors un couvent de Chartreux, fondé par la reine Jeanne I.^{re} qui avait voulu que son corps y fût inhumé. Anthoine de La Salle alla prendre gîte en la maison de ces religieux qu'il trouva fort bien disposés en faveur de René. Comme on croit volontiers ce qu'on désire, et que le froc du moine ne met pas plus à l'abri des illusions que la cuirasse du guerrier, les bons Pères persuadèrent facilement au gentilhomme que son maître n'avait qu'à se montrer pour que tout le royaume se déclarât en sa faveur, et fit sur les Aragonais la contre-épreuve des Vêpres-Siciliennes. « Et nous avons » foi, messire, ajouta le prieur, que son Altesse n'oubliera » pas que notre moutier a accueilli en hospitalité son » premier envoyé sur la terre de Naples, et que les » besoins et intérêts de notre religion lui seront par » vous puissamment recommandés. »

Anthoine le promit, et avant de prendre congé, voulut entendre la messe dans leur église, où étant en oraison, ses yeux s'arrêtèrent sur une peinture de Notre-Dame, tenant sur ses genoux son divin enfant auquel deux anges faisaient concert de hautbois et de mandore. Ladite image était surmontée des armoiries peintes d'Anjou, de Provence et de Sicile, et paraissait grandement vénérée en cette maison. Se souvenant alors qu'avant son départ de France, dame Lyonne Sellye, son épouse, l'avait prié de lui rapporter d'Italie quelque sainte relique ou image, il accosta le prieur au sortir de l'office, et lui demanda quelle était cette peinture qui, par la richesse de sa châsse, paraissait céans en telle vénération ?

» Ce n'est sans cause, messire, répondit le bon religieux; car elle est un don de notre glorieuse fondatrice, » la reine Jeanne, première du nom, dont l'âme est au » sein du Seigneur. Et la tenait ladite reine, par succession non interrompue, de son trisaïeul le puissant roi » Charles I.^{er} d'Anjou, frère de monseigneur Saint-Louis, » auquel roi Charles elle fut octroyée, en pur don de congratulation, par N. S. P. le pape Clément IV, lors de » sa coronation à Rome, et de l'investiture de ce royaume » qui, comme vous savez, est tenu en fief de l'église » Romaine. Et outre cette origine respectable, bien autre » est encore son titre à notre dévotion; car nous tenons » que cette image sacrée de Notre-Dame est une des portaitures qui furent peintes par le glorieux saint Luc, » évangeliste. »

Ce récit du prieur ne fit qu'irriter le désir qu'avait conçu notre gentilhomme de se faire concéder la sainte effigie, aussi, en réitérant au digne Chartreux ses protestations de faire au roi René mention avantageuse du couvent de Capri, il ne lui céla pas qu'il avait, par malheur, la mémoire fort courte, et qu'il serait bien plus certain de ne pas oublier ses recommandations, si les bons religieux lui octroyaient, pour *memento*, l'incalculable présent de l'image de Notre-Dame.

Grande fut, comme on peut le penser, la surprise du prieur qui ne s'attendait pas à pareille requête. Néanmoins, ne voulant rien prendre sur lui, il convoqua sur l'heure les dignitaires de la communauté, auxquels il fit part de la demande de l'écuyer provençal. La délibération fut longue. Enfin, les intérêts temporels de la maison l'emportèrent sur la dévotion à la sainte image; et il fut résolu, à grande peine, qu'on ferait droit à la requête du

gentilhomme (1). Anthoine de La Salle reçut donc cette peinture sur Vélin, au revers de laquelle on lisait : *Sacrosancta effigies B. Mariæ Virginis Deiparæ, dono data charissimo filio in Christo, Karolo, regi Sicilæ, III.º iduum septembris, anno incarnationis M CCLXVI. Clemens, episc. dedit.*

Avec ce précieux tableau, Anthoine revint vers René dont, on le sait, les armes n'éprouvèrent en Italie que des revers, et qui fut contraint de laisser le trône à son compétiteur. Et les Chartreux de Capri durent amèrement regretter de s'être dessaisi de ce qui faisait la gloire et l'ornement de leur église ; mais il était trop tard.

René d'Anjou se résigna donc à vivre paisible dans ses états de Provence, à y rendre ses peuples heureux ; il y mérita le surnom *du bon roi*, et y laissa un souvenir qui dure encore. Quant à son écuyer, il paraît qu'il eut toujours du penchant pour les seigneurs aventureux ; car nous le voyons, en 1469, au service de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol et de Ligny, et connétable de France, que le roi Louis XI fit décapiter en Grève, en 1475.

Ce Louis de Luxembourg avait trois fils ; et ce fut encore en qualité de gouverneur de ces jeunes princes que le sire de La Salle entra à son service ; faisant sa résidence habituelle au château de Ligny-en-Barrois, il paraît qu'il y mourut. Mais avant de trépasser, il fit, ainsi que son épouse, don à l'église collégiale dudit château de l'image de Notre-Dame-des-Vertus qu'il avait apportée d'Italie. Elle fut placée contre l'un des piliers, dans une chapelle collatérale du grand autel, où elle fut religieusement gar-

(1) *Suis rebus metuentes monachi, ut favorem qualemcumque apud Renatum sibi compararent, gratiosissimum ipsi equitem, Anthonium de La Salle, hæc pretiosa imagine donaverunt.* (Leçon des Matines, à l'office de N.-D.-des-Vertus).

dée en grande vénération. Vint enfin le jour funeste de la prise de Ligny par l'armée de l'empereur, où le comte et la comtesse furent traitreusement réduits en captivité, où un *ritmeister* de Charles-Quint arracha de sa chässe l'image sacrée, en déroba les ornements et l'emporta avec son butin.

III. — EN BARROIS.

Paulum reducto Ligniacum quoque
Dignare vultu !.....
..... Ter resonabile
Circa viram istius ornæ
Villæ sonuere colles.
(*Hymne de N.-D.-des-Vertus.*)

Franchissons maintenant un espace de trente-six années, les plus fertiles, peut-être, en événements que présente l'histoire du règne des Valois ; période si remplie par l'origine et la fureur des guerres de religion, par l'élévation de la maison de Guise, par la catastrophe de la Saint-Barthélemy qui, de nos jours, a été qualifiée de rigueur salutaire ; période qui avait usé quatre rois de France et tant de grands ambitieux.

Plusieurs des personnages que nous avons vus en 1544 étaient descendus dans la tombe ; les autres étaient près d'y descendre. Parmi les premiers nous compterons le comte de Ligny, Antoine de Luxembourg qui fut retenu dans sa prison de Bruges, ainsi que la comtesse, jusqu'en l'année 1547, quoique la paix eût été signée entre Charles-Quint et François 1.^{er}, dès le mois de septembre 1544.

Le statuaire Ligier-Richier, après avoir sculpté, en marbre, pour le mausolée du prince d'Orange, le magnifique cadavre écorché que possède encore l'église Saint-Etienne de Bar, était retourné à Saint-Mihiel terminer son chef-d'œuvre, cet admirable groupe du *sépulcre*, composé de treize personnages de grandeur naturelle, travail

qu'il acheva vers 1550, dont cette ville est si fière et que peuvent lui envier les plus grandes cités. Richier avait paisiblement fini ses jours à Saint-Mihiel, entre les bras de son ami Errard, avec lequel, en l'année 1552, il était allé s'enfermer dans Metz assiégée par Charles-Quint, toujours par rancune contre ce prince et ses Vandales de lansquenets. Les deux amis avaient travaillé, eux aussi, au fameux *retranchement de Guise*; et quand les armes de l'empereur, victorieuses jusqu'alors, éprouvèrent devant Metz l'humiliation que tout le monde connaît, on peut penser que les deux Barrois ressentirent de sa déconfiture autant de joie, peut-être, que le duc François de Guise lui-même.

Déjà, en 1546, Errard avait été employé à l'exécution des travaux que le roi François I.^{er} avait fait commencer, à l'instigation du sire de Bertheville, sur la hauteur de Pilleviteuil, pour y établir un fort qui couvrirait Ligny du côté de la Lorraine. Il vint ensuite participer aux travaux des fortifications de la nouvelle ville de Vitry-le-François, et prit dans ces constructions un goût décidé pour la fortification, qu'il transmit à son fils: car, marié quelques années après, il fut le père du célèbre Jean Errard de Bar-le-Duc, né dans cette ville en 1566, qui devint par la suite le premier ingénieur de Henry IV, et le premier auteur français qui ait écrit sur la fortification (1).

La comtesse douairière de Ligny, madame Marguerite de Savoye, vivait encore en cette année 1580, mais fort avancée en âge, et consolant son veuvage par des fondations pieuses. C'est ainsi que, peu après son retour dans ses domaines, elle avait fondé le monastère des An-

(1) Son ouvrage intitulé: *La fortification démontrée et réduite en art*, est de 1591.

nonciades, à un quart de lieue de la ville, sur la route de Saint-Dizier. La digne et pieuse dame passait presque toutes ses journées dans cette sainte maison et dans l'église collégiale du château. Mais ce n'était jamais sans un nouveau sentiment de douleur amère, qu'elle voyait veuve de la sainte effigie la chapelle où, dit la chronique, *soulait être colloquée la peinture de Notre-Dame-des-Vertus.*

« Or, le jour de Noël de cette année 1530, pendant que
» ladite dame était en l'église du château, lorsqu'on célé-
» brait la grand'messe, est survenu un notable et ver-
» tueux bourgeois, nommé Pierre Dechevillier, pour visi-
» ter ladite chapelle; lequel, après avoir achevé sa prière,
» s'approcha de la dite dame; et la saluant honorable-
» ment, lui déclara et affirma, pour décharger sa con-
» science, que certainement il savait que l'image de
» Notre-Dame-des-Vertus, de tout le peuple de Ligny tant
» réclamée, était en la maison d'un laboureur du village
» du Bouchon, nommé Jehan Leliepvre, dit *Leprestre* : et
» que ce serait un grand bien, pour contenir ses sujets à
» plus grande dévotion, de procurer que par son autorité,
» ladite image fût restituée en son lieu et place, en ladite
» collégiale.

» Madame Marguerite, après l'avoir pertinemment ouï,
» le remercia de son avertissement, et en fut moult
» joyeuse. Dès-lors, étant retournée en sa chambre pour
» prendre sa réfection, considéra comment elle pourrait
» récupérer ladite image, sans user de violence envers
» ledit Leliepvre. Et parce que ce saint jour de Noël n'é-
» tait jour convenable à voyager, différa son entreprise
» jusqu'au lendemain, fête du glorieux martyr saint
» Etienne : et dès le grand matin, envoya un messenger
» vers ledit Leliepvre, le prier, d'autant qu'elle avait ouï

» dire qu'il possédait une fort belle image de Notre-Dame,
» la lui vouloir envoyer et prêter, pour en faire faire une
» pareille. A quoi Jehan Lélièvre, comme un très bon
» sujet de ladite dame, répondit qu'il avait véritablement
» une image de Notre-Dame, laquelle un mestre de camp
» des gens de l'empereur, après la prise de Ligny, avait
» laissée en son logis, pliée dans un livre, sous le chevet
» de son lit, avec une image de saint Jehan, et plusieurs
» pièces de cuivre servant d'ornement aux colonnes du
» grand autel de l'église du château de Ligny. Lesquelles
» pièces il avait depuis longtemps rendues au doyen de
» la collégiale, et non toutefois ladite image que, par
» un singulière dévotion, il avait toujours retenue près
» de lui (1), en faisant grand cas, parce qu'il estimait que
» c'était l'image de Notre-dame-des-Vertus, qu'il avait
» vue, avant lesdites guerres, en ladite église; qu'il
» l'avait fait colloquer sur un petit tableau de bois, la
» tenant la plupart du temps attachée aux courtines de
» son lit; et n'avait aucune volonté de la révéler, sinon
» en article de mort, tant à cause de la dévotion qu'il
» avait en elle, que pour l'accroissement de biens qu'il
» en avait reçu depuis qu'elle était en sa demeure; mais
» qu'il la rendrait bien volontiers à ladite dame, et que
» libéralement lui en ferait présent, sachant bien qu'il
» n'en serait dorénavant paisible possesseur.

» Et incontinent, le même jour de Saint-Etienne, il la
» renvoya à madame de Luxembourg qui la reçut en
» grande joie et *vénération*, la montrant miséricordieuse-
» ment à plusieurs personnes qui dévotieusement la re-
» gardèrent, ne doutant que ce ne fût la susdite image

(1) Johannes Lelièvre fuit ille Felix Obodedom apud quem arca hæc mansit (dit la légende à laquelle nous empruntons ce récit).

» peinte par saint Luc ; toutefois , pour plus grande sûreté
» et assurance , l'a premièrement montrée aux vénérables
» doyens et chanoines de la collégiale , puis a fait com-
» paroir tous les plus anciens habitants et manants ,
» lesquels personnages , ayant bien et dûment considéré
» la forme et vraie peinture de ladite image ont dit ,
» attesté , affirmé être la vraie image de Notre-Dame-des-
» Vertus , qu'ils la reconnaissaient très bien pour l'avoir
» vue plusieurs fois , avant lescdites guerres , tant en l'é-
» glise du château que par la ville , étant portée proces-
» sionnellement.

» Considérant ladite dame que la donation de cette
» image avait autrefois été faite par Anthoine de La Salle ,
» le 2^e février 1469 , a voulu et ordonné qu'en semblable
» jour elle fût remise en son premier lieu et tabernacle.
» C'est pourquoi , ledit jour de la Purification de l'année
» 1581 , après vêpres et complies , on l'a portée procession-
» nellement devant l'autel , en chantant le *Salve Regina* ,
» puis elle a été remise et colloquée en son tabernacle
» par ladite dame , en chantant le *Te Deum* , le tout au
» vu et sçu de tout le peuple remerciant Dieu (1). »

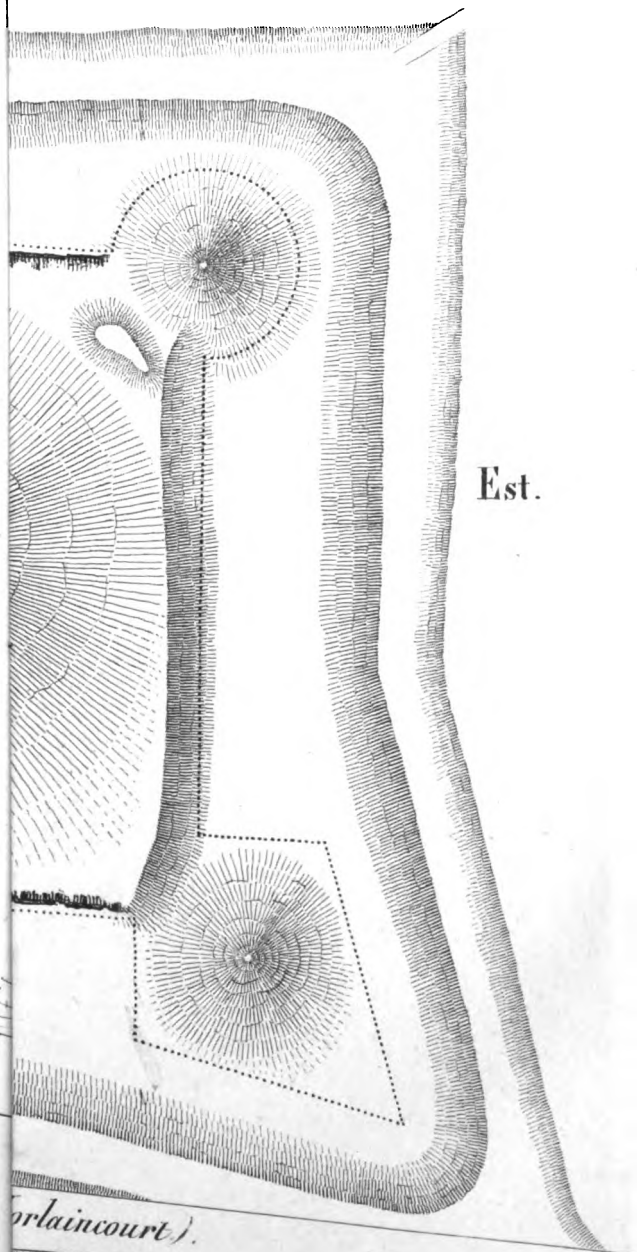
Ainsi réintégrée , l'image de Notre-dame-des-Vertus a
continué d'être le Palladium de la cité et du pays , d'opérer
des cures miraculeuses (*multis jam patratīs miraculis fa-
mosam*) , et d'être invoquée dans toutes les calamités pu-
bliques , épidémies , guerres , pestes , sécheresses , pluies
opiniâtres , etc. Un office fut institué et une fête établie
en son honneur , laquelle se célèbre le cinquième diman-
che après Pâques , avec grand concours des populations
voisines. Elle se termine religieusement par une proces-

(1) Extrait du procès-verbal de récupération de l'image de Notre-Dame-
des-Vertus.

sion qui promène la sainte chässe dans tous les quartiers de la ville , commercialement par une foire où se débitent force pains d'épices ; gastronomiquement par des repas dans lesquels les bourgeois de la ville traitent leurs parents et amis du dehors , et mondainement par des bals champêtres.

A l'époque de la Révolution , quand des iconoclastes d'un nouveau genre exercèrent leur vandalisme sur les statues et les peintures sacrées , un tabellion du lieu recueillit l'œuvre de *Luca santo* , et la conserva dans un gros volume *in-folio* ; c'est pourquoi sa maison , comme celle de Jean Lelievre , crut en bien-être et richesses. A la Restauration du culte , la Collégiale étant démolie , Notre-Dame fut installée dans l'église paroissiale où une chapelle lui fut consacrée et enrichie par divers legs pieux. Aux invasions de 1814 et de 1815 , les hérétiques Prussiens de Frédéric Guillaume et les schismatiques Russes d'Alexandre la respectèrent , se montrant en cela plus civilisés que les orthodoxes Autrichiens , Espagnols et Flamands de Charles-Quint. Tout fait donc espérer aux paisibles paroissiens de Ligny-en-Barrois que désormais leur protectrice est à l'abri de pareilles profanations. Ainsi soit-il !

levés en 1828.



*Les Lignes ponctuées indiquent le tracé
des anciennes escarpes.*

Lith. Thoma Robin, à Ber.

PILLEVITEUIL.

ARCHITECTURE MILITAIRE DU XVI^e SIÈCLE.

A. M. Mengin, colonel du génie.

..... Manent opera interrupta minorque
Murorum ingentes. VIRGILE.

Le voyageur qui se dirige de Bar-le-Duc sur Nancy, gravit, en sortant de Ligny, une longue et difficile montée. Avant d'être parvenu au point culminant de cette colline, si ledit voyageur a la protubérance de l'investigation, il tournera à droite dès qu'il aura dépassé la dernière des vignes qui bordent la route; et il n'aura pas fait cinq cents pas, qu'il se trouvera sur un terrain bouleversé et tourmenté d'une manière bizarre: il verra à ses pieds de larges fossés déblayés sur le pourtour d'un quadrilatère, et, à chaque angle de ce pourtour, un volumineux mamelon conique que les gens du pays lui diront être une

pouillotte ; le tout dominé par un remblai massif et central , qui paraît formé des terres extraites des fossés de l'enceinte. Ce sont là les vestiges du fort de *Pilleviteuil* , construit , ou plutôt commencé en 1546 , sur la hauteur qui domine , à l'est , notre ville de Ligny-en-Barrois.

Cette pièce de fortification a droit , ce nous semble , à une notice spéciale , comme jalonnant la transition de l'architecture militaire du moyen-âge à la fortification actuelle. Nous lui consacrerons donc quelques lignes , avant que les cantonniers , qui déblaient incessamment les matériaux de ces vieilles murailles , aient rendu ces vestiges tout à fait méconnaissables même aux yeux de nos contemporains , qui , joyeux écoliers dans les premières années de ce siècle , choisissaient ces mamelons et ces fossés pour le théâtre de leurs ébats du jeudi et du dimanche.

Lors de l'invasion de Charles-Quint , en 1544 , les troupes impériales purent descendre , sans obstacle , dans la vallée de l'Ornain , ouvrir d'emblée une brèche dans les murs du château de Ligny , où François I.^{er} avait mis garnison , et emporter cette place après quelques jours de siège , le 2 juillet. Après la paix de Crépy-en-Valois , François I.^{er} , soit pour arrêter à l'avenir les courses des Impériaux dans le Barrois , qui relevait de sa couronne , soit pour appuyer les vues que la France avait déjà sur les trois évêchés , résolut de construire , sur la hauteur de Pilleviteuil une forteresse barrant la route de Toul. En conséquence , en 1546 , il donna ordre au sieur d'Orval , gouverneur de Ligny , en l'absence du comte Antoine de Luxembourg , alors prisonnier de guerre , de commencer , sans délai , les travaux de construction de ce fort de Pilleviteuil , et lui envoya , pour le tracé et l'exécution , un de ses principaux *enseigneurs* , dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Comme, à cette époque, presque tous les ingénieurs dirigeant les places en Europe étaient Italiens, il est probable que celui-ci était de la même nation (1).

Avant ce temps, l'artillerie, encore dans l'enfance de l'art, n'avait joué qu'un rôle secondaire dans l'attaque des places, qui toutes (et le château de Ligny entr'autres) avaient leurs enceintes composées de longs pans de murs très élevés, flanqués, de distance en distance, par des tours surmontées de plate-formes et de machicoulis. Tant qu'on n'employa que le bélier; la catapulte et autres engins pareils, pour ouvrir des brèches à ces enceintes, ce mode de fortification fut, sinon suffisant, du moins à peu près en équilibre avec les moyens d'attaque. Mais, dès que, après les campagnes de François I.^{er} et de ses deux prédécesseurs en Italie, on commença à faire usage des *coulevrines* et des *bombardes* dans les sièges, cet équilibre fut rompu, l'artillerie pouvant, de loin, ouvrir, jusqu'à leur base, les murs et les tours découvertes dans toute leur hauteur.

(1) Nous lisons dans le père Benoît que d'Orval reçut ordre de fortifier *Pillevitteuil*, pour faciliter le dessein qu'avait le roi sur les Trois-Evêchés. Ce gouverneur ordonna aux sujets de la prévôté de Void de venir travailler à cette forteresse. Mais le chapitre de Toul, prétendant que ces ordres ne regardaient point ses sujets, fit, par Jean Forget, abbé de Saint-Léon, des remontrances audit gouverneur, attendu que la prévôté n'était pas du royaume de France. Le sire d'Orval (*mieux instruit des frontières du royaume*) répondit que la souveraineté de la France sur cette contrée avait non seulement été reconnue, mais que les plus belles terres dont le chapitre était en possession n'étaient que des bienfaits des rois de France; que, pour ne plus reconnaître leurs bienfaiteurs, ils avaient eu recours aux empereurs d'Allemagne; il blâma ledit chapitre de ce que, nonobstant les lettres de neutralité données par le roi dans la dernière guerre, ils avaient servi l'empereur aux sièges de Commercy et de Ligny. L'envoyé du chapitre donna quelques excuses fondées sur la nécessité d'obéir à l'empereur, et s'en retourna fort mortifié. Il fallut donc que les sujets de la prévôté de Void travaillassent aux fortifications de Pillevitteuil.

Pénétrés de cet inconvénient, nos *engeigneurs* italiens substituèrent aux tours simplement maçonnées, des tours terrassées sur presque toute leur hauteur; aux murs d'enceinte à deux parois, des *courtines*, ou murs de revêtement, soutenant les terres; et enfin, ils remplacèrent souvent les tours terrassées par ces énormes tours quadrilatérales qu'on a nommées *bastions* ou *bastillons*, mot augmentatif de celui de *bastille*, qui désignait, en ce siècle, les parties fortes des lignes d'une armée assiégeante.

L'ingénieur de François I.^{er} adopta ce nouveau mode. Il donna à son fort la forme d'un parallélogramme à angles presque droits. Aux deux angles obtus (nord-est et sud-ouest), il plaça de fortes tours circulaires terrassées, et fortifia les angles aigus (sud-est et nord-ouest) par deux bastions très aigus eux-mêmes, et formant une grande saillie en capitale, c'est-à-dire en avant des angles. La courtine méridionale fut tracée parallèlement à la route de Toul qui longeait sa contr'escarpe; le bastion nord-ouest et la tour sud-ouest furent établis de manière à découvrir toute l'enceinte orientale et l'intérieur du château de Ligny. Le travail commença par l'excavation des fossés sur tout le développement du quadrilatère : les déblais qui en provinrent furent amoncelés, principalement en cinq masses ou mamelons à peu près coniques qui subsistent encore; ces *tumulus*, avons-nous dit, sont désignés par les indigènes sous le nom de *pouillottes*; ces dépôts furent massés à chacun des quatre angles du fort, et le cinquième, au centre du parallélogramme. Ils furent destinés probablement à former les remblais, les quatre premiers des tours et des bastions, et le cinquième des quatre courtines du fort. Aussi, ce dernier équivalait-il en volume à peu près à la somme des quatre autres ensemble.

L'excavation des fossés et le massage provisoire de leurs déblais furent suivis des travaux de maçonnerie des quatre courtines. Il y a moins de trente ans, on voyait encore debout la maçonnerie, en moëllons, des revêtements de trois d'entr'elles faisant face au nord, au sud et à l'ouest; car leur parement extérieur, en pierres de taille, avait disparu depuis longtemps sous le marteau des démolisseurs. Les fondations de la courtine orientale ont été découvertes à une époque plus récente. Formées d'énormes blocs rustiqués et à bossages, tirés des carrières voisines de Willeroncourt, à moins d'une lieue de là, ces fondations ont été utilisées de diverses manières: par l'un, à établir un enrochement pour défendre son pré contre le cours de la rivière; par l'autre, à former des poteaux verticaux, soutenant les lices de clôture de son terrain; par un troisième, à construire des seuils, des bornes, des chasseroues, etc. C'était une carrière ouverte où chacun puisait. Les fondations des flancs du bastion *Sud-Est* ont été aussi découvertes à la même époque. Quant aux deux faces de ce bastion, elles étaient déjà revêtues de leur mur d'escarpe, comme les courtines, du moins en partie. L'autre bastion (nord-ouest) et les deux tours sont les seuls points où ce travail de revêtement ne paraisse pas avoir été entrepris. L'excavation des fossés, dans ce terrain pierreux, avait dû fournir en abondance les moëllons nécessaires pour la maçonnerie de *Garni*. Ces moëllons, d'un calcaire à texture *quasi-lithographique*, servent aujourd'hui, comme nous l'avons dit, aux remblais de la route adjacente.

Au moyen des indices donnés par ce qui reste encore des fondations et par les talus, encore existant, des contrescarpes, on a une idée exacte de l'ensemble du tracé de ce fort. On voit les fossés des faces des bastions parfait-

tement flanqués par les tours, et les fossés de ces tours défendus eux-mêmes par les flancs des bastions, tandis que les uns et les autres défendaient ceux des courtines. Le fort d'ailleurs devait parfaitement découvrir le plateau en avant, sur lequel était tracée la route venant de Toul, et même éclairer en partie les deux vallons qui limitent ce plateau.

Tel était l'avancement de l'œuvre en 1547, lorsque mourut François I^{er}, comme chacun sait.

Alors, soit que l'ingénieur eût reçu une autre destination du successeur de ce prince, soit que Henri II ne partageât pas les idées de son père sur la nécessité de cette construction, soit que le comte de Ligny, revenu de sa prison, eût décidé ce roi à ne pas continuer les travaux, ils furent interrompus cette année même, et n'ont plus été repris depuis lors. En 1557, Henri II en concéda même les matériaux amenés à pied d'œuvre, et non encore employés, à l'hospice de Ligny, ainsi qu'il appert par l'ordonnance qui suit :

« Cejourd'hui, dix-neuvième jour de mars mil cinq cent
» cinquante-sept, le roy estant à Fontainebleaud, ayant
» été duement informé que l'Hostel-Dieu de Ligny-en-
» Barrois, pour le peu de revenu d'iceluy et grande multi-
» tude des pauvres qui y affluent ordinairement, n'auroit
» pu estre réédifié depuis l'an 1544 que ladite ville de Ligny
» fust entièrement arse et brulée par les ennemis; et
» qu'en la forteresse qui aurait esté, du temps du feu
» Roy, encommencée au-dessus de ladite ville, laquelle
» serait demeurée sans *pouvoir* estre parachevée, y avoit
» quelques sables, pierres, chaux, bois et autres matières
» qui demeuroient inutiles et se dépérissent, et qui
» pourroient servir et ayder à faire rebastir et réédifier
» ledict Hostel-Dieu : iceluy seigneur, désirant donner

» moyen de le faire rebastir, a donné, aumôné et dé-
» laissé audict Hostel-Dieu, lesdits sables, pierres, chaux,
» bois et austres mastières estant en ladite forteresse qui
» avait été, comme dict est, encommencée au-dessus de
» ladicte ville; et veult délivrance enjestre faicte aux
» maistres et administrateurs dudict Hostel-Dieu, à quel-
» qués sommes et valeurs que le tout puisse monter, *sans*
» *toutesfois qu'aucune chose soit ou puisse être démolie :*
» et m'a commandé ledict seigneur en expédier toutes
» chacunes les lettres pour ce requises et par nous sous-
» criptes : et cependant le présent brevet qu'il a pour ce,
» signé de sa propre main, monseigneur le cardinal de
» Lorraine présent.

« Signé HENRY.

Et plus bas

« CLAUSSE » (avec paraphe).

Il est probable, quoi qu'enjoigne cette lettre de ne rien démolir, que, sous les successeurs de Henri II, pendant les troubles qui régnèrent en France et en Lorraine, on ne se fit aucun scrupule d'enlever les pierres de taille formant le parement des murailles, et qu'ainsi la maçonnerie en moëllons gelis, étant mise à nu, se détériora au contact de l'atmosphère. Lorsque, en 1747, on construisit la nouvelle route de Toul, passant au nord de la forteresse, une partie de ces matériaux fut employée à empierrer les points de cette route à portée de Pilleviteuil. Depuis lors, ces enlèvements étant devenus de plus en plus considérables, on a déjà même déblayé en partie les massifs qui devaient terrasser les tours et bastions. Et aujourd'hui en se transportant sur les lieux, la description à la main, on aurait même peine à reconnaître ce qu'ils étaient, il y a un quart de siècle.

On pense que le père de notre célèbre compatriote,

Errard de Bar-le-Duc, prit part à la construction de Pille-
viteuil. En 1837, l'un de nos premiers ingénieurs, le gé-
néral Haxo, dont nous déplorons la perte prématurée,
ayant vu, en passant sur cette hauteur, les vestiges de ce
fort, en demanda un dessin à l'auteur de cet article; et,
dans son accusé de réception, le signala comme un mor-
ceau très curieux en fait d'ancienne fortification.

UN ÉPISE

DE LA VIE DE MARIE STUART.

XVI. SIÈCLE.

A M. Duval, de Ligny.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je celais les lys éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
.....
Je n'ai désiré d'être Reine
Que pour régner sur les Français.
BÉRANGER.

Le samedi 26 septembre 1559, toutes les cloches des paroisses, montiers et chapelles de la ville ducal de Bar, sonnant à toutes volées, annonçaient un événement extraordinaire. Les habitants de cette cité, revêtus de leurs habits des dimanches, se pressaient, comme un essaim d'abeilles, hors des portes, sur la grande route de Reims,

et encombraient non seulement la voie publique, mais les *cultures* qui la bordaient des deux côtés, sur l'emplacement où se déployait aujourd'hui la belle rue des *Clouères*. Un beau soleil couchant des premiers jours d'automne éclairait cette fourmilière d'hommes dont les têtes ondoyaient à la surface, comme des vagues dans leur remôut, et l'on n'entendait que le bruissement particulier qui annonce la présence d'une grande foule et que dominait la voix vibrante de l'airain.

C'est que les bons Barisiens n'attendaient, ce jour-là, rien moins que le nouveau roi de France, le jeune François II, sacré, le 18 du même mois, au maître-autel de Reims; et qui, convié par son beau-frère, le duc de Lorraine, Charles III, venait avec sa famille et sa cour, passer au château de Bar, en délasséments, fêtes et *joyeux déduits*, les premiers jours de son règne qui devaient avoir une aussi courte durée. Le jeune duc Charles III, arrivé de la veille, avec son oncle, Nicolas de Vaudémont, avait précédé la cour de France dans son manoir ducal, et devait aller recevoir sa nouvelle famille à quelques jets d'arquebuse des murs de sa cité. Le populaire de la bonne ville était donc tout disposé à l'allégresse, et par l'espoir heureux que faisait naître dans les cœurs le règne de Charles III, qui mérita le surnom de *Grand*, et par la perspective des fêtes qui devait signaler les augustes visiteurs, et par la vue des coteaux chargés de grappes mûres qui promettaient de bonnes et plantureuses vendanges: car, de tout temps les vendanges furent, à Bar-le-Duc, le thermomètre du contentement public.

Un peu avant le coup de cinq heures, des coureurs expédiés en reconnaissance annoncèrent que la famille royale sortait du château de Fains, où elle avait fait une courte halte, pour disposer l'entrée du cortège dans la

ville ; et peu de minutes après , parurent d'un côté les litières de la cour et leur nombreuse escorte , et de l'autre le duc de Lorraine , à cheval , en compagnie de son oncle et des principaux seigneurs Lorrains et Barrois , les sires de Lénoncourt , de Beauveau , de Stainville , de Luxembourg , de Ligniville , Des Armoises , de Nettancourt , etc. En approchant de la litière où était François II , son beau-frère mit pied à terre , souhaita à leurs majestés la bienvenue dans sa bonne et fidèle ville de Bar-le-Duc ; puis , remontant sur son destrier , il prit , avec sa suite , la tête du cortège , qui chemina alors au pas , entre deux haies épaisses de citadins et de villageois criant *Noël* , et admirant la richesse et la magnificence de tous ces caparaçons , houseaux , fraises , manteaux , toquets et plumets. On passa ainsi par le faubourg de *Véel* , et l'on gagna le pied de la côte *Phulpin* , que sa raideur contraignit à gravir encore plus lentement.

Vers le milieu de cette rampe , deux hommes étaient juchés sur un pan de muraille , pour mieux voir défilér le cortège. A peu près du même âge , leurs physionomies offraient des types bien différents : l'un paraissait calme , froid , positif et son visage respirait la bonté ; l'autre portait sur ses traits , et surtout dans son regard , un feu , une animation , un enthousiasme qui décélaient un artiste. C'étaient nos deux anciens amis , Philippe Errard et Ligier Richier , le statuaire. Les quinze années écoulées depuis que nous les avons mis en scène , avaient pesé et imprimé sur leurs têtes les stigmates indélébiles du demi-siècle. Errard avait accompagné à Reims le duc Charles III , auquel il était attaché par ses fonctions , et , revenu à Bar avec lui , il servait de *cicerone* à son ami , auquel il déclinaït , à mesure qu'ils défilaient , les noms et qualités des personnages de cette longue procession.

— Quel est donc, lui demanda Richier, ce grand vieil, encore vert, qui paraît si grognard, et empêtré dans son bel accoutrement ?

— Et qui serait-ce, sinon le vieil connestable, messire Anne de Montmorency, premier baron chrétien, portant le glaive du Roy ? Sa déconvenue à Saint-Quentin, où il fut défait et pris, a encore engravé plus profondes les rides creusées entre ses deux sourcils, Ainsi que tu le dis, le pourpoint et la fraise ne lui sont séants, il est mieux à l'aise sous le harnois, le heaume et la cuirasse.

Voicy près de lui notre grand François de Guise, lequel nous vîmes à l'œuvre à la défense de Metz, il y a tantôt sept ans. Depuis lors, la reprise de Calais et l'avènement de sa nièce, la reine Marie, l'ont rehaussé de cent coudées. Vrai Barisien celui-là ; étant né en ce châtel !

Vois, de l'autre bord, son puîné frère, monseigneur le cardinal de Lorraine, chevauchant sur sa mule, vêtu de sa robe empourprée ; et ce jouvenceau qu'il accoste et qui paraît si frêle et si chétif ; celui-là est pourtant le roi de France, nouveau sacré. Son éminence semble l'endoctriner ; mais m'est avis qu'il prête peu l'oreille aux prêcherics du cardinal et s'occupe plus plaisamment à deviser avec sa belle reyne : *arde*, celle qui sied à dextre sur le siège du fond !

— O Philippe, s'écria le sculpteur, dont les yeux se portèrent sur Marie Stuart, ô quel miracle de beauté ! Vrai, comme je suis un pécheur, onques n'ai vu, dans la belle Italie, statue ni portraiture qui approchât de ce modèle. J'avais certes ouï conter merveilles de cette gente princesse ; mais la réalité surpasse la renommée. O bien-heureuse France d'avoir reyne tant accomplie !

A partir de ce moment, Ligier ne quitta plus du regard la reine d'Ecosse et de France, et n'entendit plus un mot,

de la nomenclature que continuait, en ces termes, son ami :

— Siégeant près d'elle, à senestre, est la reine douairière, Catherine de Médicis, embéguinée dans ses longs voiles de veuve, laquelle as-tu pu voir en Florence ou Rome quand elle était jeune fille. En ce jourd'huy elle est toute à son rôle de reine-mère, et semble-t-elle couvrir des yeux le roy, son fils, pronostiquant combien meshuy peut régner si maladif prince, et prévoyant après lui une minorité, et possible la régence du royaume. Devant elle siègent ses deux filles : l'une la princesse Claude, l'épouse à notre gentil duc ; l'autre la reine d'Espagne, Elisabeth, femme au roy Philippe II^e. Pauvrette ! elle apparoît moult dolente et marrie de quitter tôt la France, pour aller trôner avec un roy dont elle pourrait être la fille, ayant auparavant fiancé son fils aîné. Elle a souvenir aussi que ses nopces furent célébrées à la malheure, et suivies du champ-clos qui coûta la vie au seigneur Henry II^e, son père. Ces trois jeunes garçonnets et cette jeune fillette, suivant la litière royale en un char ouvert, sont les trois frères du Roy, Charles, duc d'Orléans ; Henry, duc d'Anjou, et François, duc d'Alençon, avec leur jeune sœur Marguerite. Ils se gaudissent à projetter, à pleines mains, au populaire les dragées, biscuits et massopains qu'ils apportent de la bonne cité de Reims.

— Et quel est, dit Richier, sortant seulement de sa contemplation rêveuse, quel est ce chevalier qui se tient à l'écart, et serre, en les froissant, des dépêches en son pourpoint ? Il est porteur d'assez beau visage ; mais rien en sa face ne démontre un gentilhomme de résolution prime santière et de ténacité.

— Celuy-là est encore un roy, répondit Philippe, ou du moins quasi roy, Antoine de Bourbon, l'époux de la reine

de Navarre, Jeanne d'Albret. Voicy la reine-mère qui l'a vu lisant ses épîtres, et qui le convie, d'un signe, à venir près d'elle.

En effet, Catherine de Médicis, curieuse et investigatrice, ayant fait approcher de sa litière le roi de Navarre :

— Qu'est-ce, beau cousin, lui dit-elle? vous semblez soucieux : seraient-ce ces lettres que lisez qui vous causent déplaisir?

— Voirement oui, madame; car si l'une est porteuse d'assez bonnes nouvelles, l'autre n'est séante qu'à m'engendrer ennui : l'une est de notre amée épouse, la reine Jeanne, qui me convie à revenir à Nérac, près d'elle et de notre petit Henriot, dont l'aspre éducation de nos monts pyrénéens a fortifié, dit-elle, le corps et développé l'esprit.

— Ouais! voudrait-elle en faire un *homme*, pensa l'italienne?

— L'autre missive est de notre cher frère de Condé, lequel me gourmande et sermonne de ce que je reste céans avec messieurs de Lorraine qu'il dit nos ennemis : au demeurant, je n'en tiens compte, car il ne m'écrit plus que de ce style de prêcheur, lequel sied peu aux remontrances d'un cadet à son aîné.

— Possible mon cousin de Condé n'a-t-il tort, répliqua la reine; si lui faites réponse, beau sire, conviez-le, en notre nom, à venir à la cour; nous aurions grande liesse à l'y voir, et nous sommes marrie de ne l'avoir eu pour assistant au sacre du roi notre fils.

Ainsi, redoutant déjà l'ascendant des Guises, la politique veuve de Henri II pensait à le neutraliser par l'influence des princes du sang et préluait à son système de gouvernement qui fut, longtemps après, nommé *système de Bascule*.

Tout en devisant ainsi, le cortège parvint à la porte *Phulpin*, où le gouverneur du château, messire de Rosières, présenta au roi de France les clés de cette forteresse. François II les reçut comme signe de l'hommage que les ducs de Bar devaient au roi pour le *Barrois mouvant* (1), puis il les remit au duc son beau-frère; et les augustes voyageurs ayant pénétré dans le château, mirent pied à terre à l'entrée de l'église collégiale de Saint-Maxe, où ils furent reçus par le doyen à la tête de son chapitre. On entendit dans la chapelle ducale le *Te Deum* et le *Salve regina*, qui furent suivis de la bénédiction donnée par monseigneur de Lorraine. Enfin, les hôtes du duc Charles entrèrent au manoir ducal où les attendait une splendide collation, après laquelle, fatigués de cette longue journée, ils se retirèrent pour prendre du repos dans les appartements qui leur étaient destinés.

Pendant le *Te Deum*, Catherine de Médicis, la florentine, avait remarqué dans la collégiale plusieurs morceaux de sculpture dignes du ciseau des grands maîtres de sa patrie. Elle s'informa près du duc, son gendre, pendant le repas, du nom de leurs auteurs.

— Ils sont pour la plupart, répondit Charles III, d'un statuaire de notre duché, lequel fut disciple de votre célèbre Michel-Ange. Si c'est le bon plaisir de Votre Majesté, je le lui présenterai demain, après la grand'messe, car il est céans ce jourd'hui.

En effet, le dimanche, de très bonne heure, un page à la livrée de Lorraine apporta à Ligier Richier, logé dans la demeure de son ami Errard, une invitation de se trouver à la grand'messe que devaient ouïr les princes en

(1) Depuis le traité de Bruges, entre le roi Philippe-le-Bel et Henri III, comte de Bar. Le Barrois mouvant est la partie de ce duché en-deçà de la Meuse.

l'église du château. Il n'y fit faute, comme on peut bien penser; et après l'office que célébra le cardinal, toute la cour passa en revue les statues et les bas-reliefs qui décoraient l'édifice et s'arrêta de préférence devant les morceaux dus à Richier : le retable du grand autel représentant une Annonciation, le Christ avec la Vierge et saint Jean, les Docteurs de l'Eglise, la Crèche, et surtout devant le beau mausolée du prince d'Orange. Marie Stuart, admirant cette statue, demanda au duc de Lorraine à qui elle servait de monument.

— Madame, répondit Charles, c'est le tombeau de feu mon oncle, René de Nassau, tué au dernier siège de Saint-Dizier. Il a voulu, par humilité, être représenté en image tel qu'on trouverait son corps un an après son décès. Son cœur est contenu dans cette urne de vermeil que le cadavre tient en sa main, et son corps gît dans le tombeau qui lui sert de piédestal.

— C'est, à vrai dire, d'une horrible vérité et ressemblance; le *tailleur* de pareille image doit être habile ouvrier.

— J'ai l'heur de le présenter à Votre Majesté, dit le duc en appelant Richier, qui s'avança plein d'émotion. C'est un de nos bons sujets du Barrois, il a nom Ligier Richier et fait honneur à notre duché.

— Maître Richier, dit la reine, recevez mes gratulations sur vos chefs-d'œuvre. Mais comment se fait-il que vous soyez demeuré en Lorraine, quand le grand roi François I^{er}, notre ayeul, appelait de toutes parts à sa cour les artistes en renom.

— Noble et gracieuse reine, dit le sculpteur, j'étais lors en Italie, par-delà les monts, avec le grand Michel-Ange, mon maître; et de retour céans, j'ai voulu de préférence travailler pour mes princes et mon pays.

— Voilà des sentiments d'un bon Lorrain ; mais il ne faut que notre beau-frère, le duc Charles, sequestre à son profit des talents tels que les vôtres. Promettez-nous donc de venir en notre cité royale de Paris ; là vous ferez notre portraiture en marbre et celle du roi, notre gracieux sire, en attendant que fassiez notre sépulcre, comme celui du prince René.

— Ah ! madame ! Dieu est juste : il octroyera longues et heureuses années à Votre Majesté ; et dès longtemps en ça le pauvre Richier ne sera plus que poudre, quand Votre Majesté rejoindra ses glorieux ancêtres.

En ce moment la reine-mère, qui n'avait pas pris part à la conversation, mais qui examinait en détail l'œuvre de Richier, s'avançant :

— Est-ce vous aussi, dit-elle, maître faiseur d'images, qui avez gravé la légende que nous venons de lire sur cette statue de mort ?

Et elle montrait le socle du squelette dont s'approchant Ligier, il lut à haute voix ces deux versets gravés en menus caractères : *Deposuit potentes de sede*, et : *memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*.

— Madame, poursuivit-il, Votre Majesté peut reconnaître que cette légende est fraîche et sans doute d'hier ou d'huy : or, il y a tantôt quinze ans que j'ai parachevé ce simulacre.

— Ce n'est donc pas votre main qui y a inscrit ces versets ?

— Non, madame, aussi vrai que j'adore Dieu.

— Ce doit être, interrompit le duc de Guise, quelque huguenot ennemi du roi et de l'église.

— Eh ! non, mon frère, repartit le cardinal de Lorraine ; vous savez trop bien que les disciples de Calvin ont en horreur la langue sacrée et ne citent la sainte Bible qu'en françois.

— Or ça, maître Ligier, reprit Marie Stuart en rompant ce dialogue pénible pour tous, vous nous faites donc promesse d'être à Paris sous le plus bref délai ?

— A vos ordres respectés, madame, sauf le congé de mon très gracieux seigneur, le duc de Lorraine.

— Madame, dit alors Charles III, maître Richier a encore maintes œuvres à parfaire pour notre église ducale ; je supplierai donc Votre Majesté de nous le concéder encore pour une année, laquelle expirée, il sera votre autant qu'il vous agréera.

— C'est avec regret que j'y consens, beau-frère, mais je ne veux vous ravir par force vos féaux sujets. Doncques, avant Noël de l'année à venir, nous avons foi en votre parole, maître Ligier. Nous sommes un peu poète, nous aimons les beaux-arts, et nous prierons le roy, notre sire, de vous octroyer lettres de noblesse.

Ce disant, elle tendit au statuaire une de ses belles mains à baiser, faveur que celui-ci reçut en s'agenouillant ; puis s'étant relevé :

— Ah! madame, dit-il, je suis jà anobli par l'honneur insigne que Votre Majesté vient de m'octroyer ; j'emporte avec moi du bonheur pour toute ma vie ; et il sortit de la chapelle et du château, descendit en courant le long du mur de ville et arriva haletant à son logis, où se jetant dans les bras d'Errard :

— Philippe, lui cria-t-il, quel jour de bonheur ! félicite-moi ; j'ai vu la belle reine ; elle m'a parlé, elle a admiré mes statues ; elle veut que j'aille à Paris travailler pour elle, puis faire de moi un gentilhomme !

Et quand il fut un peu calmé, il fit à son ami le récit détaillé de ce qui s'était passé dans la chapelle du château, et termina en s'écriant :

— Gentilhomme, vois-tu, noble gentilhomme ! moi le

pauvre paysan de Dagonville, le faiseur d'images de Saint-Mihiel.

— Tu es déjà noble par ton talent, répondit Errard ; pour moi, qui n'ai pouvoir d'avoir telle ambition, si Dieu m'accorde le bonheur d'être père, je veux élever mon fils de telle sorte qu'il mérite un jour aussi lettres de noblesse.

Et il prophétisait vrai ; car son fils, Jean Errard, le grand *engeigneur* d'Henry IV, fut anobli par ce prince en 1599 et reçut pour blason : *d'azur à la tour d'or maçonnée de sable, fermée de gueules et surmontée, en chef, de trois étoiles d'or.*

Les hôtes illustres du duc de Lorraine passèrent à Bar près de trois semaines, pendant lesquelles ce ne fut au château que joie et festins. Le jour de la Saint-Michel, le roi et tous les chevaliers de l'ordre assistèrent, avec leurs insignes, à la grand'messe qui fut suivie d'un chapitre extraordinaire tenu par François II et d'une nombreuse promotion de chevaliers. Les princes allèrent en personne, dans les premiers jours d'octobre, ouvrir le ban des vendanges, dans les vignobles renommés de la *côte Notre-Dame* ; enfin, ils partirent, les français pour retourner à Paris, et le duc de Lorraine pour conduire à Nancy sa jeune épouse.

Depuis ce départ, Richier, qui tous les jours s'était ingénié pour voir la reine Marie, répétait en travaillant près de son ami :

— Encore une année, Philippe, et je reverrai cette perle, ce parangon de beauté, et j'aurai l'heur de faire œuvre pour elle.

— Ah ! répondait Errard, l'avenir est en la main de Dieu ! qui peut savoir ce qu'un an peut amener ?

— Te tairas-tu, hibou, corneille, oiseau de malheur ? tu me glaces le cœur avec tes sinistres prophéties.

Hélas ! l'oiseau de malheur n'avait prédit que trop vrai.
La Noël de l'année 1560 n'était pas encore venue, que la conjuration d'Amboise, signal de tant de désordres, avait éclaté; le roi François II était allé prendre place dans les caveaux de Saint-Denis, et Marie Stuart avait quitté notre France, en nous laissant pour adieux cette belle strophe si connue :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance,
Adieu, France; adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souviene!

Et peu d'années après, François de Guise était assassiné devant Orléans, Antoine de Bourbon tué à la tranchée devant Rouen, et Anne de Montmorency trouvait la mort dans la plaine de Saint-Denis. Se souvinrent-ils tous, à leurs derniers moments, de l'inscription du squelette de Bar :

Deposuit potentes de sede. Memento quia pulvis es.

JEAN THIRIOT.

XVII^e SIÈCLE.

A M. Badelle-Thiriot, ancien recteur de l'Académie de Rouen.

Labor omnia vincit
improbis et duris urgens in rebus egestas.
(VIRGILE.)

Cherchez et vous trouverez, dit l'Evangile. Nous avons donc cherché, ou plutôt fait chercher, et nous avons été assez heureux pour trouver un certain nombre de lettres écrites par un enfant de notre Meuse, aujourd'hui presque oublié; sans doute parce que son mérite ne s'appuyait pas sur le prestige d'un grand nom, parce qu'il n'a laissé aucun document écrit sur les travaux qu'il a dirigés et fait exécuter, et parce que les plus importants de ces travaux, ceux qui ont fait sa gloire, n'ont eu qu'une durée transitoire et n'ont laissé aucune trace, si ce n'est au fond des mers.

Jean Thiriot n'en est pas moins remarquable, comme notre compatriote Errard, de Bar-le-Duc, pour s'être élevé, par ses talents, d'une position obscure à l'estime des généraux, des princes et des ministres de son temps, et surtout d'un ministre qui valait bien des têtes couronnées. Né vers l'an 1590', à Vignot-sur-Meuse, près de Commercy, d'un père qui exerçait la profession de maçon, Thiriot, dès son enfance, eut à la main le marteau, la truelle et le ciseau. Son père, ses frères, ses compagnons remarquèrent bientôt en lui une grande aptitude à tout ce qu'il entreprenait, un jugement droit, un esprit prompt à concevoir, et le désir de sortir de la modeste sphère où l'avait placé sa position sociale. Aussi, après la mort de ses parents qu'il perdit jeune, il se lassa de tailler des pierres d'*Euville* et de gâcher du mortier pour bâtir de modestes maisons particulières et des églises de village; et riche d'espérances, bien que léger d'argent, il s'achemina vers Paris, où les récits des ateliers lui avaient appris que l'ouvrage ne manquait pas à qui voulait utiliser ses bras et ses facultés. Un compagnon de voyage qu'il joignit au-delà de Vitry, et qui avait déjà, comme serrurier, travaillé dans la capitale, où il retournait, l'informa que, depuis la fin des guerres civiles qui avaient désolé la France, les rois, les reines, les grands seigneurs et les bourgeois de cette grande ville employaient à l'envi les ouvriers de tout état à la construction de monuments splendides et utiles.

C'est de Paris que furent écrites les premières lettres suivantes qu'il adressa à son frère aîné, Pierre Thiriot. Celui-ci, marié dans son pays natal, et moins aventureux que son puîné, était demeuré à exercer paisiblement, à Vignot, la profession paternelle qui, à cette époque, était un héritage. Jean, le regardant comme le chef naturel de

la famille, prit l'habitude de lui rendre compte de tout ce qui lui arriva de remarquable dans sa vie de constructeur. Beaucoup de ces lettres ont péri; celles qui nous restent, en petit nombre, ont été conservées par une sorte de hasard providentiel, et c'est par un autre hasard plus extraordinaire encore que nous les avons recueillies. Nous avons cru devoir supprimer de ces lettres quelques passages qui n'ont pas trait à la carrière active de notre Meusien. Nous avons aussi modifié, pour les rendre intelligibles à des oreilles françaises du dix-neuvième siècle, plusieurs locutions lorraines, locales, familières et peu grammaticales. Que l'on veuille bien se rappeler qu'à cette époque, la langue n'était pas encore fixée par les célèbres lettres de Pascal et que le langage épuré des grammairiens ressemblait fort peu au dialecte en usage dans nos duchés de Lorraine et de Bar.

LETTRE PREMIÈRE.

A Pierre Thiriot, maître maçon, à Vignot-sur-Meuse.

Du 10 avril 1616.

Enfin je crois, mon cher Pierre, que j'ai le pied à l'étrier et que je suis en passe de prospérer. Jusqu'à ce jour je n'avais guère fait que travailler à quelques constructions bourgeoises, aux gages d'un entrepreneur auquel on m'avait adressé, lors de mon arrivée dans cette grande ville: je crois t'avoir raconté tout cela dans une de mes dernières lettres. Sans être mécontent de ma besogne et de mon salaire, je désirais cependant, depuis longtemps, mettre la main à quelque œuvre plus considérable: et en attendant, je m'appliquais à me perfectionner dans la coupe des pierres; car je n'ai pas oublié que feu notre

père ne se lassait pas de nous répéter que rien ne servait d'être maçon, si on ne savait tirer d'un bloc tel parti qu'on voulait et le façonner suivant telle forme à volonté.

Mais voilà que, il y a bien un mois de cela, un de nos compagnons s'en vient m'annoncer que messire Jacques de Brosse, architecte de la reine-mère, faisait un appel à tous ouvriers en bâtiments, à l'effet de travailler à un grand palais que cette reine fait construire, proche de la porte dite *Saint-Michel* et sur l'emplacement d'un hôtel qu'elle a acheté à un sire de Luxembourg (†). Les premiers travaux ont été commencés l'an dernier; mais, comme il paraît qu'on a le dessein de pousser rapidement l'exécution, messire de Brosse a fort augmenté le nombre des ouvriers. On dit que, pour se rappeler son pays, la reine fait construire ce palais semblablement à celui que son père, le grand duc de Toscane, habite à Florence. Car, bien que dans notre seigneurie de Commercy, vous vous occupiez fort peu de ce qui se passe à la cour de France, vous n'êtes pas sans savoir que c'est la veuve du roi Henry IV qui règne ici sous le nom de son jeune fils, le roi Louis XIII. On m'a dit de plus qu'elle-même est gouvernée par un italien qu'elle a fait marquis et maréchal de France, ce qui ne laisse pas de mécontenter les grands seigneurs et les princes français, lesquels sont, on peut dire, en guerre ouverte avec cette reine et son favori. De tout cela peu m'importe, pourvu qu'elle ne se désiste pas de son entreprise de faire bâtir son palais du *Luxembourg*: car nos journées sont ici plus fructueuses que dans les bâtisses auxquelles j'ai travaillé jusqu'alors. Outre que j'y trouve l'avantage de voir et de faire des choses tout-à-

(†) Marie de Médicis acheta, en 1611, l'hôtel de Luxembourg (qui avait appartenu au connétable de Saint-Pol) à François de Luxembourg, duc de Piney, comte de Ligny, etc.

fait nouvelles pour moi, cela me procure la connaissance de personnes qui peuvent m'être utiles par la suite.

La reine-mère vient assez souvent visiter les travaux de son palais. Elle est toujours en compagnie de son maréchal d'Ancre (c'est le nom du favori) et de la femme de celui-ci. On m'a dit que, tout maréchal qu'il est, il ne sort pas d'un lieu fort relevé, que son père était tabellion à Florence et qu'il doit sa grande fortune à sa femme, laquelle est fille de la nourrice de la reine-mère. Cette maréchale d'Ancre est une fort belle femme; à la voir, on la croirait d'une grande naissance. La reine est fort belle aussi et paraît encore jeune pour une *douairière*. Je n'ai pas encore vu le jeune roi, on le dit timide et sédentaire, peu allant et peu communicatif; il s'est marié tout nouvellement à une princesse d'Espagne que je n'ai pas plus vue que lui. Il paraît qu'ils se mêlent peu de ce que fait faire leur mère et de la manière dont elle emploie ses revenus.

LETTRE DEUXIÈME.

Du 6 septembre 1616.

Notre travail marche à souhait et à grands pas, et le tout à ma grande satisfaction. Il y a plaisir à travailler pour ces gens-ci et surtout à bâtir un palais pour lequel construire on n'épargne ni bras, ni matériaux, ni journées, ni deniers. Comme celle qui fait bâtir tient les cordons de la bourse, il paraît qu'elle y puise sans compter. Quoique je ne sois pas né sujet du roi de France, je crois bien que je finirai par demeurer dans son royaume, surtout si la besogne est toujours aussi activée. Ce qu'il y a dans ceci de plus avantageux pour moi, c'est que notre architecte, messire Jacques de Brosse, a bien voulu me remarquer parmi les plus zélés, et m'a donné des louanges

à la suite desquelles j'ai vu augmenter mon salaire, et j'ai été chargé de diriger un de nos grands ateliers de tailleurs de pierres. J'espère conserver toujours et justifier cette bonne disposition de l'architecte envers moi ; et, Dieu aidant, la faire servir à ma fortune à venir. Tu m'as fait demander si je ne ferais pas un voyage au pays, pendant la *morte-saison*. Je ne puis encore répondre à cette question. Car, si l'hiver n'était pas rude, possible est qu'on ne suspendrait pas les travaux de coupe de pierres pendant ce temps. Néanmoins, si j'allais revoir notre Lorraine, je n'espère pas pouvoir y faire un long séjour. Messire de Brosse m'a parlé d'un travail qu'il doit commencer au premier printemps, et dans lequel il veut, dit-il, me donner la direction d'appareilleur pour la taille des pierres. Il s'agit, à ce qu'il m'a donné à entendre, d'un portail en architecture pour une des églises de Paris.

LETTRE TROISIÈME.

Du 6 mai 1617.

Depuis que tu m'as quitté pour retourner dans notre Lorraine, il est survenu ici de grands événements dont le contre-coup pourra bien se faire ressentir jusqu'à moi. Notre reine-mère est dépossédée de toute sa puissance et reléguée, m'a-t-on dit, à Blois, sur la Loire, comme en exil. Les travaux de son palais sont arrêtés, quoique la construction en soit déjà fort avancée ; et si, heureusement pour moi, je n'avais pas été employé, depuis l'ouverture de la campagne, à la construction du portail de l'église Saint-Gervais, je me trouverais aujourd'hui sur le pavé, comme tant d'autres, et obligé de chercher du travail sur nouveaux frais, ce qui n'est fort peu réjouissant. Il paraît que c'est un favori du jeune Louis XIII qui a per-

suadé à ce prince que , tout le temps que resterait en faveur le maréchal d'Ancre, protégé de la reine-mère, Sa Majesté très chrétienne ne jouirait d'aucun pouvoir, et que les véritables rois de France étaient ledit maréchal et madame Marie de Médicis. Sur quoi, le roi, *qui paraît fort jaloux de son autorité* (1), a ordonné qu'on le débarrassât de l'Italien et de ses créatures. Ils n'ont trouvé rien de plus simple que de tuer le marquis, d'emprisonner sa femme, de lui faire son procès et de faire exiler la pauvre reine-mère. Tout cela s'est passé il y a quinze jours; c'est comme un rêve. Mon patron, Jacques de Brosse, a grande peur qu'on ne lui retire aussi tout emploi dans les bâtiments royaux, et qu'on ne le contraigne à quitter Paris : c'est pourquoi, je crains de mon côté, qu'il ne rejaillisse sur moi, pauvre inconnu, quelque éclaboussure de cet orage. Cependant, comme rien jusqu'à ce jour n'a été signifié à messire de Brosse, sinon de cesser les travaux du Luxembourg, il a bon espoir d'être oublié dans ce remue-ménage; et j'espère aussi, pour lui et pour moi, que rien ne l'atteindra. Il m'a promis, à la vérité, au cas où lui adviendrait méchef, de me recommander à celui qui le remplacerait dans la direction de l'œuvre que nous exécutons. Mais quoi qu'il en puisse être, je préférerais de beaucoup qu'il en demeurât chargé : car nous nous connaissons déjà de longtemps, et j'ai eu tant à me louer de lui que je passerais avec déplaisir sous un autre patronage que le sien. Adieu : vous êtes heureux, dans votre bonne Lorraine, d'être à l'abri des suites de pareils bouleversements.

(1) Notre Lorrain, comme on le voit, jugeait fort bien Louis-le-Juste!

LETTRE QUATRIÈME.

Du 14 juillet 1617.

Ce que je craignais est arrivé, mon cher frère. Mon bon protecteur et excellent maître, messire Jacques de Brosse, a éprouvé les suites de la disgrâce de sa souveraine : on lui a signifié, il y a huit jours, l'ordre de quitter Paris et de se retirer à Blois, où est la reine Marie. Il est parti sans délai, et c'est en pleurant que je me suis séparé de lui. Il faut qu'une grande malveillance poursuive tout ce qui tient à la reine-mère, car je veux bien de ma vie ne manier équerre, ciseau, ni maillet, si le digne homme se mêlait le moins du monde des affaires du royaume, occupé qu'il était de son état. Il a eu, avant de partir, l'attention de nous recommander tous, et moi en particulier, à l'architecte qui lui succède, et qui a promis de conserver les mêmes ouvriers. Ce dernier est un des architectes du roi, et se nomme Clément Métézeau; il paraît brave homme, mais il faudra qu'il y mette bien de la bonne volonté pour gagner sur moi la moitié seulement de l'affection que je portais à son prédécesseur.

Or, c'est assez parler de ce sujet pénible : pour m'en distraire, il faut que je te dise quelque chose de l'œuvre à laquelle nous travaillons. C'est un portail neuf accolé à une église très ancienne, située entre la place Royale et l'Hôtel-de-Ville. La construction en a été entreprise dès l'automne dernier, d'après les plans de messire de Brosse, et la première pierre a été posée par le roi Louis XIII en personne. Ce n'est plus du tout comme ce que tu as vu du palais du Luxembourg, où les appareils sont à *bossages*. Ici, ce sont des colonnes lisses avec leurs entablements, et trois étages de colonnes l'un sur

l'autre. Chacun de ces étages doit présenter, de face, moins de largeur que celui qui le supporte ; en sorte que l'ensemble offre un aspect pyramidal.

Je m'occupe aussi à étudier, quand je ne suis pas sur l'atelier, dans un traité d'architecture dont j'ai trouvé à faire l'acquisition, et qui est l'œuvre d'un architecte de l'un des rois défunts, nommé Philibert de Lorme. C'est le même qui a fait construire le palais des Tuileries, que je t'ai fait voir, et bien d'autres édifices remarquables. Messire de Brosse m'avait prêté un autre ouvrage sur l'art du trait et de la coupe des pierres, nouvellement publié par un savant père jésuite (1); mais il l'a emporté dans son exil. Pauvre maître! quand pourrai-je le revoir? Certes, il était loin de penser, lorsqu'il fit les plans et devis de notre œuvre actuelle, qu'un autre en dût diriger l'exécution. Mais me voici ramené à mes pensées pénibles.

.

(Ici règne une longue lacune dans la série des lettres de notre Lorrain, lacune qui nous le fait perdre de vue pendant sept années, car la première des lettres suivantes nous reporte à l'an 1624. Il faut donc franchir d'un seul saut ces années si grosses d'événements : la réconciliation de Louis XIII avec sa mère; le commencement de la guerre de trente ans en Allemagne; la nouvelle rupture de Marie de Médicis avec le roi, et sa soumission par l'entremise de Richelieu; la naissance de la guerre contre les calvinistes de France; l'élévation et la mort opportune du connétable de Luynes; enfin, l'entrée du cardinal de Richelieu au conseil, où tout va plier, aussi bien que dans tout le royaume; sous l'ascendant de son génie. Ces événements passèrent sans doute inaperçus de Jean Thi-

(1) Le père Dórand, né aux environs de Metz, en 1588, mort en 1644.

riot, qui n'en ressentit alors les effets immédiats que par le retour à Paris de Jacques de Brosse, avec lequel il lut le livre du père Dérand, et termina le Luxembourg, le portail Saint-Gervais et la grande salle du palais, dite *salle des Pas-perdus*. Nous allons le retrouver à une œuvre d'un autre genre, avant d'arriver à celle qui l'immortalisa.)

LETTRE CINQUIÈME.

De Gentilly, le 7 mai 1624.

Notre construction est poussée avec plus d'activité que jamais, et je ne désespère pas d'y voir passer l'eau avant la fin de la campagne (1). Les vingt arcades qui le composent sont à peu près terminées, si bien qu'il ne nous reste, pour ainsi dire, qu'à bâtir le couronnement et le canal de conduite. Tu peux te faire une idée de ce genre de bâtisse, si tu te rappelles cet aqueduc romain, dont nous avons vu les restes à Jouy, entre Pont-à-Mousson et Metz, lors de notre voyage, à cette dernière ville, avec défunt notre père. Il y a cependant la différence que le nôtre ne traverse qu'une petite vallée et une petite rivière (la Bièvre), tandis que le *Pont-du-Diable* de Jouy traversait la large vallée et la rivière de Moselle. Aussi, notre aqueduc n'aura guère plus de 200 toises de long et vingt arcades, dont seulement neuf à jour. La Bièvre passe sous deux de ses arches, dont la largeur est de quatre toises. Ce sera néanmoins un beau et utile travail quand il sera achevé; car il amènera, dans un grand quartier de Paris, de bonnes eaux dont ce quartier est entièrement privé :

(1) Il est question ici de l'aqueduc d'Arcueil. Ce bel ouvrage, commencé en 1613, ne fut terminé qu'en cette année 1624. Il semble, d'après cette lettre, que Thiriot avait déjà parlé de ce monument d'utilité à son frère, dans une de ses lettres qui n'ont pas été retrouvées.

et ces eaux sont conduites jusqu'à l'aqueduc par des rigoles dont quelques-unes ont deux à trois lieues de longueur. D'après ce que m'a assuré messire de Brosse, il existait déjà un ancien aqueduc, destiné au même usage, sur l'emplacement de celui-ci; mais comme la vétusté et le défaut d'entretien l'avaient fait tomber en ruines, c'est la raison qui a déterminé à le reconstruire entièrement, et il le serait en totalité sans les malheureuses dissensions qui ont partagé ceux qui gouvernent le royaume.

Du reste, nous sommes fort tranquilles pour le présent, et je me trouve fort heureux dans ma petite maison de Gentilly. Il semble que je m'y porte beaucoup mieux qu'à Paris, et que, lorsqu'on est du village, on retrouve avec bonheur la vie du village, surtout après avoir été longues années enfoui dans une grande ville. Mon patron, à qui j'ai parlé dans ce sens, m'a promis de continuer, si je le désirais, à m'employer à ses travaux hors Paris, et je crois bien que j'accepterai, car ce digne homme a toujours les mêmes bontés pour moi, et me consulte toujours pour m'occuper suivant mes désirs.

LETTRE SIXIÈME.

Du 28 septembre 1624.

Nous sommes à fin d'œuvre, mon cher Pierre, et la plus belle partie de notre travail a été le couronnement. Les eaux sont maintenant amenées dans Paris par notre aqueduc, au moyen d'un large canal construit au-dessus de la corniche qui règne sur les arcades. Ce canal est bordé, de chaque côté, par une banquette en maçonnerie. Le dessus en est recouvert d'une voûte, et celle-ci couverte elle-même de très grandes dalles, qui forment la partie supérieure de toute la bâtisse. Dans sa plus grande

hauteur, c'est-à-dire au-dessus de la rivière de Bièvre, l'édifice a bien douze toises d'élévation pour arriver au niveau des coteaux qui forment la vallée. L'inauguration a été faite solennellement, le 16 de ce mois, en présence du roi, des deux reines, des grands seigneurs, des princes, des ministres, du corps de ville de Paris. Nous avons été tous présentés, ceux qui avaient pris part à l'œuvre, par M. le prévôt des marchands, au roi et aux reines. Messire de Brosse m'a désigné particulièrement comme son principal aide au premier ministre, qui était là en robe rouge de cardinal; et monseigneur le cardinal (qui aurait besoin comme moi de l'air de la campagne, car il paraît *souffreteux*) m'a fait une petite grimace, que j'aurais pu prendre également pour un bon ou un mauvais accueil. A la suite de quoi le roi lui-même a fait entrer les eaux dans le canal en brisant une petite digue qui les retenait. Monseigneur l'évêque avait au préalable donné à notre œuvre la bénédiction épiscopale. On a distribué des gratifications aux ouvriers, ainsi que des médailles frappées en mémoire de cette cérémonie. Je te montrerai la mienne dans peu de temps; car j'espère, la saison passée, accomplir avant la fin de cette année, mon vœu de revoir notre pays, que j'ai quitté depuis déjà si longtemps. J'en ai parlé à messire de Brosse, qui me l'a octroyé avec sa bonté ordinaire et paternelle; mais en exigeant de moi la promesse que je serais de retour avant la reprise des travaux de l'année prochaine.

LETTRE SEPTIÈME.

De Charenton, le 11 avril 1625.

Mon voyage de retour a été aussi heureux que je pouvais le désirer, mon cher frère, et huit jours après mon

arrivée, messire de Brosse, qui m'a témoigné grande joie de me revoir, m'a confié, suivant sa promesse, la direction d'un travail important, hors de Paris. C'est à Charenton, village considérable à une lieue de cette ville, que je suis établi pour la durée des travaux. Nous y mettons la dernière main à la construction d'un temple destiné aux gens de la nouvelle religion, aux huguenots. Toi qui habites un pays non infecté de ces nouvelles hérésies, tu ignores sans doute que par un édit du feu roi (lequel avait été un des leurs), les calvinistes ont obtenu la liberté de leurs prêches, mais qu'ils ne peuvent avoir de temples à Paris; et c'est pourquoi ils ont choisi le village de Charenton pour y établir leur église. Cet édifice a donc été commencé et presque terminé d'après les plans et sous la direction de messire de Brosse, et je suis chargé par lui de l'achever dans le courant de cette campagne.

Et en ma qualité de bon et fervent catholique, je me suis d'abord fait scrupule de contribuer à élever un temple *aux faux Dieux*, et n'ai pas cru devoir le faire sans, au préalable, avoir consulté mon confesseur, un digne religieux dont j'ai fait la connaissance depuis plusieurs années. Le bon père m'a pleinement tranquilisé, en m'assurant « que je pouvais, en toute sûreté de conscience, travailler à une œuvre que permettent le roi et monseigneur » le cardinal, tout en faisant la guerre aux huguenots » dans le Languedoc et dans la Saintonge : que les vues » de Dieu étaient cachées, et que peut-être un meilleur » temps viendrait-il où l'on ne trouverait plus sur le sol » de la France un seul de ces édifices consacrés à prêcher » l'erreur. » Etant donc en repos de ce côté, je me suis mis à l'œuvre, mais j'ai toujours une sorte de répugnance à travailler pour ces *parpaillots*.

Ce temple, au reste, ne ressemble en rien, du moins à l'intérieur, à nos églises catholiques. Tu n'y trouverais ni chapelles, ni autels, de même qu'ils n'y mettent, dit-on, ni statues, ni images. Une chaire pour le prédicant, une tribune pour une orgue, des stalles distinguées et séparées pour les membres de ce qu'ils appellent le *Consistoire*, c'est à peu près là tout ce qui se remarque dans ce grand vaisseau. C'est d'ailleurs un bel et remarquable édifice de 100 pieds de longueur sur 65 de largeur, dans œuvre; et, de toutes parts, les architectes et les amis de l'art viennent pour l'admirer. D'un genre noble et grave, il pourrait, s'il était dans une capitale, avoir une toute autre destination que celle pour laquelle il est construit. Je désire donc aujourd'hui qu'il est près d'être mené à fin, qu'il soit conservé, même quand adviendrait, ce que je souhaite aussi, la destruction de l'hérésie dans toute l'étendue du royaume (1).

LETTRE HUITIÈME.

De Paris, 7 juin 1636.

Je viens de faire une perte bien cruelle, mon cher Pierre, mon bon protecteur et patron, messire Jacques de Brosse, a succombé à la fin du mois dernier, à une courte et douloureuse maladie. Je puis dire que personne ne ressent cette perte plus que moi, qui avais toujours trouvé en lui plutôt un ami qu'un maître. Aussi, depuis ce jour funeste, je porte dans le cœur un deuil éternel. L'avant-veille de sa mort, sentant sa fin prochaine, il a

(1) Le vœu de Thiriot ne fut pas exaucé. On sait qu'après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, un des premiers actes qui suivirent cette mesure fut la démolition du temple de Charenton.

prié maître Métézeau, qui-le visitait sur son lit de douleur, et avec lequel j'ai déjà travaillé, ainsi que je crois te l'avoir dit, il l'a prié de le remplacer près de moi, ce que l'autre lui a promis solennellement. Et, en effet, après que nous eûmes rendu les derniers devoirs à cet homme de bien, maître Métézeau, qui est architecte des bâtiments du roi, m'a fait appeler, et m'a proposé de diriger, sous ses ordres, une partie des travaux qu'il exécute dans les châteaux du Louvre et des Tuileries. J'ai accepté cette mission, la regardant comme un legs de mon regrettable maître, et dans trois jours je me trouverai réinstallé sous un nouveau patron, et à nouvelle besogne. Ainsi probablement, me voilà fixé à Paris pour longtemps, car les travaux commencés par l'architecte du roi dureront certainement plusieurs années. Je te rendrai compte, dans quelque temps, de ma nouvelle position et des constructions auxquelles je dois être employé...

LETTRE NEUVIÈME.

Du 11 août 1626.

J'ai été assez heureux, cher frère, pour trouver dans mon nouveau patron, sinon la même cordialité que dans messira de Brosse, du moins beaucoup de bonne volonté et de bonnes intentions à mon égard; et par sa position, il est à même de m'être un protecteur fort utile pour l'avenir. Tu sauras que nous travaillons à continuer, suivant le cours de la Seine, la belle galerie destinée à réunir le château des Tuileries avec celui du Louvre (1). Le roi, qui paraît se connaître en architecture, et son pre-

(1) La moitié de cette galerie, à partir du pavillon des Tuileries, avait été terminée sous Henri IV, en 1601.

mier ministre le cardinal , qui a encore la charge de surintendant des bâtiments royaux , nous viennent souvent visiter, et s'entretiennent assez familièrement avec maître Métézeau sur les parties de son art. Dans une de ces visites royales, l'architecte m'a fait connaître à ces grands personnages comme ayant déjà, avec messire de Brosse, travaillé à plusieurs constructions importantes. Le ministre a daigné fort bien se souvenir de la bienveillance avec laquelle mon défunt maître m'avait déjà cité à Son Eminence lors de l'inauguration de notre aqueduc d'Arcueil, et m'a encore encouragé par des paroles affables, et par la promesse de sa protection. A la grâce de Dieu ! il en arrivera ce qui pourra... Mais, dis-moi, Pierre, si feu notre pauvre père avait pu prévoir que son fils Jean serait un jour le protégé du premier ministre du roi de France, et travaillerait aux palais de ce roi, quel n'eût pas été son étonnement et son bonheur ! Quoi qu'il en soit, je suis loin de m'en prévaloir, et sois certain que j'accueillerais toujours avec autant de cordialité le plus humble de nos anciens compagnons de Vignot, que si j'étais encore simple tailleur de pierres dans notre village. Ce n'est pas moi qui oublierai d'où je suis sorti, dussé-je devenir l'égal de maître Métézeau, mon patron.

LETTRE DIXIÈME.

Devant La Rochelle, 3 décembre 1627.

Voici qui va bien t'étonner, mon cher Pierre, quand tu me crois à Paris, de recevoir cette lettre de La Rochelle, au bord de la mer ; et ce qui t'étonnera plus encore, ce sera d'apprendre comment et pourquoi je me trouve ici. Pourquoi ? pour travailler à réduire à l'obéissance du roi de France, cette ville peuplée d'hérétiques rebelles : Com-

ment? par l'offre que je suis venu faire, conjointement avec maître Métézeau, de contribuer à cette œuvre, en expiation d'avoir participé à la construction du temple des huguenots. Au reste, je vais te raconter par quelle suite de circonstances je me trouve, de maître maçon, devenu constructeur d'une partie des travaux de ce siège.

Il y a déjà plus de deux mois que le roi travaille, avec une nombreuse armée, à se rendre maître de cette ville forte, la dernière qui reste, comme place de sûreté, aux hérétiques du royaume : et ne jugeant pas possible de s'en emparer à force ouverte, il a résolu de la serrer si étroitement, que toute communication avec le dehors fût fermée et que la famine réduisît ses habitants. Mais, comme la ville a un grand port par lequel elle peut sans cesse recevoir des convois de vivres, il fallait encore fermer cette voie, et, pour cela, barrer l'entrée du port, de manière qu'on ne pût la forcer et introduire des munitions dans La Rochelle. Après l'avoir donc cernée par terre, d'une rive du port à l'autre, au moyen d'une ligne de troupes et de forts entre lesquels rien ne pût y pénétrer, on imagina de réunir ces deux rives par une barrière de bâtiments flottants joints l'un à l'autre et chargés de soldats, afin d'empêcher tout accès par la mer. C'est un ingénieur italien qui fit adopter cette idée d'un barrage flottant, comme il l'a déjà, dit-on, pratiqué à un siège fameux dans les Pays-Bas, il y a 25 ans, et comme il avait commencé de le faire, lors d'un blocus de cette ville de La Rochelle, dans la première guerre contre les huguenots. Cet italien, que j'ai vu, est homme de bonne mine, son discours hardi et tranchant. On se conduisit donc d'après ses plans : mais la mer est si mauvaise sur ces côtes de Saintonge, surtout à l'approche de l'hiver, que toutes ses machines, ses pontons, ses châteaux et batte-

ries flottantes furent désunis , dispersés et en partie détruits , chaque fois qu'on tenta de les construire pour former une barrière. (1)

Maitre Métézeau , qui souvent recevait nouvelles de ce siège , où un sien frère est employé , et du mauvais succès des opérations de l'italien , m'en parla le mois dernier , et tout en discourant sur cette matière , nons demeurâmes d'accord qu'une digue ou chaussée solide et large , fondée , si possible était , jusqu'au fond de la mer , résisterait probablement mieux que ces estacades flottantes qu'il fallait recommencer tous les jours , sur nouveaux frais. Cette idée ayant germé dans nos têtes , nous résolûmes , n'ayant pas de travaux à suivre pendant cette morte-saison , de hasarder le voyage de La Rochelle , et de proposer notre plan à quelqu'un de ceux qui auraient la direction des ouvrages du siège ; nous fîmes donc diligence et arrivâmes ici le 27 du mois dernier. Nous demandâmes le lendemain une audience de M.^{sr} le cardinal , qui a la haute main sur tout , et auquel tout obéit ici , excepté le roi. Son Eminence nous reçut fort bien , et quand maitre Mété-

(1) Voici l'idée que donnent les mémoires du temps de cet ingénieur italien nommé Pompée Targon : « Plus fécond qu'heureux en inventions , il » n'entendait qu'imparfaitement la mécanique , ignorant l'art de combiner » les difficultés d'un plan conçu dans le cabinet à celles que présente son » exécution sur le terrain. Au siège d'Ostende (en 1601) , il avait déjà beau- » coup imaginé , mais médiocrement réussi. Le succès ne le favorisa pas » devant La Rochelle. Il fit d'abord construire , pour fermer le passage du » port , une chaîne supportée par des bâtimens flottans ; mais elle se » rompit aux premières secousses de la mer. A deux fois qu'il fit travailler » au siège de cette place (en 1622 et 1627) , on estime qu'il fit abattre pour » plus de cent mille écus de bois. Quelques forêts en furent entièrement » ruinées. Jamais dépense ne fut faite plus largement et avec plus d'at- » tente de grands effets , et jamais rien ne succéda plus inutilement. Aussi » cet homme vint dans le mépris , ses artifices furent négligés , et il de- » meura sans emploi. Néanmoins , le roi lui donna 24,000 livres , ce qu'on » attribua plus à la bonté du prince qu'aux mérites du recevant. »

zeau, qui a bonne langue, lui eût expliqué nos idées, sa figure, ordinairement froide et pâle, s'anima et se colora : — Bien ! dit-il, ce sera dans le genre antique. Qu'en pensez-vous, père Joseph ? — Il parlait ainsi à un capucin que je n'avais pas aperçu d'abord, relégué qu'il était dans un coin du cabinet. Ce père Joseph ayant fait un signe comme pour dire : oui, essayons toujours ! le cardinal qui nous avait fort bien reconnus (car m'est avis que, lorsqu'il a vu quelqu'un, il s'en souvient pour longtemps), nous dit d'aller trouver M. le maréchal de Bassompierre, un des lieutenants-généraux du roi, et de lui exposer notre plan. On nous conduisit au quartier de M. le maréchal, et nous trouvâmes un fort beau seigneur bien avenant, paraissant âgé de quarante ans, lorrain (à ce que j'ai appris depuis), et auquel nous défilâmes notre chapelet, comme nous l'avions fait à Son Eminence. Il parut fort approuver notre idée ; et après avoir donné des ordres pour qu'on nous logeât dans ses quartiers, il nous congédia, en nous disant d'attendre de ses nouvelles le lendemain, et qu'il devait d'abord conférer de notre proposition avec M. le cardinal. Car il paraît que, tout homme d'église qu'il est, Son Eminence s'entend aussi bien qu'homme de guerre à conduire un siège, et que rien ne se fait que d'après son approbation.

Le lendemain, en effet, M. de Bassompierre nous envoya quérir, et nous apprit que Son Eminence approuvait tout notre projet, qu'il avait été examiné et discuté au conseil, en présence du roi, et qu'il devait sans retard être mis à exécution par nos soins avec les matériaux qu'on avait déjà sous la main ; que l'on entreprendrait la digue à la fois sur les deux rives du port, par deux points qui resserrent la passe et qui sont encore distants entre eux de plus de 700 toises et hors de portée du canon de

la place ; que maître Métézeau resterait avec M. le maréchal sur la rive au nord , et que je serais chargé de diriger la moitié de la digue partant de la rive au midi , sous les ordres d'un autre maréchal de France , M. de Schomberg , qui partage le commandement de l'armée avec M. de Bassompierre. Je traversai donc la passe sur une barque et je fus conduit à M. de Schomberg qui était déjà informé de tout ce dont il s'agissait. Donc , dès le lendemain , avec tous les hommes et les matériaux qui furent mis à notre disposition , nous commençâmes des deux parts l'*enracinement* de notre digue ; maître Métézeau partant d'une pointe de terre qu'on nomme *chef de baie* , et moi partant d'une autre pointe lui faisant face , dite la *pointe de Courcilles*.

Il faut que je te dise maintenant en quoi consiste notre projet de barrage. Nous voulons établir , à pierres perdues , sans mortier ni ciment , et en échouant de gros blocs , des quartiers de roc , des moëllons , des cailloux , une chaussée assez large pour résister aux flots et aux tentatives que ne manqueront pas de faire les Rochelois pour la détruire. L'exécution en sera plus difficile que je ne le pensais avant d'avoir vu les lieux. Je ne comptais pas sur un obstacle dont je n'avais pas encore connaissance , et qu'on appelle *la marée*. Imagine-toi que , six heures durant , la mer monte et s'élève de dix à douze pieds au-dessus de son niveau ordinaire , que , pendant les six heures suivantes , elle baisse pour revenir à son premier niveau , et ainsi de suite sans interruption. Maître Métézeau le savait , lui ; mais il ne m'en avait point parlé , croyant que je ne l'ignorais pas. Je ne sais ce qui cause ce singulier mouvement ; mais c'est un fait que connaissent fort bien tous ceux qui ont vu les côtes de la mer. Il faudra donc que notre chaussée soit au-dessus de la plus

grande hauteur des eaux, ce qui augmentera le travail; et tu conçois que cette allée et venue de la mer forme un courant, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, auquel il faudra encore résister. Ajoute à cela que, dans cette saison, les vents violents de l'hiver, les tempêtes fréquentes soulèvent les eaux comme des collines, ce qui augmente encore nos difficultés. Mais n'importe ! J'ai bonne confiance et bon espoir que nous en viendrons à nos fins, et à l'avantage des armes du roi. D'abord, Sa Majesté et Son Eminence paraissent résolues à ne point quitter la partie qu'ils n'aient réduit les rebelles; et quand le cardinal veut quelque chose, on dit qu'il le veut fortement. Ensuite nous avons pour nous la justice, la protection du ciel qui certainement secondera une guerre entreprise pour sa cause, et dirigée par un des princes de notre sainte Eglise.

Jusqu'alors, tout nous a réussi; notre travail a été commencé le jour de St-André, 30^e du mois dernier. D'énormes blocs de pierre de taille tirés des carrières voisines, des pierres plus grosses que les plus grosses que vous tirez à *Buville*, m'ont servi d'assises pour le mur d'enracinement; le parement est formé de ces pierres carrées posées à sec, et le milieu rempli de gros moëllons. Comme, tout près de la rive, la profondeur de la mer n'est pas encore bien considérable, nous n'avons pas éprouvé de grandes difficultés; et j'estime que le travail (de mon côté, du moins) avance de 9 à 10 pieds par jour. Mais, à mesure que nous gagnerons vers le milieu, la profondeur augmentera beaucoup, et il est à penser que nous ne marcherons pas si rapidement. Cependant, cela sera peut-être compensé, parce que nos ouvriers seront mieux au fait de l'exécution. Si toutefois nous pouvons avancer journellement d'une toise de chaque côté, ce que j'espère, il est possible,

dès aujourd'hui, de calculer à peu près l'époque où nous verrons la fin de nos travaux.

Voilà une longue lettre : elle te sera remise par un homme de notre pays, qui faisait partie du régiment de Vaubecourt, employé au siège. Ayant été blessé, et hors d'état de continuer à servir, il retourne dans sa famille qui habite Saint-Mihiel et m'a promis de t'aller voir et de te porter ma lettre lui-même. De temps à autre, elle sera suivie d'autres envois, par lesquels je te tiendrai informé de ce que je fais et de la marche de notre œuvre.

LETTRE ONZIÈME.

Devant La Rochelle, 17 janvier 1627.

Depuis ma dernière lettre, notre travail a marché, malgré plusieurs contre-temps et accidents fâcheux, qui nous ont beaucoup retardés. Pendant toute la nuit du 5 au 6 du mois dernier, une violente tempête a tellement soulevé la mer, que la digue a été rompue en partie, du côté que je construis, et qu'il a fallu rétablir cette partie détruite où les eaux avaient fait place nette. Cet accident a été attribué au trop peu de talus que jusqu'alors nous avions donné aux côtés de la digue ; et en conséquence, il a été décidé que nous adoucissions ces talus, en donnant 23 pieds pour 13 de hauteur à celui du côté de la mer, et 16 pieds seulement pour la même hauteur de 13, au talus du côté de la ville. La largeur de la chaussée est d'ailleurs maintenue à quatre toises, à son sommet. Cette nouvelle disposition augmentant beaucoup la masse de notre digue, nous comptons qu'elle pourra ainsi résister au plus gros temps : mais aussi cet accroissement de volume augmente de beaucoup la quantité de matériaux qu'il faut y employer. C'est pourquoi nous ne nous contentons plus de

simples blocs de pierres et de moëllons perdus pour en former la masse ; nous bâtissons de grands coffrages en charpenterie que l'on amène en place, et qu'on échoue après les avoir remplis de cailloux, d'éclats de roc, de meulières, et autres. En outre, des sablières, ou fortes jumelles de grandes dimensions, sont placées, de douze en douze pieds, coupées par des traverses qui se croisent en encadrant les constructions, et renforcées par des arcs-boutants inclinés suivant la pente des talus. Le profondeur de la mer, jusqu'à présent, n'a pas été pour nous un obstacle réel ; mais cette profondeur augmente bien rapidement, à mesure que nous avançons, et je prévois que, dans peu de jours, elle sera telle qu'il nous faudra changer notre mode de construction.

Nous sommes, au reste, puissamment encouragés dans notre besogné par la présence du roi, par celle du cardinal qui nous visitent tous les jours. C'est un maréchal-de-camp nommé M. de Marillac (1), qui est chargé de la surveillance directe de la partie que je construis, toujours sous la haute direction de M. de Schomberg et de M. le duc d'Angoulême, prince du sang de France (2) Beaucoup de personnages marquants y sont aussi employés. Ils me font tous accueil ; mais je ne me suis lié particulièrement qu'avec un messin, nommé Fabert, sergent-major au régiment de Rambure, et qui me paraît aussi intelligent mécanicien que brave militaire. Etant presque du même pays, nous avons fait bientôt connaissance, et il m'a été d'un grand secours, en me communiquant d'excellentes idées qu'il avait, sur les moyens de diminuer le frottement des

(1) Louis de Marillac qui, depuis fut maréchal de France, et dont on connaît la fin tragique.

(2) Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils du roi Charles IX et de Marie Touchet, mort en 1630.

diverses pièces des engins que nous sommes obligés d'employer, pour lever et manier nos énormes fardeaux. Sa méthode avait d'abord été combattue, critiquée et contre-carrée par la jalousie de ceux qui veulent tout faire et n'estiment bon que ce qui vient d'eux ; mais à l'épreuve, l'effet a répondu à ses promesses, a réduit les jaloux au silence, et le roi et le cardinal louèrent fort ses talents. Voilà, certes, un homme qui ne restera pas dans l'obscurité, et ce sera justice (1). J'ai eu aussi occasion de voir plusieurs fois un jeune peintre de Nancy, nommé Jacques Callot, venu ici tout exprès pour dessiner les vues de la place assiégée et des différents ouvrages du siège. C'est un brave et digne garçon, qui n'est pas manchot du tout, je t'assure. Il faut le voir, posté souvent en des endroits où il fait fort chaud, s'escrimer du crayon et retracer, en quelques traits, les points les plus remarquables. Je l'ai pris en grande affection ; et j'ai plaisir, en le voyant travailler, à parler avec lui de notre Lorraine et des autres pays qu'il a parcourus ; car il a déjà autant voyagé que le Juif-Errant.

Notre siège est d'ailleurs le rendez-vous de tous ceux qui ont des idées nouvelles à proposer, pour en abrégier la durée et amener la réduction de la place. Un des jours du mois dernier, un Allemand est arrivé avec une cargaison de gros boulets de fer creux qu'il voulait lancer sur la ville au moyen de gros canons fort courts, après avoir rempli ces boulets de poudre et d'artifices. Mais la tentative a été sans succès, soit que ces canons fussent d'un trop petit calibre, soit que sa batterie ait été placée trop loin de la ville. Toujours est-il que, sans cette trop grande

(1) Abraham Fabert, né à Metz, mort en 1663, maréchal de France et gouverneur de Sedan.

distance, il est probable qu'il aurait fait du mal aux assiégés, car ces boulets étant tombés à cent toises environ des remparts, se sont brisés en lançant de toutes parts leur contenu et leurs éclats de fer. (2)

Les Rochelois n'ont pas encore parlé de se rendre, ni fait aucune proposition. Leur ville est bien fortifiée et renferme 28,000 habitants; mais on dit qu'ils sont mal approvisionnés, et que sans le courage que leur soufflent leurs prêcheurs et les chefs de parti, ils auraient déjà fait quelques ouvertures d'accommodement. Mais aucun d'eux n'ose ouvrir la bouche à ce sujet dans le conseil de la ville, de crainte d'être regardé comme traître et puni comme tel par ceux qui dominent dans cette assemblée.

LETTRE DOUZIÈME.

26 mars 1628.

Voilà bien longtemps que je ne t'ai donné des nouvelles de moi et de notre grand travail; la cause en est que, depuis plus de deux mois, notre besogne emploie tous mes moments; aussi, depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, elle a marché rapidement par la cause même qui semblait devoir en retarder le progrès. Je m'explique : la profondeur de la mer n'ayant plus permis de continuer l'œuvre, comme dans l'origine, en maçonnant à pierres perdues, vers la mi-janvier, on amena d'abord sept vaisseaux, dans le prolongement de chacun des deux bras de la digue; ces bâtiments, après avoir été reliés par des étriers et des liens de fer, ont été remplis de maçonnerie cimentée et contenue dans leur charpente; puis on les a échoués, et leur partie supérieure se trouvant à peu près

(2) L'art de lancer les bombes avec précision ne fut connu que sept ans après, au siège de La Mothe, en Barrois. (Voir la *Chronique suivante*.)

au niveau de la basse-mer, on a recouvert cette plateforme submergée d'une immense quantité de pierres et de moëllons mis à sec. Cette manœuvre ayant parfaitement réussi, a été continuée les jours suivants; et vers le commencement de février, on avait coulé bas une trentaine de navires; de telle sorte que notre travail avançait bien plus rapidement que dans le principe, lorsque nous ne submergions nos matériaux que, pour ainsi dire, pierre par pierre. (1)

Les gens de La Rochelle, qui voyaient de leurs remparts ce nouveau mode de construction et les rapides progrès qui en étaient le résultat, ont fait plusieurs tentatives pour détruire notre estacade, avant que les vaisseaux ne fussent échoués, et pendant qu'on en maçonnait l'intérieur; ils arrivaient en force sur une flottille composée de bâtiments légers, de chaloupes, de pinasses, de brûlots, pour tenter ou de rompre notre ligne de construction, ou d'incendier les carcasses de nos navires. Il faisait un froid excessif, et vous avez dû le ressentir comme nous; ce froid s'est soutenu jusqu'à la fin du mois dernier. Aussi les Rochelois, en nous abordant, criaient-ils qu'ils venaient pour nous *chauffer*. Mais ils en ont eu le démenti, les parpaillots! Autant de fois ils ont tenté d'entraver notre œuvre, autant de fois il leur a fallu y renoncer, à leur courte honte. Même, un jour qu'après une furieuse tempête, nos bâtiments échoués avaient été, malgré leur masse, désunis et déplacés en partie, les huguenots étant sortis en force, à la basse-mer, pour achever de rompre notre ligne, ils ont été rudement reçus par les gardes qui garnissaient toute la partie de la digue non endommagée et sur laquelle on avait aussi disposé de l'ar-

(1) C'est à tort que le président Ménault, dans son *Abrégé* (1628), dit que la digue fut achevée par Pompée Targon.

tillerie; et après une perte notable, leur sortie a été contrainte de virer de bord, et de regagner l'abri de leurs remparts.

C'est peu de jours avant cette vaine tentative, que nous avons eu la visite d'un fameux général espagnol, qu'on regarde comme le premier homme de guerre de notre temps et qui se nomme le marquis de Spinola. Il est surtout célèbre, m'a-t-on dit, par plusieurs sièges fameux et difficiles qu'il a faits contre les hérétiques des Pays-Bas. Aussi, en retournant en Espagne, il a eu la curiosité de voir notre siège, et est venu présenter ses respects au roi. Sa Majesté lui a fait visiter toutes les lignes et travaux du siège. M. le cardinal et le maréchal l'ont conduit à notre digue, pendant qu'on travaillait à l'échouement des vaisseaux. Il s'est fait tout expliquer dans le plus grand détail, a paru tout approuver, et a dit au cardinal en espagnol, qu'il fallait ici *ouvrir la main et fermer le passage* (1), c'est-à-dire ne pas regarder à la dépense pour en venir à nos fins.

Peu de temps après cette visite, dix ou douze navires des assiégés, profitant de la nuit, ont tenté d'enfler l'espace qui reste libre entre les deux branches de la digue : ils allaient en Angleterre pour chercher un chargement de blé qui commence à devenir fort rare dans la ville. Mais, un de ces bâtiments ayant dévié de la route, est allé donner sur un de nos vaisseaux coulés à fond et cachés par les eaux. Il échoua, et les autres ayant voulu lui porter secours, ont donné l'éveil à nos gardes, qui les contraignirent de retourner et de renoncer à leur projet. Cet incident déterminait le roi à envoyer, le lendemain, un parlementaire aux assiégés pour les amener à se soumet-

(1) Abrir la mano, y cerrar el puerto.

tre : mais, ceux de la ville firent réponse qu'ils ne pouvaient, ne devaient, ne voulaient conclure ni paix, ni arrangement qu'avec l'avis et le consentement du roi d'Angleterre, leur allié, et sans en communiquer au duc de Rohan (un de leurs principaux chefs) et aux autres églises de leur religion. On ne tint aucun compte de leurs prétentions; le roi ne reconnaissant à aucun de ses sujets le droit d'invoquer un autre souverain pour se soumettre, l'affaire en resta là.

Sa Majesté est partie quelques jours après pour Paris où elle doit rester quelque temps, pendant que nous achèverons nos travaux. Avant son départ, elle a donné à M. le cardinal une commission par laquelle elle lui délègue tous ses pouvoirs et autorité suprême, pendant son absence, comme généralissime de l'armée et surintendant de la marine; enjoignant à tous ses lieutenants-généraux d'obéir en tout à Son Eminence, comme au roi lui-même. Après son départ, on a appris que les assiégés avaient réussi à envoyer en Angleterre des députés qui ont conclu avec le roi de la Grande-Bretagne un traité d'alliance, et que les Anglais préparaient une flotte pour leur porter secours et les ravitailler. Un de ces envoyés a été assez audacieux et assez heureux pour traverser notre détroit sur une petite galiote, à la faveur de la haute marée, et a réussi à apporter à la ville assiégée une copie de ce traité. C'est M. le maréchal de Bassompierre qui a été informé de tous ces détails par un espion qu'il entretient dans La Rochelle, où il paraît que cette nouvelle a causé grande allégresse et relevé le courage des habitants. Ainsi, nous allons encore avoir un nouvel ennemi sur les bras : car ces Anglais, qui sont huguenots comme les Rochelois, et qui, d'ailleurs, sont jaloux de la puissance du roi de France, n'épargneront certainement rien pour seconder leurs

religionnaires, et pour nuire au succès de notre entreprise. Déjà, avant l'ouverture du siège, ils avaient tenté de se rendre maîtres de l'île de Ré, qui couvre la côte en avant de La Rochelle, dont elle n'est séparée que par un étroit bras de mer; ils ont échoué honteusement dans cette entreprise et voudront, sans nul doute, prendre leur revanche cette année. Mais, Dieu aidant, nous aurons raison d'eux et de leurs hérétiques et rebelles alliés.

LETTRE TREIZIÈME.

19 mai 1628.

Enfin nous avons vu paraître cette formidable flotte anglaise qui, à entendre les Rochelois, devait les délivrer de nous et réduire à néant nos travaux de si longue haleine. Et cependant, tout cela s'est borné à quelques démonstrations sans effet, et pas un sac de blé, pas une mesure de farine n'est entrée dans leurs murs. Mais reprenons de plus loin, suivant le journal que je tiens de ce qui nous arrive de plus notable et dont j'extrais les nouvelles que je t'envoie.

Le roi de France ayant appris que l'Angleterre projetait de porter un puissant secours aux assiégés, a abrégé la durée de son absence, et fut de retour au camp le 24 du mois dernier. Il restait encore alors environ 400 toises à fermer, pour que la digue fût complète et que le passage fût totalement intercepté. Nous avons donc redoublé d'activité, à dater de ce moment, nous attendant à toute heure à voir paraître les Anglais; et en peu de jours, nous avions plus de soixante navires échoués et rechargés de pierres. Dans ces circonstances, un espion sorti de la ville étant venu rapporter au père Joseph (ce capucin qui a toute la confiance de M.^{sr} le cardinal) qu'il serait possible

d'introduire des troupes dans la ville par un égoût dont il connaissait l'issue, le capucin en a fait rapport au ministre; et Son Eminence, ayant pris les ordres du Roi, a chargé un des officiers des gardes de Sa Majesté, d'aller vérifier si en effet l'entrée par cet égoût était praticable. C'eût été certes un coup de maître de pénétrer dans la ville avant l'arrivée des Anglais, et le père Joseph en aurait eu toute la gloire. L'officier, renommé comme un des plus braves de toute l'armée (1), s'étant rendu, pendant la nuit, en compagnie de l'espion, au lieu indiqué, reconnut que non seulement il était impossible de songer à introduire un seul homme par le débouché de l'égoût, mais que vu la grande profondeur de la vase dont il était comblé, autant on essaierait d'y faire passer de soldats, autant il en périrait infailliblement. Il paraît que le rapport qu'il fit au cardinal de cette impossibilité, contraria furieusement le père Joseph qui en a gardé rancune à l'officier, et que sans la haute estime où celui-ci est auprès du roi, à cause de son courage à toute épreuve, il aurait pu lui en arriver mal.

L'affaire de l'égoût manquée, il a donc fallu en revenir à notre blocus par terre et par mer. On travailla sans relâche à la digue, tellement que lorsque, le 11 de ce mois, la flotte anglaise apparut dans le détroit qui sépare la ville de l'île de Ré, il eût fallu des efforts presque surnaturels pour forcer notre passage. Cette flotte se composait de quinze navires armés, de onze *ramberges* ou bâtiments légers tirant peu d'eau, et d'un grand nombre de vaisseaux chargés de provisions. Elle était sous les ordres du beau-frère du premier ministre du roi d'Angleterre. Notre flotte, de son côté, se disposa en avant de nos

(1) C'était M. de Pontis, qui a laissé des *Mémoires* sur sa vie militaire.

ouvrages, entre les deux pointes de *courcilles* et de *chef de baye*, présentant aux ennemis vingt-six vaisseaux soutenus par toute notre artillerie de la côte et de la digue. Les assiégés se disposaient, avec leur flottille, à seconder leurs alliés; mais ceux-ci n'ont jamais voulu commencer l'attaque et sont restés immobiles sur leurs ancres. Il paraît qu'ils avaient ordre de ne pas combattre, mais de se tenir à la hauteur de la ville pour favoriser l'entrée des secours et provisions; et que les calvinistes français qui, en grand nombre, étaient sur une partie des bâtiments anglais, devaient seuls attaquer notre flotte. C'est ce qu'ils n'ont pas pu ou osé entreprendre; et la flottille des assiégés a été contenue par les batteries qu'on avait disposées sur la chaussée et sur les forts qui dominent le port. On dit que le maire de La Rochelle a écrit à l'amiral anglais une lettre de reproches bien amers et que celui-ci s'en est fort offensé. Quoi qu'il en soit, après huit jours de démonstrations infructueuses, ils se sont décidés hier à remettre à la voile et à retourner dans leur île, laissant leurs alliés de La Rochelle dans une position désespérée et réduits à la dernière extrémité. Espérons que ces huguenots d'outremer ne renouvelleront pas une pareille tentative et qu'ils se tiendront pour avertis de l'impossibilité d'en venir à leurs fins.

LETTRE QUATORZIÈME.

24 juillet 1628.

Depuis l'alerte du mois de mai, nous n'avons pas éprouvé de nouvelles attaques de la part des Anglais; et la bonne saison nous aidant, les tempêtes étant extrêmement rares, notre travail est sur le point d'être amené à bonne fin et notre passage complètement fermé. Nous laissons cependant entre les deux branches de la digue un canal de

trente toises de largeur, pour le mouvement de la marée ; mais ce canal est tellement disposé qu'il n'est vu ni de la ville ni de la pleine mer ; les deux parties de la digue, qui, jusque-là, ont toujours marché droit l'une vers l'autre, s'infléchissent en obliquant, et se prolongent toutes deux de manière à se recouvrir. Ainsi, l'ouverture de trente toises qu'elles laissent entre elles n'est en vue directe ni du port ni de la haute mer ; mais pour le franchir il faudrait faire un détour ; doubler une des branches à son extrémité, et enfler ce goulet entre les deux parties de la digue.

C'est ici surtout que nous avons multiplié les obstacles, dans cette sorte de claire-voie. Notre canal est protégé par deux petites jetées garnies de bouches à feu ; nous avons piloté l'intervalle qui sépare ces deux jetées, et cet espace a été hérissé de pieux disposés en quinconce et reliés entre eux par des chapeaux ou traverses assemblés dans la tête des pieux ; dans ce réseau, on a encore fait entrer des bâts de bois en losanges, armés de longues pointes de fer. Une chaîne énorme supportée par des barques défend l'entrée du canal. Puis trente-six bâtiments, liés entre eux par de fortes amarres, forment un cordon ou première enveloppe ; ensuite, une estacade composée de poutres flottantes réunies par des anneaux de fer et soutenue par des tonneaux enveloppe le tout extérieurement. Une rangée de navires, formant un angle saillant vers la mer, fixés sur leurs ancres, armés d'éperons et de longues perches, précède le tout pour écarter les brûlots. L'intérieur de cet angle est occupé par douze barques montées par des matelots exercés. Enfin, une véritable forêt de pinasses, de chaloupes munies d'artifices incendiaires flotte en avant, et un petit fort, armé d'artillerie, protège la digue à chaque extrémité. Relevé fait, nous

aurons 747 toises de chaussée exécutée en deux branches, quand le travail sera complètement achevé, c'est-à-dire avant huit jours.

A mesure que notre œuvre s'avanceit, on disposait sur toute sa longueur, et de distance en distance, des machines de guerre imaginées par un ingénieur nommé du Plessis, et destinées à ruiner les bâtiments qui viendraient, soit du dehors, soit de la ville, pour forcer le passage ou pour détruire ou entraver nos travaux. Viennent donc maintenant les anglais quand ils voudront, si tant est qu'ils veuillent faire une nouvelle tentative, nous sommes disposés à les recevoir dignement. Et cependant, si ce qu'on apprend par les rapports des espions est vrai, il serait grand temps qu'ils arrivassent s'ils veulent alimenter leurs alliés de La Rochelle; car on dit que la famine et la misère sont poussées au dernier degré parmi les habitants; qu'ils sont obligés, pour subsister, de dévorer les animaux et les choses les plus immondes; que la population est déjà réduite à moins de moitié par la faim et les maladies, et qu'une partie de ces malheureux n'aspirent qu'à voir ouvrir au roi les portes de leur ville; mais que le conseil de l'hôtel-de-ville et le maire surtout, soutenus par le fanatisme et par l'espoir d'être secourus sous peu, ont toujours assez d'autorité pour persister et se maintenir dans leur rébellion. Espérons qu'avant peu ils ouvriront les yeux et préféreront à leur destruction totale la soumission à leur roi et le retour à la vérité.

Ne va pas penser que, bien que terminés, pour ainsi dire, nos travaux ne demandent plus ni activité, ni surveillance. L'entretien de ce qui est déjà construit, et les réparations continuelles amenées par les avaries qui surviennent, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, exigent une surveillance continue; et quoique la masse de

l'œuvre principale soit amenée à sa fin, cependant il faudra toujours y travailler sans relâche jusqu'à ce que l'obstination des assiégés cède à la nôtre, ce que j'espère pouvoir t'annoncer dans peu de jours.

LETTRE QUINZIÈME.

17 octobre 1628.

J'espérais bien, mon cher frère, t'annoncer, peu de jours après ma dernière lettre, la reddition de La Rochelle; voilà près de trois mois écoulés, et nous sommes à peu près aussi avancés qu'alors, si ce n'est que les assiégés, dont le nombre diminue de jour en jour, sont maintenant réduits, dit-on, à moins de six mille habitants, en y comprenant des Anglais qui se sont jetés dans la ville au commencement du siège et quelques compagnies de huguenots français de diverses provinces qui sont venus se joindre aux Rochelois. Réduits aux dernières extrémités, ils ont envoyé, le 10 du mois dernier, une députation qui a été reçue par le roi sur notre digue, où Sa Majesté était à examiner les travaux. Les députés se sont jetés à ses pieds, en implorant sa clémence : le roi leur a répondu qu'ils mériteraient d'être châtiés rigoureusement pour leur opiniâtreté dans la rébellion, mais qu'il voulait bien leur accorder la vie, puisque Dieu leur avait fait reconnaître leurs fautes. Ils sont alors retournés vers leurs concitoyens, espérant un accommodement. Mais le maire et les échevins qui n'avaient consenti, dit-on, à cette démarche que pour gagner du temps et tromper les habitants, trouvèrent moyen de la faire échouer, en déclarant qu'il fallait aux assiégés autre chose que la vie. Ainsi, la députation ne reparut pas au camp.

Il est probable que ces membres de l'échevinage comp-
taient sur la tentative que devaient faire leurs alliés d'An-
gleterre, avant la fin du mois ; car le 28 septembre, nous
vîmes apparaître de nouveau, dans le Perthuis, une flotte
de 80 vaisseaux qui, le surlendemain, renforcée de six
autres bâtiments, se porta sur la rade en avant de *chef
de baie* ; notre flotte, de 35 à 40 navires seulement, vint
se former en avant de la digue qui était toute armée d'ar-
tillerie et couverte de troupes de terre, ainsi que le rivage
des deux côtés du port. Nous dûmes donc nous attendre à
des efforts plus sérieux que ceux qu'ils avaient faits au
mois de mai. Effectivement, le lendemain, 1.^{er} octo-
bre, la flotte ennemie, secondée par la marée montante,
s'avança en bon ordre et à pleines voiles. Mais voilà tout
à coup que le vent tombe, et qu'un grand calme y suc-
cède et met obstacle au progrès des bâtiments anglais. Ce
calme plat continua toute la journée du lendemain ; mais,
le 3, les vaisseaux ennemis s'étant avancés, vers le midi,
hors du détroit, réussirent à gagner le vent et se rabat-
tirent en revenant sur notre flotte qui était mouillée dans
la rade ; alors, tous les bâtiments, anglais et français,
commencèrent un feu continu qui était soutenu de notre
côté par toute l'artillerie en position sur la digue et sur
la côte. Le roi, pendant toute la durée de cette canonnade,
se tint constamment à la batterie de *chef de baie*, où plus
de trois cents boulets passèrent au-dessus de lui et allè-
rent tomber bien au-delà ! Enfin, après plusieurs heures
de ce feu d'artillerie, les Anglais, renonçant à pousser
l'attaque plus loin, se retirèrent, et les vaisseaux français
vinrent s'acculer à la digue.

Le lendemain, 4 octobre, l'anglais renouvela ses ma-
nœuvres à peu près comme la veille ; mais, comme la
veille aussi, tout se réduisit à une canonnade de part et

d'autre. Cependant, quelques brûlots se détachèrent de la flotte anglaise, pour tenter d'incendier quelques-uns de nos navires; mais nos chaloupes qui stationnaient là les accrochèrent et les coulèrent bas. Le lendemain 5, cela fut plus sérieux. La flotte ennemie se forma en bataille, et secondée par un vent favorable, elle s'avança comme pour attaquer la digue et en forcer le passage. Mais, arrivée à portée de canon, elle s'arrêta court, lâcha plusieurs bordées auxquelles il fut bravement répondu et n'alla pas plus loin.

Les assiégés, qui ont sans doute repris courage depuis qu'ils ont aperçu le secours qui leur arrivait, doivent être aujourd'hui un peu désabusés. Car ils voient à quoi ont abouti toutes ces démonstrations, et que, depuis douze jours, leurs alliés ne font plus d'efforts sérieux pour leur porter aide. Il paraît que la cause de ce peu de vigueur vient de ce que les Rochelois refusent de se soumettre, comme sujets, au roi d'Angleterre, ce que veut avant tout celui-ci, auquel un bon port sur la côte de France conviendrait fort. Ils refusent aussi de se soumettre à leur roi légitime, voulant sans doute se gouverner par eux-mêmes, et rester indépendants de toute autorité royale; ce qui ne doit pas s'accorder avec les idées de M.^{sr} de Richelieu. Leur position est toujours de plus en plus misérable; car les Anglais n'ont pu réussir à introduire dans la ville un seul morceau de pain. Tout nous porte donc à croire que nous approchons du dénoûment, qu'ils finiront par avoir pitié d'eux-mêmes et par écouter des conseils plus sages que ceux des partisans de l'Angleterre et des fanatiques qui dominent parmi leurs échevins.

Nous n'avons pas la lettre par laquelle Thiriot annonçait à son frère la nouvelle de la soumission de La Rochelle,

si toutefois cette lettre a été écrite, ce qui est probable. On sait que le résultat des travaux gigantesques auxquels il prit une si grande part, fut la reddition de cette ville le 28 du même mois d'octobre, la prise de possession de cette place par le roi et son ministre, le 1.^{er} novembre, le départ de la flotte anglaise, la démolition des fortifications, le désarmement des habitants réduits à 6,000 hommes malades ou mourants, l'abolition à perpétuité de l'échevinage et de la commune, et le rétablissement du catholicisme. Tel fut le coup le plus terrible que Richelieu porta à la féodalité qui tentait de relever la tête, et qui fut tuée par la guerre de la fronde.

Jean Thiriot ne fut pas oublié dans les récompenses que le ministre dispensa à ceux qui l'avaient si activement et puissamment secondé, il reçut le titre et les émoluments d'*ingénieur-architecte des bâtiments du roi*, avec des lettres de noblesse et armoiries, consistant en *un maillet et un compas, entre les branches duquel est engagé le manche du maillet, et pour timbre un casque, et pour supports deux génies nus*. Ces armes parlantes, et sans doute du choix du nouveau gentilhomme, furent sculptées au fronton de la porte de la maison de sa famille où elles se voyaient encore à la fin du dernier siècle (1). Peu après la prise de la Rochelle, Thiriot était revenu dans son pays natal; et c'est alors qu'il fit reconstruire cette maison, telle qu'on la voit aujourd'hui. Quant à lui, après un séjour de quelque durée à Vignot, il revint à Paris où l'appelaient ses nouvelles fonctions d'architecte. Mais toujours préférant le séjour de la campagne à celui de la grande ville,

(1) Cette maison, située à l'extrémité du village de Vignot, près de la sortie du côté de Pont-à-Mousson et Toul, est maintenant la propriété de la veuve d'un général de la République, dont le nom a moins encore que celui de Thiriot, surnagé sur l'océan de l'histoire.

il employa les bienfaits dont le cardinal de Richelieu continua de l'enrichir, à l'acquisition d'une maison à Yères, bourg agréablement situé sur la rivière du même nom, près de Villeneuve-St-Georges, aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise. C'est là qu'il venait se reposer de ses travaux, quand il pouvait quitter temporairement Paris. C'est là que nous le perdons de vue jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 24 janvier 1649, vers sa soixantième année. Il fut inhumé dans la chapelle du Rosaire de l'église paroissiale d'Yères; ses armes et l'inscription suivante étaient gravées sur son tombeau :

D. O. M.

Cy gist Messire Jean Thiriot,
ingénieur-architecte des bastimens du Roy.
Son industrie et son zèle
ont paru dans le bastiment de cette
fameuse digue, qui a réduit la Rochelle
à l'obéissance du Roy.
Il trépassa le XXIV.^e jour de janvier
L'an de grace MDC XLIX. (1)

Allez maintenant à Vignot; demandez aux compatriotes de cet habile ingénieur des documents sur lui, sur sa famille, on vous tournera le dos en vous répondant qu'on n'a jamais entendu, dans ce village, prononcer le nom de Thiriot. Aucun recueil biographique, excepté la bibliothèque Lorraine de Dom Calmet, ne fait mention de lui; mais, quant à Mandrin, à Cartouche, à Desrues, quant aux mignons de Henri III, roi de France et de Pologne, vous trouverez leurs noms, faits et gestes, dans tous les *dictionnaires des hommes illustres*. Soyez donc utilement célèbre !

(1) La tombe, les armes, l'épithaphe ont entièrement disparu, mutilées par le vandalisme de 1793, sans doute à cause de la qualification de *Messire*, qui n'a pas permis aux dévastateurs de croire que Jean Thiriot était un humble enfant du peuple.

LA MOTHE.

XVII^e SIÈCLE.

A MM. Hipp. et Alfred de Widranges, de Ligny.

Vous est-il arrivé, lecteur, de parcourir le chemin de Neufchâteau à La Marche? Si vous l'avez fait, surtout à pied, l'étape a dû vous paraître un peu longue; car cette route suit la vallée du Mouzon et serpente pendant huit lieues sur la lisière de terrain accidenté qui se trouve entre les Vosges et la Haute-Marne, territoire connu jadis sous le nom de *Bassigny lorrain*. A mi-chemin, à la *grande halte* (comme disent les militaires), vous apercevez à gauche, au-dessus de Soulaucourt, un mamelon isolé, d'une configuration analogue à celle du rocher qui porte

le fort de Bitché. Là aussi fut autrefois une place forte, comme Bitché, par son assiette et les ouvrages que l'art y avait construits, et dont il ne reste même plus de vestiges au-dessus du sol : les cantonniers des ponts et chaussées exploitent seuls aujourd'hui les fondations de ses murs, et conduisent sur la route des fragments de pierres taillées qu'ils concassent et répandent sur le chemin. Ces débris sont, hélas ! tout ce qui reste de la ville de *La Mothe*, la plus forte place de l'ancienne Lorraine, et qui a disparu de la carte du pays à la suite des deux catastrophes dont nous allons retracer l'histoire.

La Mothe, anciennement *Saint-Alairmont* ou *Hilairemont*, avait été réunie au Barrois et distraite du comté de Champagne avant 1260 ; car, en cette année, Thiébaud II, comte de Bar, rendit hommage au comte de Champagne pour son château de Saint-Alairmont. Lors de la réunion de la Lorraine et du Barrois, elle suivit le sort de ce dernier duché ; et, malgré l'opposition des rois de France, les ducs de Lorraine fortifièrent cette *Mothe* pour en faire l'un des boulevards de leurs domaines. Aussi la cour de France, après les guerres de religion, fut-elle toujours disposée à saisir la première occasion de mettre la main sur cette place forte. C'est ce qui eut lieu sous le règne de Louis XIII, je veux dire de Richelieu, et je prie le lecteur, s'il m'échappait de nommer le souverain couronné, d'y substituer le nom du souverain revêtu de la pourpre et coiffé du chapeau (1).

(1) *La Mothe* avait pour armoiries un ciel d'azur chargé d'étoiles, d'un soleil et d'une lune, et servant de champ à une montagne ; pour devise, ce vers un peu orgueilleux :

Mothe immota manet, dum terra immota manebit.

I. — PREMIER SIÈGE.

..... Inclyta bello
Mœnia Dardanidum !
VIRGILE.

C'était en 1634. Charles IV, duc de Lorraine, prince brave, mais léger et inconséquent, ayant embrassé le parti des princes du sang de France, et reçu à sa cour le fugitif Gaston d'Orléans, avait attiré sur ses états le fléau de la guerre et la vengeance du terrible cardinal. En cette malheureuse année, la peste et la famine désolaient notre province, inondée par les partis suédois, hongrois, allemands, cravates, pandours, talpaches (précurseurs des Baskirs et des Kalmouks de 1814); et saint Vincent de Paule s'écriait avec un accent pénétré de douleur : *Sola Lotharingia Hierosolymam calamitate vincit!* La Lorraine seule l'emporte en désolation sur Jérusalem! Richelieu, maître de Nancy et de tout le duché, excepté Bitche et La Mothe, ne visant à rien moins qu'à éteindre le nom et la nationalité de la Lorraine, en la réunissant à la couronne, comme avait fait Henri II des Trois-Évêchés, résolut de s'emparer de La Mothe, à quelque prix que ce fût. Le maréchal Nompar-Caumont de la Force fut donc chargé d'en faire le siège. La place, comme nous l'avons dit, était dans une position formidable, sur une hauteur isolée et dominant toutes les collines voisines. Huit bastions formaient son enceinte, avec quelques dehors, ravelins ou demi-lunes (1). Le mamelon qui la portait présentait presque partout des escarpements de roc d'une grande élévation. Malheureusement la force de sa garnison ne

(1) Voir à la suite de cette chronique, la Note sur les différentes parties de ces fortifications.

répondait pas à celle de ses murailles ; car elle était réduite à un effectif de 400 hommes de troupes et environ 150 bourgeois organisés en compagnie armée. Elle n'était pourvue ni de munitions de guerre, ni de vivres en suffisance. Mais cette faible troupe suppléait à son petit nombre par une grande énergie, un attachement sans bornes à son pays et à son souverain, et par un choix d'excellents officiers. Il n'est pas hors de propos de consigner ici les noms de ces courageux Lorrains, qui déploierent, pendant ce siège, tant de valeur et de patience. On avait confié le gouvernement de la place à messire Antoine de Choiseul d'Ische (1), et il ne pouvait être en de meilleures mains. Les capitaines de la garnison étaient les sieurs de Stainville, de Montarby, de Saint-Ouen, de Germainvilliers, des Loges, de Prinsay, de la Bretonnière, de Vatteville et Dubuisson. Les chefs de la bourgeoisie s'appelaient Roncourt, Dilloud, Collin et Guillot, noms obscurs, mais dignes émules de leurs nobles compagnons. Le sieur Nicolas Duboys, de Riocour, conseiller du duc Charles, avait été envoyé par lui à La Mothe comme lieutenant-général du bailliage. Il est auteur d'un mémoire détaillé sur les deux sièges de La Mothe, duquel nous avons extrait la plus grande partie des matériaux de ce récit et dont nous citons plusieurs passages. Enfin un capucin, nommé frère Eustache, frère du gouverneur, s'était aussi enfermé dans la place pour partager les dangers de la défense, et prodiguer les secours de son ministère à ceux qui en auraient besoin.

Dès le 8 mars, les troupes françaises parurent aux en-

(1) Antoine de Choiseul, marquis d'Ische et bailli du Bassigny, d'une branche cadette de la maison de Choiseul, qui avait pour tige Henri, seigneur de Chéry, fils de Guillaume de Choiseul et de Catherine de Clesmont.

virus et occupèrent tous les villages circonvoisins qu'ils incendièrent (1). Mais la configuration du terrain et la position de la ville jetèrent les généraux français dans une grande perplexité. Comment aborder une place si avantageusement située? Par quel front l'attaquer, quand tous paraissaient également forts, et d'un abord également difficile? (2) Enfin, les assiégeants se résolurent à construire, on ne sait dans quel but, un fort considérable sur la hauteur boisée de Fréhaut, séparée du mamelon de La Mothe par un petit vallon. Ils élevèrent une digue pour inonder la prairie avec les eaux de Mouzon, et placèrent, le 29 avril, sur une hauteur assez rapprochée, dite de *la Roche*, une batterie de quatre pièces, qui tira une cinquantaine de coups inutiles contre les défenseurs de la place. Le lendemain, le maréchal, qui croyait déjà avoir intimidé les assiégés, envoya un trompette au gouverneur, avec sommation de capituler, et même, s'il n'obtempérait, de le traiter en toute rigueur, lui accordant un seul jour de réflexion.

Le gouverneur, pour sonder les dispositions de ses officiers, les convoque sans délai, leur communique les propositions du maréchal, et feint même d'être disposé à y acquiescer par diverses considérations. Le capitaine Vatteville se lève alors : « Têtebleu ! dit-il, mieux vaudrait

(1) « Le feu, dit M. Dubois de Riocour dans son mémoire, le plus pur » de tous les éléments, dont l'usage était en telle révérence parmi nos » premiers pères, qu'on ne le tirait des temples et des foyers que pour la » démonstration de quelque réjouissance publique, annonça comme une » comète de malheur les désastres et les misères qui devaient être à la » suite de ce siège. » (Pages 38 et 39, édition de 1841.)

(2) « A voir les premiers maintiens des Français devant la place, on » eût jugé qu'ils allaient faire comme cet âne qui se laisse mourir de » faim auprès d'un picotin d'avoine, ne sachant par quel bout l'entamer. » (*Ibid.*, page 39.)

s'arracher la langue que parler d'une telle couardise ; ce serait une vraie trahison et félonie , de rendre ainsi , sans coup férir , la première et dernière place de la Lorraine : première par sa force , et dernière qui reste à son souverain et légitime seigneur. » Cette réponse fut applaudie de tous , et surtout du gouverneur , qui embrassa étroitement Vatteville , et répondit à l'instant au maréchal , pour l'instruire des dispositions des assiégés. (1)

M. de la Force , jugeant par ces antécédents que le siège serait long , pressé d'ailleurs par le cardinal de se rendre d'abord maître de Bitche (2) , laissa devant La Mothe le vicomte d'Arpajon , le colonel Esbron et le vicomte de Turenne (3) , qui commencèrent enfin leurs travaux d'approche , non sans perte ; car le canon des assiégés et de fréquentes sorties leur tuèrent beaucoup de monde. Les bourgeois rivalisaient de dévouement et d'ardeur avec les

(1) Voici le texte de cette réponse : — Monsieur , si c'est être rebelle que de se maintenir dans la fidélité que l'on doit à son maître , j'avoue que je suis coupable de ce crime , puisque j'ai toujours préféré l'honneur d'être fidèle aux avantages d'une plus grande fortune. S. A. M.^{se} le duc Charles , mon maître , m'a mis cette place de La Mothe entre les mains pour lui rendre compte de sa conservation ; je m'y suis obligé par le serment que je lui ai prêté. C'est pourquoi mes amis , à qui j'ai communiqué votre lettre , ont jugé que je mériterais vraiment le nom de rebelle , si je ne persévérais dans ma résolution qui est de satisfaire pleinement aux devoirs auxquels mon honneur et ma conscience m'obligent envers S. A. Charles , duc de Lorraine , mon maître. C'est ce que je puis vous répondre , vous priant de croire que je m'estimerai toujours heureux d'être , en une autre occasion , votre très humble serviteur.

Ce 1.^{er} mai 1634.

ANTOINE DE CHOISEUL.

(2) « Il va faire courir à ses chiens une *Biche* avant que de se tapir sous » une *Mothe*, » dit à ce sujet *fauteuillieusement* M. Dubois de Riocour. (Page 69.)

(3) Turenne fut fait maréchal de camp après le siège de La Mothe , sur le compte avantageux que rendit de lui le maréchal de la Force , en cette occasion.

troupes, faisant partie de toutes les sorties et occupant les postes les plus périlleux. Il n'y eut pas jusqu'aux jeunes filles de la ville qui ne voulussent participer activement à la défense. Un jour qu'elles étaient sorties avec des garçons aussi déguisés en filles, et qu'elles semblaient occupées à couper de l'herbe au pied des murailles, quelques gardes de tranchée les attaquèrent; mais elles se défendirent si vigoureusement, qu'elles les repoussèrent avec perte. Dignes compatriotes de Jeanne d'Arc, ces femmes courageuses se montrèrent en cette occasion animées du même esprit que l'héroïne Barroise, qui avait pris naissance non loin de leur cité.

Sur la fin de mai, le duc de Lorraine fit parvenir à M. de Choiseul un émissaire, par lequel il lui manda qu'il approuvait sa conduite et sa réponse à la sommation du maréchal, et qu'il espérait le secourir avant un mois; il lui témoignait ensuite son estime et sa reconnaissance, lui recommandait la pauvre bourgeoisie de La Mothe, qui souffrait pour sa cause avec tant de persévérance, promettait mille récompenses, et finissait en exhortant le gouverneur à lui conserver cette place, ainsi que les précieux dépôts qu'il y avait fait renfermer : par-là, le prince voulait désigner plusieurs bahuts ou coffres-forts dans lesquels, au commencement de la guerre, il avait fait serrer toutes les pièces originales les plus importantes extraites de son trésor de chartes.

Ces lettres flatteuses d'un souverain généralement aimé redoublèrent le courage des assiégés, qui résolurent de justifier de plus en plus, par leur bonne conduite, l'estime du prince. Peu après, le maréchal de la Force, ayant réduit le château de Bitche, reparut devant La Mothe, et, dès le 5 juin, pressa et battit la place plus vigoureusement qu'on ne l'avait encore fait. Les batteries, au nombre de

trois, placées sur les hauteurs de la Roche et de Châtillon, endommageaient et détruisaient même les édifices de la ville (1); mais leur effet sur les fortifications était à peu près nul. La garnison souffrait principalement de la pénurie du numéraire; le duc n'y ayant fait entrer, avant le siège, que 12,000 francs barrois, la solde des troupes était réduite et fort arriérée. On fut donc obligé, pour obvier à cet inconvénient, de hausser le prix des monnaies, et enfin d'en fabriquer de nouvelle espèce, portant pour légende : *Aut pereundum, aut vincendum*. C'est ainsi que, de nos jours, un célèbre général français, assiégé dans Anvers par les troupes de la coalition européenne, fit frapper une monnaie dite *obsidionale*, dont on voit encore des espèces en circulation.

Voyant le peu de succès de ses batteries, le maréchal imagina de tirer de l'arsenal de Nancy force bombes, grenades, pots à feu et paniers incendiaires, pour achever de ruiner les maisons et réduire les bourgeois à se rendre. Ces bombes étaient en fonte et du poids de deux à trois quintaux : jusqu'alors on n'avait employé ces projectiles destructeurs qu'isolément, et dans un petit nombre de circonstances. Le siège de La Mothe est remarquable dans l'histoire militaire, en ce qu'il fut le premier où les bombes furent lancées avec précision, et où l'on en fit un

(1) M. Duboys de Riocour cite un trait de patriotique abnégation qui mérite d'être conservé :

« Un des plus pitoyables effets des batteries (dit-il, page 93) tomba sur » la tête de deux petits enfants qui jouaient à la porte de leur maison et à » la vue de leur père, lequel étant en sentinelle sur le bastion *le Duc*, se » tint si rigoureusement dans les termes de l'obéissance militaire que, bien » que chacun accourut pour s'étonner d'un spectacle si sanglant, lui, » aimant mieux manquer au devoir d'un père qu'à celui d'un soldat, » préféra sa faction à toute pitié, appliquant, par des sentiments d'un » vrai bourgeois, la mort de ces deux innocentes victimes à la délivrance » de la ville. »

tusage régulier (1). Les paniers incendiaires étaient faits d'un tissu de cordage goudronné, et remplis d'une cinquantaine de petits canons en fer de quelques pouces de longueur; ces canons étaient chargés de poudre et armés, à leurs extrémités, d'une pointe de fer et d'une balle de mousquet. Le panier se trouvait d'ailleurs *farci* d'une composition à laquelle une mèche placée à l'orifice communiquait le feu. De la sorte, tous les petits tubes éclatant simultanément disséminaient la flamme et la mort dans les maisons que les bombes avaient écrasées. Ce fut, en effet, à écraser les édifices par leur poids que se borna, dans ce siège, le rôle des gros projectiles; car, au bout de quelques jours, les assiégés, aguerris à ce nouveau mode de balistique, arrachaient les mèches des bombes, qu'on ne savait pas encore adapter invariablement à ces globes. Cependant, comme ils n'avaient aucun abri pour se garantir de leur chute, ils en éprouvaient complètement les terribles effets, sans montrer moins de confiance et de courage.

Le délai après lequel le duc avait fait espérer du secours était expiré, et ce secours n'arrivait point. L'ennemi ayant poussé ses tranchées jusque près de la contrescarpe, commençait à se loger dans les fossés; la garnison diminuait de plus en plus, moissonnée par les maladies, les fatigues et le feu de l'assiégeant, dont les forces, au contraire, grossissaient chaque jour. On résolut donc d'informer Charles IV de l'extrémité cruelle où l'on se trouvait réduit. Le gouverneur lui envoya d'abord une lettre par un

(1) L'invention de la bombe remonte à l'an 1580, et est due à Valthurins: ce fut Malthus qui en perfectionna le tir à La Mothe, forma les bombardiers et périt sous Gravelines, en 1644, en achevant de leur enseigner son art. (*Histoire des arts militaires*, par Allent.)

homme sûr (1); puis, craignant qu'il ne lui fût arrivé malheur, il en expédia une seconde par un laquais à son service. Celle-ci parvint heureusement à son adresse; mais, à son retour, le laquais, porteur d'une réponse, tomba entre les mains des assiégeants. Menacé du gibet, il remit au maréchal la réponse du duc, enveloppée d'une boulette de cire, et cachée en un lieu qu'il n'est ni propre ni séant de nommer. Cette lettre, écrite en chiffres de convention, ne put être lue par les assiégeants. Le porteur de la première missive fut plus heureux; il parvint auprès de Charles, revint sans accident, et remit au gouverneur une lettre cachée comme l'autre, dans laquelle le duc de Lorraine annonçait l'arrivée, avant quinze jours, d'une armée qui devait délivrer la place. En effet, cette armée, de 3,000 hommes au plus, s'était mise en marche pour porter secours à La Mothe; mais, surprise en un défilé désavantageux par un corps suédois supérieur en nombre, elle fut défaite, et ses chefs faits prisonniers. Sept nouvelles batteries avaient été établies à 500 pas de la place et tout semblait conspirer contre la malheureuse ville; heureusement ses braves défenseurs ignoraient le sort de l'armée de secours, s'attendaient de jour en jour à la voir paraître, et continuaient à soutenir le siège avec la plus louable intrépidité, malgré les grandes souffrances que causait surtout la disette d'eau. Car, dans les mois de grandes chaleurs, les citernes avaient été tout à fait épu-

(1) Voici quelle était la teneur de cette missive :

« Monseigneur, si le nombre des soldats qui sont en cette place était aussi grand que leur courage, nous ne presserions pas Votre Altesse des secours qu'elle nous a promis. Mais, après avoir opposé toutes nos forces aux efforts de l'ennemi sans avoir pu empêcher qu'il ne se logeât dans notre fossé à dessein de nous saper, rien ne nous reste que le désir de mourir courageusement, ou de seconder, par une bonne défense, le secours que nous attendons à cette heure, ou jamais, de Votre Altesse. »

sées pour éteindre les incendies, et toute l'eau potable se tirait d'un puits très profond situé près de la grande poterne, encore chaque habitant était-il rationné pour cette distribution.

Le 21 juin fut encore pour la garnison un jour plus funeste que les précédents. Le gouverneur sortait du *retranchement*, sorte de petite citadelle entre le bastion de *Danemarck* et celui de *Vaudémont*; il était accompagné de son frère et du sieur de Stainville, et franchissait le pont qui joignait la courtine au retranchement, lorsqu'un éclat de boulet qui s'était brisé contre une des tours bastionnées de l'enceinte, le prit en travers des reins; lui fracassa le bras gauche, et lui enleva une partie des entrailles. Tombant alors dans les bras de frère Eustache, il n'eut que le temps de s'écrier : *Jésus! Maria!* et mourut sur-le-champ. En lui périt un des vaillants soutiens de son pays, digne par son intrépidité de voir le succès couronner ses travaux.

On chercha, par tous les moyens, de cacher cette perte à la bourgeoisie et à la garnison; mais elle fut universellement connue le lendemain. Les officiers s'étant rassemblés, le sieur de Germainvilliers (1), lieutenant du gouverneur, et son successeur dans le commandement, assura qu'il ferait tous ses efforts pour s'en rendre digne. Il pria les assistants de le seconder dans cette occurrence, comme ils avaient secondé le brave chef qu'ils venaient de perdre. Puis, ayant réuni la bourgeoisie, il s'en fit pareillement reconnaître comme gouverneur.

Sur le bruit qui courut, peu de jours après, que l'ennemi travaillait à miner les bastions de *Danemarck*, de

(1) Jean-Baptiste Sarrazin, seigneur de Germainvilliers, d'une famille originaire de Pont-à-Mousson, anoblie par Charles III, en 1673.

Sainte-Barbe et de *Saint-Nicolas*, on travailla à y construire des retranchements intérieurs. Tout le monde mit la main à l'œuvre ; les femmes même et les *demoiselles* voulurent prendre part à ces travaux, et on les vit rivaliser avec les soldats et les manœuvres, manier la pelle et la pioche, rouler la brouette et porter la hotte. Mais la place n'était plus qu'un monceau de décombres. La garnison et la bourgeoisie, réduites à moins de 200 hommes, n'osaient plus faire de sorties, dans la crainte de diminuer encore ce faible effectif. Toutefois, on résistait encore, dans l'espoir du secours promis. (1)

Plusieurs capitaines français, entre autres MM. de Praslin et de Vaubecourt (2), qui ignoraient la mort de M. de Choiseul, leur parent, avertirent alors le gouverneur et les assiégés de l'impossibilité d'être secourus, et de l'avancement de leurs travaux d'attaque souterraine ; les conjurant d'avoir pitié d'eux-mêmes, et de ne pas exposer d'aussi braves et loyales gens aux suites d'une prise d'assaut. Rien n'ébranla les assiégés, qui regardaient ces avis comme donnés à dessein de les intimider, et ils résolurent d'attendre l'assaut de pied ferme.

Il eut lieu le 25 juillet. Vers sept heures du soir, quatre-vingts mousquetaires sortirent d'abord de la tranchée, disposés comme pour assaillir ; mais ils furent repoussés, avec perte de quelques-uns des leurs. Ils n'étaient venus là que pour juger de l'effet de la mine qui devait jouer à cette heure, et qui, par on ne sait quels incidents, ne fit explosion que vers minuit. Elle ébranla toute la monta-

(1) M. Duboys de Riocour dit, à ce sujet : « La Mothe est comme une » constante beauté qui, préférant son honneur aux plus agréables traits » de son visage, souffre d'être défigurée à l'extérieur, plutôt que de perdre » cette héroïque vertu qui est au-dedans de son cœur. (Page 139.)

(2) Nicolas de Nettancourt, comte de Vaubecourt, mort à Paris en 1678.

gne, emporta vingt-cinq autres mousquetaires français envoyés pour reconnaître la cause de ce retard; et, renversant une grande partie du bastion *Saint-Nicolas*, combla entièrement de décombres le fossé de ce bastion, *en sorte qu'il eût été aussi facile à un cavalier de monter à la brèche qu'à un fantassin*. Mais les ténèbres dérobèrent aux assiégeants les effets de l'explosion; et les assiégés s'étant portés sur la brèche, repoussèrent les assaillants, et se mirent à déblayer les décombres et à rendre la brèche impraticable par des gabions, des tonneaux, des chausse-trappes, etc; de sorte qu'au jour, les ennemis la virent en quelque sorte réparée, *mais si large, que trente hommes pouvaient y passer de front*. (1)

Dans cette conjoncture critique, Germainvilliers assembla le conseil de défense pour délibérer. On résolut de soutenir encore l'assaut sur cette brèche; mais le sieur Duboys arrivant sur ces entrefaites, représenta que, vu l'état de quasi-destruction de la ville et la faiblesse de la garnison, il était plus convenable, conformément aux instructions écrites que le duc de Lorraine avait laissées au feu gouverneur, de se rendre à des conditions honorables, pour sauver la ville, la garnison, la bourgeoisie, ainsi que les archives et autres objets précieux que le duc leur avait confiés, et dont il avait recommandé la conservation. Ces instructions, renfermées dans un des coffres, furent effectivement trouvées conformes à la teneur qu'énonçait le lieutenant-général.

On alla donc aux voix. L'intrépide Vatteville, qui opina le premier, insista pour qu'on attendit un assaut sur une brèche rendue impraticable par les travaux de la nuit précédente, et derrière laquelle, d'ailleurs, on avait en-

(1) Texte du mémoire de M. Duboys de Liocour.

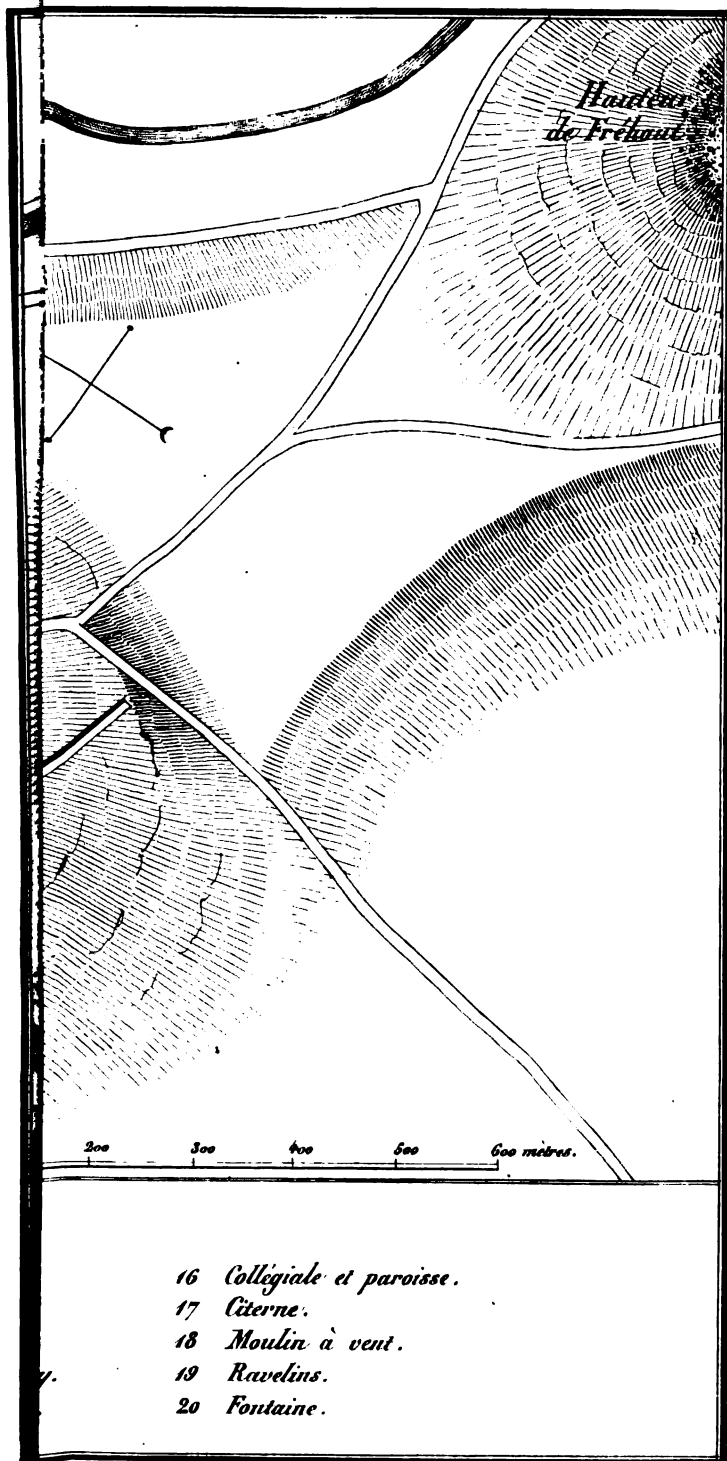
core un retranchement intérieur; ajoutant que peut-être un jour de retard dans la capitulation leur amènerait le secours attendu. Son avis ne prévalut point, et tous opinèrent pour la capitulation. Lui seul,

..... Servatus ad imam
qualis ab incepto processerat, et sibi constans,

protesta contre la décision de la majorité, et sortit du conseil.

En conséquence, un tambour fut expédié au maréchal de la Force pour lui donner connaissance de ces dispositions. Celui-ci envoya sur-le-champ M. de Vaubecourt, et reçut M. de Stainville, comme ôtage pendant les pourparlers. Après diverses discussions de part et d'autre, les articles de la capitulation furent enfin arrêtés le 26 juillet, et le surlendemain 28, le gouverneur, les officiers et les soldats de la garnison, au nombre de 150 hommes environ, dont moins de cent valides, sortirent vie et *bagues* sauvés, avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée, balle en bouche. Ils furent conduits jusqu'à Jonvelle par un détachement de l'armée assiégeante, qui vit, avec une respectueuse admiration, cette poignée d'héroïques Lorrains défilier devant elle. Les habitants qui voulurent demeurer dans la ville purent, aux termes de la capitulation, le faire en toute sûreté, et jouir de leurs biens et privilèges. Le maréchal, sans doute en vertu d'instructions souveraines, n'ayant pas voulu accéder à ce que les archives et autres pièces précieuses déposées dans La Mothe fussent restituées au duc de Lorraine, on conduisit à Nancy les bahuts qui les renfermaient, et l'on en dressa l'inventaire. L'année suivante, ces chartes originales furent transférées à Paris et déposées à la sainte Chapelle, où elles demeurèrent depuis lors, même après que la Lorraine eût été rendue au duc Léopold.

Nothe



- 16 Collégiale et paroisse.
17 Citerne.
18 Moulin à vent.
19 Ravelins.
20 Fontaine.

Lith. Anna. Belier, à Paris.

Ainsi tomba, après un siège de près de cinq mois, La Mothe, dernier boulevard de la nationalité lorraine. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans cette défense, ou l'énergie de la garnison et sa noble opiniâtreté contre des moyens d'attaque inconnus jusqu'alors, ou la valeur et le dévouement avec lesquels elle fut secondée par les bourgeois, ordinairement peu portés à contribuer à la prolongation d'une résistance funeste à leurs personnes, à leurs affections et à leurs intérêts.

NOTE SUR LES FORTIFICATIONS DE LA MOTHE.

Le bastion *Saint-Georges* fut construit par le duc René II, en avant de la face sud du château. Son successeur, le duc Anthoine, y ajouta les trois bastions *Sainte-Barbe*, *Saint-Nicolas* et *Saint-Antoine*. Pendant la minorité de Charles III, sous la régence de sa mère, Christine de Danemarck, et de son oncle, Nicolas de Vaudémont, furent construits les bastions de *Vaudémont* et de *Danemarck*; et à sa majorité, Charles III fit élever le bastion *le Duc*. La plate-forme *Saint-François* fut d'une construction à peu près contemporaine, et ainsi nommée du feu duc François, père de Charles III.

II. — DEUXIÈME SIÈGE.

(1645.)

..... Campos ubi troja fuit.
VIRGILE.

La ville de La Mothe, après sa reddition, était restée au pouvoir des Français jusqu'en 1641, époque du traité de Saint-Germain entre la cour et le duc de Lorraine, et connu dans l'histoire sous le nom de *la petite paix*, à cause de son peu de durée. Une des principales clauses était la remise au duc de toutes les places dont les Français s'étaient emparés. Charles IV, après les avoir reçues et y avoir mis garnison, protesta le 28 avril contre le traité de Saint-Germain, et se retira dans les Pays-Bas. La guerre se ralluma donc de nouveau, et Richelieu fit encore

occuper la Lorraine par les troupes françaises et donna le gouvernement de ce pays à Du Hallier, qui fut depuis connu sous le nom de maréchal de l'Hôpital (1). Celui-ci, qui avait l'ordre de reprendre par la force toutes les places rendues au duc de Lorraine, forma en 1643 le blocus de La Mothe. Mais Charles IV, rentré dans ses états à la tête d'une armée puissante, vint attaquer Du Hallier dans ses lignes, l'obligea de lever le blocus, avec perte d'une partie de son bagage, et le battit près de Liffol-le-Grand. Le général français se retira vers Grands, où le duc le poursuivit ; mais son ennemi ne l'ayant pas attendu, Charles, tranquille de ce côté, entra dans Neufchâteau, d'où il expédia, pour ravitailler La Mothe, une grande quantité de froment, outre ce qu'on avait trouvé en dépôt dans les bois de Grands. Ainsi approvisionnée, cette place fut plus d'un an sans être inquiétée.

Cependant Richelieu était descendu dans la tombe, où son royal sujet l'avait suivi peu de mois après, laissant l'état et un roi de cinq ans entre les mains de Mazarin et de la reine-mère Anne d'Autriche. Un des premiers actes du nouveau ministre fut le rappel de Du Hallier, à qui l'on donna pour successeur le marquis de la Ferté-Sennectère, homme avide qui, pendant vingt années, épuisa notre malheureux pays, déjà si cruellement flagellé. Le nouveau gouverneur importuna la cour, afin d'en obtenir la direction du siège de La Mothe, qui venait d'être résolu ; mais Mazarin avait des créatures à pousser : comme tous les Italiens qui, depuis un demi-siècle, affluaient en France pour y faire curée, il voulait élever aux hautes,

(1) François de l'Hospital, seigneur Du Hallier, frère du maréchal de Vitry, meurtrier du marquis d'Ancre. Il fut fait lui-même maréchal de France en 1643, gouverneur de Paris en 1649, et mourut en 1660.

dignités Magalotti, son compatriote et son favori. Il le chargea donc du siège de La Mothe, en lui montrant le bâton de maréchal comme prix de la prise de cette place importante. Magalotti qui rêvait déjà la fortune de Concini, arrivé comme lui, par la faveur, aux premiers emplois, se rendit en Lorraine sans perdre de temps, investit La Mothe le 6 décembre 1644, et employa les mois de janvier et de février suivants à construire ses lignes de circonvallation.

La place était alors dans un état de défense plus formidable que lors de l'ouverture du dernier siège. Outre un armement et un approvisionnement complet en tout genre, elle avait une forte garnison déterminée à se bien défendre, et composée de deux bons régiments d'infanterie aux ordres des sieurs Lepoivre et Remion. Le gouverneur, Laurent, baron de Clicquot, gentilhomme allié à la famille de Nettancourt (1), sans être doué de l'énergie du feu gouverneur Antoine d'Ische, connaissait le métier de la guerre, et son esprit ne manquait pas de ressources. Il y avait néanmoins en lui plus du renard que du lion, et on pouvait dire qu'il était à son prédécesseur ce que Mazarin était à Richelieu. Son lieutenant était le baron d'Urbache, en qui il avait entière confiance. Les capitaines de Saint-Ouen et de Germainvilliers, acteurs dans la dernière défense, avaient aussi voulu participer à celle-ci, et s'étaient jetés dans la place. Longtemps avant le dernier blocus, Clicquot en ayant réparé et augmenté les fortifications, avait fait construire un retranchement intérieur au front d'attaque; des ravelins ou flèches couvraient les débouchés de la porte de Nancy et de la grande poterne. Duboys de

(1) Il avait épousé Jeanne de Saint-Astier, fille de Geoffroy de Saint-Astier, gouverneur de Verdun, et d'Anne de Nettancourt.

Riocour, qui avait vu tout le siège de 1634, était encore dans La Mothe, revêtu des mêmes fonctions; il était en outre assisté du sieur Royer, conseiller en la cour de Lorraine, et faisant l'office d'intendant du Bassigny.

Tel était l'état du personnel et du matériel de la place assiégée, quand Magalotti ouvrit la tranchée dans les premiers jours de mai. Il choisit effectivement pour front d'attaque celui des bastions *Sainte-Barbe* et *Saint-Nicolas*, parce que, de ce côté, la pente moins escarpée présentait un sol plus meuble et moins rocailleux, et qu'on pouvait déboucher d'un point assez rapproché, mais dérobé, par un ressaut du terrain, à la vue de l'assiégé. Cependant, dès le principe, il éprouva de grandes difficultés, et ses travaux avançaient avec lenteur. Il espérait bien d'abord réduire la place par la famine; mais obligé de renoncer à cet espoir à cause des provisions abondantes de la garnison, il essaya de la ruse. Un beau jour de mai, deux individus d'assez bonne apparence se présentèrent aux portes de la ville, demandant à être introduits comme amis. Conduits devant le gouverneur, ils déclarèrent se nommer l'un le sieur de Bresme dit *Cinq-Mars*, l'autre le sieur de Gaebenhousse, ajoutant que, toujours portés d'affection pour le duc de Lorraine, ils avaient désiré servir sa cause, et qu'à cet effet, ils venaient de traverser les lignes des assiégeants pour demander à participer à la défense de La Mothe. Clicquot soupçonna dès l'abord quelque trahison; il fit néanmoins bon accueil et bonne mine aux deux survenants, et se contenta de recommander à d'Urbache de les faire surveiller avec soin. Cependant leur conduite ne donna lieu à confirmer aucun soupçon. Mais un matin que le gouverneur était retenu au lit par la goutte, il vit entrer chez lui Cinq-Mars qui, après quelques lieux communs sur la maladie de Clicquot, sur l'incertitude de

l'issue du siège, sur la position fâcheuse du duc de Lorraine, aborda la question, et représenta que la place du prince ne pouvait plus espérer d'être secourue par Charles IV; que Mazarin était déterminé à récompenser splendidement celui qui la remettrait en son pouvoir. Il fit voir en perspective au gouverneur le bâton de maréchal, une somme considérable, la faveur du ministre et de la reine-mère; « et je crois, ajouta-t-il, qu'un homme de sens, comme vous en avez la réputation, ne doit balancer entre une pareille fortune assurée et les fatigues, peines et privations inséparables d'une telle défense, et dont vous voilà déjà ressentant les fâcheux effets. »

A cette proposition catégorique, Clicquot eut bonne envie d'éclater; il se contint néanmoins, et feignant de ne pouvoir, pour le moment, entrer en pourparlers au sujet de ces ouvertures, à cause des douleurs violentes qui le travaillaient, il pria Cinq-Mars de revenir le lendemain à pareille heure. Celui-ci voyant sa proposition non repoussée tout d'abord, et comptant sur le succès de sa négociation, fut exact au rendez-vous. Clicquot lui confia qu'il avait réfléchi à ses paroles de la veille, et qu'il venait de faire appeler le baron d'Urbache afin de se concerter avec lui, sa douleur opiniâtre ne lui permettant pas de traiter d'affaires sérieuses. Le lieutenant arriva en effet. Cinq-Mars renouvela ses propositions, qu'entendaient en entier les colonels Lepoivre et Remion, que Clicquot avait fait cacher derrière une tapisserie de la chambre; il ajouta qu'en cas de consentement, il devait se rendre au camp de Magalotti pour en porter la nouvelle. Le gouverneur demanda alors à Cinq-Mars s'il avait plein pouvoir pour faire pareilles ouvertures, disant qu'une telle affaire exigeait de sérieuses réflexions; puis, feignant un redoublement de son accès de goutte, il le renvoya avec d'Urba-

che, qui le retint à diner et le garda chez lui le reste du jour. Le soir, en rentrant à son logis, le négociateur fut arrêté, ainsi que Guebenhouze, et mis au secret au château. Duboys et Royer les interrogèrent séparément, et leur procès s'instruisit. Guebenhouze, reconnu comme l'instrument passif de son compagnon, fut acquitté, mais conservé prisonnier. Cinq-Mars fut condamné à la décapitation. Cet arrêt ne fut pas cependant mis à exécution, et le coupable demeura détenu étroitement au château jusqu'à la fin du siège.

Après avoir éventé ce complot, le gouverneur crut devoir en informer Magalotti, à qui il adressa, le lendemain de l'arrêt, la lettre suivante :

« Monsieur le général,

» A trompeur trompeur et demi ; c'est vous dire que
» votre trame a été déjouée. Votre homme est en nos
» mains, condamné à mort, comme espion, par les
» lois de la guerre. Vous pourrez, un de ces matins, le
» voir figurer à un gibet sur la pointe d'Ische. La présente
» est aussi pour vous conseiller d'user à l'avenir d'armes
» plus courtoises et moins *mazarines* : contre celles-là
» vous nous trouverez de même disposés à vous payer en
» même monnoye.

Le baron DE CLICQUOT. »

Se voyant ainsi déjoué, Magalotti demanda à Mazarin les renforts en hommes et les matériaux nécessaires pour pousser le siège avec vigueur. Dans l'intervalle, les assiégés envoyaient dans les tranchées de l'ennemi force satires et pasquinades contre *le Mazarin*, contre la reine-mère, contre les Italiens. Un jour, c'était un mannequin en robe rouge pendu à une potence, avec l'inscription : *maître Gonin* (sobriquet populaire du cardinal) ; une autre

fois, c'étaient des couplets contre la cour et le ministre (1). L'Italien ayant enfin reçu les renforts demandés, activa ses travaux de siège, et bientôt arriva jusqu'à la contrescarpe sans que le gouverneur se mit en devoir de s'y opposer. Cette phase d'inertie de la part de Clicquot est encore inexpiquée : on doute s'il avait de bons ingénieurs, et si lui-même entendait bien la conduite des travaux de défense d'une place. Peut-être aussi la maladie qui le minait avait-elle influé sur son moral.

Quoi qu'il en soit, Magalotti, maître de la contrescarpe, attacha le mineur au bastion Sainte-Barbe; et le 20 juin, l'explosion d'un fourneau ouvrit une brèche assez grande pour donner l'assaut. Quoique sans espoir de secours, Clicquot refusa de capituler. Les railleries par lesquelles lui et sa garnison avaient offensé le cardinal et la reine-mère leur ôtaient toute espérance d'être traités favorablement. Magalotti, d'ailleurs, blessé pour sa part dans ces

(1) Un *poète* de la garnison ou de la bourgeoisie fit un jour lancer, au bout d'une flèche, les vers suivants dans les ouvrages de l'assiégeant :

Français, vous cuidiez que Florence
Eût déchainé sur votre belle France
De ses vautours tout l'essaim dévorant,
Pour épuiser toute votre substance,
Pour s'engraisser de votre sang,
Et vous réduire au sac du mendiant.
Mais les deux *Médicis* avec leur kyrielle
De Concini, de Strozzi, de Gondi,
Et la désastreuse séquelle
De tous les noms qui finissent en i,
(Vous en tenez aussi, messer *Magalotti*),
N'étaient que jeux au prix du Polyphème
Qui, plus roi que le roi lui-même,
Tranchant en tout du maître souverain,
A sa pourpre asservit le royal diadème.
Honni soit donc ce prélat Tabarin
Que l'on appelle Mazarin !

railleries, avait juré de n'octroyer aucune capitulation. Aussi le gouverneur résolut de se défendre jusqu'à l'extrémité. Mais au moment où l'Italien se voyait sur le point d'être maître de La Mothe, le destin, qui se rit de nos vains projets, lui enleva cet honneur et la récompense qu'il s'en promettait. Le jour qui précéda la soirée désignée pour l'assaut, il fut tué d'un coup de feu en se découvrant pour mieux reconnaître la brèche, et l'assaut fut ajourné indéfiniment.

Clicquot profita de l'intervalle qui s'écoula avant l'arrivée du successeur de Magalotti, pour réparer la brèche faite au bastion Sainte-Barbe. A peine ce travail était-il terminé, que le marquis de Villeroi (1), désigné pour remplacer Magalotti, arriva devant La Mothe. Peu expérimenté dans la guerre de sièges, et désirant en finir le plus tôt possible, le nouveau général fit tout d'abord offrir à Clicquot carte blanche pour telle capitulation qu'il pourrait souhaiter. Le gouverneur assemble donc les officiers de la garnison pour délibérer sur ces propositions. Vatteville n'était plus là, et tous opinèrent pour une capitulation dont le lieutenant-général Dubois fut chargé de rédiger les articles. Villeroi, qui avait déjà reçu pour otages MM. de Saint-Ouen et de Germainvilliers, refusa d'accepter ces articles sans modifications, et renvoya les otages dans la place. Ceux-ci annoncèrent que la veille le marquis avait reçu des dépêches du cardinal, qui lui enjoignait de ne pas regarder au temps qu'il mettrait à se rendre maître de La Mothe, et surtout de son gouverneur.

(1) Nicolas de Neufville, duc de Villeroy, fut nommé en 1646 gouverneur du roi Louis XIV et maréchal de France. Homme de mérite et de jugement, il fut père de l'inepte maréchal François de Villeroi, le héros de Ramillier, de Crémone et le gouverneur de Louis XV.

Ce dernier, à cette nouvelle, perdit ce qui lui restait d'énergie, et eut une telle frayeur de tomber entre les mains de Mazarin et de la reine, qu'il renvoya de suite Duboys au marquis pour traiter et lever toutes difficultés. Celui-ci, malgré les injonctions de la cour, consentit à recevoir Duboys; et, après bien des pourparlers, il fut enfin convenu, le 1.^{er} juillet, que la place serait remise au marquis le 7 dudit mois, si, avant ce jour, elle n'était pas secourue. On promit amnistie pleine et entière pour tous actes, faits et dits commis avant et pendant le siège. La garnison devait sortir avec les honneurs de la guerre, et se rendre à Longwy, emmenant deux pièces de canon, et tous les meubles et effets appartenant au duc de Lorraine. Enfin, les prisonniers faits pendant le siège devaient être rendus de part et d'autre.

Les assiégés attendirent vainement le 7 juillet. Le duc Charles s'était mis en campagne pour les secourir; mais le duc d'Enghien, qui était resté en Lorraine avec son armée, pour s'opposer à cette opération, y mit pleinement obstacle. En conséquence, ledit jour, aux termes de la capitulation, la garnison évacua La Mothe, et se réunit à l'armée du duc Charles IV qui l'emmena en Flandre.

Le baron de Clicquot a encore, de nos jours, la réputation d'avoir défendu avec vigueur la place qui lui était confiée. On peut voir cependant, par ce qui précède, que cette seconde défense est loin d'être comparable à la première, quoique les assiégés eussent, dans ce dernier siège, de bien autres ressources en hommes, armes, vivres et munitions, que dans le premier. Il eût mieux valu, certes, moins de satires contre *le Mazarin*, et ne pas capituler, par crainte de sa vengeance, sans avoir soutenu d'assaut derrière une brèche réparée et défendue par un retranchement intérieur. Mais, comme nous l'avons dit, Laurent

de Clicquot n'était pas de même trempe qu'Antoine de Choiseul. Néanmoins, le duc Charles se montra satisfait de sa conduite; car il l'éleva au grade de sergent-général de bataille, par lettres-patentes données à Bruxelles le 1.^{er} mai 1646, honneur dont Clicquot ne jouit par longtemps, étant décédé dans ladite ville, le 11 novembre suivant.

Quelques jours après la reddition de La Mothe, des ordres précis arrivèrent de Saint-Germain pour la destruction complète de cette forteresse, non seulement des fortifications, mais de l'église collégiale et des édifices publics et particuliers. En vain Duboys fut envoyé à la cour, pour obtenir la révocation de ces ordres, comme contraires aux termes de la capitulation (1). La résolution fut immuable, soit que cette rigueur fût causée par vengeance des injures que les assiégés avaient proférées contre la reine et le cardinal, soit que cette mesure fût une suite de conseils donnés, dit-on, par Richelieu à son successeur ou laissés par écrit avant sa mort. S'il en est ainsi, cet arrêt de *l'homme rouge* (2) fut exécuté. Tout fut rase de fond en comble. Les mineurs, aidés de 1,500 paysans commandés dans les élections de Langres, de Chaumont et de Bar-sur-Aube, firent sauter en moins de trois jours, par la sape et par le feu, cette forteresse, le boulevard de la Lorraine et la terreur de ses voisins. La collégiale et son chapitre furent transférés à Bourmont, ainsi que le siège du bailliage de Bassigny. Les malheureux habitants allèrent

(1) On répondit à ces remontrances par le passage de Tacite : « *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod propter utilitatem publicam contra singulos rependitur.* » (page 203.)

(2) C'est le nom que l'opposition de l'époque donnait au ministre de Louis XIII. On sait que les deux reines, Marie de Médicis et Anne d'Autriche, le désignaient par un sobriquet plus énergique, mais moins décent.

peupler les communes voisines ; celles de Soulaucourt et d'Outremécourt, au pied de la montagne, furent reconstruites presque en entier des matériaux de leur ancienne cité. De là, ils purent, tous les jours, contempler avec regret l'emplacement des murs qu'ils avaient défendus avec un dévouement digne d'une meilleure issue, et s'écrier avec le Psalmiste : *Illic sedimus, et flevimus cum recordaremur Sion* (1).

(1) Ainsi termine sa relation l'auteur déjà cité (page 205) :

« Aussi se pourra-t-il faire que, par une révolution des ordres du ciel, »
» après que cette malheureuse ville sera demeurée quelque temps ense- »
» velie sous ses ruines, quelque digne restaurateur de l'état la fera relever »
» de son tombeau, et comme une nouvelle Carthage ruinée, elle sera réta- »
» blie par un nouvel Auguste. Pour me servir des termes de Tite-Live : »
» *Faxit Deus !* »

LE PREMIER
ACTE D'UN GRAND HOMME. ⁽¹⁾

XVII^e SIÈCLE.

A M. Poignée-Darnould, de Sainte-Menehould.

..... Il eut surnom *Poliorecès* pour sa très-
grande adresse à prendre villes et châteaux-forts.
PLUTARQUE. (*Vie de Démétrius.*)

Faible et naissant
C'est ainsi qu'on débute ;
Mais le génie
S'élève et s'aggrandit ;
Phèdre , Athalie ,
C'est ainsi qu'on finit.

SCRIBE.

On aime à rechercher quels furent les premiers pas et les débuts des hommes qui signalèrent leur vie par de grandes actions , par des découvertes brillantes ou utiles , par les éclairs du génie. Ainsi on revient avec une avide

(1) Quoique les scènes qui font l'objet de ce récit ne se soient pas passées dans notre Barrois , la proximité du théâtre de ces faits et le beau caractère de celui qui en est le héros nous feront pardonner cette excursion sur les domaines de nos voisins *de la Marne*.

curiosité sur les scènes de l'adolescence ou de la première jeunesse de Dante, de Colomb, de Galilée, de Pascal, de Napoléon, et lorsque les rudiments de la vie des grands hommes ont eu pour théâtre des localités que nous connaissons, que nous avons visitées, ou que nous affectionnons, c'est alors avec un enthousiasme, pour ainsi dire, de famille que nous aimons à nous retracer les épisodes qui révélèrent l'aurore de ces carrières si pleines de faits, quoique souvent si courtes de durée. C'est à ce titre que nous reportons, avec un sentiment louable, nos souvenirs sur les scènes que nous allons raconter, et qui s'accomplirent dans un canton limitrophe de notre département.

Le 9 novembre 1652, Sainte-Menehould était, depuis dix jours, assiégée par l'armée du prince de Condé qui mérita, dans la suite, le surnom de *Grand*; mais qui alors, mécontent du gouvernement de Mazarin, portait les armes contre la France et s'était allié aux espagnols et au duc de Lorraine : pages funestes que le vainqueur de Rocroy eût voulu, plus tard, arracher de son histoire, mais que l'inflexible burin de la muse a conservées, comme témoignage des erreurs où peuvent être entraînées les plus nobles natures.

Les batteries assiégeantes avaient ouvert déjà plusieurs brèches entre les portes *Florion* et *Royon*, partie couverte par un bras de l'Aisne dont la largeur était notablement accrue par les digues de retenues construites au-dessous du pont de l'*Aval*, et par les tributs des étangs supérieurs dont les barrages avaient été rompus.

Ce jour-là donc, un peu avant le coucher du soleil, un jeune homme de dix-huit ans environ, portant l'uniforme du régiment de Condé, à la physionomie franche, ouverte et intelligente, aux membres robustes et dont tout l'extérieur dénotait la vigueur et la détermination, examinait

abrité par l'épaulement d'une batterie établie près de la porte *Gergeau*, les brèches dont les décombres poussaient leurs talus jusqu'au bord opposé de la rivière. Après cette reconnaissance attentive, bien que rapide :

— C'est bon, dit-il; voilà ou jamais l'occasion de payer M. le prince de la bienveillance avec laquelle il m'a accueilli dans son régiment. Et si Son Altesse veut m'en octroyer la permission, j'espère, Dieu aidant, lui donner bonnes nouvelles des Champenois renfermés ci-dedans.

Cet observateur était un jeune orphelin du Nivernais qui, huit ou neuf mois auparavant, ayant quitté son lieu natal, sans dire adieu à personne, et accompagné d'un seul villageois qui s'ennuyait, comme lui, au pays, était venu demander, comme volontaire, du service au prince de Condé, lequel, prévenu favorablement par l'air franc et décidé du jeune aventurier, l'avait incorporé, ainsi que son compagnon, dans la compagnie de son régiment commandée par le capitaine d'Arcenay. Le nouveau venu ne tarda pas, par sa bonne volonté, son activité et son exactitude dans le service, à se concilier la protection de son capitaine qui eut, plus d'une fois, occasion de faire son éloge au prince : si bien qu'à l'époque où nous le trouvons, Leprestre (c'était son nom) jouissait de l'amitié et de la confiance de tous les hommes du régiment, et surtout de ceux de sa compagnie.

Voulant donc justifier par quelque action d'éclat la faveur dont l'honoraient ses supérieurs, Leprestre quitta la batterie, se rendit à la tente de M. d'Arcenay et lui témoigna le désir de surprendre, pendant l'assaut qu'on devait donner le lendemain, à la brèche principale, une de celles qu'il venait de reconnaître, afin d'attirer sur ce point une partie de la faible garnison et des bourgeois qui défendaient la ville. D'Arcenay, qui voulait du bien au

jeune volontaire, et qui avait confiance en son courage et son sang-froid, le conduisit au quartier du prince, près duquel ayant été introduit :

— Monseigneur, dit-il, voici Leprestre qui m'a prié de requérir de Votre Altesse une grâce à laquelle il paraît tenir beaucoup.

Puis il exposa la requête de son protégé à son général qui, adoptant cette idée avec empressement, en témoigna sa satisfaction au jeune volontaire et lui remit le soin de choisir les hommes dont il croirait avoir besoin pour son coup de main.

— Et surtout, ajouta-t-il, maître Leprestre, ménagez votre vie en cette action de vigueur : les hommes de votre trempe nous sont trop nécessaires pour les prodiguer à tout propos.

Congédié par cet encouragement flatteur, Leprestre courut à son logis, et rencontrant tout à point son jeune compatriote qui l'avait suivi et s'était attaché à sa fortune :

— Bénigne, lui dit-il, tu connais parfaitement les hommes de la compagnie; va m'en choisir cinquante-neuf de bonne volonté, vigoureux et solides, et surtout bon nageurs, des braves à poil, enfin; tu seras le soixantième. Qu'ils se tiennent prêts pour demain au petit jour, pour une expédition commandée par M. le prince et de laquelle, s'il plaît à Dieu, nous adviendra honneur et profit.

Bénigne exécuta ponctuellement les prescriptions de son compagnon d'armes; et le lendemain, au point du jour, quand les colonnes d'assaut furent lancées sur la grande brèche, on vit déboucher en même temps, de la tranchée derrière *Gergeau*, ces soixante *enfants perdus* qui, précédés par Leprestre, se précipitèrent dans l'Aisne qu'ils traversèrent à la nage, l'épée aux dents, sous le feu des assiégés. Puis, parvenus au pied de la brèche la plus voi-

sine, ils se reformèrent dans un *angle-mort* et gravirent le talus avec audace et détermination. Mais ils trouvèrent au sommet un partie des défenseurs de la place qu'ils croyaient tous occupés à repousser l'assaut principal. Ceux-ci les accueillirent franchement, les empêchèrent de gagner du terrain et leur opposèrent une résistance tellement efficace, qu'après un combat meurtrier et acharné, la petite troupe fut contrainte de redescendre le talus de la brèche, et de se réfugier, après avoir encore franchi la rivière, dans les tranchées où seulement ils purent se réunir et se compter.

Ils étaient partis au nombre de soixante-et-un ; trente-trois seulement se retrouvèrent là, couverts de boue, ruisselant d'eau, quelques-uns blessés, tous harassés, et surtout découragés par le mauvais succès de leur expédition. Au nombre des blessés, se trouvaient Leprestre, le moteur de cette tentative, et son fidèle Bénigne ; celui-ci atteint de deux blessures si graves que, si son compatriote ne lui eût prêté l'aide et le soutien de son bras pour traverser l'Aisne, le digne garçon eût infailliblement vu finir là sa carrière aventureuse.

Le corps assaillant principal n'avait pas été plus heureux que notre petite troupe. Repoussés par les soldats de la garnison et par les bourgeois qui tenaient fidèlement et constamment pour la cause du Roi, les partisans de Condé avaient été ramenés jusqu'à leurs têtes de tranchées, et déçus de leur espoir de voir ville gagnée, au moins pour ce jour-là. Quand donc les trente-trois aventuriers rejoignirent leurs quartiers, après ce coup de main infructueux, Leprestre qui fermait la marche, en soutenant Bénigne, et qui regrettait cordialement les vingt-huit camarades qu'il avait laissés morts ou au pouvoir des Champenois, s'attendait en outre à une verte mercuriale

de la part du prince que la non réussite de l'assaut devait avoir singulièrement irrité. Pourvu, disait-il à son compagnon, que la nouvelle de tout ceci ne parvienne pas, avec nos noms, à notre village de Saint-Léger (1); il ne manquerait que cela à notre déconfiture et à la semonce que je m'attends à recevoir de Son Altesse. Ah ! mon pauvre Bénigne, c'est moi qui suis cause de ta blessure et de la perte de tant de braves compagnons. Mais, si Dieu me prête vie, et si jamais je suis appelé à diriger pareilles expéditions, par le martyre de saint Sébastien, je promets bien d'employer mes cinq sens de nature à trouver moyen qu'elles ne coûtent que quelques hommes et à épargner, avant tout, le sang des soldats.

Peu après son retour en son logement, Leprestre fut appelé par son capitaine qui le conduisit immédiatement au quartier du prince de Condé. Chemin faisant, le jeune aventurier s'attendait, ainsi qu'il l'avait dit, à recevoir de Son Altesse une réprimande sévère. Quel fut donc son étonnement quand, après l'avoir accueilli gracieusement, le prince, au contraire, le félicita sur le dévouement, la valeur et le sang-froid dont il avait fait preuve en cette occasion, s'informa avec intérêt du nombre des hommes qu'il avait perdus dans cette attaque partielle, et le consola du non succès, en lui promettant, sous peu de jours, l'occasion de prendre une revanche éclatante, lors du prochain assaut.

Malheureusement pour l'ardeur du jeune Nivernais, cette occasion ne se présenta pas. Trois jours après, le 13 novembre, la ville et le château capitulèrent et furent remis au prince qui en prit immédiatement possession et y laissa une bonne garnison sous les ordres de M. de

(1) Entre Avallon et Saulieu, département de l'Yonne.

Montal, capitaine brave et expérimenté. Leprestre fut un de ceux qui demeurèrent dans Sainte-Menehould, et il mit à profit son séjour dans cette place pour lever un plan exact des fortifications; car, du jour où il avait endossé le harnais militaire, il s'était adonné, d'une manière toute particulière, à l'étude de la géométrie, des levers, des toisés, des nivellements. Nous ne serons donc pas étonnés en retrouvant, au même lieu, au même mois de l'année suivante, employé dans l'armée royale qui s'établissait autour de Sainte-Menehould, pour reconquérir cette place à la France, notre jeune volontaire servant sous les ordres de M. de Clerville, chargé, comme ingénieur, de diriger les attaques. C'est que, peu de mois auparavant, il avait été pris, dans une rencontre, par un parti français et conduit à Mazarin qui, connaisseur en hommes, lui avait offert du service dans l'armée de Louis XIV.

Empressé de saisir cette occasion de réparer l'erreur qui l'avait fait guerroyer contre son pays, ayant d'ailleurs en horreur l'inaction d'une prison sur parole, Leprestre avait accepté avec joie : et les connaissances qu'il s'était procurées sur l'état des défenses de la ville champenoise à la prise de laquelle il avait participé, le firent choisir par M. de Clerville pour être un de ses subordonnés dans les opérations du nouveau siège. Alors il n'était déjà plus connu sous son nom obscur de Leprestre; il y avait joint celui de la seigneurie de sa famille; ce fut donc sous le nom de *Sébastien Leprestre de Vauban* qu'il se signala à cette reprise de Sainte-Menehould.

Cette ville de Champagne peut donc se glorifier à bon droit d'avoir vu se révéler, sous ses murs, ce nom, l'un des plus grands noms du grand siècle de Louis XIV; d'avoir vu surgir l'aurore de cette carrière dont tous les pas furent glorieux et utiles à la France. Car, à partir de

ce point, tous ses pas sont des pas de géant, tous ses actes sont des œuvres de génie. Il créa un nouvel art des sièges dans lequel il fut le législateur de l'Europe. A Maëstricht, il imagine les trois parallèles, et l'assiégé voit l'attaquant s'avancer sur un front plus grand que le sien. A Luxembourg, il trouve les cavaliers de tranchée, et la prise des chemins-couverts, avant lui si meurtrière, devient une opération qui ne coûte à l'assiégeant que quelques grenadiers : car il était fidèle au vœu qu'il fit devant Sainte-Menehould, toutes ses découvertes, toutes les ressources de son génie avaient pour but principal de ménager le sang du soldat. A Philisbourg, il invente le ricochet; et l'artillerie de l'assiégé, réduite au silence, permet à l'attaque de pousser, en toute sécurité, ses sapes sur les glacis.

Sa vie militaire peut se résumer en ce peu de mots : il a fait travailler à 300 places anciennes et en a construit 33 nouvelles; il a conduit 53 sièges et s'est trouvé à 140 actions de vigueur. Mais il ne fut pas seulement un grand *preneur de villes*; chez lui, l'homme et le citoyen étaient, s'il est possible, au-dessus du grand ingénieur. Elevé durement au milieu des enfants du peuple, il en vit de près la misère et s'appliqua toujours à la soulager. Sa vertu était, en quelque sorte, un heureux instinct qui prévenait toujours même sa raison. Comblé de récompenses et d'honneurs, élevé au plus haut grade militaire, le maréchal de Vauban a eu la gloire de ne laisser qu'une fortune médiocre. Aussi, Saint-Simon, le grand censeur de cette époque, le déclare-t-il le plus honnête homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste. Fontenelle, dans son éloge, voyait en lui « un Romain » qu'il semblait que le siècle de Louis XIV eût dérobé » aux plus heureux temps de la république. » Et quand,

cent années après, Napoléon, prévoyant sans doute, par la divination du génie, que ses cendres reposeraient un jour sous le dôme des Invalides, voulut avoir deux glorieux pendants pour cautions de son immortalité, il choisit les deux plus pures renommées du règne de Louis XIV, l'illustre enfant *des Ardennes* et le célèbre rejeton de *l'Yonne*, Turenne et Vauban.

NOTRE DERNIER COMTE.

XVIII^e SIÈCLE.

A M. Henriot, juge d'instruction à Bar-le-Duc.

As rivulets mingle with more broad rivers, and
great rivers with the sea : Likewise little states
finish to melt unto more large dominions (1).

HUME. (*History of England*)

J'ai connu, lorsque j'étais tout jeune (je vous parle d'une époque écoulée déjà depuis longtemps), un vieux paroissien de notre ville, si vieux, si vieux que personne, même parmi les plus âgés, ne se souvenait de l'avoir vu autre qu'il n'était alors, c'est-à-dire courbant le dos, marchant appuyé sur une canne à béquille, mais frais encore, l'œil vif, de joviale humeur, et faisant, de temps en temps,

(1) Comme les ruisseaux se mêlent aux rivières et les fleuves avec la mer, de même les petits états finissent par se fondre dans les grands royaumes.
HUME. (*Histoire d'Angleterre*.)

danser la jeunesse avec son violon. Il était, si ma mémoire est fidèle, né vers l'an 1716; et s'il n'a pas atteint l'âge séculaire, il ne s'en est fallu que de trois ou quatre ans. Plusieurs de ses petits-fils ou petites filles doivent encore vivre dans notre pays. J'ai toujours pensé qu'il devait être usufruitier de quelque cens, rente ou fonds de terre; car, *si vous voulez vivre longuement*, honorez vos père et mère, et constituez-vous un bon usufruit de quelque valeur mobilière ou immobilière.

Notre digne vicillard, qui se nommait *Chrétien*, avait une excellente mémoire, meublée d'une multitude de faits et d'anecdotes. Il n'était pas, comme ces gens qui oublient ce qu'ils ont vu ou entendu, semblables aux rails des chemins de fer, ne gardant nulle trace des nombreux véhicules qui les ont parcourus. Il se souvenait de tout, jusqu'aux circonstances les plus minimes. Il me raconta donc plus d'une fois (car il aimait à conter) que son père, lequel avait vécu presque autant que lui, avait été jardinier du château de monseigneur le comte de Ligny, alors que le comté était possédé par le célèbre maréchal François de Montmorency Bouteville, à cause de son mariage avec l'héritière de la maison de Luxembourg dont il avait pris le nom et les armes. Or, Blaise Chrétien, le père de ma vieille connaissance, avait narré souvent à sa famille que l'illustre vainqueur de Nerwinde, lorsqu'il venait se délasser de l'étiquette de la cour et du fracas des armées, dans son manoir de Ligny, affectionnait particulièrement un certain coin de ses jardins où, comme le grand Condé, son maître, il cultivait, de ses mains victorieuses, une magnifique collection d'œillets. Blaise Chrétien, qui ne connaissait pas les vers adressés par M.^{lle} de Scudéry au vainqueur de Rocroy, au sujet de ses goûts d'horticulture, et qui s'étonnait que *Mars fût jardinier*, ne pouvait se

ravoir lorsque le célèbre bossu (1) venait avec son fils aîné, Charles-François-Frédéric, arroser ses fleurs *comme un simple particulier*, et enseignait au jeune prince de Tingry à reproduire les pieds par marcottes, à soutenir les tiges par des tuteurs et des cerceaux; le tout, bien entendu, sous la suprême direction de maître Blaise, le jardinier.

Lorsque le héros de Fleurus mourut, en 1695, et que ses restes eurent été déposés dans l'église collégiale du château de Ligny, sa veuve conserva toujours ses domaines héréditaires, tels que notre comté, le duché de Piney, etc., où elle exerçait le droit de souveraineté, malgré les fréquentes tentatives des ducs de Lorraine et Bar pour l'en dépouiller, au moins en partie. Son fils aîné continuait à venir, chaque été, et voyait prospérer, sous l'habile direction de Chrétien, la belle collection des œillets du feu comte. L'affection de ces nobles personnages pour ce plus ancien des domaines de leur maison, semblait ne devoir jamais se démentir, lorsqu'un incident, qui paraissait en soi-même puéril, fit succéder à cet attachement une sorte d'indifférence, et amena probablement la détermination que prit, par la suite, le jeune prince d'aliéner cette possession.

Un vigneron du village de Boviolles (comté de Ligny), nommé Thomas Porrot, avait été condamné, ainsi que son fils Nicolas et Françoise Manchette, sa femme, par sentence du 11 août 1699, prononcée par Fiaere Vyart,

(1) Le souvenir de la prééminence historique des épaules du maréchal de Luxembourg était devenu inhérent, dans l'esprit de ses vassaux, à l'idée de sa dignité, tellement que, jusqu'au commencement du siècle actuel, on donnait encore aux bossus le sobriquet de *princes*. Ainsi nous avons connu le prince L..., le prince J..., et autres. Et les Barisiens avaient coutume de dire *Ligny aux Bossus*.

prévôt de Ligny, à la peine du gibet, après exposition au pilori, pour crime d'incendie commis dans le village de Tréveray. Car les comtes de Ligny ayant droit de haute, basse et moyenne justice dans leurs domaines, le prévôt qui instrumentait dans leur ressort, en leur lieu et place, connaissait de tous crimes et délits, hormis des *cas royaux* (1), lesquels étaient du ressort du bailliage de Bar.

D'après le conseil de maître Thouvenot (2), leur avocat, les condamnés se pourvurent, le 19 même mois, contre ce jugement, pardevant le bailliage de Bar, auquel se portaient les appels des sentences de la prévôté. Mais le prévôt et le procureur fiscal de la comtesse, maître Nicolas Varinot, qui craignaient que le premier jugement ne fût infirmé, et qui étaient en mauvaise intelligencé avec le lieutenant-général au bailliage, lequel cassait presque tous leurs arrêts, prétendirent que, le crime ayant été commis en une commune qui, bien que du comté de Ligny, faisait partie du royaume de France, l'appel devait être porté immédiatement au parlement de Paris, et firent, sans délai, conduire les appelants dans les prisons de ce parlement, par Louis Vautrin et Jean Bouchon, manœuvres, demeurant à Ligny.

L'avocat des Porrot se transporta de suite à Paris, et demanda une audience à madame de Luxembourg, qui s'y trouvait alors. Il lui remontra respectueusement l'erreur dans laquelle ses officiers de justice étaient tombés, en ne suivant pas les degrés de juridiction maintenus par la

(1) Les *cas royaux* étaient ceux de lèse-majesté, d'émeute, sédition, assemblées illicites, fausse monnaie, hérésie, troubles au service divin, rapt par violence.

(2) Thouvenot (François-André), avocat en parlement, était fils de François Thouvenot, et petit-fils, par sa mère, de Jacques Cuny, lieutenant en la prévôté. Il fut anobli le 1.^{er} avril 1719.

coutume du duché de Bar (1), et la pria d'ordonner à son prévôt et à son procureur de révoquer leur décision. Mais la comtesse, soit qu'elle eût été influencée par lettres de MM. Vyart et Varinot, soit qu'elle partageât leur opinion, soit qu'elle crût que les privilèges de son comté de Ligny permettaient d'appeler immédiatement de la prévôté au parlement, fit réponse *qu'elle voulait les choses être maintenues comme elles étaient; qu'au surplus le parlement prononcerait sur ce cas, et que sa sentence ferait loi pour la suite.*

André Thouvenot, qui avait pris ses grades de licencié et d'avocat au parlement de Paris, résolut de défendre devant cette cour la cause de ses clients, comme il l'avait fait devant la prévôté de Ligny. Il était habile jurisconsulte et d'une famille où l'esprit semblait héréditaire; l'affaire fut donc plaidée, et bien plaidée. Et après huit mois (car la justice a toujours marché *pède Claudio*), le parlement rendit, le 23 avril 1700, un arrêt ordonnant que « l'appel » de la sentence de la prévôté de Ligny, à l'endroit des » dénommés en la cause, sera jugé par les officiers du » bailliage de Bar, sauf l'appel de ce bailliage au parlement; et qu'à cette fin les prisonniers seront extraits » des prisons de Paris, et transférés ès-prisons dudit » bailliage, aux frais de dame Madeleine-Bonne-Thérèse-Charlotte de Clermont-Luxembourg, défaillante, ou de » maître Nicolas Varinot, son procureur-fiscal en la prévôté; à quoi ledit Varinot soit contraint, même par » corps, pour contravention aux concordats, déclarations » et arrêts en vertu desquels les appels des jugements de

(1) Les coutumes de Bar, rédigées en 1506, furent revues et réformées, en 1579, par ordre du duc Charles III. Marguerite de Savoye, comtesse douairière de Ligny, y donna son adhésion, sous la réserve de tous droits et privilèges de son comté.

» ladite prévôté doivent être portés audit bailliage, sans » qu'il soit permis d'en intervertir la juridiction. »

Le prévôt et le procureur-fiscal furent très irrités de cette sentence et firent partager leur indignation à la comtesse. Cependant force fut de se soumettre; les accusés furent donc conduits à Bar, leur affaire instruite sur nouveaux frais, et, le 3 septembre, intervint un arrêt du bailliage de Bar qui cassait et annulait le jugement de la prévôté de Ligny, et renvoyait Porrot et consorts absous du crime à eux imputé. A la vérité, ils ne le portèrent pas loin; car, moins de trois ans après, l'homme et la femme ayant été repris pour nouveau crime, furent condamnés (cette fois sans appel) et pendus à Ligny, en la place du marché.

Cet échec fut vivement ressenti par Vyart et Varinot; et madame la comtesse, prenant sa part de cette contrariété, ne reparut plus dans son château de Ligny jusqu'à sa mort, arrivée le 21 août de l'année suivante: alors ses restes furent conduits près de ceux de son mari, et son cœur fut déposé aux cordeliers de cette ville. Le nouveau comte, qui avait accompagné, avec ses frères, le convoi de leur mère, revit alors les jardins du château, et le jardinier Chrétien auquel il recommanda spécialement les *willots du Maréchal*, lui témoigna sa satisfaction de la bonne tenue de ses plate-bandes, et lui promit de venir, l'année suivante, arroser ses fleurs. Blaise Chrétien, content de cette marque de satisfaction de son seigneur, comme dut l'être Molière lorsqu'il eut fini le *Misanthrope*, s'occupa avec plus d'ardeur encore de soigner ses fleurs de prédilection. Mais, hélas! ni l'année suivante, ni celles qui s'écoulèrent ensuite, ne virent le nouveau comte de Ligny visiter le manoir de ses ancêtres. La guerre de la succession d'Espagne venait de s'ouvrir; Charles-François

Frédéric de Montmorency-Luxembourg, nommé lieutenant-général le 29 janvier 1702, fut toujours employé dans cette guerre, qui dura jusqu'en 1713, et ne put donner un moment à son jardin et à ses fleurs héréditaires. Et même, après la paix d'Utrecht, le long temps écoulé depuis qu'il avait visité son manoir de Ligny, avait amené, je ne dirai pas un oubli, mais une sorte de désuétude qui lui fit négliger la promesse faite jadis à Blaise Chrétien.

Sur ces entrefaites, le duc de Lorraine, Léopold, qui, depuis sa réintégration dans les états de ses pères, désirait acquérir la propriété de notre comté, enclavé dans son duché de Bar, fit faire au comte des ouvertures à ce sujet. Ce seigneur, sans y acquiescer d'abord, ne refusa pas péremptoirement, mais demanda du temps pour prendre une détermination. Ses frères tentaient de le dissuader de cette aliénation; mais peut-être sa mère, à raison des incidents que nous avons rapportés, ayant cessé de porter intérêt à son comté, lui avait-elle, avant sa mort, conseillé de se défaire de ce domaine, s'il en trouvait une occasion avantageuse; il hésita encore quelques années entre ces deux influences: enfin la dernière l'emporta, surtout parce qu'il se trouva dans la nécessité de réaliser un capital considérable, et étant tombé d'accord sur le prix avec le duc Léopold, le contrat de vente du comté de Ligny et de la prévôté de Saulx à ce prince fut passé à Paris, le 6 novembre 1719, pardevant M^e Dutarte, notaire et tabellion royal, moyennant la somme de 2,600,000 livres en espèces au cours de France. Cette somme fut payée immédiatement à M. de Luxembourg par une compagnie à laquelle le duc de Lorraine abandonna, pour une durée de dix ans, les produits des fermes générales de ses duchés de Lorraine et de Bar. Ainsi, ce prince acquit, sans rien déboursier comptant, cette seigneurie, la plus

belle qu'il y eût dans son duché du Barrois, qui devint par là un état homogène; et, après les dix années révolues, le revenu de ses fermes se trouva, par cette incorporation, augmenté annuellement de 500,000 livres.

Sans plus tarder, les commissaires du duc Léopold, dont était M. le lieutenant-général du bailliage de Bar, prirent possession, le 19 du même mois, de la ville, châtellenie et prévôté de Ligny; et, au nom de Son Altesse, déclarèrent que tous officiers civils et judiciaires du comté seraient conservés dans leurs emplois. C'est pourquoi le surlendemain, 21 novembre, une députation du corps-de-ville et du clergé, conduite par le maire, maître Jean Lagabbe, et par le doyen du chapitre, se rendit à Lunéville pour porter aux pieds du prince l'hommage de ses nouveaux sujets. Léopold les reçut fort honorablement, les traita splendidement et ordonna qu'ils fussent défrayés pendant leur séjour. A leur retour, nos députés firent un récit pompeux et féérique des merveilles de Lunéville et de la manière dont ils avaient été festoyés. C'était le *nec plus ultra* de l'idéal à une époque où, de mémoire d'homme, jamais bourgeois de Ligny n'avait été plus loin que Bar-le-Duc et n'avait rien vu de plus beau que le château de Commercy, la collégiale et le couvent des Ursulines. Aussi, électrisée par cette relation de l'accueil fait à ses envoyés, la bourgeoisie fit de grandes réjouissances publiques : un grand feu de joie fut allumé sur la place, des mâts de Cocagne et un tir à l'arquebuse furent établis dans le parc : ainsi fait-on à tous les changements de maître; ainsi a-t-on fait à l'avènement de l'Empire, à la Restauration, aux Cent-jours, aux journées de Juillet. Il est juste de dire que la domination de Léopold justifia cette allégresse; et qu'au lieu d'enfler le budget, comme fait chaque nouvelle dynastie après en avoir promis l'allégement, il diminua les

charges publiques et se fit bénir dans ce nouveau domaine comme dans toute l'étendue de ses duchés. Il n'y eut peut-être qu'un seul individu qui ne partagea pas l'allégresse générale : ce fut le pauvre Blaise Chrétien qui perdait ainsi sans retour l'espoir de revoir son seigneur dans ses jardins, et qui craignait aussi, il faut le dire, pour ses émoluments de jardinier du château. Cependant il ne tarda pas à être rassuré sur ce dernier point, et, comme tous les officiers de justice et du corps-de-ville, il fut maintenu dans ses fonctions avec le même traitement que par le passé, circonstance qui adoucit beaucoup ses regrets, nous devons en convenir pour ne pas faire l'homme meilleur qu'il n'est.

Cependant la famille du dernier comte de Ligny ne voyait pas sans regrets ce domaine aliéné des possessions de la maison de Luxembourg. Paul-Sigismond de Montmorency, duc de Châtillon, son frère puîné, était celui que cette aliénation affectait le plus. Il rappelait, avec amertume, les termes du testament de Louis de Luxembourg, fils du fameux connétable de Saint-Pol, qui avait assigné le comté de Ligny *aux chefs des armes, du nom et premiers héritiers de ligne en ligne, sans qu'ils le pussent engager, aliéner ou échanger*. Il rappelait que cette seigneurie était, depuis Valeran I^{er}, le plus ancien et le principal fief que la maison de Luxembourg eût possédée dans le Barrois. Il ne pouvait se consoler de ce qu'il regardait comme un acte de spoliation pour sa famille. Enfin, considérant que son frère aîné n'avait qu'un fils mineur et par conséquent inhabile à protester contre l'acte de son père, il prit le parti d'agir comme pour lui-même, et d'actionner l'acquéreur, Léopold de Lorraine, *en retrait lignager*. Cette disposition, aujourd'hui bien étrangère à nos mœurs et dont notre génération ne connaît même

plus le nom, était un acte par lequel, afin de conserver les terres et autres immeubles dans les familles nobles, le *lignager* du vendeur (c'est-à-dire celui qui sortait du même lignage que lui) pouvait assigner l'acquéreur, afin qu'il eût à rendre l'immeuble acquis, en lui restituant le prix de la vente.

L'assignation fut donc donnée, le 9 décembre 1719, à Léopold, duc de Lorraine et de Bar, et pardevant la cour du parlement de Paris (l'immeuble revendiqué faisant partie du *Barrois mouvant*), par Paul-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, duc de Châtillon-sur-Loing, à l'effet de *retraire* le comté de Ligny vendu au susdit duc, moyennant restitution de la somme de 2,600,000 livres qu'il avait payée au vendeur. Et en même temps, le duc de Châtillon forma, entre les mains de son frère aîné, opposition à la délivrance de tous les papiers, titres, chartes et lettres-patentes relatifs audit comté. L'affaire fut traînée en longueur, et sans doute à dessein. D'abord, le conseil du Roi, qui déjà peut-être visait à la réunion de la Lorraine et du Barrois à la couronne, et qui aurait été gêné par l'existence, dans le Barrois, d'un comté indépendant, déclara, par arrêt du 12 mai 1720, la demande du duc de Châtillon non recevable. Le maire de Ligny, Jean Lagabbe, qui était aussi avocat, et dévoué à Léopold, écrivit plusieurs mémoires contraires aux prétentions du demandeur : c'est pourquoi il fut anobli par le duc de Lorraine, le 24 décembre de l'année suivante. Enfin le duc de Châtillon fut circonvenu de toutes parts ; on employa toutes manœuvres pour l'engager à se désister. On fit tant, et si bien, qu'il céda de guerre lasse ; et par acte du 24 décembre 1720, déclara se désister purement et simplement de sa demande et de ce qui pouvait s'en suivre, la mettant au néant comme nulle et non avenue,

C'est ainsi que notre comté se vit, sans conteste, englobé définitivement dans le duché de Bar, pour être ensuite, avec celui de Lorraine, réuni au royaume de France. Puis, à la fin du siècle, vint le grand nivellement de 1789 et la nouvelle division territoriale du royaume qui nous inscrivit dans le département de la Meuse, dont nous avons l'honneur d'être un chef-lieu de canton. Si quelques villes ont gagné en prérogatives et dignité à ce nouvel état de choses, la nôtre ne doit pas être comptée dans ce nombre; car, jadis chef-lieu d'un comté souverain qui comprenait trente-huit villages, ayant un prévôt et son lieutenant, avec procureur du roi et même un *maître des hautes-œuvres* exécutant les arrêts *jusqu'à la mort inclusivement*, dotée d'un collège royal amplement renté et renommé au loin dans le pays, dans lequel on pouvait aller jusqu'en rhétorique et même en philosophie, elle a maintenant pour toute autorité judiciaire un juge de paix et ses deux suppléants, dont le ressort s'étend à dix-sept villages, et qui peuvent condamner jusqu'à concurrence de quinze francs d'amende et cinq jours d'emprisonnement; elle a une école dite *secondaire* qui se compose, je crois, d'un professeur, et d'où je doute que l'on puisse sortir bachelier ès-lettres. A la vérité, elle conserve encore son beau parc et sa vieille tour de *Luxembourg*, ce beau reste du XII^e siècle. Mais le premier est toujours fort désert, et si l'autre subsiste, ce n'est pas, m'a-t-on dit, par la faute de plusieurs de ses notables habitants qui auraient opiné pour sa démolition. *Qui se exaltat humiliabitur.*

BIOGRAPHIE BARROISE.

PHILIPPE VAYRINGE.

XVIII^e SIÈCLE.

A M. Petit-Baroncourt, d'Étain.

Descripsit radio totum qui gentibus orbem.
VIRGILE.

Nous consacrons ces lignes à la mémoire d'un de nos compatriotes, de l'*Archimède Lorrain*, Philippe Vayringe, né avec le génie et les talents de Vaucanson, et auquel il n'a manqué qu'un plus grand théâtre et le séjour de la capitale pour égaler en réputation le célèbre mécanicien Dauphinois et pour s'asseoir, comme lui, sur l'un des fauteuils de l'Académie des sciences.

Vayringe naquit (ainsi qu'il nous l'apprend par une de ses lettres où nous avons puisé une partie des matériaux

de cet article), le 20 septembre 1684, au village de Nouillonpont, entre Longuyon et Étain, village autrefois compris dans le Barrois, et aujourd'hui dans le département de la Meuse. Son père était un laboureur cultivant son propre bien, qui cependant suffisait à peine à nourrir sa nombreuse famille composée de onze enfants. Philippe perdit sa mère étant encore en bas âge, et son père ne tarda pas à se remarier. La nouvelle mère de cette nombreuse lignée, agissant en vraie marâtre envers les enfants de son mari, Philippe, qui était d'un caractère peu endurant et passablement aventureux, déserta la maison paternelle, à peine âgé de dix ans. Son projet n'était rien moins que d'aller à Rome; mais, dès le premier jour de sa route, quelqu'un lui ayant représenté la longueur d'un tel voyage, il rabattit de ses prétentions et se borna à se diriger sur Strasbourg. Arrivé à Nancy, il fit rencontre de deux écoliers de son pays qui lui persuadèrent de revenir chez son père: ils prirent donc de compagnie la route de Metz.

Cette cité plut au jeune fugitif. Né curieux et observateur, il admira ces puissants remparts, ces ponts-levis, cette artillerie, ces ateliers, ce mouvement et cette activité d'une grande ville de guerre. Il se détermina à y rester, se sépara furtivement de ses deux compagnons, et chercha quelque occupation qui pût le faire vivre. S'étant arrêté devant la boutique d'un serrurier, qu'il examinait avec la curiosité de son âge, le maître lui demanda s'il voulait travailler, et sur sa réponse il le prit chez lui comme aide-apprenti, à raison de *vingt sous par mois*. Après six mois de travail chez ce serrurier, il entra comme compagnon chez un autre qui tripla ses gages. Notre jeune aventurier vivait satisfait de sa nouvelle position, lorsqu'un jour il rencontra sur le marché deux de

ses frères aînés qui le reconnurent et l'engagèrent à revenir avec eux à Nouillonpont, se faisant forts de lui obtenir le pardon de leur père. Il y fut effectivement reçu comme l'enfant prodigue, quoique la fortune du père ne lui permit pas de tuer le veau gras, et il entra chez un de ses beaux-frères, armurier et taillandier, dans la boutique duquel il travailla en serrurerie. Un jour, on apporta un horloge de village à nettoyer; Vayringe demanda à son beau-frère d'être chargé de ce soin : il en examina et en devina le mécanisme, si bien que trois mois après il en avait construit une pareille. Présentant alors son *chef-d'œuvre* à son père, il en obtint la permission d'aller se perfectionner à Strasbourg et il partit emportant, avec la bénédiction paternelle, son extrait de baptême et dix écus pour sa légitime et ses frais de voyage.

Il fallut passer par Nancy. Cette ville était alors, ainsi que toute la Lorraine, au pouvoir de Louis XIV. On y demanda à notre jeune voyageur s'il voulait servir le roi de France. Lorrain fidèle à ses princes, il refusa formellement; en conséquence, il lui fut prescrit de continuer sa route. Mais ayant appris que l'Alsace était dans ce moment le théâtre de la guerre, il resta à Nancy dans le dessein d'y travailler en horlogerie. Cette capitale de la Lorraine n'avait alors qu'un seul horloger, tant les malheurs du temps avaient pesé sur toutes les professions! et encore cet horloger ne pouvait occuper un compagnon de plus dans son atelier; forcé fut donc à Vayringe d'entrer chez un serrurier à raison de quatre livres par mois.

Un artiste en serrurerie, venu de Paris, travaillait alors à construire la grille du chœur des Bénédictins de Nancy. Dans ses moments de repos, Philippe allait le voir à l'œuvre pour examiner les dessins d'après lesquels il opérait; et, poussé par le désir d'apprendre et de se perfectionner,

il pria l'étranger de lui enseigner à dessiner et à exécuter la serrurerie d'après un dessin donné. Celui-ci voyant un jeune homme curieux et dont la physionomie respirait l'intelligence et l'ardeur de s'instruire, le prit dans sa maison pour lui enseigner son art, et le fit agréer au prieur des Bénédictins pour travailler sous sa direction. Telle fut la source de la fortune de notre jeune Lorrain et le premier degré de son élévation future. Son maître ayant une montre de poche, il le pria de la lui prêter pour une semaine, se hasarda à la démonter pour en étudier le mécanisme, et en dessina toutes les pièces dans l'intention d'en exécuter une pareille.

Après un an de travail à la grille du chœur, Vayringe, sur la présentation de son maître et la recommandation du prieur, fut choisi pour être serrurier de l'Hôtel-des-Monnaies de Nancy; car le traité de Riswick avait rendu la paix à l'Europe, et à la Lorraine sa nationalité et ses souverains si longtemps exilés. Léopold, qui fut l'Auguste et le Titus de ce pays, venait de rentrer dans l'héritage de ses pères, et Nancy était remonté au rang des capitales. Comme il n'y avait pas dans les travaux de serrurerie de l'hôtel de quoi occuper tous les instants de l'actif mécanicien, il s'appliqua à confectionner des instruments propres à l'horlogerie, ébaucha et termina toutes les pièces d'une horloge sonnante, et les assembla après un an de travail. Ce morceau fort remarquable frappait les heures et les quarts, et à chaque heure un carillon sonnait un air, pendant que Jésus-Christ et ses douze apôtres passaient sur une galerie à jour.

Ce chef-d'œuvre mit Vayringe en réputation. En 1711, le joaillier du duc de Lorraine lui proposa d'épouser une jeune orpheline, âgée de quatorze ans, et qui avait 9,000 fr. barrois de patrimoine. Ce mariage, agréé par l'oncle et

tuteur de la demoiselle, fut conclu le 10 février, et ne fut pas frappé de stérilité, car dix-neuf enfants en surgirent, dont huit filles ont survécu à leur père. Vayringe resta encore attaché pendant un an à l'Hôtel-des-Monnaies; à cette époque un voyageur anglais l'ayant visité, d'après ce qu'il avait ouï dire de sa pendule à carillon, lui conseilla de renoncer à la serrurerie pour se livrer uniquement à l'horlogerie, carrière dans laquelle il trouverait bien plus d'occasions d'améliorer sa fortune et de développer ses heureuses dispositions pour la mécanique.

Ce conseil fut suivi. Le nouvel horloger s'établit en boutique (car on disait alors *boutique*, et ce mot n'était pas encore remplacé par ceux plus ambitieux d'*atelier*, de *magasin*, etc.) Il se construisit une enseigne mécanique qui attira chez lui les curieux et les chalands; et, comme le mérite de l'ouvrier répondait à la valeur de l'enseigne, il eut beaucoup à travailler. Ses pratiques lui demandant souvent s'il avait appris son art à Paris, il résolut d'y aller, ne fût-ce que pour pouvoir répondre affirmativement à ces questionneurs. Le voyage se fit en trois jours, et un soldat, horloger, lui ayant donné une lettre pour un de ses frères qui exerçait la même profession à Paris, Vayringe demanda à celui-ci de l'occuper dans sa boutique. Il y vit une machine à tailler les dents des roues de montre, qui lui parut fort ingénieuse, et dont il comprit sur-le-champ le mécanisme. Après avoir examiné avec fruit toutes les curiosités de Paris et de Versailles, il revint à Nancy, après une absence de quinze jours. A son retour, son premier travail fut une machine à diviser les roues d'horlogerie, à laquelle il apporta de grands perfectionnements, et bientôt il fut nommé horloger de la ville avec 450 fr. d'appointements.

Son penchant pour la mécanique lui suggéra l'idée de

chercher à résoudre le fameux problème du *mouvement perpétuel*. Il fit plusieurs vaines tentatives avant d'y renoncer; mais elles eurent au moins pour résultat de lui faire inventer divers mouvements fort simples, entre autres une horloge qui marchait, pendant huit jours, avec trois roues, et qui cependant sonnait les heures, les demies et les répétitions, et marquait les révolutions et les phases de la lune.

Encouragé par plusieurs personnes qui lui portaient de l'intérêt, il se rendit, portant avec lui ses principales machines, à Lunéville où le duc Léopold tenait alors sa cour. Admis en présence de ce prince, protecteur éclairé du mérite, il lui expliqua les diverses parties de son travail. Il se trouvait alors à Lunéville plusieurs Anglais qui regardaient leur Ile comme la terre classique des mécaniciens et des savants. Léopold leur montra les divers instruments construits par Vayringe, et ils furent contraints de les reconnaître supérieurs à ceux confectionnés dans leur pays, et plus simples dans leur mécanisme. Cet éloge satisfait tellement le duc de Lorraine qu'il nomma Vayringe son horloger et machiniste privilégié, avec 300 livres de pension et le logement, et il fit l'acquisition de toutes ses machines au prix que fixa l'artiste lui-même. Cette faveur déterminait celui-ci à quitter Nancy pour s'établir à Lunéville où il s'installa en mai 1720.

C'est là qu'il fut connu du baron de Pfutzchener, gouverneur des enfants de Léopold, le Mécène des artistes et des savants, et qu'il se lia étroitement avec Valentin Jameray-Duval, ce Champenois célèbre qui, parti de plus bas encore que notre Barrois, était devenu, par son mérite, le bibliothécaire et l'ami de son prince, et avait adopté la Lorraine pour patrie. Leur amitié dura autant que la vie de Vayringe, et jamais le moindre nuage n'altéra

cette liaison entre deux hommes si bien faits pour s'apprécier mutuellement, et dont les destinées avaient tant de points de ressemblance. Le baron fit travailler Vayringe à diverses machines hydrauliques pour la décoration des jardins de Lunéville, rivaux des fameux jardins de Versailles. Le duc allait souvent lui-même voir son machiniste à l'œuvre. Ce prince avait commandé divers instruments de physique à un ouvrier anglais : n'en recevant aucune nouvelle, il en parla au baron de Pfutzchener, qui lui conseilla d'envoyer Vayringe en Angleterre. Celui-ci partit donc, le 5 septembre 1721, pour Londres où il fut reçu en qualité de pensionnaire par le savant Désaguliers qui, forcé par la révocation de l'édit de Nantes de quitter la France, avait trouvé un maître et un ami dans l'immortel Newton. Désaguliers enseigna à notre Lorrain l'algèbre, la géométrie et la théorie de toutes les machines et instruments employés en physique. Après treize mois de séjour à Londres, Vayringe revint en Lorraine, enrichi de nouvelles connaissances et d'un grand nombre de machines qu'il avait fabriquées dans la Grande-Bretagne. Il en fit les épreuves devant tous les membres de la famille du duc Léopold, et ce prince lui commanda la confection de tous les instruments qui pouvaient convenir à un cours complet d'expériences. Il construisit entre autres un planisphère, suivant le système de Copernic, où l'on voyait toutes les planètes exécuter leurs divers mouvements. Le duc en fut si satisfait qu'il l'envoya à l'empereur et chargea l'auteur d'aller lui-même présenter son ouvrage. Charles VI récompensa l'artiste par le don d'une chaîne d'or de 150 ducats, et d'une bourse qui en contenait 200.

Après quatre mois de séjour à Vienne, notre mécanicien revint à Lunéville, où l'architecte du roi de France, M. de Boisfranc, lui fit demander de venir construire à Paris une

machine à élever l'eau par le moyen du feu. Il se rendit donc dans cette capitale où il exécuta en trois mois cette machine destinée pour les mines du Pérou; « invention » des plus utiles; dit-il dans une de ses lettres, puisque » par la vapeur d'un peu d'eau bouillante et le poids de » l'atmosphère, on fait monter l'eau des mines à plus de » 600 pieds de hauteur. » On reconnaît dans cette définition une de ces puissantes machines à vapeur, aujourd'hui si nombreuses et si perfectionnées, mais dont l'invention ne remontait alors qu'à un quart de siècle (1). Il est fort probable que notre ingénieux compatriote apporta des perfectionnements notables et une grande précision dans l'exécution de cette *pompe à feu*; car M. de Boisfranc en fut si satisfait qu'il lui donna 600 livres de gratification.

Il ne se borna pas, pendant son séjour à Paris, à remplir la mission pour laquelle il avait été mandé; car il y exécuta, pour le duc de Lorraine, un tableau mouvant représentant la fable d'Orphée, qu'il rapporta à Lunéville, et qui parut si parfait à Léopold qu'il en fit présent à l'impératrice à laquelle il le fit porter par l'auteur lui-même, en août 1725. Après ce voyage, Vayringe construisit une sphère mouvante, suivant le système de Copernic, et une autre machine qui résumait à elle seule les principaux emplois des instruments d'astronomie et de géométrie. Il travaillait à un planisphère complet, comprenant les pla-

(1) Dès l'an 1615, Salomon de Caus, né en Normandie, connut le premier le moyen d'employer la vapeur d'eau comme moteur, et publia son livre intitulé : *La Raison des forces mouvantes*. En 1685, Denis Papin, né à Blois, appliqua la vapeur et sa condensation au mouvement d'un piston et à celui d'une roue. Il est le véritable inventeur des rames circulaires. En 1698, les Anglais Newcomen, Cawley et Savery profitèrent des découvertes de Papin pour les épuisements. Le perfectionnement des machines à vapeur est dû à James Watt (1769). Qu'on nous pardonne cette digression chronologique.

nètes et leurs satellites, les directions, accélérations et retardements de leurs mouvements, les inclinaisons et excentricités de leurs orbites, lorsqu'une mort inattendue frappa son auguste bienfaiteur (27 mars 1729), et plongea toute la Lorraine dans le deuil.

Le duc François, qui succéda à son père, se recommandait aussi par de belles qualités qu'éclipsèrent celles de son épouse la grande Marie-Thérèse. S'il ne montra pas la magnificence de Léopold et sa générosité éclairée envers les hommes dont les talents honoraient la Lorraine, il fut cependant loin de les négliger. Il eut toujours pour Vayringe et son ami Duval une bienveillance affectueuse, également honorable pour le protecteur et pour les protégés. Peu après son arrivée dans ses états, le nouveau duc ayant visité notre mécanicien, lui parla d'une machine qu'il avait vue à Vienne chez l'empereur son beau-père, et par le moyen de laquelle on pouvait faire toutes les opérations de l'arithmétique : il envoya même Vayringe en Autriche, afin qu'il examinât ce curieux instrument. Lors de l'arrivée de celui-ci, la machine était dérangée et ne pouvait plus fonctionner, son inventeur étant mort. L'empereur la confia à notre Lorrain qui la démontra et la répara complètement en six heures, à la grande satisfaction du prince qui le gratifia encore d'une chaîne d'or de 150 ducats.

De retour à la cour de Lunéville, l'habile mécanicien composa une machine plus simple que celle qu'il venait de voir à Vienne, et produisant les mêmes effets. Ce fut vers cette époque que fut fondée l'académie de Lunéville. Vayringe ne pouvait manquer d'en être un des principaux membres. Il y professa la physique expérimentale ; et Duval, l'histoire, la géographie et les antiquités, jusqu'à l'année 1735, où une révolution imprévue vint faire passer

la Lorraine sous un autre sceptre, et transféra en Italie les descendants de Gérard d'Alsace et de René de Vaudémont. On sait que, par suite du traité de Vienne, entre les principales puissances de l'Europe, le duc François dut échanger ses états héréditaires contre le grand-duché de Toscane, et que notre pays fut donné en usufruit à Stanislas Leczinski, que la Lorraine salua plus tard du nom de *Bienfaisant*. Vayringe fut désigné, ainsi que Duval, pour suivre à Florence le nouveau grand-duc ; il fut chargé d'emballer tout le matériel du cabinet de physique, pour le transporter en Flandre, où il devait rester jusqu'à ce que la mort du dernier des Médicis laissât vacant le trône de Toscane.

Notre artiste eut la douleur d'assister, le 6 mars 1737, au départ de Lunéville de la veuve et des deux filles de Léopold, dont l'une venait d'épouser le roi de Sardaigne. Il nous peint, avec toute son âme, la consternation qui régna dans cette ville et dans Nancy, lorsque ces princesses chéries quittèrent le château de leurs pères pour n'y plus rentrer. Stanislas arriva, peu de jours après, dans sa nouvelle capitale ; et Vayringe lui ayant été présenté, il lui proposa de rester à son service, lui offrant 4,000 livres d'appointements, une maison et d'autres avantages. Mais ces offres et la perspective d'un brillant avenir dans son pays ne purent fléchir le fidèle Lorrain. « Du moins, lui dit alors le roi de Pologne, laissez-moi, avant de partir, une œuvre de vos mains : faites-moi une machine de votre invention pour remonter un bateau contre le courant de la rivière. » Le mécanicien l'exécuta au grand contentement de Stanislas qui en fit lui-même l'expérience sur la Meurthe (1). Ce prince, de

(1) Les rames circulaires de ce bateau étaient mues par un mécanisme dont l'auteur donne la description. Ce ne fut qu'en 1776 que l'académicien Ferrier construisit sur la Seine le premier bateau à vapeur qui ne réussit point.

plus en plus désireux de conserver dans ses états un homme aussi remarquable que Vayringe, lui fit, ainsi qu'à Duval, de nouvelles propositions pour les déterminer à ne pas quitter Lunéville; mais les deux amis étaient trop fidèlement attachés à la famille de Léopold, pour céder aux offres les plus avantageuses. Enfin, le physicien partit pour Paris avec des lettres de recommandations de Stanislas pour la reine, sa fille. Le surintendant des bâtiments royaux le fit conduire, à Marly par trois membres de l'Académie des sciences, pour y examiner la fameuse machine hydraulique qui fonctionnait mal. Il en reconnut les défauts, ainsi que l'infériorité de cette gigantesque machine comparée à celles qu'il avait construites pour les jardins de Lunéville. On lui en offrit la direction, s'il consentait à rester en France; mais comme il avait résisté aux propositions de Stanislas, il résista pareillement à celles qui lui furent faites de la part de Louis XV. Avant son départ, il fit, devant l'Académie des sciences, l'expérience des deux miroirs réflecteurs paraboliques, ayant même axe, et qu'il avait inventés pour le cabinet de physique du duc de Lorraine.

La mort de Jean-Gaston de Médicis hâta son départ. Il se rendit à Bruxelles où l'avait déjà précédé *sa trop nombreuse famille*, et employa les deux mois que durèrent les préparatifs de l'embarquement, à parcourir les principales villes de la Belgique et de la Hollande. A Leyde, il fut reçu avec une honorable amitié par le célèbre physicien Sgravesende; à Utrecht, il fut l'hôte du savant Musschenbroëch. Enfin, après avoir embarqué à Ostende tous les instruments de physique, il revint à Bruxelles d'où il se mit en route, par terre, pour la Toscane. Son matériel y arriva peu après lui, sans aucune avarie, et fut placé dans une vaste salle contiguë à la bibliothèque du palais Pitti.

Notre compatriote s'attendait à trouver dans ceux du grand Galilée et de Toricelli une ardeur louable pour l'étude des sciences physiques et des découvertes qui avaient immortalisé ces deux hommes célèbres. Quel fut son désappointement en voyant ces Italiens uniquement absorbés par les soins futiles et minutieux du *Sigisbétisme*, dont il décrit dans ses lettres les ridicules pratiques ! Ses leçons demeurèrent sans auditeurs ; le cabinet de physique, un des plus complets de l'Europe, resta négligé et désert, et les talents du professeur furent rendus inutiles par l'ignorance et l'insouciance du public florentin. Le temps n'était plus où les Médicis assistaient, confondus parmi les disciples, aux leçons et aux expériences de Galilée ! Si Vayringe s'informait des causes de ce peu de zèle, s'il cherchait à éveiller dans l'âme des Toscans un peu d'ardeur pour l'étude, on lui répondait que « de tout » temps, l'Italie étant en possession d'enseigner aux autres » nations, n'était nullement accoutumée ni disposée à » recevoir des leçons des étrangers. »

L'*étranger* se consolait donc dans l'étude et le commerce de son ami qu'il avait retrouvé à Florence, lorsque son zèle pour la mécanique lui fit faire un voyage d'où il rapporta la mort. En mai 1744, il était allé visiter quelques usines qu'on lui avait vantées, du côté de Massa, vers la frontière méridionale du grand-duché. Cette partie, qui confine aux Etats-Romains, est connue sous le nom de *Marremme* ; pendant tout l'été, la *Malaria* y exerce son épidémique influence ; habitants, animaux sauvages et domestiques, tout émigre alors vers l'Apennin, pour ne revenir qu'avec l'automne. Vayringe, confiant dans son tempérament robuste, crut pouvoir braver cette influence délétère ; mais, peu de jours après, il tomba malade d'une fièvre lente qui dura dix-huit mois à diverses reprises, et

se termina par une hydropisie qui le mit au tombeau , le 24 mars 1746.

Ce que nous avons dit suffit pour faire apprécier ses talents et son génie , comme mécanicien et physicien. Ajoutons que son caractère ne le cédait en rien aux qualités de l'esprit. La probité, la candeur, l'ingénuité en formaient le fond. Son attachement à ses princes a été assez prouvé par ce que nous avons rapporté, puisqu'il résista aux propositions les plus flatteuses pour les suivre dans un pays qu'il regardait comme un lieu d'exil; car, écrivait-il à Duval: « Combien de fois , dans *cette belle* » *Italie*, je me surprends à regretter notre Lorraine! » Combien de fois je me rappelle avec délices les jours de » Lunéville et même les années de mon enfance , et les » prairies de l'Othain, et les fêtes villageoises de Nouil- » lonpont, de Spincourt et des campagnes voisines! Un » rien, le son d'une cloche, un hymne chanté dans une » église, me reportent aux temps du bon duc Léopold, » et je sens des larmes involontaires couler de mes yeux. »

Son corps fut inhumé aux Barnabites de Florence, où Jameray-Duval lui fit élever un tombeau, et composa pour lui l'épitaphe suivante :

D. O. M.

Philippo Vayringio , nativâ indole in omni rei machinariæ scientiâ Archimedi Lotharingo, Christianâ virtute miro- que animi candore conspicuo, viris principibus acceptissimo, hoc monumentum amicus et concivis mærens posuit. Anno a Christo M DCC XLVI. 6.º Calendas Martii.

Les enfants de Vayringe s'établirent en Toscane. Il y a environ quarante ans, quatre de ses neveux portant le même nom, vivaient encore à Nouillonpont. Les trois pre-

miers moururent sans postérité; le quatrième laissa quatre enfants, dont deux fils morts au service, et deux filles encore existantes. Ce sont les dernières héritières d'un nom qui a illustré leur pays et qui ne leur survivra pas.

LE PREMIER JUGEMENT.

XVIII^e SIÈCLE.

A M. Mécuson, de Treveray.

Res judicata pro veritate habetur.
(*Aphorisme de droit*).

Je ne sais pas, cher lecteur et compatriote, si vous êtes de notre âge. Je ne le désire pas pour vous ; car, dans ce cas, vous auriez vu le jour avant le commencement du siècle courant, et ce n'est pas un titre à envier : vous auriez vu notre pays deux fois en proie à l'étranger, et toutes les tristes conséquences de cette double invasion ; or, ce sont des scènes trop pénibles pour que je puisse vous souhaiter d'en avoir été spectateur. J'aimerais mieux pour vous que vous fussiez de ces jeunes français dont notre Béranger a dit :

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts :
C'était le clairon des barbares
Qui nous annonçait nos revers.

Mais enfin, si vous êtes au nombre de ces têtes grisonnantes, nées sous le Directoire ou la Convention nationale, vous devez trouver, sauf de rares exceptions, que les étés sont bien moins chauds et moins durables, les printemps moins précoces et moins tempérés, les automnes plus humides et les hivers plus longs que pendant votre verte jeunesse. J'entends déjà que vous allez me crier : *laudator temporis acti* ! J'affirme cependant, par la mémoire d'Épaminondas, qui ne mentait jamais, même en plaisantant, j'affirme que lorsque nous étions écoliers, à l'époque d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, nous ne sentions jamais le besoin de nous approcher du foyer pendant l'hiver ; qu'année commune, avant la *Notre-Dame en mai*, nous allions nous baigner dans le cristal limpide de notre Ornaïn ; et que, si nos devoirs de classe nous laissaient une heure de liberté, loin de la passer dans la maison paternelle, nous nous hâtions de la mettre à profit en prenant la clé des champs, quels que fussent d'ailleurs la température et l'état de l'atmosphère. Feriez-vous cela aujourd'hui, mon cher contemporain, même si vous redeveniez jeune ?

Il paraît, au reste, que nos pères étaient encore plus spartiates que nous : car plus d'un membre de cette génération, aujourd'hui presque éteinte, m'a assuré que jamais, dans leurs familles, ils n'étaient admis dans l'appartement des parents, espèce de sanctuaire où l'on ne pénétrait qu'après avoir pris *la robe virile*. La cuisine, ou une grande chambre sans feu était, pendant les jours d'hiver, leur salle d'étude et de récréation : un bon quartier de pain pétri et cuit à la maison composait le menu de leurs déjeuners et de leurs goûters : ils passaient les étés au grand soleil, en pleine campagne, les hivers sur la glace ; et fussent-ils enrhumés à tousser sans relâche, on ne les

empâtait ni de jujube, ni de pâte de lichen ; toutes ces indispositions d'enfants se guérissaient sans remèdes ; on ne soignait un peu assidûment que la petite vérole, aujourd'hui presque inconnue. Donc, nous avons été élevés plus mollement que nos pères, et nos enfants plus mollement que nous.

Vous devez donc bien penser que le soir du 5 janvier 1758, après la classe, *la Brèche* était couverte de joyeux écoliers et d'autres enfants qui, les mains dans leurs *moufles*, glissaient sur sa surface vitrée avec la rapidité du vent et manœuvraient leurs traîneaux, ou *chabots*, avec une dextérité qui eût fait honneur à des esquimaux. Hélas ! je vous parle de la *Brèche*, comme si vous étiez mon contemporain, sans réfléchir que la génération actuelle n'a pas vu ce pré jadis marécageux, que les crues de l'hiver couvraient d'une nappe d'eau stagnante ; mais dont la culture a aujourd'hui amélioré et exhaussé le sol, au point que je risquerais fort de passer pour un radoteur en disant à la jeunesse imberbe que jadis cette partie des anciens fossés de notre château de Ligny était transformée, pendant cinq à six mois de l'année, en une arène glacée sur laquelle prenaient leurs ébats nos aïeux et nos pères, et nous (1).

Or, ce soir-là, la *Brèche* était plus animée encore que de coutume ; c'était la veille de la fête des Rois, on ne devait quitter la glace que pour aller tirer la fève sacramentelle ; et puis, il y avait eu une joute extraordinaire entre deux champions renommés dans l'art de manœuvrer un traîneau : l'un, Jacques Savoye, fils d'un tabellion du

(1) Cette *Brèche* est ainsi nommée, parce que lors du siège de 1544, ce fut à cette partie de l'enceinte que firent brèche les impériaux qui assiégeaient Ligny.

comté et futur tabellion lui-même ; l'autre Joseph Valibus, le fils et l'héritier présomptif de l'auberge du *Lion-d'Or*, l'hôtel renommé du pays ; Valibus, connu pour sa dextérité et sa vigueur, et tout glorieux de ce que la maison de son père avait naguère hébergé une puissance du siècle, messire Aroüet de Voltaire. (1)

La discussion était vive entre les deux champions et leurs adhérents qui se groupaient chacun du côté de celui des joûteurs dont ils épousaient la querelle. Les soldats des deux camps ne se distinguaient pas, il faut l'avouer, par l'élégance du costume. La plupart affublés d'une veste grise ou brune, d'une culotte de panne ou de gros drap (car l'utile et commode vêtement que nous nommons *pantalon* était encore inconnu) ; les trois quarts avaient pour toute coiffure leurs cheveux ébouriffés comme les

(1) L'auteur de la *Henriade*, allant en 1747 de Lunéville à Dunkerque, avec la marquise du Châtelet, passa par notre ville, et y dîna, ainsi que l'attestent les vers suivants qui n'auraient pas été suffisants pour immortaliser son nom :

Nous cheminâmes vers ces tours
Où logeaient les vieux Luxembourgs :
Assis au bas de la montagne,
Ligny, ce pays de cocagne,
Offre à l'œil un tableau charmant ;
Son parc, qui plaît assurément
Par son assiette et son espace,
Aurait encore meilleure grâce
Et serait souvent fréquenté
S'il avait plus de propriété ;
Car c'est toujours un vrai dommage
De négliger pareil ouvrage.
D'un exquis gigot de mouton
Et d'une tranche de jambon
Avec des loches par vingtaines,
Ayant empiffré nos bedaines,
Le long des rives de l'Orney,
En chantant quelque virelay
Nous faisons trotter nos montures, etc., etc.

rameaux du gui sur le chêne, et pour chaussure de gros souliers ferrés ou des sabots ornés, sur l'empeigne, du classique lambeau de peau de mouton. Tous criaient à ne pas s'entendre, lorsque l'un des écoliers du parti de Savoye voulant mettre les parties d'accord :

— Tenez, dit-il, voici l'Henrion qui passe; qu'on s'en rapporte à lui, ce qu'il décidera sera bien jugé.

— Adopté, crièrent d'une voix unanime tous les assistants.

L'*Henrion* (car la coutume, qui dure encore, était d'adapter l'article aux noms propres), l'Henrion dont il s'agit était lui-même un écolier de treize ou quatorze ans, fils d'un lieutenant à la prévôté de Ligny, mais né à Tréveray où sa famille avait une campagne. Quoique suivant les cours du collège, comme presque tous ceux qui, en ce moment, réclamaient son arbitrage, il ne se mêlait guères à leurs récréations bruyantes et militantes. Son caractère réfléchi lui faisait trouver peu d'attraits dans ces passe-temps belliqueux : ce qui l'avait fait considérer par ses condisciples qui, d'ailleurs, l'aimaient tous à cause de ses bonnes qualités, comme un sage chez lequel la raison devançait les années. Le père de Pierre-Paul-Nicolas Henrion, destinant son fils au barreau, lui avait inculqué de bonne heure les rudiments de la jurisprudence; aussi, dans tous les cas litigieux, ses jeunes camarades s'en rapportaient à ses décisions et déféraient à ses jugements.

Pour faire les choses en règle, le juge improvisé désigna d'office un rapporteur qui dut lui exposer clairement

L'idée universelle

De la cause et des faits renfermés en icelle.

Oùis ledit rapporteur et les témoins, il en résulta que

dans un défi à la course au traîneau, entre le *demandeur* Valibus et le *défendeur* Savoye, ce dernier avait triomphé de son adversaire par des moyens illicites, mal séants, interdits par la coutume et les règles de tout temps admises et ayant force de loi : pourquoi ledit demandeur requerrait punition exemplaire qui fût, pour l'avenir, un empêchement en récidive et une confirmation des conventions et statuts sur la matière.

On passa aux débats : il fut plaidé

Non point par avocat, mais par chaque partie.

Savoye, rhétoricien fort érudit, employa sa dialectique et cita tous les historiens anciens et modernes, pour établir, par des exemples, que, dans tout conflit, il est licite à un champion d'user de tout stratagème propre à le faire triompher, ce stratagème fût-il hors des règles et coutumes ; sa péroraison se termina par cette citation de Virgile :

Dokus an virtus quis in hoste requirat ?

Valibus, qui se sentait inférieur à son adversaire en élocution et en connaissances classiques, mais qui était doué d'une sorte d'éloquence sauvage et *Dantonienne*, fit valoir que la joute aux traîneaux avait, comme les jeux publics, les champs clos, les tournois, des règles établies de temps immémorial, c'est-à-dire depuis qu'il y avait de la glace, des glissoirs et des *chabats* ; que son adversaire s'étant écarté de ces règles, il y avait eu, de sa part, félonie et trahison, et que la victoire avait été par lui dérobée et non loyalement remportée.

Les plaidoiries entendues, la *Cour*, jugeant arbitralement, prononça que : « Comme il appert, par les dépositions des témoins et l'exposé du rapporteur, que

» Savoye, ayant agi contrairement à des statuts, non
» écrits à la vérité, mais qui ont acquis force de loi
» par le laps du temps et la coutume, a gagné la
» partie par moyens illicites et non recevables; ledit
» Savoye sera exclu de la *Brèche* pendant une semaine,
» son traîneau confisqué, démoli, lacéré, et les fragments
» d'icelui brûlés et consumés sur place; les ferrements
» jetés dans la rivière sous le Pont-Neuf au plus prochain
» dégel, et jusque-là déposés et tenus en fourrière chez
» le rapporteur de la cause. »

L'arrêt était sévère; aussi le condamné faisait-il force réclamations contre cette décision draconienne; mais les camarades, charmés de faire un feu de joie sur la glace, invoquèrent le respect dû à la chose jugée. L'un d'eux se détacha pour aller quérir, dans le voisinage, allumettes et charbons, pendant que les autres démolissaient le malheureux traîneau, lequel fut aussitôt brûlé de toutes pièces; après quoi le juge déclara la séance close et la justice satisfaite par ces paroles : *Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt*; c'est-à-dire, allons souper, car il est tard.

Et chacun des assistants, chargeant son véhicule sur ses épaules, regagna le toit paternel et alla partager le gâteau des Rois.

La vérité nous oblige à ajouter que, le lendemain, Hehrion, qui jusqu'alors ne s'était pas montré curieux de posséder un traîneau, en demanda un à son père; et que l'ayant obtenu et fait confectonner à neuf et bien conditionné, il le déposa chez le condamné Savoye, tempérant ainsi, à ses propres dépens, ce que l'arrêt qu'il avait prononcé avait de trop rigoureux.

C'est ainsi que débutait, dans ces fonctions judiciaires, un des magistrats qui ont le plus honoré notre province

et la France, par son savoir et ses lumières. Après avoir terminé, au collège de Ligny, ses études classiques, il fit son droit à l'université de Pont-à-Mousson et vint en 1762 à Paris, où il fut reçu avocat. Après son inscription sur le tableau, le jeune Henrion ne surmonta qu'à l'aide des plus pénibles efforts les obstacles qu'il rencontrait à l'entrée d'une carrière où les succès ne dépendent pas moins du bonheur que du talent. L'utile emploi du temps que lui laissait le manque d'affaires l'avait rendu familier avec les meilleurs auteurs qui ont traité de la législation féodale. Il commença à se faire connaître par des éloges de Dumoulin, de Mathieu-Molé; puis en 1770, par un savant plaidoyer en faveur d'un nègre qui réclamait sa liberté, comme conduit en France sans l'accomplissement, de la part de son maître, des formalités que la législation imposait pour le maintien de l'esclavage en terre franche. Cette plaidoirie fit le plus grand honneur au jeune avocat. Le *Traité des fiefs analysé et conféré*, qu'il publia en 1773, décida de la réputation d'Henrion qui, dès-lors, vit affluer dans son cabinet les consultations sur les questions de droit féodal. Mais les événements de 1789 vinrent l'arrêter dans la publication de ses dissertations sur les fiefs que le grand mouvement d'alors allait anéantir.

Retiré à Pansey (1) pendant le régime de la terreur, il eut le bonheur d'échapper aux hécatombes décenvirales. Il accepta, sous le gouvernement du Directoire, les fonctions d'administrateur du département de la Haute-Marne, passa de là à une modeste chaire de législation, à l'école centrale de Chaumont, et à l'avènement du Consulat, il fut élu membre de la cour de cassation, dont il devint

(1) Entre Montiers-sur-Saulx et Joinville.

bientôt l'un des présidents. Alors parurent successivement ses *Traité de la compétence des juges de paix* (ouvrage devenu classique et traduit en plusieurs langues), *De l'autorité judiciaire en France, Des biens communaux et De la police rurale et forestière*. Napoléon s'était empressé d'appeler au conseil d'Etat le baron Henrion de Pansey. En 1814, le gouvernement provisoire confia le portefeuille de la justice à ce digne magistrat, dont les actes les plus honorables signalèrent le court ministère. Et lorsque la mort de De Sèze eut rendu vacante la première présidence de la cour suprême, les vœux unanimes de la magistrature et l'opinion publique y appelèrent notre compatriote. Rappelons-nous encore avec quel patriotique orgueil nous apprîmes que cet enfant de notre ville était revêtu de la plus haute dignité judiciaire du royaume. Enfin, comblé d'ans et d'honneurs, cet homme vénérable, non moins distingué par les qualités de l'âme que par la solidité et l'étendue de son instruction, mourut dans sa quatre-vingt-huitième année, le 23 avril 1829, le dernier de cette génération de jurisconsultes qui avaient porté leurs lumières dans la législation féodale, aujourd'hui si étrangère à nos codes et à nos mœurs.

SOUVENIRS

DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE (1).

1814-1815.

A M. Antoine Lebrun, directeur de l'École d'arts et métiers de Châlons.

Vingt nations ont poussé de Thersite,
Jusqu'en nos murs le char injurieux.

.....
Il vous a parlé,
Grand'mère !
Il vous a parlé !
.....

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
BÉRANGER.

Jusqu'à l'année 1814, qui fut pour lui si funeste et si glorieuse, l'empereur Napoléon portait une médiocre affection à l'École polytechnique, bien qu'il rendit toute justice aux qualités des fonctionnaires civils et militaires que lui

(1) Quoique ces souvenirs ne constituent pas une chronique, mais bien un minime épisode de l'histoire contemporaine, nous nous sommes hasardé à les adjoindre à la suite de notre publication, à cause du nom célèbre qui y figure en première ligne. /

fournissait cette pépinière, et bien qu'il eût honoré de son estime et d'une confiance sans bornes les fondateurs et les premiers professeurs de cet établissement (1). Nous devons dire qu'il y avait réciprocité : les polytechniciens ne se distinguaient pas par l'enthousiasme pour le chef de la France, enthousiasme, comme on le voulait alors, et comme on l'a toujours voulu depuis, non raisonné. Cette sorte d'antipathie n'était pas de date nouvelle. Lorsqu'en 1804, le premier Consul changea son titre viager pour la dignité impériale héréditaire, et (comme le dit Paul-Louis) son beau nom de Bonaparte contre celui de *Sire*, ces jeunes gens prévirent, par une sorte de seconde vue, que le nouveau chef de la République allait tout attirer à lui, comme Octave-César et tant d'autres, en confisquant à son bénéfice, une à une, toutes les libertés payées de tant de sang et de sacrifices. — Disons, en passant, que nous croyons cet instinct une des traditions que les promotions se transmettent le plus fidèlement jusqu'à ce jour. — Aussi témoignèrent-ils peu de sympathie pour le nouvel *ordre de choses* et pour les membres de la nouvelle dynastie; et Sa Majesté, qui savait que cet esprit s'était propagé depuis 1804 jusqu'en 1814, éprouvait une sorte de répulsion pour cette institution, qu'elle regardait comme un séminaire d'*idéologues* et d'*indépendants*, qualifications peu en faveur sous son règne; c'est pourquoi jamais, pendant ses stations aux Tuileries, Napoléon, qui avait visité tous les établissements de sa capitale, n'avait honoré de son apparition celui de l'ancien collège de Navarre.

Cependant quand le torrent de la coalition déborda sur la rive gauche du Rhin; quand Carnot, l'un de nos glorieux fondateurs, sentant se réchauffer son vieux sang

(1) Monge, Fourcroy, Lagrange, Berthollet, etc.

patriote, offrit, pour la défense du sol, l'appui de son bras sexagénaire, les élèves de l'Ecole rédigèrent et signèrent tous une pétition à l'Empereur, pour obtenir de marcher contre les hordes germaines et sarmates. « Sire, » disaient ces jeunes gens, la patrie a besoin de tous ses » défenseurs; les élèves de l'Ecole polytechnique, fidèles à » leur devise (1), demandent à Votre Majesté l'autorisation de marcher à la frontière et de défendre le sol de » la France envahi par l'étranger, sous les ordres et en » suivant les exemples de leurs aînés, etc. »

Lorsque notre gouverneur, le comte de Cessac (2), présenta à Napoléon cette supplique, où les pétitionnaires ne parlaient que de la patrie et non du prince, celui-ci fut touché de cette démarche et en témoigna sa satisfaction à son ministre; mais, ajouta-t-il, je ne suis pas encore réduit à tuer *ma poule aux œufs d'or*. Quelques jours après, ayant réorganisé la garde nationale parisienne, il composa, du personnel des élèves, trois compagnies d'artillerie de cette garde; et le 29 janvier, au soir, notre ancien, le lieutenant d'artillerie Lanty (3), amena, dans la cour de l'école, aux acclamations des élèves, six pièces de campagne destinées à nous initier à la manœuvre et au tir du canon.

Depuis ce jour, les cours furent presque totalement interrompus; une partie des élèves était désignée, chaque jour, pour aller monter la garde aux barrières de Paris, qu'on avait fermées de tambours palissadés, avec deux pièces à chacune. Souvent il arrivait qu'au milieu d'une

(1) Le drapeau de l'Ecole portait pour devise : *Pour la patrie, les sciences et la gloire !*

(2) Ministre de l'administration de la guerre.

(3) Albert Lanty, de Metz, décédé capitaine d'artillerie.

leçon d'Ampère ou de Gay-Lussac, la *grenadière*, résonnant sur la caisse du tambour *Mélodrame* ou de son camarade Lemonnier (1), venait appeler les auditeurs qui restaient à l'Ecole pour aller renforcer leurs condisciples déjà aux corps-de-gardes depuis la veille, ou pour occuper de nouveaux postes. Ainsi se passèrent ces deux cruels mois de février et de mars, pendant lesquels nous autres, enfants des départements envahis, nous restions sans nouvelles de nos familles exposées à tous les fléaux de l'invasion. Ces deux mois décidèrent du sort de l'Empire. Malgré les prodiges de Montmirail, de Craonne, de Montereau, malgré les efforts de génie qui rappelaient les beaux jours des campagnes d'Italie, l'aigle eut les ailes brisées, et, le lendemain de la funeste journée du 30 mars, le personnel de l'Ecole; moins quelques blessés, quelques Parisiens ou autres recueillis par des amis, dut suivre la retraite des corps d'armées des maréchaux Mortier et Marmont, se porter sur Fontainebleau et de là se rendre à Blois, pour y attendre ce qu'il adviendrait de cette institution, au milieu des événements qu'allait enfanter l'avenir.

On sait ce qu'il advint. Une lignée de princes, que nous ne connaissions pas même de noms, et dont nous ignorions l'existence, émigrés qu'ils étaient quand nous n'étions pas nés, arriva d'Angleterre et autres lieux, pour reprendre ce qu'ils disaient tenir du droit divin. Il fallait voir notre étonnement et nos questions naïves quand on nous parlait de S. M. Louis XVIII (nous ne savions pas qu'il y eût eu un Louis XVII), de S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, de LL. AA. RR. M.^{tes} les ducs d'Angoulême, de Berry, d'Orléans, de Bourbon, de Condé, de

(1) Dit la *Première Baguette de France*, tué devant Paris le 30 mars 1814.

Madame royale, de MM. de Duras, de Blacas, de Brancas, de Damas, de Vioménil, de Dreux-Brézé, de Caylus, du Cayla, etc. ; avec quels yeux ébahis nous lisions au MONITEUR, dans la *salle d'agrément*, tous ces noms et titres exhumés et si nouveaux pour nous ! Car on était revenu de Blois ; on avait bien voulu nous réintégrer dans notre pavillon de la Montagne Sainte-Geneviève ; on nous avait donné un aumônier, puis pour gouverneur le lieutenant-général comte Dejean (1). Ce fut le seul changement apporté dans notre personnel ; nos professeurs (un seul excepté) nous furent conservés, ainsi que nos officiers. Ceux-là aussi ignoraient comme nous, quoique déjà vieux, quels étaient ces nouveaux maîtres auxquels allait obéir la France. Sortis tous de la garde consulaire ou impériale, tous vieux soldats de l'Empire ou de la République, les capitaines Richard et Redon, les lieutenants Bourdillet et Rostan, les adjudants Clément et Prudhomme ne pouvaient se persuader que leur ancien général fût relégué dans une île imperceptible de la Méditerranée, et qu'un fils de Saint-Louis trônât, en sa place, aux Tuileries. Rostan surtout, ce vieux soldat d'Egypte, ce vieux débris de Saint-Jean-d'Acre, qui savait par cœur et récitait comme une paternôte toutes les proclamations consulaires et impériales, Rostan qui, au 30 mars, sur la chaussée de Vincennes, avait encore été lardé de deux ou trois coups de la lance d'un cosaque, ne pouvait redescendre de son épopée homérique, s'habituer à voir des gardes-du-corps, des mousquetaires, des gendarmes de la porte, des gendarmes de la Manche, des cent-suisse, des cheveu-légers, et surtout des cocardes blanches (2). Nous autres, qui, tout en nous remet-

(1) Ancien ministre et premier inspecteur général du génie.

(2) On demandait un jour à Rostan quelle sorte d'émotion il sentait en marchant à la brèche de Saint-Jean-d'Acre, avec la colonne d'assaut :

tant avec ardeur à travailler l'analyse, à dessiner l'épure, à extraire l'iode, alors nouveau-venu dans la chimie, voyions clairement la tendance rétrograde du gouvernement imposé, et l'exhumation de toutes les vieilleseries qui dataient d'avant 1789; nous autres que les leçons attrayantes du savant Arago, de l'enthousiaste Durand, du gracieux et bon Andrieux (1) ne pouvaient distraire de la douleur de voir notre pays redevenu le patrimoine des ressuscités, nous reportions alors tacitement nos vœux vers celui que, l'année précédente, nous admirions sans sympathie. Plusieurs d'entre nous avaient quitté l'Ecole aux premiers jours de la Restauration, soit qu'ils fussent enfants des départements qu'on venait d'arracher à la France, soit que leur admission à l'Ecole n'eût été pour eux qu'un moyen d'échapper à la *conscription* impériale, soit que leurs familles eussent fait choix, pour eux, d'autres carrières que celles alimentées par la Polytechnique. Ainsi, numériquement réduits, mais néanmoins encore nombreux et, sauf d'assez rares exceptions, gémissant de l'abaissement de la France, on peut concevoir avec quel sentiment d'espoir fut accueillie par nous, le 5 mars 1815, la nouvelle du débarquement de Cannes. Ce fut une irruption générale des salles d'étude dans les corridors, un hurra d'enthousiasme qui pouvait nous compromettre, comme le prêchaient nos adjudants, faisant de l'autorité malgré eux : mais nous ne pensions pas à ces froids calculs. De ce moment, au 20 mars, Dieu sait si nos chefs nous *travaillèrent* pour obtenir de nous une adresse *spontanée* de dévouement

« Mon brave, répondit-il, je sentais *le coude à gauche*; la droite était » en tête. »

(1) L'un, professeur de géodésie et d'astronomie; l'autre, d'architecture; le troisième, de belles-lettres.

à la cause sacrée des enfants de Henri IV ! comme s'exprimait un des membres de notre administration. On en avait obtenu de Saint-Cyr et d'autres écoles publiques ; on avait décoré trois de nos camarades de l'étoile de la Légion-d'Honneur, pour l'affaire du 30 mars, à laquelle l'un d'entre eux n'avait pas assisté ; on nous envoya à tous individuellement de beaux brevets à vignettes, signés *Charles-Philippe*, nous autorisant à porter la fleur de lis suspendue à un ruban blanc avec liseré bleu de deux millimètres. Les avances du pouvoir royal ne purent nous tenter : les nouvelles des progrès de l'*usurpateur*, qui nous arrivaient chaque jour, nous électrisaient de plus en plus : un grand nombre d'entre nous, qui avaient gardé secrètement leurs cocardes aux trois couleurs, n'attendaient qu'un signal pour les arborer. Aussi, le dimanche 19 mars, jour de sortie, nous admirions en souriant les gardes-du-corps se rendant par groupes, les uns à pied, les autres à cheval, plusieurs en flacres, à ce qu'on appelait *le camp des princes*, à Villejuif. Les deux Montalivet (1), que nous rencontrâmes devant le lycée Henri IV, nous apprirent où en étaient les choses, et, le lendemain matin, 20 mars, quand nous sûmes, par une proclamation, que le comte de Lille (Louis XVIII) était parti dans la nuit pour la frontière du nord, nous ne doutâmes point, vu l'anniversaire, que la journée ne vît l'aigle rentrer aux Tuileries, comme dans son aire paternelle.

Nous ne fûmes pas longtemps sans voir de près celui que, peu de jours auparavant, on nous désignait sous le nom de l'*ogre de Corse*, et qu'alors les mêmes hommes saluaient de nouveau comme un Charlemagne. Le 22 mars,

(1) Fils de l'ancien ministre de l'intérieur. L'aîné, mort officier du génie, en 1823, le second, ancien élève de l'Ecole, comme son frère, aujourd'hui intendant de la liste civile.

ordre inattendu de revêtir promptement la grande tenue pour aller dans la cour des Tuileries passer en armes la revue du grand général. Là, nous trouvâmes des bataillons de l'ancienne garde, vieux grognards parmi lesquels nos officiers reconnurent plus d'un frère d'armes. Placés en première ligne, nous attendîmes l'apparition du *petit chapeau* qui déboucha bientôt de la voûte des Tuileries, porté sur son cheval blanc, ayant à sa gauche le comte de Lobau, et s'avancant vers le centre de notre bataillon. Nous eûmes l'agréable satisfaction de voir quelques-uns de ceux qui, la semaine précédente, voulaient *se faire hacher* pour l'auguste sang de Henri IV, enchérir sur nos *vivat* qui cependant étaient assez énergiques. Alors furent appelés hors des rangs les élèves Bonneton et Houeau (1), deux blessés du 30 mars; un ban fut battu, et Napoléon nous annonça, en nous nommant *soldats de l'Ecole polytechnique*, qu'outre nos trois camarades déjà décorés par le gouvernement royal, il décorait ces deux élèves de l'étoile de la Légion-d'Honneur, pour nous témoigner sa satisfaction de notre dévouement lors des événements de l'année précédente. Puis de nouveaux *vivat*, puis nous défilâmes en colonne, en tête des grenadiers étonnés et ne sachant quels étaient ces *blanc-becs* qui prenaient ainsi le pas sur eux, et nous rentrâmes dans nos salles pour y reprendre nos travaux.

Depuis lors, nous étions devenus les favoris du peuple de Paris. Aussi, quand, dans la prévision d'une nouvelle ligue européenne, on nous réorganisa en compagnies de canonniers, le faubourg Saint-Antoine n'avait pas assez d'yeux pour nous voir descendre sa longue rue, allant au polygone de Vincennes pour y faire l'école de tir. Nous

(1) Aujourd'hui officiers d'artillerie.

nous sentions forts de cette sympathie des masses ; il nous semblait prévoir que, quinze années plus tard, nos successeurs concourraient avec elles à donner les derniers coups de fourche au régime que nous regardions comme irrévocablement mis hors de France. Ce fut alors que la nomination de Carnot au ministère de l'intérieur, quoique affublé du titre de *comte*, la promesse d'un champ de Mai et d'une constitution librement votée par les représentants de la France, achevèrent de nous gagner à la cause impériale, et que nous fûmes complètement subjugués par la visite que nous fit Napoléon.

C'était un mercredi, jour où les élèves avaient la faculté de sortir dans Paris, pendant la grande récréation de deux à cinq heures. Au moment où le petit nombre d'élèves restés au pavillon étaient répandus, les uns dans la bibliothèque, les autres dans les salles, ceux-ci dans la cour, ceux-là dans la salle d'agrément, la porte cochère de la grande cour s'ouvre tout à coup et donne passage à une voiture à deux chevaux, d'où descendent le lieutenant-général Bertrand et l'Empereur, qui, croyant que notre jour de congé était le jeudi, comme pour tous les colléges, était venu à l'improviste, espérant nous trouver tous au bercail. Au cri : *aux armes !* que jeta l'élève en faction au perron, la garde se réunit devant le pavillon ; les élèves non sortis se précipitèrent dans la cour ; leur nombre augmenta de ceux qui, non éloignés de l'Ecole ou stationnant au café de M.^{lle} Ursule (1), avaient appris par la rumeur du quartier la visite de l'Empereur. Chacun alors se rendit au casernement, se hâta de s'équiper, et descendit, avec armes et bagage, dans la cour où se formaient les noyaux des compagnies. Alors arrivèrent

(1) Au bas de la Montagne-Sainte-Geneviève.

successivement gouverneur, directeur, inspecteur, professeurs, officiers, le personnel presque tout entier de nos chefs, des fonctionnaires et employés de toute nature. Lorsque le bataillon fut à peu près à demi-complet, l'Empereur, se portant au centre, fit commander, par le capitaine Redon, divers mouvements du maniement d'armes, dont il parut au reste peu satisfait quant à la précision; nous n'avions pas, comme fantassins, l'aplomb et la pratique des grognards *de la vieille*. Puis on fit rompre les rangs, et chaque élève se rendit dans sa salle d'études. Napoléon, entouré du gouverneur et des fonctionnaires, se porta vers le bâtiment qui contenait la salle d'armes et celle de dessin (l'ancienne chapelle du collège de Navarre qui conserve encore, dans ses nombreuses ouvertures ogivales, le style du temps de la reine Jeanne). C'est là qu'il reconnut Rostan, son ancien grenadier de Saint-Jean-d'Acre, et qu'il le créa officier de la Légion-d'Honneur. (Ce fut sans doute l'un des plus beaux jours de cet intrépide soldat.) C'est là que se voyant, depuis près d'un quart-d'heure, obsédé par un gros homme en habit marron, à figure échauffée, au regard fauve, et qui paraissait vouloir lui parler, il se retourna vers lui et lui demanda brusquement : Que me voulez-vous ? — Sire, répondit en bégayant l'interpellé, j'étais professeur de physique à cette Ecole; il a plu à M.^{te} le duc d'Angoulême de me faire retirer cet emploi : J'ose espérer, Sire, qu'il y aura ré....ré....action. — Comment vous nommez-vous ? — Has...senfratz (1). — Ah ! je connais ce nom-là ! et tournant le dos au solliciteur, il

(1) Hassenfratz avait marqué parmi les exaltés jacobins que Napoléon n'idolâtrait pas. Il avait été notre professeur jusqu'en 1814, et ses anciens élèves se souviennent encore de ses grotesques leçons et interrogations.

entra dans le bâtiment. Nous devons dire, par parenthèse, qu'il n'y eut pas ré...ré...action, et que Petit resta notre professeur de physique à notre grand contentement.

L'Empereur monta ensuite aux salles d'études, les parcourut toutes, nous parlant à tous comme à de jeunes camarades, examinant les dessins de topographie, d'art militaire, d'architecture, s'informant avec intérêt de l'emploi du temps, du régime sanitaire, des divers genres d'études, de tout enfin, comme l'eût fait un père qui aurait eu un de ses fils à nous donner pour condisciple. Enfin, il nous quitta, et nous ne le revîmes plus qu'au champ de Mai, peu de jours avant son départ pour Waterloo et pour Sainte-Hélène! Il est vrai que dans ces derniers jours de sa puissance transitoire, nous étions sensiblement refroidis à son égard. La publication de l'*acte additionnel aux Constitutions de l'Empire* fut loin de répondre à ce que nos tendances libérales attendaient de lui : et certes, malgré notre enthousiasme récent, si notre âge nous eût appelés à émettre nos votes sur cet acte, nul doute que la majorité d'entre nous n'eût voté négativement, comme le fit le petit nombre de ceux qui avaient vingt-un ans.

Mais lorsque vint le jour de sa chute, lorsqu'un soir, en rentrant du Polygone, nous apprîmes les désastres de Mont-Saint-Jean, quand il nous fallut revoir, de notre belvédère, cet énorme drapeau blanc, réarboré sur le pavillon des Tuileries, et Paris, occupé de nouveau par les troupes de Sacken, de Blücher, de Wellington; lorsque nous sûmes la dévastation de notre Musée, l'épuisement de la France, la proscription de tant de ses glorieux enfants, nous attendîmes aussi notre licenciement. Nous ne pouvions espérer que la seconde Restauration nous pardonnât nos démonstrations, qu'elle devait regarder comme

hostiles. Cependant, il n'en fut rien pour nous ; la promotion suivante devait porter la peine de notre peu de ferveur pour la légitimité (1). Elle fut licenciée le 13 avril 1816 ; et l'École fut ensuite réorganisée par ordonnance royale du 4 septembre suivant. On se montra même généreux à notre égard. Après les examens de fin d'année, dix-sept de nous furent appelés à l'École de Metz, comme sous-lieutenants du génie, quarante comme sous-lieutenants d'artillerie ; plus tard on en admit un à l'École des ponts et chaussées, un dans le service des poudres et salpêtres, et deux comme ingénieurs hydrographes.

Ainsi, sur cette promotion de deux cent vingt-neuf admis, la plus nombreuse que l'École ait comptée depuis sa création, soixante-un élus furent reçus dans les services publics. Les autres embrassèrent d'autres parties. Aussi, jamais promotion ne présenta une telle diversité de destinées. On rencontre partout et dans toutes les carrières des élèves de 1813 : professeurs, médecins, industriels, banquiers, négociants, notaires, avoués, préfets et sous-préfets, architectes, peintres, militaires, il est peu de points de la France et des pays limitrophes qui ne soit habité par un de ces dispersés des promotions de 1813 et 1814. Disons, en passant, que nous avons vu entrer à l'Institut deux de nos condisciples (2). Disons que nous comptons parmi ceux qui ont attiré sur eux l'attention publique, le père suprême des Saint-Simoniens, Enfantin qui, à

(1) M. Fourcy, bibliothécaire de l'École, a publié en 1828 une histoire de cette institution, dans laquelle il s'évertue à vouloir prouver que l'opinion des élèves a toujours été légitimiste, et que tel est l'unique motif de leur esprit d'opposition aux régimes directorial, consulaire et impérial. Deux ans après, les élèves répondirent par des faits à cette assertion dont le motif d'ailleurs n'était que bienveillant ; l'auteur voulant par-là attirer sur l'École les faveurs de la dynastie légitime.

(2) MM. les colonels d'artillerie Piobert et Morin.

l'École, était loin de se douter, ainsi que ses camarades, qu'il y avait en lui l'étoffe d'un demi-Dieu. Un grand nombre nous a déjà précédé dans la tombe; car un tiers de siècle a passé sur nos têtes, depuis l'époque dont j'exhume les souvenirs : mais ceux qui survivent, je ne crains pas qu'ils me démentent, se reportent toujours avec bonheur vers ces deux années que nous regardons, malgré les traverses dont elles furent semées, comme deux des plus belles de notre vie. C'est toujours avec une sensation intime de satisfaction que nous revenons, par la pensée, vers cette époque où nous avions toutes les illusions de la jeunesse, où nous sommes entrés dans cette *famille Polytechnique* restée si unie, malgré les diversités d'âges, de carrières, d'opinions. Et plus tard, quand, devenus pères de famille, nos inquiétudes se concentrent sur l'avenir de nos fils, notre satisfaction la mieux sentie consiste à les voir admis à nous succéder sur les bancs de notre École. Car l'un des caractères permanents de cette institution est cette sorte de franc-maçonnerie, cette solidarité, qui font que tous les anciens élèves, à quelque promotion qu'ils appartiennent, se regardent comme enfants d'une mère commune, et professent les uns pour les autres, amitié, dévouement et fraternité.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
<i>Introduction</i>	1
L'ESCLAVE NUMIDE.	3
LE MEUNIER DE LINEY.	25
EUDÉS-LE-CHAMPENOIS.	39
RENAULT-LE-BORGNE.	55
LA TOUR DE LIGNY. (Planche).	39
HENRI-LE-BLOND.	79
ROBERT DE BAR. (Planche)	101
PIERRE DE LUXEMBOURG.	117
MOURTHOUME ET MORDESSON. (Planche).	131
LE CONNÉTABLE.	147
LE PREMIER DES MARIGNAN.	173
NOTRE-DAME-DES-VERTUS. (Planche).	187
PILLEVITRUIL. (Planche)	207
UN EPISODE DE LA VIE DE MARIE STUART.	215
JEAN THIRIOT.	227
LA MOTHE. (Planche, page 279)	265
LE PREMIER ACTE D'UN GRAND HOMME.	291
NOTRE DERNIER COMTE.	301
PHILIPPE VAYRINGE.	313
LE PREMIER JUGEMENT.	327
SOUVENIRS DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE.	337



9576-8
up



r 2071.15
Chroniques barroises du IVe au XIXe
videner Library 003007143



3 2044 087 905 659